

*Gérard et Sophie de Sède*

# L'OCCULTISME DANS LA POLITIQUE

*de Pythagore à nos jours*

Le Vieux de la montagne et les ismaéliens

Les templiers, technocrates occultistes

Les nestoriens, ambassadeurs du prêtre Jean

Opération Jeanne d'Arc • Saint-Germain et Cagliostro

La folie du baron Ungern • La synarchie

Les fourriers occultistes du nazisme

*Et aujourd'hui ?*

ROBERT LAFFONT

DE GÉRARD DE SÈDE  
chez le même éditeur

*Le Mystère gothique*, 1976  
*Rennes-le-Château*, 1988

DE SOPHIE DE SÈDE

*La Sainte-Chapelle et la politique  
de la fin des temps*,  
Julliard 1972

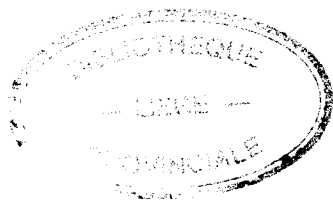
GÉRARD DE SÈDE / SOPHIE DE SÈDE

# L'OCCULTISME DANS LA POLITIQUE

De Pythagore à nos jours



ROBERT LAFFONT



© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1994

ISBN 2-221-07561-7



## Avant-propos

Le terme d'occultisme n'est pas très ancien car il ne date que du siècle dernier. Il fut forgé vers 1850 par Éliphas Lévi, hiéronyme de l'ex-abbé Alphonse-Louis Constant (1816-1875), auteur, entre autres, du *Dogme et Rituel de haute magie*, et c'est seulement en 1892 qu'il eut l'honneur d'être admis par l'Académie française. Son emploi peut donc paraître inadéquat dans un livre qui voudrait survoler plus de deux millénaires. Qu'il nous soit donc permis de le justifier.

D'une part, la chose est beaucoup plus ancienne que le mot. Dès son entrée en scène sur cette planète, en effet, l'*Homo sapiens* a tenté d'expliquer une nature hostile qu'il ne maîtrisait pas encore par l'action de forces occultes ; aussi s'est-il efforcé de se soumettre celles-ci par la pratique de la magie.

D'autre part, le terme « religion » n'aurait guère convenu ici car il est trop général et aurait débordé notre sujet. Non point qu'il n'y ait aucun rapport entre occultisme et religion, ni entre religion et politique ; bien au contraire. Mais un grand nombre d'événements historiques dans lesquels la religion fut ou est encore impliquée ne doivent rien à l'occultisme.

Enfin, celui-ci, tel que le définissent les dictionnaires, se caractérise par des croyances et des pratiques (divination, voyance, astrologie, alchimie, arithmosophie, magie, spiritisme, etc.) que presque toutes les religions institutionnelles condamnent comme des superstitions, bien qu'elles ne se privent pas d'y recourir à l'occasion, par exemple quand elles authentifient la voyance ou les apparitions.

Si l'occultisme doit ainsi être partiellement distingué de la religion, il se rattache en revanche très souvent aux sociétés secrètes,

## *L'occultisme dans la politique*

surtout quand il s'implique dans des projets politiques. Or, ces sociétés sont pour ainsi dire aussi anciennes et universelles que la civilisation elle-même. On les rencontre autant dans les formations sociales dites primitives qu'au Moyen Âge, à la Renaissance, dans les Temps modernes et à l'époque contemporaine ; en Mélanésie, en Afrique noire, au Moyen-Orient et en Chine que dans les Amériques et dans notre Europe. Ainsi, depuis les Douk-Douk mélanésiens et les Hommes-Panthères africains jusqu'aux Invincibles irlandais et à la Synarchie, en passant par la Rose-Croix, les Carbonari italiens et les Hong chinois, ces sociétés, occultes aussi bien dans leurs structures que dans leurs rituels, semblent coextensives à l'évolution historique.

En un sens, on pourrait même se risquer à dire que l'occultisme, dans la mesure où le secret est un enjeu de pouvoir pour une élite, a été et reste jusqu'à nouvel Ordre — jusqu'à l'avènement d'un nouvel Ordre social — inhérent à toute politique. Au second siècle de notre ère déjà, dans son *Traité des rêves*, Philon d'Alexandrie classait la politique parmi les arts magiques et voyait dans l'homme d'État une combinaison du sorcier et, à cause du double langage, du ventriloque. Plus tard, Moïse Maïmonide de Cordoue (1135-1204), philosophe et médecin, dans son *Guide des Égarés*, évoquait « la secte des politiciens, législateurs, devins et enchanteurs de rêves qui recourent couramment aux arts occultes ». Il n'est pas jusqu'à Marx qui faisait observer en 1842 : « Les bureaucrates sont les théologiens de l'État, la bureaucratie est la République prêtre ; son esprit général est le secret, le mystère gardé dans son sein par la hiérarchie et envers le dehors par sa nature de corporation fermée. »

Notre propos est de recenser les moments de l'Histoire et les épisodes politiques les plus marquants dans lesquels le rôle majeur a été joué par des groupes ou des individus se réclamant de telle ou telle finalité cachée qui présiderait aux destinées de l'espèce humaine, d'une nation, d'une communauté, ou même tout simplement d'une dynastie.

Ces moments et ces épisodes, comme on va le voir, sont bien plus nombreux qu'on ne le croit communément. Comme le soulignait à juste titre René Guénon : « Les dessous politiques ou politico-religieux de l'occultisme et des organisations qui s'y rattachent de près

## Avant-propos

ou de loin sont certainement plus dignes d'attention que tout l'appareil fantasmagorique dont il a jugé bon de s'entourer pour mieux les dissimuler aux profanes<sup>1</sup>. »

Depuis toujours, l'occultisme est inséparable de deux notions : celle du secret, comme nous venons de le voir, et celle d'élite (chez les Bamiléké du Cameroun, par exemple, les chefs tribaux, qui passent pour les incarnations des dieux, sont de plein droit membres des sociétés secrètes depuis l'enfance, en organisent la hiérarchie et les placent au service de leurs intérêts).

A chaque étape de l'initiation, l'occultisme cache de nouveau ce qu'il a brièvement laissé entrevoir à quelques *happy few* triés sur le volet. Tel est, du reste, le sens littéral du mot « révélation », dont le synonyme grec est « apocalypse ». Dévoilement et revoilement sont ainsi, pour les occultistes, les deux termes d'une contradiction dialectique qu'est censée résoudre l'illumination finale. Leur vision de l'histoire est donc nécessairement apocalyptique, au sens propre de ce terme. Pour eux, l'histoire lisible qui se fait de siècle en siècle sous les yeux des hommes se double d'une métahistoire cachée, déchiffrable par les seuls initiés mais dont le sens apparaîtra pour tous le moment venu<sup>2</sup>.

En conséquence, les adeptes de l'occultisme sont souvent des personnages qu'entoure un certain mystère, et leurs entreprises tiennent invariablement de l'intrigue. Le propre de leur vision du monde est ainsi de donner aux événements auxquels ils ont été mêlés la teinte des romans d'aventures. Nous espérons vous faire prendre goût à ces romans véridiques.

Ce qui est fort singulier, c'est que l'histoire semble parfois faciliter les agencements que lui impriment les occultistes, et parfois même conforter la vision qu'ils en ont en nous offrant des faits mythomorphes. Dans le premier cas, le mythe, tel un vêtement, épouse la forme de l'événement ; dans le second, ainsi que l'écrivait René Nelli, « le

---

1. *Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion*, Paris, 1921.

2. Ce moment, pour les occultistes, marque la fin d'un cycle et parfois même celle de l'histoire, c'est-à-dire à la fois son but et son terme. En effet, pour que les initiés — ou prétendus tels — puissent avoir une vision métahistorique et, par exemple, prophétiser la résurrection d'un empire ou le retour d'un Roi perdu, il faut que pour eux, d'une certaine manière, l'avenir existe déjà. Pour l'occultisme, l'histoire réelle n'est donc qu'un signe, le signifié étant l'histoire cachée appelée à se révéler.

## *L'occultisme dans la politique*

vrai problème consiste à se demander comment quelques mythes privilégiés parviennent, dans certaines circonstances, à se réaliser objectivement ». Dans les deux cas, le pouvoir de mobilisation du mythe est considérable car il faut se souvenir du mot de Talleyrand : « En politique, ce qui est cru devient plus important que ce qui est vrai. » Un exemple de ce qui précède est donné par le mythe du Roi perdu, dans ses deux versions germanique et française.

Tant que la monarchie tient encore du sacerdoce, des princes se croient investis d'une mission à la fois temporelle et spirituelle à l'échelle du monde connu de leur temps. Aux yeux de leur parti, leurs actions semblent ainsi marquées d'un sceau providentiel ; leurs défaites, leur mort elle-même sont niées ; disparus, ils jouissent de l'existence subtile des fantômes ; quand l'heure aura sonné, annonce-t-on, leur retour armé à la tête du *populus absconsus*, du peuple fidèle qui se cachait, apportera le règne définitif et universel de la justice.

Ce mythe, on le voit, est modelé sur celui de Saturne ramenant l'âge d'or mais il a animé, au Moyen Age, toute la conception du Saint Empire romain germanique. On a voulu voir tour à tour son incarnation dans Charlemagne, dans Frédéric Barberousse et dans Frédéric II de Hohenstaufen. Barberousse est mort noyé dans le Selef lors de la troisième croisade et est probablement enterré au Liban : il n'empêche que, selon la légende, il dort dans une grotte de Thuringe, attendant l'heure de sa réapparition.

Une légende voisine rapportée par l'occultiste italien Julius Evola<sup>1</sup> entoure Frédéric II : « Les yeux fermés par la mort, il survit cependant en secret et les peuples disent : « Il vit et ne vit pas » ; le mystérieux Prêtre Jean<sup>2</sup> lui a donné la Pierre de sagesse qui rend invisible ; le moment venu, c'est le Prêtre Jean qui reconnaîtra celui qui sera appelé à être le "nouveau Frédéric", et qui établira le Reich millénaire. » Cette légende était si bien admise que la couronne du Saint Empire s'ornait d'une gemme connue sous le nom de Pierre de sagesse et qui fut subtilisée (on ne sait par qui mais on devine pourquoi) au XIV<sup>e</sup> siècle. Ce mythe va loin : il a animé la lutte de l'Empire contre la papauté, et on sait comment, plus tard, les nazis en transposeront le thème<sup>3</sup>.

---

1. *Il misterio del Graal e la tradizione gibellina dell'Imperio*, Bari, 1937.

2. Sur le Prêtre Jean, cf. ci-dessous, chapitre IV.

3. Voir ci-dessous, chapitre XII.

## Avant-propos

Dans la version française du mythe, le Grand Monarque promis au rôle de *Cosmocrator* n'est pas un mort-vivant appelé à se réincarner dans un inconnu, mais un roi dépossédé que parfois on croyait mort alors qu'il n'était qu'exilé, et qui revient pour reconquérir la couronne. Parmi bien d'autres (on en a recensé plus d'une centaine), trois grandes prophéties dues à des illuminés l'annoncent : au IX<sup>e</sup> siècle celle de Raban Maur, évêque de Mayence<sup>1</sup>, au XVI<sup>e</sup> celle de Jean de Vatiguerro<sup>2</sup> et celle d'Orval<sup>3</sup>. Or ce scénario a eu par trois fois d'étranges résonances dans notre histoire nationale.

En 656, Dagobert II, âgé de sept ans, monte sur le trône d'Austrasie mais le maire du palais Grimoald le tond, le fait passer pour mort et le remplace par son propre fils. Or Dagobert II n'était pas mort : abandonné sur la côte irlandaise, miraculeusement recueilli par l'évêque saint Wilfrid, il reconquiert son trône en 671 avant d'être assassiné huit ans plus tard. Plusieurs occultistes, notamment l'abbé Dupuis, s'intéresseront beaucoup à ce Roi perdu.

Un autre Roi perdu est Louis XVII dont la mort au Temple, plus que douteuse, fut niée par une partie des monarchistes. De tous ceux qui prétendirent être le Dauphin survivant, le moins invraisemblable était Naundorff qui fut du reste reconnu comme tel par la famille royale de Hollande et par deux papes<sup>4</sup>. Or, comme l'écrit Stéphane Rials : « Le christianisme de beaucoup de royalistes est marqué, et de plus en plus après la mort du comte de Chambord, par des inflexions idéalistes, illuministes ou ésotéristes ; ils sont accueillants au prophétisme et glissent sans peine au survivantisme naundorffiste et à l'attente du Grand Monarque<sup>5</sup>. »

Enfin, Napoléon chassé du trône, exilé à l'île d'Elbe et revenant

---

1. Mise dans la bouche de saint Rémy qui baptisa Clovis (V<sup>e</sup> siècle) cette prophétie annonce : « Vers la fin des temps, un descendant des rois de France régnera sur tout l'Empire romain. »

2. Attribuée à saint Césaire d'Arles (V<sup>e</sup> siècle) elle prédit : « Il arrive le noble exilé, le donné de Dieu ; il remonte sur le trône de ses ancêtres d'où la malice des hommes dépravés l'avait chassé ; il recouvre la couronne. »

3. La prophétie d'Orval, abbaye du Luxembourg belge fondée en 1070 par des disciples calabrais de Joachim de Flore et où séjourna Nostradamus, promet : « Le rejeton de la cape quitte l'île de captivité pour unir le lion à la fleur blanche. »

4. Léon XIII et Benoît XV.

5. *Le Légitimisme*, P.U.F 1983, p.45.

## *L'occultisme dans la politique*

triomphalement pendant les Cent-Jours peut, lui aussi, se mouler dans le mythe du Roi perdu<sup>1</sup>.

Il est arrivé que parfois, en France, ce mythe saturnien se combine avec le mythe palladien de la vierge guerrière protectrice de la cité. C'est alors la prétendue bergère sainte Geneviève, conseillère de Clovis, sauvant Paris des hordes d'Attila. Construit sur le modèle de celle-ci par la frange occultiste de l'Ordre franciscain<sup>2</sup>, c'est ensuite le personnage de Jeanne d'Arc restaurant et faisant sacrer un roi moqué, aux abois, presque sans territoire et sans la moindre autorité.

Or Jeanne agit au nom d'un impérialisme mystique et quelque peu mégalomane des Français : « Ceux, clame-t-elle, qui font la guerre au saint royaume de France font la guerre au Roi Jésus. » Dans un autre contexte, Napoléon dira de même : « La véritable force de la République française consiste désormais à ne laisser surgir aucune idée qui ne lui appartienne. » Charles de Gaulle enfin, lui aussi exilé dans une île avant son entrée triomphale dans Paris, écrira qu'il a toujours été mu par « une certaine idée de la France » proche de celle que professaient Jeanne d'Arc et Napoléon<sup>3</sup>.

Mais il n'est pas question pour nous de sacrifier à une conception policière de l'histoire qui réduirait le cours de celle-ci aux manœuvres de quelques tireurs de ficelles. A l'exemple de Balzac dans son *Histoire des Treize*, nous nous sommes efforcés de toujours replacer le rôle politique des occultistes dans son contexte social et mental, qui varie beaucoup selon les époques.

On s'étonnera peut-être de la place relativement modeste occupée dans ces pages par la franc-maçonnerie que tant d'auteurs, quitte à phantasmer, ont considérée comme le prototype d'un occultisme politisé. Ce choix nous a été dicté par deux raisons. Tout d'abord, avec Albert Lantoin, historien de la maçonnerie et maçon lui-même, il faut distinguer entre les sociétés secrètes proprement dites

---

1. Fait curieux, les trois personnages possèdent un ou plusieurs des traits annoncés dans l'une ou l'autre des trois prophéties. L'« île de captivité » s'applique à Napoléon aussi bien qu'à Dagobert II ; le « rejeton de la cape » et le « donné de Dieu » conviennent au capétien Louis XVII prénommé Louis-Charles-Dieu-donné » ; etc.

2. Voir ci-dessous, chapitre V.

3. Il n'est pas inutile de savoir que le père de Charles de Gaulle écrit un livre intitulé *La France mystique*.

## *Avant-propos*

et celles dont seuls les rites sont cachés. C'est à ces dernières qu'appartient la maçonnerie : si elle est bien une société « à secret », elle n'est pas et n'a jamais été une société secrète ; ses diverses obédiences ont pignon sur rue et leurs options philosophiques ou politiques s'expriment au grand jour. Ensuite, s'il y eut bien une franc-maçonnerie occultiste, son existence s'inscrit dans les limites étroites du XVIII<sup>e</sup> siècle ; sa postérité n'est guère nombreuse et n'exerce pour ainsi dire aucune influence de nos jours. Enfin, la plupart des occultistes convaincus qui ont appartenu à la franc-maçonnerie n'ont fait que la traverser, l'exemple le plus connu étant celui de René Guénon. Ce n'est point par hasard : en effet, la maçonnerie n'est qu'un pont inachevé vers le continent occultiste, et il faut faire un grand saut pour prendre pied sur ce continent lui-même.

Saut périlleux car l'occultisme, comme l'a rappelé C.G. Jung, peut facilement mener au délire, et il lui suffit d'un changement de main — ou de manipulateurs — pour inverser la magie blanche en magie noire. En notre siècle, la genèse cachée du nazisme, sur laquelle nous n'avons pas craint de nous étendre, en offre la plus consternante des preuves.

« Le sommeil de la raison engendre des monstres », a dit un jour Goya. Il serait pourtant très dangereux de ne voir dans le nazisme et dans ses succédanés qu'un phénomène tératologique, une sorte de bouffée délirante de la société occidentale, atypique et inféconde. Ce qui le caractérisait, c'était une effrayante rationalité au service de l'irrationnel le plus fou.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets. Pour peu que les circonstances s'y prêtent, n'importe quel groupe de fanatiques, s'emparant de ce monstre froid qu'est l'État, quel qu'il soit, peut, n'importe quand et n'importe où, suivre cet exemple. Une apocalypse peut être révélation de l'Enfer aussi bien que révélation du Ciel.

Un conseil, donc : cachons bien nos balais car les apprentis sorciers sont, eux aussi, des occultistes.

## Chapitre I

### Les pythagoriciens au pouvoir en Sicile

L'année de sa naissance est incertaine, sa vie est auréolée de légendes et les circonstances de sa mort nous restent inconnues ; pourtant, l'œuvre de Pythagore est immense et rayonne encore aujourd'hui. Quel fut donc l'homme qui semble se cacher derrière elle ?

Si nous savons quelque chose de lui, c'est grâce à ses disciples : il en va de même pour Jésus.

Leurs récits furent pieusement recueillis, au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, par Diogène Laërce et Porphyre, puis, un siècle plus tard, par Jamblique. Ces trois biographes de Pythagore sont donc des sources de seconde main mais ce qu'ils nous apprennent n'est pas négligeable.

Il naquit en Grèce, à Samos, île déjà renommée pour ses vins, entre 583 et 572, en un siècle d'or pour la pensée philosophico-religieuse : celui où fut écrite la Genèse et où vécurent Bouddha, Zarathoustra et Confucius.

Il n'était encore qu'un adolescent quand il remporta au jeu Olympiques l'épreuve de lutte contre des poids lourds adultes ; son exploit fit une telle impression qu'une rumeur courut : les spectateurs des premiers rangs, stupéfaits, avaient remarqué qu'il avait un genou d'or ! Sans doute avait-il tout simplement bronzé sous le soleil de l'Hellade mais les pythagoriciens prirent cela au pied de la lettre : le genou gauche découvert — posture appelée le « genou d'or » — devint leur signe de reconnaissance, rite qui subsiste encore de nos jours dans certaines obédiences maçonniques. Le genou passait en effet pour le siège de la force de l'homme, de son autorité et de sa puissance sociale <sup>1</sup>.

---

1. Voir Lanoë-Villène, *le Livre des symboles*, Paris, 1926



## *Les pythagoriciens au pouvoir en Sicile*

Ayant pris le pouvoir à Samos, le tyran Polycrate bannit ce jeune et inquiétant costaud : Pythagore se rendit alors en Égypte où il s'initia aux mystères ; toutes les sources concordent sur ce point. Pour faire bonne mesure, certains lui prêtèrent aussi un voyage en Chaldée et un autre en Inde ; ceux-ci sont imaginaires, mais symboliques : il s'agissait de suggérer qu'il avait puisé aux trois sources les plus vénérables de l'antique sagesse.

A quarante-deux ans, il s'installe en Italie, à Crotone, ville fondée par les Grecs et renommée tant pour la pureté de ses mœurs que pour la valeur de ses athlètes. Là, ce génie universel, inventeur du terme même de philosophie, va répandre son enseignement.

Pythagore est avant tout mathématicien. Il a pu constater qu'en Égypte l'arpentage des terres fertilisées par les crues du Nil avait, au cours des âges, engendré ces merveilles de géométrie sacrée que sont les pyramides ; il sait aussi qu'à force de scruter le firmament qui, vu de notre Terre, est une sphère creuse, les mages chaldéens ont inventé la géométrie sphérique ; il a enfin appris que les Hindous chiffrent le nombre de leurs dieux à  $24 \times 1025$ , et qu'en Chine, Bouddha passe pour avoir eu six cents millions de fils, ce qui montre que ces deux peuples ont porté le nombre à un haut degré d'abstraction.

Partant de toutes ces connaissances dispersées, Pythagore va faire de la mathématique une science, volant de découverte en découverte. Il y a d'abord son fameux théorème : « Dans tout triangle rectangle, le carré de l'hypoténuse est égale à la somme des carrés des deux autres côtés. » Nous l'avons tous appris à l'école, mais sans réaliser que, par sa valeur absolue, il contenait en germe tous les développements ultérieurs de la géométrie, et donc de ce que nous appelons aujourd'hui les mathématiques supérieures. Il y eut encore la table de Pythagore, mais il serait trop long d'énumérer ici tous les progrès que ce génie et ses disciples firent faire à la théorie des nombres.

Pour Pythagore, les mathématiques ne sont pas seulement une science parmi d'autres : elles sont la science des sciences, celle qui contient toutes les autres, une religion. Chez lui, une véritable mystique du nombre vient englober à la fois la théologie, la cosmologie, la psychologie, la morale et la politique, car le nombre est harmonie ; or, l'harmonie est la loi divine de l'univers. Par exemple, si on l'exprime en nombres, le rapport entre les sept sons de la gamme naturelle est le même que celui des distances respectives

## *L'occultisme dans la politique*

des sept planètes au Soleil. Le nombre jette ainsi un pont entre les diverses sciences tout comme entre celles-ci et les arts, en vertu du principe d'analogie qui relie tous les éléments du cosmos. Du reste *cosmos* (encore un mot créé par Pythagore) signifie littéralement « bon Ordre. »

L'originalité du Maître de Samos tient à ceci qu'il fut, d'un même mouvement, le créateur des mathématiques en tant que science<sup>1</sup> et le promoteur d'un occultisme mathématique dans lequel chaque nombre a un sens sacré qui doit être tenu secret. Derrière la monade, c'est-à-dire le nombre 1, se cache Dieu ; la dyade (nombre 2) est féminine, et la triade (nombre 3) est le nombre masculin qui manifeste sa puissance génésique en engendrant, à partir des nombres triangulaires, toutes les figures géométriques. La tétrade (nombre 4) entre avec les trois précédents dans la composition de la Tetraktys, c'est-à-dire du  $1+2+3+4 = 10$  qui, pour les pythagoriciens, était le fondement de toute chose comme l'expose la prière qu'ils lui adressaient : « Bénis-nous, Nombre divin, toi qui as engendré les dieux et les hommes. Ô sainte Tetraktys, toi qui contiens la source du flux éternel de la création. Car le Nombre divin commence par l'unité pure et profonde et atteint ensuite le 4 sacré ; il engendre la mère de tout qui relie tout, le premier-né qui ne dévie jamais, le 10 sacré qui détient la clef de toutes choses. »

Le système pythagoricien est ainsi une arithmosophie qui se déploie comme un tout majestueux. Dieu n'est pas autre chose que l'Intelligence absolue, de laquelle émane l'Ame du monde ; cette Ame produit l'Ordre et le mouvement qui définissent toute vie végétale, animale, humaine et sociale. De l'harmonie universelle naît la loi morale : celle de l'amour qui doit unir tous les vivants. Amour intelligent qui culmine dans la science du nombre, c'est-à-dire du principe, c'est-à-dire encore de Dieu. Après la mort du corps l'âme humaine va de migration en migration, et celle du sage s'élève peu à peu jusqu'à la fusion avec l'Ame du monde. Car la vie terrestre n'est qu'un passage, mais ce passage est notre lot ; aussi les pythagoriciens s'interdisaient-ils le suicide.

Grand inspiré, l'homme au genou d'or, qui découvrit le nombre d'or, nous a aussi laissé des *Vers d'Or* : l'univers de Pythagore est un bel univers doré.

---

1. Avec Thalès de Milet, qui vivait trois quarts de siècle avant Pythagore, elles restaient au stade empirique.

## *Les pythagoriciens au pouvoir en Sicile*

Ce qui est de nos jours le *Mezzogiorno* italien était alors la Grande Grèce ; ses paysages apolliniens et la culture équilibrée de ses habitants, rompus au sport intellectuel tout comme aux jeux du stade, offraient une image de cet univers. Il n'y a donc rien de surprenant si le Maître fit très vite école à Crotone.

Pythagore y diffusait partout son enseignement public : dans les temples, dans les gymnases, sur les places de la cité et même, en leçons particulières, dans sa propre maison. Mais à côté de cet enseignement extérieur qui ne livrait, pourrait-on dire, que l'écorce de la doctrine, il y avait un enseignement secret qui en distillait goutte à goutte la sève mystérieuse.

Pythagore était en effet bien convaincu que seule une élite sélectionnée avec grand soin était digne de recevoir la totalité de sa pensée émaillée de symboles et d'entrer dans le monde magique des nombres : quand on pense détenir les clefs du Cosmos, on ne les remet pas à n'importe qui. Et cela était d'autant plus vrai qu'il s'agissait à présent pour lui de bâtir un Ordre social en tous points conforme à la science et à la sagesse, et dont les lois seraient aussi rigoureuses qu'un théorème. Car tel était cet homme surprenant : son génie alliait les élans mystiques à la plus grande rationalité. Vingt-deux siècles plus tard, on retrouvera cette déconcertante combinaison chez un autre mathématicien de grande envergure : Blaise Pascal.

Pythagore fonda donc à Crotone une société secrète initiatique qui, statutairement, ne pouvait compter plus de trois cents membres. Cette société était formée de trois classes d'initiés : au sommet, les mathématiciens-philosophes ; au-dessous d'eux, ceux qu'on appelait les nomothètes, et qui étaient chargés de faire passer l'enseignement dans l'organisation de la cité ; enfin, à la base, exécutant les directives de ces derniers, ceux qu'on nommait les politiques.

Nul ne pouvait postuler la qualité de membre : le recrutement se faisait par cooptation. Celui qui avait été présélectionné n'entrait dans la société qu'au terme d'un stage de trois ans, nommé exotérique, au cours duquel il n'était, dirions-nous aujourd'hui, qu'un sympathisant. Pendant ces trois années probatoires, il était soumis à une surveillance de tous les instants. « On observait, rapporte Jamblique, comment il se comportait envers ses père et mère et toute sa famille ; s'il riait de manière intempestive, s'il se taisait ou s'il parlait trop ; s'il se laissait aller aux passions ; qui il fréquentait, à quoi il employait ses journées, quel était le motif de ses joies et

## *L'occultisme dans la politique*

de ses peines. On observait même sa physionomie, son allure, et chacun de ses mouvements qui pouvaient indiquer ses plus secrètes inclinations. » Ce faisant, on l'humiliait, mais on pouvait s'assurer de la fermeté de ses convictions. Il devenait alors simple politique, c'est-à-dire novice, et il lui fallait encore cinq années de véritable dressage pour pouvoir accéder à l'initiation complète qui seule donnait le droit d'approcher le Maître en personne.

En effet, ne voit pas les demi-dieux qui veut. Or Pythagore passait auprès de ses disciples pour une incarnation humaine de l'Apolon hyperboréen qui, croyait-on, régnait sur une contrée dont les habitants, aimés des dieux, ignoraient la maladie et vivaient sous le ciel le plus pur du monde<sup>1</sup>.

Les sports ainsi que l'apprentissage — théorique et pratique — de la musique étaient obligatoires. Tous les adeptes devaient jurer d'observer le secret le plus rigoureux sur ce qui leur avait été dévoilé lors de leur initiation ; parmi leurs signes de reconnaissance figurait, tel un drapeau, le pentagramme, c'est-à-dire l'étoile à cinq branches égales, pointes en haut, symbole du microcosme car on peut y inscrire (comme le fera plus tard Léonard de Vinci) la représentation de l'homme, bras en croix et jambes écartées.

Cette société secrète tenait à la fois d'un Ordre religieux et d'une organisation politique, ce qui ne saurait surprendre si l'on songe à la valeur universelle prêtée par le Maître de Samos au principe d'analogie.

Tels des religieux, les pythagoriciens, tout de blanc vêtus, mettaient leurs biens en commun et prenaient ensemble leurs repas appelés syssities. Ils observaient des rites et des interdits dont certains étaient des plus saugrenus : ils devaient, par exemple, fuir le contact des femmes en couches, ne jamais entrer dans la maison d'un mort ; ne pas uriner face au soleil, ne manger ni œufs, ni poulet, ni feuilles de mauve, ni surtout de fèves<sup>2</sup>.

Mais l'activité politique figurait aussi au premier rang de leurs

---

1. Pour les Grecs, l'Hyperborée était un Nord symbolique. Certains le situaient au Pôle, d'autres vers les monts Riphée, qui s'appellent aujourd'hui les Carpates. Cette Terre des bienheureux était une réminiscence de la contrée d'origine des Hellènes qui jadis, venant d'Asie, étaient entrés en Grèce par le nord.

2. Ce dernier tabou semble emprunté à l'Égypte. Pour les Égyptiens, la fève contenait l'âme des morts, et le cimetière était surnommé le « champ de fèves. » Manger des fèves aurait donc empêché la réincarnation des âmes.

## *Les pythagoriciens au pouvoir en Sicile*

préoccupations. « De tout ce qui se fait sur cette terre, professaient-ils, rien n'est plus agréable au Dieu qui régit l'univers que l'organisation de la société humaine étroitement liée au droit et qui s'appelle l'État ; ceux qui le gouvernent et le maintiennent retourneront dans la Voie lactée d'où ils sont venus ; ceux qui se soucient du salut de la patrie retourneront très vite dans ce séjour. » Selon les pythagoriciens en effet, la Voie lactée était le séjour des âmes nobles avant et après la vie terrestre. D'où le mot de passe gravé sur certaines de leurs stèles funéraires : « Chevreau, je suis tombé dans du lait<sup>1</sup>. »

Qui dit politique dit aussi préparation à la guerre (*Si vis pacem, para bellum*). On apprenait donc aussi aux membres de la société l'exaltation du courage et de l'honneur militaire : « Il faut combattre non seulement en paroles mais aussi en actes ; il est noble de mourir des blessures reçues de face. »

Quand Pythagore arriva à Crotone, la cité était en pleine crise économique, politique et morale. Elle était envahie par les produits de luxe provenant de l'Orient. L'inégalité s'était insinuée entre les citoyens, la discorde sévissait, et plusieurs scandales avaient éclaté. La rigueur de son enseignement et la haute tenue de ses premiers disciples rencontraient le désir de redressement d'une élite assoiffée à la fois de science et d'idéal.

De surcroît — et cela favorisa son projet politique — il donna sa fille à Milon, l'un des chefs de l'aristocratie locale qui exerçait le pouvoir réel.

Ce Milon de Crotone était une figure. Athlète d'une force et d'une voracité prodigieuses, sept fois vainqueur aux jeux Olympiques, on le verra, en l'an 510, conduire les Crotoniates à la victoire déguisé en Héraclès, massue en main et peau de lion sur le dos. Devenu vieux, il tentera de séparer à mains nues les deux moitiés d'un chêne entrouvert, mais restera coincé dans l'arbre et sera dévoré par les loups.

C'est dans le palais de Milon que la société pythagoricienne tenait ses conciliabules, et c'est dans l'aristocratie crotoniate qu'elle trouvait ses meilleurs alliés et recrutait même la majeure partie de

---

1. Voir Carcopino, *la Basilique pythagoricienne de la porte Majeure*, Paris, 1927. Le retour à la Voie lactée dont on vient symboliser, d'évidence, le retour au sein maternel, à la mère nature dont la mort est l'équivalent.

## *L'occultisme dans la politique*

ses nouveaux adeptes. Cette classe sociale, qui se prétendait orgueilleusement d'origine spartiate et voyait se dresser en face d'elle une jeune et dynamique bourgeoisie marchande, ne pouvait qu'être séduite par l'esprit élitiste, la rigueur morale et le mépris de l'argent qui caractérisaient l'enseignement de l'Homme au genou d'or.

C'est dans ces conditions qu'en 535 la société pythagoricienne put s'emparer du pouvoir à Crotone. Elle y parvint ni au moyen d'une révolution sanglante, ni même grâce à un coup d'État, mais seulement parce qu'elle avait noyauté les principaux centres de décision.

Dans son livre, au demeurant remarquable, sur le pythagorisme, Matila Ghyka qualifie le régime instauré par la secte de « fascisme ésotérique <sup>1</sup>. » De son côté Giannelli s'est risqué à mettre en parallèle le pythagorisme, le fascisme et le communisme <sup>2</sup>. Ces anachronismes prêtent à des effets faciles, mais sont toujours sujets à caution. Citons une fois de plus Jamblique : « Les pythagoriciens envoyaient au gouvernement ceux d'entre eux qu'ils jugeaient les meilleurs et ceux-ci refusaient les prébendes. Bien qu'on les ait beaucoup calomniés, leur honnêteté était si grande que ce fut la ville elle-même qui demanda à être administrée par eux. A cette époque, ils formèrent les meilleurs gouvernements de l'Italie et de la Sicile. »

L'action politique de la société pythagoricienne s'étendit bientôt au-delà de Crotone. Ayant pris le contrôle de Tarente, Scilla et Caulonia, ils constituèrent avec ces cités la Confédération crotoniate au sein de laquelle la ville où s'était établi le Maître exerçait l'hégémonie et imposait sa propre monnaie.

Mais en face de cette Confédération se dressait Sybaris. Par-delà la rivalité commerciale, tout opposait Sybaris et Crotone. Les mœurs hédonistes des Sybarites, qui sont passées en proverbe, contrastaient avec l'austère style de vie crotoniate. L'affrontement prenait ainsi des traits symboliques : c'était celui de la *truphé* — le vice — contre le *ponos* — la vertu.

Sybaris était alors gouvernée par un tyran du nom de Telys. En l'an 510, il décida de bannir cinq cents nobles sybarites parmi les

---

1. Matila Ghyka, *le Nombre d'or*, Paris, 1958-1959, t 1, p. 17.

2. *Pubblicazione dell'Università cattolica*, 1931, p. 8.

## *Les pythagoriciens au pouvoir en Sicile*

plus riches afin de mettre la main sur leurs biens. Certains se réfugièrent à Crotone et Telys exigea leur extradition sous la menace d'une guerre. Les Crotoniates hésitaient de crainte d'affronter un adversaire plus puissant. « Face au péril, nous dit Diodore de Sicile, le peuple penchait pour qu'on remît les réfugiés au tyran. C'est alors que le philosophe Pythagore intervint, plaida en leur faveur et retourna l'opinion. Alors, pour cette cause honorable, on fit la guerre. »

La bataille décisive eut lieu à Tarente, et les troupes crotoniates l'emportèrent sous la conduite de Milon, déguisé comme nous l'avons dit, ce qui montrait que le gendre de Pythagore ne péchait point par excès de modestie. Au terme de deux mois de guerre, Sybaris qui s'était soulevée — mais trop tard — contre son tyran fut prise, pillée puis détruite.

Une des conséquences inattendues de cette victoire à laquelle les pythagoriciens avaient pourtant puissamment contribué fut qu'une partie de l'aristocratie crotoniate se retourna contre eux, excitant la foule contre la société qui, à force de cultiver le secret, commençait à devenir impopulaire. Des troubles éclatèrent à Crotone, mais les historiens de l'Antiquité divergent dans leurs versions des événements.

Ce qui est certain, c'est qu'à ce moment Pythagore, peut-être déçu par l'ingratitude de la classe supérieure sur laquelle il avait misé, quitta Crotone et alla s'établir à Métaponte, une des villes de la Confédération, où le gouvernement de ses disciples n'était pas contesté. Il y poursuivit son enseignement, et c'est aussi là qu'il mourut, ayant dépassé la soixantaine, mais on ne sait au juste ni quand ni comment.

L'éloignement, puis la mort du Maître ne mirent nullement un terme aux activités de la société qu'il avait fondée. A Crotone même, les pythagoriciens rentrèrent bientôt en grâce, l'aristocratie s'étant vite aperçue qu'ils lui étaient indispensables face à la plèbe : celle-ci exigeait en effet que les terres sybarites fussent réparties en sa faveur. La Confédération crotoniate ne cessa de s'étendre, englobant de nouvelles villes telles Messine, Pandosie, Medma et Temesa, et partout la société pythagoricienne y constituait des cellules. On peut donc dire que le règne des adeptes sur la plus grande partie de l'Italie du Sud dura pendant trois quarts de siècle.

Mais ainsi qu'il arrive souvent au cours de l'histoire, la disparition du père fondateur altéra peu à peu le caractère de la collectivité, aussi bien au niveau de la théorie que sur le plan politique.

## *L'occultisme dans la politique*

Comme savant, Pythagore avait été un créateur : il avait porté les mathématiques plus loin que son prédécesseur dans cette science, Thalès de Milet. Ses épigones, au contraire, s'enfermèrent dans le dogmatisme : pour eux, rien de ce qu'avait enseigné le Maître ne devait être contesté. Par exemple, Pythagore professait qu'il n'existe que des nombres rationnels<sup>1</sup>, et en tirait la conclusion que le monde est composé d'un nombre entier d'atomes. Or, un jour, le pythagoricien Hippase de Métaponte démontra que  $\sqrt{2}$  est un nombre irrationnel. Sa démonstration s'appuyait sur le théorème de Pythagore<sup>2</sup>, mais n'importe : ses condisciples le mirent en accusation pour avoir violé le secret, ce qui méritait le châtement divin. Par une étrange coïncidence, Hippase devait bientôt périr dans un naufrage. On donna aussitôt de sa mort une interprétation superstitieuse : « L'homme qui, le premier, fit sortir du mystère la considération de l'irrationnel pour la livrer au grand jour de la publicité, écrivit Proclus Diadochos, fut transplanté au lieu originel où il demeure à jamais ballotté par les flots. »

Si ses pairs vouèrent Hippase aux gémonies et refusèrent d'accepter la divulgation d'une vérité démontrée, ce ne fut point par stupidité : suffisamment instruits en mathématiques, ils auraient pu faire valoir, par exemple, que Pythagore ne s'était pas vraiment trompé car ce ne sont pas les nombres eux-mêmes qui peuvent être irrationnels, mais seulement les relations entre eux. S'ils ne le firent pas, c'est parce que leur pouvoir politique reposait sur un système clos auquel, pensaient-ils, on ne pouvait changer un iota sans que le peuple perde confiance dans l'infailibilité dont se targuait leur secte ; quiconque avait une objection à formuler devait donc la garder pour lui.

Cet élitisme dévoyé se manifestait par maintes attitudes arrogantes : par exemple, les membres de la société avaient fini par ne saluer personne, hormis leurs père et mère ; ils se singularisaient par des rites figés et, dans la conduite des affaires publiques, repoussaient la moindre entorse à la tradition, la moindre réforme constitutionnelle, bref la moindre évolution. Ils se discréditèrent ainsi peu à peu.

---

1. On appelle nombres rationnels les nombres commensurables, c'est-à-dire ceux qu'on peut mesurer par une mesure commune, et irrationnels les nombres incommensurables.

2. Soit un triangle rectangle isocèle dont chacun des deux côtés est égal à 1. Le carré de l'hypoténuse sera  $1^2 + 1^2 = 2$  et l'hypoténuse elle-même sera donc égale à  $\sqrt{2} = 1,4142135624...$ , et ainsi de suite, c'est-à-dire un nombre irrationnel.



## *Les pythagoriciens au pouvoir en Sicile*

Vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les aspirations démocratiques grandirent dans toute l'Italie du Sud. Dans ces conditions, il ne fut pas difficile d'exciter la plèbe contre les pythagoriciens. On commença par faire circuler des pamphlets parodiques pour les ridiculiser ; on stigmatisait leur esprit de caste, on les accusait d'aspirer à la tyrannie, on moquait leur culte exagéré pour Pythagore, poussant le respect jusqu'à s'interdire de prononcer son nom qu'ils remplaçaient par des périphrases telles que le Génie, l'Immortel ou Lui-Même. Celui qui animait cette campagne était un aristocrate nommé Cilon qui, grâce à ses discours démagogiques, avait pris la tête des mécontents.

Pour la secte pythagoricienne, tout avait commencé à Crotone ; Crotone finit par se dresser contre elle. En 450, la foule attaqua le palais de Milon alors que tous les adeptes s'y trouvaient réunis et y mit le feu. Un grand nombre périt dans les flammes ; Archipe, Lysis et Philolaos parvinrent à s'échapper et un groupe de novices, conduits par un certain Democedon, prit le maquis dans la région de Platée, tentant de résister les armes à la main. Encerclés, ils furent pris et condamnés à l'exil.

Selon Porphyre, la plupart des villes confédérées suivirent l'exemple de Crotone, bien que de façon moins violente, en chassant les pythagoriciens du pouvoir. La seule exception fut Tarente où, poussé par le rescapé Philolaos dont il était l'élève, Archytas réussit à reconstituer un État pythagoricien dans lequel il prit le titre de régent et fut nommé sept fois généralissime.

La société secrète reprit son souffle peu après cette avalanche de catastrophes ; elle réforma des cellules en Sicile, en Calabre et dans l'émigration, mais elle renonça à son rêve d'une société idéale gouvernée selon les saintes lois du nombre par une élite de savants. Dur réveil après soixante-quinze années de règne.

De ce jour, les pythagoriciens se consacrèrent entièrement à l'étude des mathématiques, à la mystique des nombres et à la mise en pratique de leur morale, continuant à exercer leurs activités sous le sceau du secret.

Si un chapitre était clos, l'influence du pythagorisme ne déclina pas, tout au contraire.

A l'époque où vivait Pythagore, Rome était gouvernée par son septième et dernier roi, Tarquin le Superbe. La République qui se substitua en 509 à ce roi tyrannique fit élever une statue à Pythagore

## *L'occultisme dans la politique*

sur le Forum car elle désirait s'inspirer de sa philosophie pour modeler ses institutions. Cinq siècles et demi plus tard, il y avait encore des pythagoriciens à Rome car la basilique pythagoricienne de la porte Majeure, dont les vestiges furent découverts en 1917, date du règne de l'empereur Claude (41 à 54 de notre ère).

En Grèce, l'influence posthume de Pythagore s'exerça avant tout sur Platon et sur ses disciples. Non seulement plusieurs des dialogues qu'il écrivit à l'âge mûr, notamment le *Timée*, le *Philèbe*, le *Théétète* et, dans une certaine mesure, le *Banquet* sont d'inspiration nettement pythagoricienne, mais encore Platon fut l'ami d'Archytas, le régent pythagoricien de Tarente, et celui de Dion de Syracuse. Or, ce dernier était le beau-frère de Denys l'Ancien à qui Philolaos, rescapé de l'incendie de Croton, avait cédé trois livres contenant la doctrine secrète de la secte, ce pour quoi il avait été exclu de celle-ci comme traître à son serment. Il est donc fort probable que Platon eut connaissance de ces textes ; en tout cas, il était très bien informé des idées pythagoriciennes et Matila Ghyka, en se fondant sur ces données ainsi que sur la huitième lettre du grand philosophe, a même pu se demander si celui-ci n'avait pas été initié dans la société secrète créée par le Maître de Samos. Ce n'est sûrement point un hasard si Platon avait fait inscrire au fronton de l'Académie : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. » Et, plus précisément encore, il avait écrit dans le *Timée* : « Tous les genres constitués ont reçu de l'Ordonnateur leurs figures par l'action des idées et des nombres. » Sentence que Pythagore aurait pu signer.

Par la suite, de la fin du monde antique jusqu'à la Renaissance, deux grands courants rivaux parcoururent la pensée occidentale : l'un était le néo-aristotélisme illustré par saint Thomas d'Aquin qui en fit, pour ainsi dire, la philosophie officielle de l'Église ; l'autre était le néo-pythagorisme platonicien qui ne cessa de nourrir les diverses contestations.

Au Moyen Age, pendant trois siècles, l'affrontement de ces deux courants s'exprima dans la fameuse querelle des universaux<sup>1</sup> ; au xvi<sup>e</sup> siècle, c'est le second qui devint dominant avec Guillaume

---

1. On nommait à l'époque « universaux » ces idées générales que sont les concepts. Très sommairement, la querelle des universaux, se résumait à ceci : les concepts sont-ils de pures créations de l'esprit humain sans réalité objective ou bien représentent-ils des essences ayant une existence réelle ?

## *Les pythagoriciens au pouvoir en Sicile*

Postel, Marsile Ficin, Giordano Bruno qui mourut sur le bûcher et bien d'autres.

Durant cette très longue période, l'influence du pythagorisme se manifesta aussi dans les arts, à commencer par celui qui s'y prêtait le mieux : l'architecture. Depuis le traité de Vitruve, qui vivait au siècle d'Auguste, jusqu'à celui de Villard de Honnecourt au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, on retrouve les proportions et les symboles de la géométrie ésotérique pythagoricienne ; transmis de génération en génération par les confréries de bâtisseurs liées, elles aussi, par le secret professionnel, ils présidèrent à la construction des cathédrales et à celle des commanderies et des châteaux templiers<sup>1</sup>. En peinture, Uccello, Léonard de Vinci, Michel-Ange et, plus tard, Poussin les utiliseront aussi.

Dans la première moitié du siècle passé, un curieux personnage, le Polonais Hoëné Wronski (1776-1853), reprit à son compte l'idée centrale du pythagorisme selon laquelle la mathématique peut fournir à la fois la solution des problèmes physiques, métaphysiques et sociaux. Officier d'artillerie rompu aux difficiles calculs de la balistique, patriote réfugié en France après le partage de son pays entre la Russie et la Prusse, Wronski était, tout comme Pythagore, en même temps mathématicien, mystique et politique.

Mathématicien, il alla jusqu'à construire une machine qu'il appela le prognomètre et qui, comme son nom, l'indique, devait permettre de prévoir à coup sûr, selon d'obscur spéculations numérologiques, les grandes lignes du futur ; mystique, il voyait l'histoire universelle comme la succession de trois ères, chacune divisible en quatre périodes : l'ère des buts relatifs, celle de la loi et du progrès, et enfin l'ère définitive de l'union absolue de la philosophie et de la religion que devait préparer « une association formée par les hommes supérieurs capables de concevoir les grands intérêts de l'humanité. » Politique, il voyait le prototype de ces hommes supérieurs dans le personnage de Napoléon qu'il portait aux nues car, écrivait-il « dans son génie, il fixa pour moyen à son pouvoir l'identification dans l'autorité impériale des deux principes d'autorité humain et divin. » Balzac s'inspirera du personnage de Wronski, son contemporain, pour créer celui de Balthazar Claës.

A notre époque, enfin, la mathématisation croissante des diverses

---

1. Voir Élie Lambert, *l'Architecture des Templiers*, 1955.

## *L'occultisme dans la politique*

sciences naturelles (physique, chimie, biologie) et même des sciences humaines avec la construction de « modèles » a pu donner naissance à un nouvel idéalisme que Pythagore, dans ses *Vers d'Or*, résumait déjà dans cette formule lapidaire : « Les choses ne sont que l'apparence des nombres. » C'est pourquoi le grand philosophe et mathématicien britannique Bertrand Russell a souligné : « Ce qu'il y a probablement de plus étonnant dans la science moderne, c'est son retour au pythagorisme. »

## Chapitre II

### Le Vieux de la montagne et les ismaïliens

Si vous croyez tout ignorer des ismaïliens, il est fort probable que vous vous trompez. En effet, qui ne connaît pas l'Aga Khān ? Chacun sait que ce personnage mondain est propriétaire de yachts et d'écuries de courses, que son épouse — de préférence une star — est appelée la Bégum, et qu'il est, dans quelque lointain pays, un chef religieux auquel ses fidèles doivent remettre chaque année son pesant d'or. Une rente de situation fondée sur ce système n'incite pas aux cures d'amaigrissement !

Eh bien, ces fidèles, ce sont les derniers ismaïliens. Il n'en reste aujourd'hui que trois millions, répartis entre le Pākistan, l'Asie centrale et l'Afrique orientale, mais ils sont les derniers héritiers, il est vrai tout à fait méconnaissables, d'une tradition multiséculaire, d'une aventure à la fois étrange, terrible et passionnante dans laquelle occultisme et politique furent étroitement mêlés.

Dès après la mort de Mahomet (632), une scission a lieu dans l'islām. Qui devait hériter des prérogatives du Prophète ? Pour les uns, les sunnites, majoritaires, ce devait être le beau-père de celui-ci, Abū Bakr ; pour les autres, les chī'ites, ce devait être son gendre Ali, époux de sa fille Fātima. L'assassinat par les sunnites du fils d'Ali, Hussaïn, à la suite d'une bataille perdue par celui-ci à Karbalā, acheva de consommer la rupture.

Les Iraniens, jusqu'alors disciples de Zarathoustra que nous appelons Zoroastre, étaient depuis peu islamisés, mais comme leur pays avait été conquis par les sunnites, ils optèrent tout naturellement, en grand nombre, pour le chī'isme.

Peu à peu, les chī'ites iraniens en vinrent à professer qu'Ali était

## *L'occultisme dans la politique*

supérieur à Mahomet lui-même car ce dernier, disaient-ils, n'avait fait que transcrire le sens littéral du Coran dicté par Allah, tandis que son gendre en avait déchiffré le sens occulte — *al'batin* — réservé à quelques initiés destinés à restaurer l'ancienne splendeur de l'Iran et même — pourquoi pas ? — à dominer un jour le monde.

Et voici quel était pour eux ce sens secret : étant absolument inaccessible à la raison humaine, Dieu, pour se faire connaître, avait produit la raison universelle. De celle-ci était émanée à son tour l'âme universelle, qui avait engendré la matière, l'espace et le temps. Ces cinq principes étaient les conditions d'existence de l'Univers au centre duquel se trouve l'espèce humaine.

Dans ce système où les degrés de l'être s'emboîtent les uns dans les autres, un peu comme les poupées russes, l'homme, qui procède en dernier ressort de la raison universelle, tend à remonter vers sa source pour s'identifier avec elle, mais il ne peut y parvenir seul. C'est pourquoi la raison universelle s'est incarnée au cours des temps en la personne de tous les prophètes et de tous les *imāms* (guides spirituels), les religions qui se sont succédé étant des étapes vers la révélation définitive. A la fin des siècles apparaîtra le *Mahdī*, Messie à la fois religieux et politique qui établira l'Ordre divin et délivrera les opprimés. On reconnaît dans ce *Mahdī* une figure nouvelle du *Saoshyant*, le Sauveur de l'ancienne religion iranienne, prêchée par Zarathoustra puis par Mani.

Les chi'ites d'Iran choisirent, bien sûr, leurs imāms parmi les descendants d'Ali, qui était pour eux l'*Imām Fondamental*. Le septième, Ismaïl, mourut à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Ses fidèles, les ismaïliens, expliquèrent qu'il avait seulement quitté le monde des apparences, et qu'il reviendrait car c'était lui le *Mahdī* promis. Mais tandis que les uns proclamaient qu'il ne devait plus y avoir d'imām après Ismaïl, les autres soutinrent que sa succession devait être assurée.

Parmi ces derniers se trouvait un certain Zaïdan, patriote richissime versé dans les disciplines occultes : magie, sorcellerie et astrologie. « J'ai lu dans les astres, annonça-t-il, que l'Iran sera bientôt libéré des envahisseurs sunnites. »

C'est alors qu'il rencontra Abdallah ibn Maïmoun.

Cet Abdallah était l'homme de la situation car il était fin politique. Il exposa longuement son projet à Zaïdan. Pour libérer l'Iran,

## *Le Vieux de la montagne et les ismaïliens*

il fallait tout d'abord s'appuyer sur les ismaïliens qui avaient essaimé à l'étranger, notamment en Arabie, en Syrie et en Mésopotamie. Mais il fallait voir plus loin et conquérir peu à peu le monde civilisé tout entier en réalisant un œcuménisme religieux. Aux premiers, on expliquerait que le septième imām Ismaïl n'avait fait que clore un cycle : sept autres suivraient, et le premier de ce second cycle était, bien entendu, lui-même, Abdallah qui, pour les besoins de la cause, se fit passer pour un descendant d'Ali. Aux autres, juifs et chrétiens, on ne demanderait pas d'abjurer leur religion : on leur démontrerait simplement qu'elles étaient incomplètes, et que toutes les religions, par-delà leurs différences extérieures, exotériques, délivrent un seul et même *bātin*, un seul et même message voilé ; sous plusieurs coquilles se trouve le même œuf. Par une initiation progressive amenant une sélection sévère, on pourrait ainsi réunir sous un même étendard les hommes venus des horizons les plus divers.

Comme l'ont souligné plusieurs historiens, cette conception évoque, dix siècles à l'avance, l'idéal maçonnique tel qu'il se présentera en Occident au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais pour la mettre en œuvre, il fallait de l'argent. Enthousiasmé, Zaïdan fit don à Abdallah d'une somme énorme : 2 millions de pièces d'or.

Abdallah se mit aussitôt au travail en fondant une confrérie secrète. Avant d'être initié aux mystères, tout postulant devait s'engager par écrit à ne rien divulguer de ce qu'il apprendrait, à obéir aveuglément aux Ordres et à payer une redevance à l'imām. Bref, on lui demandait un chèque en blanc.

L'initiation comprenait neuf degrés. Au premier, on montrait les contradictions du texte coranique ; au deuxième, on révélait l'existence du *bātin*, mais sans en exposer le sens. Au troisième, on apprenait qui furent les sept premiers imāms ; aux quatrième et cinquième degrés, on disait que les sept prophètes « parlants », c'est-à-dire les sept grands législateurs religieux de l'histoire<sup>1</sup> qui avaient délivré le message exotérique avaient été doublés par sept prophètes « muets » — les *zamit* — qui ne s'étaient pas fait connaître et qui détenaient les clefs secrètes de toutes les religions. Puis on ajoutait que, désormais, ces personnages occultes seraient choisis au

---

1. A savoir, selon les ismaïliens, Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, Mahomet et Ismaïl.

## *L'occultisme dans la politique*

sein de la confrérie par l'imām, c'est-à-dire par Abdallah lui-même. Au sixième degré on révélait que l'enseignement exotérique devait être subordonné à la gnose, c'est-à-dire à la connaissance intellectuelle salvatrice. Enfin, les trois degrés supérieurs préparaient progressivement le nouvel adepte à la révélation suprême qui était celle-ci : Le ciel et l'enfer ne sont que des mythes ; il faut « ne rien croire et tout oser » ; le bien et le mal n'existent pas en eux-mêmes : ils se définissent seulement par ce qui est ou n'est pas conforme aux buts de la confrérie tels que les ont fixés ses chefs, et eux seuls.

Grâce à la discipline militaire que la secte imposait à ses membres, ces buts, de nature politico-religieuse mais qui se confondaient avec une ambition familiale, furent tout d'abord atteints au-delà des plus téméraires espérances. Après la mort d'Abdallah, son petit-fils Saïd s'autoproclama Messie sous le nom de 'Ubaydullah. Parti de Syrie à la tête d'une petite armée de fanatiques, il renversa la dynastie des Aghlabides qui régnait en Tunisie et en Libye, et fonda en 909 celle des Fātimides qui tirait son nom de celui de l'épouse d'Ali. En 930, il s'empara des Lieux saints de l'islām, Médine et surtout La Mecque où il se saisit de la fameuse Pierre noire cubique. Selon la tradition, ce monolithe sacré, apporté du ciel par l'archange Jibraïl (Gabriel) et qui y remontera lors du jugement dernier, est la « main droite de Dieu » ; elle voit, elle parle, elle guérit, et surtout c'était elle qui, disait-on, nommait secrètement les imāms. Curieusement, il existe en Irlande, à Tara, une pierre magique, la Lia Fail, que l'on peut toujours voir et qui, elle aussi, criait quand celui qui la touchait était destiné à devenir le roi légitime.

L'arrière-petit-fils d'Ubaydullah, al-Mu'izz, arracha l'Égypte au calife sunnite de Bagdad, y fit régner la prospérité et la tolérance religieuse, y fonda Le Caire, tandis que le jeu des allégeances étendait son empire jusqu'au Maroc ; ce conquérant fut donc à la fois imām et calife, guide spirituel et chef temporel. Mais, selon la croyance ismaïlienne, il était le septième et dernier imām du deuxième cycle, de sorte qu'à sa mort le chī'isme ismaïlien fut en proie à une crise de succession religieuse au moment même où il semblait avoir triomphé sur le plan politique.

Le calife al-Hakīm (996-1021) n'hésita pas à affirmer qu'il était l'incarnation d'Allah lui-même, prétention absurde aux yeux des ismaïliens pour qui, rappelons-le, Dieu, pur esprit, échappe à toutes les catégories de la raison humaine et, *a fortiori*, à toutes les formes



## *Le Vieux de la montagne et les ismaïliens*

naturelles. Cet extravagant ne fut donc suivi que par une poignée de fidèles ; ceux-ci fondèrent la secte des Druzes qui existe toujours en Syrie et au Liban. Patients, ses membres attendent depuis dix siècles la réapparition de al-Hakīm.

La mégalomanie religieuse de celui-ci ruina la confrérie dans son assise doctrinale, et elle fut déchirée par des scissions. Au XII<sup>e</sup> siècle, un nouveau conquérant, le vizir kurde Salāh al-Dīn, dont nous avons fait Saladin, régna sur la Syrie, l'Irak et le Hedjaz, puis s'immortalisa quand il reprit en 1187 Jérusalem aux croisés.

C'est un peu avant cette époque qu'apparut le Vieux de la montagne, fondateur de la secte des Assassins : Hasan ibn-al-Sābbāh.

Né en 1047 dans une vieille famille iranienne, il avait fait ses études à l'université islamique de Nichapour où il avait eu deux condisciples remarquables : 'Umar Khayyām, le plus grand poète de l'Iran et l'un des plus grands mathématiciens de son siècle ; Nidhām al-Mulk, auteur d'un *Traité du gouvernement*, machiavélique avant la lettre, promis à une brillante carrière politique.

Là, les trois inséparables avaient dévoré tous les mets que leur époque présentait au festin du savoir. Le jeune Hasan, déjà surnommé Hasan le Terrible, avait une âme à la fois passionnée et volontaire, servie par une intelligence hors pair. Dans un livre passionnant, *les Croisades vues par les Arabes*, l'historien libanais Amin Maalouf brosse de lui un portrait sous lequel perce une certaine admiration : « C'était un homme de vaste culture, sensible à la poésie, curieux des tout derniers progrès des sciences, et c'était surtout un organisateur exceptionnel. »

Au sortir de l'université, Hasan dit à ses deux amis : « Il nous reste à apprendre comment nous servir des forces occultes : elles nous assureront le succès en ce monde. Faisons donc le serment que celui d'entre nous trois qui s'élèvera le plus haut partagera toutes choses avec les deux autres. »

Et tous trois jurèrent.

On était alors en 1070 et l'Iran venait de passer aux mains des Turcs Seldjoukides : un joug sunnite remplaçait l'autre.

'Umar Khayyām avait adhéré à la confrérie secrète ismaïlienne ; Nidhām al-Mulk était devenu grand vizir et éminence grise du sultan Alp Arslan et avait pris parmi ses conseillers son ami Hasan Sābbāh qui nourrissait des ambitions politiques. Hasan, qui avait

## *L'occultisme dans la politique*

désormais ses entrées dans la riche bibliothèque du palais d'Ispahan, se plongea dans les textes ésotériques, et en particulier dans l'œuvre de Zarathoustra.

On raconte qu'il rencontra un jour par hasard dans la rue un inconnu qui lui révéla que les derniers initiés zoroastriens vivaient secrètement dans une montagne au nord de l'Iran ; il lui indiqua comment s'y rendre mais le jeune homme, tout à la politique, ne l'écouta que d'une oreille distraite. Comme nous le verrons bientôt, ce récit est presque certainement allégorique.

Quand le sultan Alp Arslan mourut, Hasan intrigua auprès de son successeur Melik. Nidhām al-Mulk en prit ombrage et discrédita Hasan auprès de son maître, qui fit décréter le jeune homme d'arrestation. Hasan s'échappa in extremis en criant qu'il se vengerait et de Nidhām et de Melik.

Ouvrons ici une brève parenthèse : les écrits dans lesquels Hasan Sābbāh retraçait son itinéraire spirituel furent brûlés au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle par les Mongols, mais il en circulait des copies. L'une d'elles fut découverte en Inde par l'orientaliste russe Ivanov, mort il y a une trentaine d'années, et commentée par Henri Corbin dans son monumental ouvrage *En islām iranien*. Hasan y relate la vision extatique qui devait décider de sa prodigieuse destinée.

Il voit d'abord tous les grands prophètes assemblés : Adam, Moïse, Jésus, Mahomet et Zarathoustra. Celui-ci lui annonce qu'il a été choisi pour restaurer l'Iran dans sa grandeur passée, selon la volonté d'Ormuzd, le dieu de Lumière, puis il lui ordonne de chercher la montagne sacrée. Hasan se souvient alors du lieu naguère désigné par l'inconnu d'Ispahan : il se rend jusqu'au mont Iblis où un vieux berger le mène dans une grotte.

Là, des hommes masqués sont assis autour d'une table sur laquelle sont posés une coupe et un poignard. Celui qui semble être le maître est un vieillard ; sous un vêtement ordinaire, il porte robe blanche et ceinture rouge. Prenant la parole, il déclare : « Hasan, nous savons déjà tout sur toi par ton ami 'Umar Khayyām qui est des nôtres. — Maître, demande Hasan, serai-je le prêtre et le guerrier ? — Tu le seras, répond le Vieux, car tu es celui qui doit préparer la venue du *Saoshyant*, du Sauveur. »

Hasan est alors conduit dans une salle obscure où on le fait jeûner et méditer pendant des jours. Ramené devant le maître, celui-ci lui présente la coupe et le poignard. « Cette coupe, lui explique-t-il,

## *Le Vieux de la montagne et les ismaïliens*

contient du sang, un sang composé des quatre éléments : le feu, l'eau, l'air et la terre ; c'est elle que tu devras rechercher. Et ce poignard est une arme sainte car seul le fer qui l'a donnée peut guérir la blessure du monde. » Le Vieux de la montagne ordonne enfin à Hasan de fonder un Ordre religieux et militaire dont il sera le chef, mais qui devra accomplir la volonté des inconnus qui sont en ce moment en face de lui. Il précise : « Nous voulons abattre tous les oppresseurs, Arabes, Turcs et Mongols. Pour cela tous les moyens sont bons car à un certain niveau d'initiation l'on est au-delà du bien et du mal. Les Francs sont sur le point d'arriver en Orient. Considère-les comme des alliés. Pars pour l'Égypte ; tu y apprendras le secret de l'herbe appelée haschisch : c'est la plus redoutable des armes car grâce à elle tes adeptes accompliront les exploits les plus téméraires sans craindre la souffrance ni la mort. »

Et le Vieux de la montagne revêtit Hasan Sābbāh d'une robe blanche et d'une ceinture rouge dans laquelle il glissa un poignard.

Ainsi fut posée la première pierre de l'Ordre réformé des ismaïliens d'Alamūt.

Tel était en effet le vrai nom de cet Ordre si terrible que les Occidentaux l'appelèrent l'Ordre des Assassins.

Mieux, le mot même « assassin » est tiré du nom de l'Ordre créé par Hasan Sābbāh. Tous les dictionnaires étymologiques expliquent en effet que ce mot provient de *haschischim*, c'est-à-dire « fumeurs de haschisch », parce que les hommes de main auxquels l'Ordre confiait l'exécution des adversaires agissaient sous l'empire du haschisch.

L'on peut néanmoins se demander si les dictionnaires sont dans le vrai, et si, à l'insu de ceux qui le forgèrent, le mot « assassin » n'a pas une autre origine et une explication plus profonde.

En effet, dans la langue iranienne, le mot *asas* signifie « fondement. » Or, nous apprend Henri Corbin, il servait à désigner l'imām fondamental, c'est-à-dire le premier imām d'une ère nouvelle, celui qui inaugurerait un cycle et présidait à celui-ci, et qu'il fallait s'efforcer d'imiter en tous points. Ainsi, au second degré, le terme « assassins » semble bien être le synonyme de « fondamentalistes. »

Peut-être Hasan, comme tous les mystiques, a-t-il vraiment eu la vision qu'il raconte. Ce qui est sûr, c'est que son récit donnait des lettres de noblesse à l'Ordre secret qu'il s'appretait à fonder : toutes

## *L'occultisme dans la politique*

les sociétés initiatiques reposent sur un mythe d'origine rassemblant les thèmes symboliques qu'elles propagent. Or, dans le récit de Hasan, les symboles ont de curieuses résonances.

La coupe pleine d'un sang mystérieux qu'on l'invite à rechercher ne diffère guère du Graal, coupe contenant quelques gouttes du sang du Christ, et qui doit faire l'objet d'une « quête. » Quant au poignard ayant le pouvoir de guérir les blessures qu'il a données, il partage cette propriété avec la Sainte Lance qui perça le flanc de Jésus crucifié, dont le sang fut recueilli dans le Graal. La légende ismaïlienne annonce ainsi la légende chrétienne qui n'apparut qu'un siècle plus tard avec Chrétien de Troyes et Wolfram von Eschenbach. Chacun sait que pour ce dernier, le chevalier appelé à trouver le Graal était Parzifal. Dès lors, un autre rapprochement saute aux yeux : les adeptes de la religion zoroastrienne portaient le nom de Parsis. Hasan Sābbāh a pu puiser cette légende à deux sources : la tradition iranienne selon laquelle les Parsis buvaient dans une coupe le *haoma*, breuvage d'immortalité, et l'évangile apocryphe de Nicodème où l'on trouve pour la première fois l'histoire du Graal et de la Sainte Lance.

Quant à la tenue de l'Ordre réformé des ismaïliens d'Alamūt — robe blanche, ceinture rouge et poignard —, elle est très semblable à celle de l'Ordre des Templiers, fondé à Jérusalem en 1118, dont les membres portaient robe blanche, croix rouge et épée. Ces Templiers dont Wolfram von Eschenbach fait les gardiens du Graal, et qui allaient avoir avec les moines-soldats de Hasan d'étranges relations...

Survenant après ses lectures ésotériques et son échec politique à Ispahan, la vision de Hasan, si elle eut bien lieu, acheva de le convaincre que pour marquer de son sceau les affaires du monde il fallait maîtriser les forces occultes, ce qui n'était pas possible sans initiation.

Il se rendit donc en Égypte et prit contact avec ce qui restait là-bas de la confrérie secrète jadis fondée par Abdallah. Probablement recommandé par 'Umar Khayyām, il fut initié au Caire en l'an 455 de l'hégire<sup>1</sup> qui est pour nous l'an 1078. D'après le récit qu'il nous donne lui-même de la cérémonie, il semble qu'il atteignît le sixième degré, celui où l'on révélait la gnose. Il visita ensuite la Vallée des

---

1. L'hégire commence en 622 de l'ère chrétienne.

## *Le Vieux de la montagne et les ismaïliens*

Rois et fut ainsi amené à se persuader que l'antique religion égyptienne et ses mystères contenaient en germe toutes les doctrines ésotériques. Bientôt, il eut la réputation d'un maître parmi les ismaïliens. Il était désormais prêt pour sa mission.

En Égypte, la cour des Fātimides était divisée sur un problème de succession. Pour les uns, conduits par le vizir, le nouveau calife devait être un certain Mustawili ; pour les autres, avec à leur tête notre Hasan, ce devait être son frère Nizar. Un soir, le vizir invite à souper tous les partisans de Nizar, y compris Hasan. C'était un guet-apens et il fit massacrer la plupart d'entre eux. Nizar fut-il tué, enlevé, exilé ? on ne devait jamais le revoir. Quant à Hasan, on le vendit comme esclave à des Européens qui l'embarquèrent sur leur navire à destination de Venise.

Ici, la légende s'en mêle. Une tempête se lève ; l'équipage, composé de Francs, de Grecs et d'Arabes, l'attribue à ce maudit esclave et s'apprête à le jeter à la mer. Mais Hasan calme miraculeusement les flots et tous, émerveillés, jurent de le suivre partout où il voudra.

Toujours est-il que le navire accosta à Alep, en Syrie, où la petite troupe composite menée par Hasan fit de nouvelles recrues. La suite est une longue marche à travers l'Irak et l'Iran. Hasan en profite pour recenser, regrouper et organiser partout les ismaïliens. A chaque étape, il annonçait aux populations que l'imām caché, le prophète muet de la nouvelle ère, n'était autre que le fils du disparu Nizar, et qu'il fallait mettre à son service une chevalerie religieuse et militaire.

Au vrai, Hasan ne savait rien du fils de Nizar et ne répandait cette fable que pour relever le moral des Iraniens. Mais voilà qu'il fut servi par un hasard extraordinaire : un jour, parmi la foule qui l'acclamait, il voit venir à lui un homme tenant un enfant dans ses bras. Il reconnaît en lui un Égyptien qui avait été son serviteur au Caire, et celui-ci lui présente l'enfant : « Le voici, dit l'homme, le fils de Nizar : il a par miracle échappé aux tueurs. » Ce n'était peut-être, et même probablement, qu'un mensonge, mais Hasan feignit d'y croire car cet enfant tombé du ciel venait à la rescousse de son grand dessein : le peuple, en le voyant, serait convaincu que Hasan disait vrai en prophétisant la venue imminente de l'imām caché, et tout l'Iran se soulèverait.

En effet, sur le passage de la petite armée — quelques centaines d'hommes tout au plus — des sympathisants déclenchèrent des

## *L'occultisme dans la politique*

émeutes. A Ispahan, la ville des roses, l'ancien ami, le vizir Nidhām al-Mulk, fut tellement inquiet qu'il mit à prix la tête de Hasan Sābbāh. Mais l'ascendant de celui-ci ne cessait de grandir. On lui proposait même des armes toutes neuves, mais il répondait mystérieusement : « Chaque chef a des armes créées par lui seul et lui seul en connaît le maniement. Vous verrez bientôt quelles sont les miennes. »

L'une de ces armes secrètes était l'enfant, promené à travers tout le pays. Hasan enseignait en effet : « La connaissance de Dieu ne s'obtient pas par la sagesse ou par l'étude, mais par l'imitation de l'imām qui est l'image de Dieu sur la terre. C'est seulement sous sa direction qu'on atteint la science véritable. »

Vers la même époque, en Occident, Thomas a Kempis, auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, disait à peu près la même chose. Mais l'enseignement de Hasan rejoignait aussi celui du lamaïsme tibétain qui se place sous la direction spirituelle d'un homme, le Dalai-Lama, choisi dès sa naissance par les moines qui le font passer pour le Bouddha réincarné.

L'autre arme secrète était le haschisch. Inconnu en Iran mais fort répandu en Égypte où Hasan Sābbāh l'avait découvert, on le fumait, on le buvait en infusion, et même on le mangeait mélangé à de la confiture de roses. Non seulement il portait à des rêveries aphrodisiaques, mystiques ou martiales selon le penchant de l'utilisateur, mais surtout il provoquait, à fortes doses, un état d'indifférence totale à la souffrance et à la mort, agissant à la façon d'un anesthésique, tout comme le peyotl ou certains champignons hallucinogènes. Grâce à cette herbe magique, des moines-soldats, déjà portés à l'exaltation, se surpasseraient dans l'action.

Hasan Sābbāh avait repéré dans le massif de l'Elbrouz, près des montagnes de Roudbar, une forteresse inaccessible, perchée au bord de précipices, et qu'on appelait Alamūt, c'est-à-dire, littéralement, le Nid d'aigle (en langue iranienne *ala*, aigle ; *amūt*, nid). En l'an 468 de l'hégire (1090) Hasan en prit possession sans coup férir, en obtenant tout simplement que le gouverneur la lui remît au nom de Dieu.

Mais l'occultiste Hasan avait-il choisi ce site uniquement parce qu'il était inexpugnable ? C'est peu vraisemblable. En effet, il pratiquait le *mizan al-uruf*, kabbale numérique fondée sur l'alphabet arabe qui était déjà en usage à cette époque en Iran. Or, comme l'a

## *Le Vieux de la montagne et les ismaïliens*

remarqué l'érudit Jean-Claude Frère, si on additionne les lettres du nom d'Alamūt selon les règles du calcul kabbalistique, on trouve 468 : l'année de l'hégire où Hasan s'y installa avec ses premiers adeptes.

La forteresse, dont on peut toujours voir les ruines, était entourée d'un petit village enclos dans ses murailles et où on trouvait des vergers ; elle n'était accessible que d'un seul côté et n'avait qu'une seule porte. A l'exception des fruits, le ravitaillement, apporté à dos de chameau jusqu'au pied des remparts, devait être hissé au moyen de paniers qu'on descendait et montait au bout d'une corde, comme les seaux d'un puits. Hasan occupait une cellule monacale contiguë à une bibliothèque. Alamūt ne pouvait guère abriter qu'une centaine d'hommes.

Revêtus de la tenue de l'Ordre, les adeptes, que le peuple appelait tout simplement les *bātini*, c'est-à-dire les hommes du *bātin*, du Coran secret, menaient dans le Nid d'aigle la vie la plus austère qui fût : pas de femmes, bien entendu ; même l'épouse de Hasan avait été reléguée à l'extérieur. Pas non plus de vin. On interdisait jusqu'à la pratique des arts afin que rien ne vînt distraire les moines-soldats de la méditation. Tout manquement était sévèrement puni ; les châtiments pouvaient aller jusqu'à la peine de mort.

Les *bātini* étaient de toutes origines : Iraniens, Irakiens, Syriens, et même quelques Grecs et quelques Francs, ceux qui croyaient avoir été sauvés du naufrage par les pouvoirs occultes de Hasan.

En abrégé, le but religieux de l'Ordre était de restaurer l'antique religion zoroastrienne de l'Iran, mais en y incorporant les apports de la gnose alexandrine et de l'islām chr'ite. Un tel but était aussi politique puisqu'il visait à ressourcer et ressouder la nation autour de ses croyances ancestrales enrichies par ce qui était à l'époque la modernité.

Mais la nation iranienne venait d'être asservie par les Arabes sunnites, et l'était à présent par les Turcs, rameau de la grande famille mongole rallié au sunnisme. Rien d'étonnant, donc, si avec Hasan, l'ismaïsme, né de l'islām, se mua peu à peu en une religion originale, en un syncrétisme qui se dressa souvent face à celui-ci sur les deux plans spirituel et temporel.

Dans le rituel de l'Ordre réformé des ismaïliens d'Alamūt, les références zoroastriennes sont systématiques. Voici, par exemple, ce que raconte Hasan lui-même : « Je me suis placé devant l'autel d'où s'élevait le feu, demandant à tous les frères de réciter avec

## *L'occultisme dans la politique*

moi la prière que nous a léguée Zarathoustra, puis j'ai dit : "Nous sacrifions au créateur Ormuzd, brillant et glorieux ; nous sacrifions aux étoiles, à la lune et au soleil ; à la longue tradition et à la bonne loi, celle de Zarathoustra." »

La hiérarchie temporelle de l'Ordre d'Alamūt était très stricte. Au sommet, le *dih khoda* (le guide), Hasan Sābbāh, devenu le Vieux de la Montagne par délégation du Supérieur inconnu qui n'avait existé que dans sa vision mystique. Immédiatement au-dessous de lui, les *daikebirs*, sortes de grands prieurs qui l'assistaient dans le gouvernement des adeptes. Venaient ensuite, en descendant les degrés, les *dai* ou maîtres initiés, les *refik*, c'est-à-dire les compagnons, puis les *fidā iyyūn* littéralement : « ceux qui se sacrifient » — auxquels incombaient les missions militaires les plus dangereuses, et enfin les *lessiks*, simples postulants. Pour être admis à part entière dans l'Ordre, ces derniers devaient se soumettre à une épreuve qui évoque la roulette russe : on leur donnait à choisir entre deux coupes, en leur disant que l'une d'elles contenait un breuvage empoisonné ; que ce fût vrai ou simple intimidation, ceux qui buvaient montraient ainsi leur bravoure et devenaient des *fidā iyyūn*.

Parallèlement existait une hiérarchie spirituelle comportant sept degrés d'initiation. C'était là un des points importants de la réforme car Hasan considérait que les deux degrés supérieurs jadis créés par Abdallah et qui n'existaient pas à l'origine du chī'isme étaient artificiels, et donc superflus.

Au sommet était l'imām établi par Allah. Était-ce l'imām fondamental, l'*Asas*, entité quelque peu métaphysique, ou bien Nizar disparu, ou bien encore l'enfant trouvé qu'on donnait pour son fils, ou bien enfin Hasan lui-même ? Les fidèles du rang ne le savaient pas trop bien, mais pour les initiés il n'y avait point là de problème car le premier, par une sorte de sacre, avait en quelque sorte fait participer le second à son essence, puis le second de même au troisième, et celui-ci à Hasan. Ensuite venait un degré appelé la Preuve ou la Coupe, cette Coupe étant, tout comme le Graal, comme celle qui symbolise les quatre premiers Séphiroth dans le judaïsme mystique et comme celle que porte l'Hydre stellaire dans les anciens atlas du ciel iraniens, une figuration de la connaissance salvatrice. Puis venait le degré appelé *soumassa*, c'est-à-dire la science tirée de la Coupe. Au-dessous étaient les *messouni* (affranchis), admis au serment, puis les *moukelbi* ou imitateurs des chiens car, tout comme



## *Le Vieux de la montagne et les ismaïliens*

les limiers, ils devaient rabattre le gibier, c'est-à-dire susciter des conversions. (En Occident, plus tard et pour la même raison, les Dominicains, frères prêcheurs, seront appelés, par jeu de mots, *Domini canes*, chiens de Dieu.) En dessous de ceux-ci, les *moun-mini*, simples croyants, et enfin les postulants.

A partir de sa base d'Alamūt, l'Ordre réformé des ismaïliens se répandit dans tout l'Iran septentrional où il disposa bientôt de plusieurs châteaux forts dans le Roudbar et le Khouzistan. Le grand vizir Nidhām al-Mulk, inamovible bras droit de deux sultans turcs successifs, s'en alarma.

En septembre de l'an 1092, il envoya une armée de mille hommes faire le siège du Nid d'aigle pour s'emparer de son ancien ami. A dix contre un, la victoire semblait acquise d'avance. Un des *da'i al Kabir* de Hasan, établi aux environs avec sa troupe, voulut se porter au secours d'Alamūt mais le Vieux de la montagne l'en dissuada, lui donnant l'Ordre d'attendre pour agir qu'un bûcher soit allumé sur une des tours de la forteresse. Hasan voulait ainsi se donner le temps d'amener, le haschisch aidant, ses *fidā iyyūn* au degré suprême d'exaltation avant de livrer bataille. Au bout de quinze jours, il fit allumer le bûcher, et ce fut la débandade chez les assaillants : à la fois attaqués de front par les hommes de Hasan et pris à revers par ceux du *da'i al Kabir*, ils furent massacrés ou s'enfuirent.

Mais Hasan était bien trop avisé pour ne pas comprendre que ce coup d'audace ne réussirait pas deux fois tant les armées du sultan et de son vizir étaient supérieures en nombre et en armement. Ce qu'il fallait, c'était saper le moral ennemi par une impitoyable campagne de terrorisme : le salut de l'Ordre était à ce prix.

Plus tard, les chroniqueurs musulmans puis, sur la foi de leurs récits, Marco Polo, raconteront l'extraordinaire procédé inventé par Hasan pour recruter et aguerrir ses commandos-suicide. Ils rapportent que le Vieux de la montagne avait fait planter dans l'enceinte d'Alamūt un jardin splendide où poussaient les fleurs et les fruits les plus tentants, arrosé par de multiples canaux et orné en son centre par une sorte de pavillon à colonnes de marbre dont le plafond figurait le ciel étoilé. Dans ce bâtiment, on trouvait à foison du musc, de l'encens, des parfums précieux et des boissons rares servies dans des coupes d'or et d'argent. Pour parfaire cette image

## *L'occultisme dans la politique*

du paradis tel que l'imaginaient les guerriers, de beaux adolescents et des houris pulpeuses étaient à la disposition des visiteurs.

Or ces visiteurs étaient des esclaves. L'austère Hasan en personne venait à leur rencontre, leur dispensait un cours de philosophie ismaïlienne, leur faisait absorber un somnifère puis, à leur réveil, leur disait : « Ce que tu as vu n'était pas un songe : c'est un miracle d'Ali. Si tu meurs pour lui, tu seras un martyr et tu jouiras pour toujours de ce paradis que tu vois ici. » C'est ainsi que les esclaves, ensorcelés, étaient prêts à tout faire pour que triomphe la secte.

Mais nous savons bien que les chroniqueurs musulmans se laissent souvent emporter par l'imagination lyrique et le goût du merveilleux. Leur récit est tout à fait invraisemblable, ne serait-ce que pour cette bonne raison : le massif de l'Elbrouz où se trouvait Alamūt et où l'on fait de nos jours du ski une bonne partie de l'année ne se prête en aucune manière à l'installation d'un jardin de type tropical ; de surcroît, il est difficile d'imaginer Hasan Sābbāh dans le personnage d'un metteur en scène hollywoodien !

Pourtant, il n'y a pas de fumée sans feu ou, pour mieux dire dans le cas présent, de feu sans fumée. La seule explication plausible, c'est que Hasan faisait fumer du haschisch à ceux qu'il destinait à être des sacrifiés, que ceux-ci, sous l'empire de la drogue, embellissaient le verger d'Alamūt jusqu'à en faire un éden dont la mort était l'antichambre, et qu'ils couraient ainsi au martyre pour la cause sans l'ombre d'une hésitation. De telles techniques de manipulation sont en usage, aujourd'hui encore, dans tous les services spéciaux...

Du coup, les *Haschischim* fondamentalistes devinrent pour de bon des « assassins ». Le pouvoir turc et ses collaborateurs iraniens furent frappés à la tête.

Première cible : le grand vizir Nidhām al-Mulk, l'ancien ami parjure avec lequel Hasan avait un vieux compte à régler. Le 16 octobre 1092, alors qu'il était en visite à Bagdad, il est poignardé au sortir de la mosquée. Arrêté sur-le-champ, le meurtrier revendique fièrement sa qualité de *fidā iy* et annonce que d'autres exécutions vont suivre avant de marcher à la mort.

Quelques jours plus tard, en effet, c'était le tour du sultan Melik lui-même, empoisonné dans son palais d'Ispahan. La vengeance, dit-on, est un plat qui se mange froid : pour Sābbāh, elle avait la saveur d'un sorbet glacé.

« Quand Nidhām al Mulk fut assassiné, écrit le chroniqueur Ibn

## *Le Vieux de la montagne et les ismaïliens*

al Athir, l'État se désagrègea. » Ce fut une hécatombe de vizirs, d'émirs et de hauts fonctionnaires. Déguisés en pèlerins, en mendiants ou en femmes, les *fidā iyyūn*, ne chômaient pas. L'Ordre d'Alamūt frappait où et quand il voulait, à l'improviste et le plus souvent impunément.

A la faveur de la panique qui s'empara des puissants, toutes sortes de soulèvements secouèrent l'Iran. Les uns se disputaient le pouvoir sur le cadavre encore chaud du sultan Melik, les autres, bien plus nombreux, se dressaient contre l'oppresseur turc. Hasan contrôlait désormais plusieurs provinces et ses *da'i al Kabir* tenaient de nouvelles places fortes : Dereh, Kazvin, Mouminabad, etc. En même temps, il poussait ses pions en Syrie où il avait dépêché un mystérieux adepte, médecin-astrologue qui n'avait pas tardé à faire la pluie et le beau temps à la cour d'Alep et à placer des *bātini* dans tous les rouages du gouvernement.

Tout en dirigeant ces entreprises, le Vieux de la montagne restait invisible, ce qui nourrissait sa légende. Des chroniqueurs de l'époque assurent — ce qui est sans doute exagéré — qu'au long des trente-cinq années qu'il passa à Alamūt, il ne sortit que deux fois de sa chambre, pour aller sur la terrasse.

Que se passait-il pendant ce temps en Orient ? L'année même où Hasan Sābbāh faisait liquider le vizir Nidhām al Mulk et le sultan Melik, la première croisade prenait le départ. Après avoir pillé en chemin la ville hongroise de Szemlin et celle de Belgrade, puis s'être battus à Nissa contre les Grecs chrétiens, les croisés arrivent à Constantinople où l'empereur Alexis Comnène les reçoit assez fraîchement. Ils se divisent alors en trois armées, commandées respectivement par Godefroi de Bouillon, duc de Basse Lorraine, par Hugues de Vermandois, frère du roi de France Philippe I<sup>er</sup>, et par Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse. Empruntant des chemins différents, toutes trois marchent vers les Lieux saints. Godefroi de Bouillon prendra Jérusalem le 15 juillet 1099.

Il ne faut pas se représenter les croisades de façon simpliste. Elles ne se résument ni en un long affrontement entre Européens et Arabes, ni en une suite d'expéditions militaires. Les croisés ne trouvaient pas seulement en face d'eux les Arabes, mais aussi les Turcs qui étaient, rappelons-le, des Mongols : ce fut une garnison turque qui se battit à Jérusalem contre Godefroi de Bouillon, et cela n'est qu'un exemple parmi bien d'autres. La partie ne se jouait donc

## *L'occultisme dans la politique*

pas à deux, mais à quatre : les Européens, du reste souvent divisés par leurs querelles ; les Arabes et les Turcs, les uns et les autres musulmans sunnites ; enfin les ismaïliens chi'ïtes, en guerre contre les deux précédents. Il y eut donc des alliances à géométrie variable, politiques, militaires et même familiales. C'est ainsi qu'en 1108, à la bataille de Tell-Bacher, on verra s'affronter deux coalitions islamo-franques ; c'est ainsi que sept ans plus tard les princes arabes et européens de Syrie s'allieront contre une armée turque. C'est ainsi qu'en 1119, l'année même de sa fondation, l'Ordre du Temple négocia l'échange de Tyr contre Damas entre le roi chrétien de Jérusalem et les ismaïliens. Et pendant quatre-vingts années, les contacts entre Templiers et *Bātini* ne cesseront pas.

L'analogie de structure entre les deux Ordres, leur commun attachement à l'occultisme, y seront pour quelque chose, mais surtout Hasan, étant iranien, ne se sentait guère concerné par la croisade : pour lui, le premier ennemi était le Turc, oppresseur de sa patrie ; contre celui-ci, il se fût allié avec le diable. Si un musulman, même chi'ïte, composait avec ces Mongols, il méritait la mort.

C'est bien ce que reprochaient à l'Ordre d'Alamūt beaucoup de ceux qui étaient engagés dans la lutte contre les croisés. Ibn al-Khachab, par exemple, qui avait sauvé Alep attaquée par Baudouin II, roi chrétien de Jérusalem, avec l'aide du gouverneur turc de la ville, Al-Borsoki, se livrait à une répression féroce contre les adeptes de Hasan : en 1125, alors qu'il sortait de la mosquée, il fut poignardé par un *fidā iy*. L'année suivante, ce sera le tour d'Al-Borsoki. Certains de ses meurtriers furent lynchés, mais, écrit un historien musulman, « plusieurs parvinrent à s'enfuir et trouvèrent refuge chez les Francs. »

Vers la fin de sa vie, un drame qui fait penser à ceux qu'a imaginés Umberto Eco dans *le Nom de la Rose* vint mettre à rude épreuve le Vieux de la montagne.

Un matin, à Alamūt, on trouva le *daï al Kabir* Kaïni, le fidèle d'entre les fidèles, étranglé dans sa chambre. Tous les *batini* crurent d'abord qu'un espion s'était introduit, de nuit et par surprise, dans la forteresse. Mais on découvrit bientôt avec stupeur qu'il s'agissait d'un complot : aidé par un *daï* ambitieux nommé Zaïd, le propre fils de Hasan, Hussein, qui convoitait la succession de son père, était le coupable.

« Il faut que le cœur se brise ou se bronze », a écrit quelqu'un.

## *Le Vieux de la montagne et les ismaïliens*

Celui de Hasan le Terrible était depuis longtemps bronzé. Après avoir jeûné et médité plusieurs jours, il fit placer les deux conjurés devant deux fidā iyyūn armés de haches. La tête de Zaïd tomba la première. Hussein, en fils repentant et soumis, vint ensuite placer la sienne sur le billot.

Certains historiens prétendent que, deux ans plus tard, Hasan fit mettre à mort son second fils, Mohammed, simplement parce qu'il s'était enivré de vin.

Le Vieux de la montagne mourut le 12 juin 1124, âgé de soixante-dix-sept ans, après avoir désigné son successeur. Il légua à celui-ci, Buzurg Un nīd Rūdhāni, qui le légua lui-même au suivant, Hasan II, un Ordre religieux et militaire possédant, rien qu'en Iran, soixante-quatorze citadelles et comptant soixante mille adeptes dans le pays, sans compter ceux d'Irak, de Syrie et même de l'Inde.

Mais Hasan Sābbāh était irremplaçable. Hasan II, prônant une gnose jugée hérétique par les adeptes, périt sous le poignard d'un fidā iy. Son fils lui succéda mais cet intellectuel abstrus, dénué du moindre talent d'organisateur, laissa l'anarchie s'introduire dans l'Ordre ; il fut du reste assassiné par son propre fils, Djellal ed-Din, arriviste qui se réconcilia avec la cour turque d'Ispahan. Le fils et successeur de ce Djellal ed-Din s'empêtra dans des guerres brouillonnes et fut finalement égorgé par son favori ; il laissait un fils, Kour Shah, aventurier qui transforma les fiers fidā iyyūn en simples bandits de grand chemin : la dégénérescence était complète. Le coup de grâce fut porté en 1265 par le petit-fils de Gengis Khān, Hulagu, qui envahit l'Iran, s'empara d'Alamūt sans rencontrer de résistance, massacra ses occupants et brûla les manuscrits de Hasan Sābbāh.

Les néo-ismaïliens qui subsistaient, notamment dans l'Inde, ne ressemblaient plus en rien à ce qu'ils avaient jadis été. Suprême dérision, leur chef prit le titre de khān, un titre mongol ! C'était en 1834. Après la partition de l'Inde, en 1947, les Aga Khāns sont devenus pakistanais, et surtout richissimes vedettes de la *jet society* internationale.

On ne peut pourtant pas dire que le Vieux de la montagne consacra sa vie à une œuvre vaine qui n'aurait laissé aucune trace.

Déjà, de son vivant, il réussit à ébranler profondément la domination turque sur l'Iran. Et bien plus tard, sous la domination des

## *L'occultisme dans la politique*

Mongols Timurides<sup>1</sup>, c'est le chī'ite Ismaïl qui se proclama shah, réussit à reconquérir l'Iran et y établit le chī'isme comme religion officielle, statut qu'il possède toujours actuellement. L'entreprise de cet Ismaïl fut menée à son terme par Abbar le Grand qui chassa les derniers Turcs de leur ultime réduit, autour de Tabriz, au nord-ouest du pays.

Allons plus loin. Ne peut-on pas dire, aujourd'hui même, que la tradition d'Alamūt, ce patriotisme mystique qui ne s'embarrassait guère des moyens, vit encore dans la République islamique d'Iran ?

Khomeiny était un imām chī'ite et fondamentaliste. Lors des grandes manifestations populaires qui provoquèrent, en 1979, la chute du dernier shah Réza Pahlévi, et qui furent réprimées dans le sang (mille cinq cents morts en une seule journée), une foule mystique de plus d'un million d'hommes et de femmes crut voir apparaître le visage de l'imām dans la lune. Mystiques aussi et émules des *fidā iyyūn* de jadis, ces garçons de treize ans qui se jetèrent contre les chars de l'agresseur irakien, le front ceint du bandeau rouge des martyrs. Et, toujours à l'instar des *fidā iyyūn*, les commandos de l'imām n'ont pas hésité à pourchasser et exécuter à l'étranger des généraux et des ministres du shah, accusés d'être passés au service du « Grand Satan » américain.

Le Vieux de la montagne n'agissait pas autrement.

---

1. Descendants de Timour-Long (Tamerlan).

## Chapitre III

### Les Templiers technocrates occultistes

En 1908, un étudiant anglais de vingt ans, frais émoulu d'Oxford, sillonne à bicyclette les pistes sableuses du Moyen-Orient. Il est fasciné par les châteaux aux noms étranges et poétiques que les croisés ont laissés sur ces terres d'Islām qu'ils foulèrent jadis : le Krak, la Blanche Garde, le château de Sel, le château de l'Œuf, le château de la Fève, etc. Il n'est pas venu là pour son seul plaisir, ni même pour le sport et l'aventure dont il est fervent ; il prépare, sur le terrain, la thèse qu'il publiera bientôt sur l'architecture des Templiers. Ce jeune homme, promis à un grand avenir militaire, diplomatique et littéraire, se nomme Thomas Edward Lawrence : il deviendra Lawrence d'Arabie. Depuis sa chute, il y a plus de six siècles, l'Ordre du Temple n'a jamais cessé d'exercer un singulier pouvoir sur les imaginations, dont ne peuvent se prévaloir les autres Ordres religieux et militaires qui furent ses rivaux : celui de Malte et celui des chevaliers Teutoniques. Pourquoi donc ?

Aucun mystère ne préside pourtant à la naissance de l'Ordre du Temple. Les premiers croisés ont pris Jérusalem en 1099. En 1119, l'un d'eux, Hugues de Payns, neveu du comte de Champagne, et huit autres chevaliers créent un Ordre monastique et guerrier qui ajoute aux trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance celui de combattre les infidèles, c'est-à-dire les musulmans et les Juifs<sup>1</sup>.

---

1. Avant leur départ, les premiers croisés avaient massacré, notamment en France et en Allemagne, de nombreux Juifs qui refusaient le baptême. Ces exactions étaient le plus souvent le fait de la lie de la population qui suivait les armées. Plusieurs évêques s'y opposèrent mais quelques prédicateurs, en particulier le moine Rodolphe, invitèrent à exterminer dans toute l'Europe ces « ennemis de Dieu. »

## *L'occultisme dans la politique*

Baudouin de Boulogne, qui a succédé à son frère Godefroi de Bouillon à la tête du tout nouveau royaume chrétien de Jérusalem, leur octroie pour résidence une vaste maison située sur les ruines du Temple. L'Ordre naissant, bien que créé par de hauts seigneurs, s'était voulu jusqu'alors simplement celui des Pauvres Chevaliers du Christ qui devaient aux aumônes jusqu'à leur tenue, blanc manteau orné d'une croix pattée rouge ; quand l'un d'eux mourait, sa table restait servie pendant quarante jours pour les mendiants. Désormais, il deviendra l'Ordre du Temple.

Le Temple avait été bâti par Salomon, vers 950 avant notre ère, selon les règles rigoureuses et secrètes de l'architecture sacrée dictées par l'Éternel lui-même, de sorte qu'il deviendra un modèle symbolique pour le compagnonnage, puis pour la franc-maçonnerie. Il était vénéré par les Juifs car il avait contenu l'Arche de l'alliance, par les musulmans car c'est là que se trouvait le Prophète quand un ange l'avait transporté aux cieux, et par les chrétiens parce que Jésus, enfant, y avait été présenté aux docteurs de la Loi qu'il avait éblouis par sa science. Les Templiers s'installaient donc en maîtres dans un haut lieu ésotérique où confluaient trois religions : ils ne pouvaient manquer d'en subir peu à peu l'influence. Ils donnèrent à leur résidence le nom de Logement de saint Jean ; ils se plaçaient en effet sous le patronage de l'auteur de l'Apocalypse<sup>1</sup>.

Aristocratique, l'Ordre eut vite de puissants soutiens. Deux de ses fondateurs, le comte Hugues de Champagne et le chevalier André de Montbard, avaient, le premier pour ami, l'autre pour neveu, l'un des personnages les plus influents de cette époque : le futur saint Bernard, abbé de Cîteaux<sup>2</sup> qu'on surnommait déjà de son vivant l'arbitre des rois et des papes. Ce moine-architecte prit en main la cause des moines-soldats et rédigea lui-même la règle des Templiers, approuvée en 1128 par le concile de Troyes. A leur demande, il écrivit ensuite leur panégyrique, opposant au luxe frivole des autres chevaliers la rude simplicité de leurs mœurs : « On ne les voit jamais peignés, rarement lavés, la barbe hirsute, puants

---

1. L'Ordre rival des Hospitaliers, devenu en 1530 celui de Malte, avait, lui, pour patron saint Jean Baptiste.

2. Fondé en 1098 dans la mouvance bénédictine, l'Ordre de Cîteaux, ou des Cisterciens, fut réformé par saint Bernard qui lui donna un remarquable développement en Occident.



## *Les Templiers technocrates occultistes*

de poussière. » Bernard trouve cela « non seulement merveilleux mais encore digne de tous les éloges. »

Dans ce texte de propagande, qui date de 1136, il ne faut point chercher un portrait fidèle. En dix-huit ans, en effet, les Pauvres Chevaliers du Christ avaient déjà beaucoup changé. Oubliant apparemment que Jésus avait chassé les changeurs du Temple<sup>1</sup>, ils avaient installé un bureau de change pour les pèlerins en prélevant des agios. Et si leur sceau figurait encore deux cavaliers sur le même cheval, ce qui — expliquaient-ils aux profanes — symbolisait la pauvreté<sup>2</sup>, ils avaient fait construire sous le Temple de Salomon des écuries pour deux mille chevaux et mille cinq cents chameaux.

Mais surtout, leur règle assurait aux Templiers des privilèges exorbitants. L'Ordre était exempt de redevances et d'impôts mais pouvait, par contre, en percevoir ; étant, avec le pape, seul juge dans ses propres causes, il n'avait aucun compte à rendre à la justice laïque ou ecclésiastique, mais exerçait en revanche les droits de haute et basse justice ; ses chapelains et ses confesseurs étaient choisis dans son propre sein ; l'élection du grand maître qui, sitôt revêtu de sa charge, prenait rang de prince, n'était soumise à la ratification d'aucune autorité extérieure. Il résultait de tout cela que la dépendance des Templiers envers le pape était, dans une large mesure, fictive. Dans la pratique, l'Ordre était une puissance souveraine, aussi ne tardera-t-il pas à prendre officiellement le nom d'Ordre souverain et militaire du Temple de Jérusalem.

C'était aussi un Ordre castique fortement hiérarchisé. Pour revêtir le blanc manteau qui donnait accès à tous ces privilèges, il fallait faire ses preuves de noblesse, tant du côté paternel que maternel. Pour symbole de son autorité, le grand maître avait un bâton de commandement, l'abacus, d'origine pythagoricienne ; il avait droit à quatre chevaux et autant d'écuyers ; tout Templier, quel que fût son rang, devait, en signe de respect, garder une distance de trois toises<sup>3</sup> en s'adressant à lui. Les hauts dignitaires — commandeurs, grands prieurs et visiteurs — avaient droit à trois chevaux et deux écuyers, les autres chevaliers à deux chevaux seulement, sans

---

1. Matthieu 12, 12-17 ; Marc 11, 15-17 ; Luc 19, 45-46 ; Jean 7, 14-16.

2. Comme nous le verrons, cet emblème, au second degré, avait une tout autre signification.

3. Six mètres.

## *L'occultisme dans la politique*

écuyers. Venaient ensuite les sergents et les turcoples (soldats indigènes à la solde de l'Ordre), dix fois plus nombreux que les chevaliers, qui formaient le gros de la troupe. Au bas de l'échelle, ceux qu'on nommait les frères serviteurs, comme on dit frères inférieurs en parlant des animaux, étaient confinés dans les tâches domestiques.

Enfin, un véritable culte du secret régnait au sein de l'Ordre. Secrètes étaient les délibérations du chapitre, la cryptographie était de rigueur dans la correspondance et même le texte intégral de la règle, qui n'existait qu'à très peu d'exemplaires, était réservé aux plus hauts dignitaires et devait rester ignoré des simples chevaliers. Comme le note Georges Bordonove, auteur plus que favorable aux Templiers : « Le mystère était entretenu comme à plaisir, non sans de sérieuses raisons <sup>1</sup>. » Voici qui rapprochait beaucoup l'Ordre du Temple des sociétés initiatiques, tant d'Orient que d'Occident.

On imagine trop souvent les croisades comme une préfiguration des conquêtes coloniales du XIX<sup>e</sup> siècle. A certains égards, en effet, elles posaient aux Occidentaux des problèmes comparables : ceux d'expéditions militaires lointaines, de l'établissement économique et humain, de la difficile coexistence avec les autochtones et, en fin de compte, ceux du rejet des conquérants.

Mais une différence fondamentale l'emporte sur ces ressemblances : alors que les nations colonisatrices du siècle passé s'emparèrent, pour assez peu de temps, de pays sous-développés ou de nations jadis florissantes mais tombées en décadence, les croisés trouvèrent en Orient une civilisation beaucoup plus avancée que la leur. Là où ils croyaient affronter des rustres mécréants, ils découvrirent l'Islām à son apogée.

Sur le plan militaire, les Arabes étaient des adversaires redoutables pour les Européens lourdement montés et encombrés par leurs pesantes armures. Ils avaient des chevaux rapides, étaient légèrement équipés comme l'exigeait le climat, et possédaient un armement supérieur car ils avaient inventé la trempe de l'acier. Autant que par leur courage, les premiers succès des croisés s'expliquent par les rivalités qui sévissaient dans le camp adverse ; ils prendront fin dès que celui-ci se ressaisira.

---

1. Georges Bordonove, *les Templiers*, Paris, Fayard, 1977, p. 166.

## *Les Templiers technocrates occultistes*

L'Orient, c'était aussi une culture avancée dans tous les domaines : Averroès avait commenté Aristote, Al Schwarishmi inventé l'algèbre, Avicenne révolutionné la médecine et 'Umar Khayyām était en train d'écrire d'immortels poèmes ; en chimie, en astronomie, en architecture, en horticulture, une innovation succédait à une autre.

Ce haut degré de civilisation permet de comprendre à la fois pourquoi les croisades prirent fin sur un échec militaire et politique et développèrent dans tous les domaines des échanges entre deux mondes dont profita le moins avancé

Le mérite de l'Ordre du Temple fut de comprendre mieux et plus tôt que les autres croisés cette situation inattendue.

Dans la phase initiale, purement militaire, des croisades, grâce à sa discipline rigide, il se bat partout avec autant de science que de courage, commandé par des chefs qui montrent l'exemple : sur les vingt-deux grands maîtres qui se succéderont à sa tête, douze mourront au combat ou des suites de leurs blessures. « Sans l'aide des frères du Temple, écrira le roi de France Louis VII le Jeune, nous n'aurions pas pu nous maintenir, ne fût-ce que quelque temps, en Palestine. » Mais les rapports du Temple avec les deux autres Ordres de moines-soldats — Hospitaliers et Teutoniques — étaient bien souvent de rivalité, et s'ils se disputèrent parfois noblement pour occuper le premier rang au combat, on les vit aussi, de façon prosaïque, se battre pour le partage du butin.

Après celui de la conquête vient le temps de l'implantation. Les croisés s'étaient mis en marche à un moment où la plupart des États européens subissaient une grave crise économique ; la plupart d'entre eux, surtout les plus pauvres, étaient venus en Orient pour y rester, et ils y avaient souvent fait fortune. Comme l'écrivait le chroniqueur Foucher de Chartres, chapelain du royaume de Jérusalem : « Ceux qui étaient pauvres dans leur pays, Dieu les a fait riches ; ceux qui n'avaient que peu d'écus possèdent ici un nombre infini de besants<sup>1</sup> ; ceux qui n'avaient qu'une métairie, Dieu leur donne ici une ville. Pourquoi reviendrait-il en Occident, celui qui trouve l'Orient si favorable ? » Ces colons, dès la deuxième génération, apprennent à cohabiter avec les autochtones, et cela modifie les mentalités. « Nous qui étions des Occidentaux sommes devenus des Orientaux, observe encore Foucher. Déjà, le lieu de sa naissance

---

1. Monnaie byzantine.

## *L'occultisme dans la politique*

est inconnu à plusieurs d'entre nous ; tel a épousé une Syrienne, une Arménienne ou même une Sarrasine qui a reçu la grâce du baptême. » Mais Foucher se garde bien d'évoquer les chrétiennes dont les époux, eux, ne se souciaient nullement de se faire baptiser. Pourtant, l'exemple venait de haut : on verra Inde, sœur du comte Raymond V de Toulouse, devenir l'épouse du sultan Noureddine puis, une fois veuve, celle de Salāh al-Dīn, que nous appelons Saladin.

Les Templiers comprirent très vite la nécessité de cette coexistence ; c'est pourquoi ils mirent en œuvre une politique et une diplomatie spécifiques. Ils étaient tout à fait conscients qu'on ne pouvait pas compter seulement sur la force des armes pour conserver un territoire qui, aujourd'hui, engloberait ceux d'Israël, du Liban, d'une partie de la Syrie et de l'Anatolie turque. Ils ne cessèrent donc de rechercher un *modus vivendi* entre le royaume chrétien de Jérusalem et ses voisins musulmans. Dès l'année de leur fondation, ils avaient négocié avec les ismaïliens<sup>1</sup> l'échange de Tyr contre Damas ; ils prêteront de l'argent à la secte du Vieux de la montagne avec laquelle ils entretiendront des rapports étroits pendant près d'un siècle<sup>2</sup>. Pendant la troisième croisade, ils pousseront le roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion et Raymond V de Toulouse à s'entendre avec Saladin. Lors de ces tractations, invités à la table de celui-ci, ils discuteront courtoisement avec lui des mérites comparés du christianisme et de l'islām ; les princes musulmans leur faisaient si bien confiance qu'ils les prirent plus d'une fois pour garants des traités qu'ils signaient avec les seigneurs chrétiens.

Les Templiers allèrent même jusqu'à armer chevaliers certains nobles mahométans, et cette innovation fit scandale parmi les croisés qui arrivaient tout juste d'Europe. « Plusieurs sultans, croit savoir un contemporain qui ne cache point son indignation, ont été reçus en grande pompe dans l'Ordre et les Templiers leur ont permis de célébrer leurs superstitions. »

L'Ordre du Temple ne resta pas longtemps confiné en Orient. En 1129, il avait déjà des établissements dans les actuels Pays-Bas ; en 1134, Alphonse I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, l'institua héritier de son royaume : le peuple s'y étant opposé, les Templiers ne s'installèrent qu'à

---

1. Voir ci-dessus, chapitre II.

2. John Charpentier, *l'Ordre des Templiers*, 1977, p. 144.

## *Les Templiers technocrates occultistes*

Majorque, et dans la redoutable forteresse de Monzon, mais, un siècle plus tard, l'Ordre comptait déjà neuf mille commanderies dans neuf pays qu'il appelait ses « provinces » pour bien montrer qu'il se considérait comme au-dessus des nations<sup>1</sup>.

Parmi ces provinces, la France occupait, après la Terre sainte, la place d'honneur. Construit sur un vaste emplacement donné aux moines-soldats par Philippe Auguste, le Temple de Paris, véritable capitale dans la capitale dont il couvrait un tiers de la superficie, portait le titre de maison cheftaine de l'Ordre, et celui-ci possédait dans l'Hexagone la bagatelle de cinq cent trente-huit commanderies.

Ces biens fonciers faisaient de l'Ordre du Temple un seigneur collectif doté du plus grand nombre de fiefs dans toute l'Europe. Gérés selon les techniques agricoles les plus avancées apprises des Arabes<sup>2</sup>, ces domaines rapportaient cent douze millions de livres par an, soit cent douze milliards de nos francs, somme d'autant plus fabuleuse qu'à l'époque, le revenu national de chacun des pays européens était environ mille fois plus petit qu'aujourd'hui.

De plus, chaque commanderie était le centre de gravité de multiples artisanats et commerces auxquels se livraient des bourgeois que l'Ordre faisait bénéficier de franchises<sup>3</sup>.

Mais l'essentiel de l'immense fortune des Templiers provenait de leur activité de banquiers et d'assureurs, ce qui était une remarquable innovation.

Certes, l'Antiquité romaine avait déjà eu ses banques et au Moyen Age les Juifs d'une part, les Lombards de l'autre commençaient à faire renaître l'institution bancaire. Mais les établissements romains n'avaient rien de commun avec nos banques modernes : ils étaient de simples « garde-manger » où l'argent ne portait pas fruit. Quant aux banques médiévales, l'Église en freinait l'essor en condamnant comme usuraire toute sorte de prêt à intérêt.

---

1. Ces « provinces » étaient : France, Castille et Leon, Aragon, Majorque, Portugal, Italie, Pouilles et Sicile, Angleterre et Irlande, Allemagne.

2. Les Arabes avaient transformé en *huerta* (jardin) les terres les plus arides d'Espagne grâce à leur maîtrise de l'irrigation ; c'est à eux que l'Europe, qui ne consommait que des choux, des raves et des pommes, doit ses principaux fruits et légumes.

3. D'où, à Paris, les rues voisines des Blancs-Manteaux et des Francs-Bourgeois, situées dans l'ancien domaine du Temple.

## *L'occultisme dans la politique*

Grâce à ses privilèges exorbitants et à sa souveraineté de fait, l'Ordre du Temple, au contraire, avait conçu un système bancaire sans précédent. A la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et au début du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, l'or commençait à se superposer à la richesse foncière, sur laquelle il avait l'avantage de la mobilité. Mais les moyens de communication n'étaient pas sûrs : sur terre, le voyageur risquait à chaque instant d'être détroussé par des brigands ; sur mer, il n'était pas à l'abri d'un naufrage. Transporter des espèces était donc plus que hasardeux. En créant la lettre de change, les Templiers résolurent le problème : tirée d'une commanderie de l'Ordre sur une autre, elle permettait aux riches marchands de se déplacer sans coffres et sans escorte, et de retirer leurs fonds là où ils se rendaient. Ces lettres, dont on possède quelques exemplaires, forcent aujourd'hui encore l'admiration. Sur dix colonnes, rien n'y manque : date, lieu d'origine, destination, nature des devises, montant, nom du bénéficiaire, observations et enfin cours. Cette dernière mention montre comment les Templiers tournaient l'interdiction du prêt à intérêt par l'Église : ils spéculaient sur les différences de change d'une place à l'autre et prélevaient sous forme de frais agios et courtage. Mais ils proposaient aussi, moyennant rémunération, d'autres services : ouverture de comptes courants, constitution de rentes et de pensions, avances, cautions, consignations, prêts sur gage, encaissements, gérance des dépôts, etc. Il faudra attendre notre siècle — celui des chèques de voyage et des multiservices bancaires — pour que reparaissent au complet toutes ces opérations. La clientèle affluait d'autant plus nombreuse que la milice et la flotte du Temple assuraient la police des routes et des mers, tant en Europe qu'en Orient.

Ce n'est pas seulement aux négociants mais aussi aux États que l'Ordre du Temple sut se rendre indispensable. Avant de partir pour la Terre sainte, le roi Philippe Auguste lui confia en dépôt son trésor et ses archives ; de même, c'est au Temple de Londres que les rois d'Angleterre prirent l'habitude d'entreposer la plus grande part de leur fortune ; les papes, enfin, chargeaient les Templiers de faire transiter les sommes réunies en vue des croisades et de gérer les revenus des annates <sup>1</sup>.

L'Ordre prêta au roi Louis VII des sommes qui, de l'aveu même

---

1. Impôt prélevé par la papauté sur les revenus de certains bénéfices ecclésiastiques.

## *Les Templiers technocrates occultistes*

de celui-ci, étaient considérables ; quand Louis IX fut fait prisonnier en Égypte après la défaite de Mansourah, il prêta les trente mille livres qui manquaient pour achever de payer sa rançon ; il avança au roi Henri III d'Angleterre le prix d'achat de l'île d'Oléron, et acheta lui-même l'île de Chypre à Richard Cœur de Lion.

En résumé, à son apogée, l'Ordre des Pauvres Chevaliers du Christ était devenu la plus grande puissance financière du Vieux Continent dont le revenu annuel s'élevait à huit cent mille livres tournois, c'est-à-dire à huit cent millions de nos francs. Mais cela ne signifiait nullement qu'il fût un facteur de prospérité là où il s'implantait, tout au contraire. Dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, John Charpentier décrit fort bien le mécanisme qu'il utilisait : « Telle ou telle commanderie empruntait constamment sans nécessité ; l'or et l'argent affluaient chez elle grâce à la réputation de probité de l'Ordre. De ce fait, une région entière se trouvait en peu de temps à peu près dépourvue de numéraire. Il en résultait une gêne qui avait les effets les plus funestes sur l'économie générale : les valeurs baissaient et les commerçants voyaient leurs affaires périlcliter. La ruine menaçant, la commanderie emprunteuse jouait le rôle d'une providence en rachetant à vil prix les biens des propriétaires dans l'embarras, ou en prêtant à son tour sur ces biens qu'elle sous-évaluait. Enfin, les Templiers étaient de ces malins qui savaient tirer profit des dévaluations royales en spéculant sur les fluctuations de la monnaie<sup>1</sup>. »

Ainsi, l'Ordre du Temple en était venu à préfigurer quelque peu les multinationales d'aujourd'hui et, tout comme celles-ci, avait barre sur l'économie des divers États et donc, indirectement, sur leur politique. Il agissait, cent cinquante ans après sa création, comme s'il voulait se subordonner l'Europe entière.

En Orient les croisés ne tardèrent pas à connaître une longue suite de déceptions. Le royaume chrétien de Jérusalem, édifié sur le modèle féodal européen, était miné par les dissensions entre les seigneurs, et entre Templiers et Hospitaliers qui, après l'abdication de Baudouin IV, le roi lépreux, en 1183, s'opposèrent sur le choix de son successeur. Passant outre même au veto des Cisterciens qui les avaient portés sur les fonts baptismaux, les Templiers finirent

---

1. John Charpentier, *op. cit.*, p. 75.

## *L'occultisme dans la politique*

par imposer Gui de Lusignan, mais la crise ainsi ouverte était d'autant plus dangereuse que Saladin, maître d'un empire qui s'étendait de l'Égypte à l'Irak et de l'Arménie à la mer d'Oman, était alors au faite de sa puissance.

1187 fut l'année fatale. Saladin bat les Européens au mont Thabor puis à Hattin, près de Tibériade, où le grand maître du Temple, Gérard de Ridford, est fait prisonnier. Saladin est chevaleresque mais c'est aussi un musulman fanatique ; il épargne le commun des captifs mais aux Templiers qui sont des religieux et donc doublement des infidèles à ses yeux, il applique la loi du *djihad*, de la guerre sainte : il ne leur laisse d'autre choix que d'abjurer ou de mourir. Ridford abjura-t-il ? Ou bien fit-il valoir qu'il tenait le christianisme et l'islām comme deux formes également valables d'une spiritualité supérieure accessible aux seuls initiés ? On l'ignore, mais toujours est-il qu'il fut libéré. Peu de jours plus tard, Saladin faisait son entrée dans Jérusalem.

Le vainqueur fut assez généreux. Il ne laissa commettre aucun massacre, respecta les églises et donna quarante jours aux civils chrétiens pour faire leurs bagages ; comme il y avait dans la ville deux centaines qui ne voulaient point partir, il les laissa en paix et leur octroya même une pension.

La Ville sainte perdue, les Européens gardaient encore la Syrie et maintenaient leurs prétentions en continuant à élire des rois fictifs de Jérusalem, mais le vent avait bel et bien tourné. Aussi l'Occident hésitait-il sur le parti à prendre : reconquête à tout prix ou compromis avec l'islām ? L'Église et une partie des princes penchaient pour le premier terme de l'alternative, les bourgeois, les marchands et d'autres princes pour la seconde. C'est sous ces auspices indécis que commença la troisième croisade (1189-1192).

L'empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse et le roi de France Philippe Auguste s'embarquèrent dans des dispositions belliqueuses, le roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion partit au contraire en projetant de négocier avec Saladin un partage des zones d'influence au Moyen-Orient.

Ce projet était fermement soutenu par le comte de Toulouse Raymond V qu'on surnommait le Roi du Midi : il avait pour cela de bonnes raisons. Tout d'abord, le commerce avec l'Orient musulman était le poumon de l'économie méridionale ; de plus, la croisade lui avait permis de se tailler en Syrie le fief de Tripoli, terminal des caravanes qui apportaient d'Extrême-Orient les épices, la soie et les



## *Les Templiers technocrates occultistes*

pierres précieuses ; enfin, il était, comme nous l'avons vu, le beau-frère de Saladin.

Le projet anglo-occitan coïncide avec la politique orientale de l'Ordre du Temple. Celui-ci entretient d'excellents rapports avec Richard Cœur de Lion dont il a soutenu le candidat, Gui de Lusignan, lors de la dernière élection pour le trône de Jérusalem, et en Angleterre ses privilèges sont encore plus étendus que dans tous les autres pays d'Europe, Espagne et Portugal mis à part. Ses relations ne sont pas moins bonnes avec Raymond V de Toulouse, qui a fait enterrer son père dans un des châteaux templiers de Terre sainte, le Château Pèlerin. Enfin, dans l'intervalle des combats, il échange de bons procédés avec Saladin : c'est lui, par exemple, qui a arrangé le mariage de son frère Abd el-Malek avec la sœur du roi Richard.

Le Temple est ainsi la cheville ouvrière de la stratégie qui tend, sous couleur d'une croisade, à tisser entre l'Occident et l'Orient des liens durables. Ce rôle lui procure quelques avantages : Richard lui vend l'île de Chypre, convoitée par les Hospitaliers, et Raymond V facilite l'implantation de l'Ordre en Occitanie ; désormais, la liste sera longue des Occitans qui deviendront grands maîtres de l'Ordre du Temple : Gilbert Erail, Pierre de Montaigu, Armand de Périgord, Guillaume de Sonnac. Mais c'est aussi un rôle dangereux car, en même temps qu'il se rapproche de l'Angleterre et de l'Occitanie, l'Ordre s'éloigne de la France et de l'Allemagne. Bientôt, les rois de France qu'il gêne joueront contre lui les Hospitaliers, et l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen le chassera de Sicile en confisquant tous les biens qu'il y possède. Quand la tournure des événements en Orient les contraindra à se replier sur l'Europe, les Templiers ne seront pas loin de leur chute.

S'ajoutant aux stratégies divergentes, un malheureux accident conduisit à l'enlèvement de la troisième croisade. L'empereur Frédéric Barberousse se noya en Asie Mineure ; son prestige était si grand que l'Allemagne nia sa mort et broda des légendes autour de sa disparition<sup>1</sup>, mais les cent mille hommes de son armée, privés de leur chef, se débandèrent. En conflit avec Richard Cœur de Lion, Philippe Auguste rentra en France. Quant à Richard, avec quelques victoires en poche, il proposa un compromis à Saladin qui ne demandait pas mieux : les musulmans ne seraient pas attaqués à

---

1. Voir ci-dessous, chapitre VI.

## *L'occultisme dans la politique*

Jérusalem mais les Européens garderaient Jaffa et le port de Saint-Jean-d'Acre, clef des échanges commerciaux vitaux pour les uns et les autres.

Quant aux Templiers, leur discipline de fer et leurs perspectives à long terme leur avaient permis de se situer au-dessus des querelles et de jouer bien souvent les arbitres. Ils avaient tranché maints différends, tant entre chrétiens venus d'Occident et Poulains<sup>1</sup> qu'entre l'ensemble des chrétiens et les musulmans, et même entre musulmans sunnites et chī'ites. Leur arrogance et leur esprit de corps étaient tels qu'ils n'avaient pas hésité, un jour, à combattre les Hospitaliers jusque dans l'église du Saint-Sépulcre, puis à détrôner en 1197 le nouveau roi sans royaume de Jérusalem, Henri de Champagne. De surcroît, le nouveau pape, Innocent III, soutenait l'Ordre du Temple qu'il appelait son « fils préféré », et qu'il espérait bien manipuler.

Néanmoins, dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, il devint de plus en plus difficile pour les Européens de se maintenir au Moyen-Orient. Bien que les successeurs de Saladin, mort en 1193, ne fussent point à sa hauteur, ils ne trouvaient plus en face d'eux que des adversaires tantôt minés par le doute et la lassitude, tantôt portés à une témérité suicidaire. Prêcher périodiquement une croisade était devenu une routine ou bien le prétexte à des entreprises où la religion n'avait point de part.

C'est ainsi que la quatrième croisade consista pour ses promoteurs à se partager l'Empire byzantin qui était chrétien et n'alla pas au-delà de Constantinople. Lors de la cinquième, les croisés prirent Damiette mais, faute de forces suffisantes, durent la restituer peu après aux musulmans. La sixième fut l'affaire personnelle de l'empereur Frédéric II. Excommunié par le pape, grand admirateur de la civilisation arabe, il s'entendit en secret avec Al-Kamel, neveu de Saladin, pour se faire céder Jérusalem moyennant un simulacre de combat, et pour s'en couronner roi lui-même. L'accord stipulait que chrétiens et mahométans auraient une égale liberté de culte dans la Ville sainte, ce qui ne faisait pas l'affaire des sectaires de l'un et l'autre camp. Et comme l'emplacement du Temple, où se trouve la mosquée d'Omar, revenait aux musulmans, Frédéric se mit aussi à dos les Templiers. Satisfait de ce joli coup diplomatique

---

1. On nommait ainsi les Européens nés en Orient, en quelque sorte les pieds-noirs de l'époque.

## *Les Templiers technocrates occultistes*

mais écoeuré par tant d'incompréhension, cet empereur gibelin<sup>1</sup> s'en retourna dans ses États.

Jérusalem ne jouit pas longtemps de ce statut libéral : en 1244 les Turcs s'en emparèrent, la pillèrent et la brûlèrent, distribuant équitablement leurs coups de cimeterre entre les fidèles des deux religions. Ces Turcs, une des nombreuses branches de l'ethnie mongole, avaient été refoulés jusque dans les parages de la Méditerranée orientale par leurs cousins de race, Gengis Khân et ses fils. Leur irruption au Moyen-Orient modifia profondément les règles du jeu.

Avec ces Mongols d'un côté, les croisés de l'autre, les Arabes se sentent pris entre deux feux. Dans le camp européen, on s'interroge : qui de l'islâm ou des nouveaux venus représente le plus grand danger virtuel pour l'Occident chrétien ? Pour les Templiers, ce sont les Mongols qui, après avoir détruit le château-sanctuaire de leurs amis ismaïliens et brûlé son inestimable bibliothèque, viennent de ruiner Jérusalem. Mais Louis IX — le futur saint Louis — rêve au contraire d'une alliance avec les Mongols pour abattre le monde arabe : n'a-t-il pas entendu dire que certains d'entre eux étaient chrétiens ?

C'est avec cette idée en tête qu'il entreprend, entre 1250 et 1270, les deux croisades qui seront les dernières. A l'escale de Chypre, il reçoit ainsi une délégation mongole, et quand il apprend que l'Ordre du Temple a passé des accords avec le sultan de Damas, il l'humilie en obligeant le grand maître à renier, publiquement et à genoux, la parole donnée au sultan.

La suite et la fin illustrent parfaitement ce que Hegel appellera les ruses de la raison. Avec une folle imprudence, Louis IX tente d'envahir l'Égypte que gouvernent les descendants de Saladin. Battu à plates coutures à Mansourah, il capitule et est fait prisonnier. C'est alors que les mamelouks, esclaves turcs incorporés à l'armée arabe, s'emparent du pouvoir en Égypte. Libéré contre une rançon que les Templiers l'aident — de fort mauvaise grâce, bien sûr — à payer, le roi ira mourir de la peste devant Tunis (1270). En 1291, c'est le sultan mamelouk Khalil qui chasse les croisés du port de Saint-Jean-d'Acre, leur dernier bastion, et les contraint à quitter l'Orient pour toujours.

C'est alors que le Templier Olivier, qui était aussi troubadour,

---

1. Dans la longue lutte de la papauté et de l'Empire, on appelait gibelins les tenants de l'Empereur et guelfes ceux du pape.

## *L'occultisme dans la politique*

écrit : « Ni la croix ni la loi ne valent plus rien pour nous. Mahomet resplendit de puissance. »

Il traduit le sentiment de son Ordre, mais son cri exprime-t-il seulement le chagrin, ou bien est-ce celui d'un homme qui s'est peu à peu dépouillé de son ancienne foi ?

Jérusalem perdue sans espoir de retour, qu'allait faire l'Ordre du Temple ? Il aurait pu poursuivre le combat contre l'islām en Espagne et au Portugal, pays dont les Arabes restaient en grande partie les maîtres, mais il se garda bien de le faire. Il établit son siège central en France où régnait le petit-fils de saint Louis, Philippe le Bel, le Roi de fer, et où ses commanderies étaient les plus nombreuses.

Champion de la souveraineté nationale, Philippe ne s'en laissait imposer par personne. Quand le pape Boniface VIII avait prétendu interdire au clergé français de payer l'impôt, il avait envoyé son chancelier Guillaume de Nogaret en Italie pour le gifler ; le pontife mourut quinze jours plus tard, tué par l'indignation.

En France, les Templiers se rendirent impopulaires dès le jour de leur arrivée, lorsque leur grand maître Jacques de Molay fit son entrée dans Paris en prince oriental avec une suite de soixante chevaliers, des esclaves noirs et douze chameaux chargés d'or, d'argent et de bijoux. La richesse insolente de l'Ordre jointe à son culte du secret nourrissaient les soupçons de l'homme de la rue : les Templiers n'avaient-ils pas découvert la pierre philosophale ? En ce temps-là, l'alchimie avait bon dos...

Les plus réfléchis et les politiques se demandaient, eux, à quelles fins désormais le Temple emploierait cette immense fortune, et à quoi pourrait servir l'armée de quinze mille chevaliers et d'une bonne centaine de milliers d'hommes qu'il continuait à entretenir, puisque les croisades étaient terminées. Comme l'écrit encore Georges Bordonove : « L'Ordre du Temple était un État dans l'État, et même bien plus : une puissance internationale et souveraine<sup>1</sup>. » Un roi tel que Philippe le Bel ne pouvait s'accommoder de cela.

Philippe travaille à doter la France d'une administration centralisée ; cela coûte cher. Du coup, comme tous les autres princes, il emprunte au Temple : par trois fois, et des sommes de plus en plus élevées. Il procède aussi à trois dévaluations successives. Mais ce

---

1. *Op. cit.*, p. 195.

n'est nullement une raison pour emboîter le pas à tous les auteurs qui expliquent son conflit avec l'Ordre par la rapacité pure et simple. En effet, c'était l'énorme thésaurisation du Temple qui, en raréfiant la circulation métallique, avait rendu ces dévaluations inévitables. De plus, les Templiers jouaient double jeu : quand, en 1306, la troisième dévaluation provoqua une émeute à Paris, ils la soutinrent en sous-main. Enfin, l'Ordre avait infligé au roi un camouflet qu'il n'était pas disposé à pardonner en lui signifiant un refus quand il avait demandé à y être admis, afin de pouvoir le contrôler.

Le hasard, sans doute aidé par le fidèle Nogaret, fournit à Philippe le prétexte dont il avait besoin pour prendre l'offensive. Esquieu de Floyran, qui avait dirigé la commanderie du Temple de Montfaucon, dans le Quercy, et avait été chassé de l'Ordre, remet à Nogaret un dossier d'où il ressort que les Templiers pratiquent en secret des rites sacrilèges : lors de leur initiation ils doivent cracher sur la croix, adorer une idole, se dénuder et recevoir des baisers sur diverses parties du corps. L'informateur n'est guère recommandable et ses révélations semblent incroyables ; néanmoins Nogaret s'empresse de remettre le dossier au roi qui le transmet aussitôt au pape, seul compétent en matière d'hérésie.

Depuis l'an 1305, ce pape est Clément V, le premier des papes d'Avignon, de son nom profane Bertrand de Goth. Parce qu'il mit un point final à la prodigieuse carrière du Temple, on ne compte plus les historiens qui le présentent comme une marionnette de Philippe le Bel, mais c'était loin d'être le cas. Issu d'une très ancienne famille noble de Guyenne, et donc sujet anglais<sup>1</sup>, il s'opposa plusieurs fois à Philippe, notamment en refusant de condamner *post mortem* Boniface VIII et en faisant élire l'empereur d'Allemagne contre le candidat que soutenait le roi de France. De plus, il était par sa mère Ida de Blanquefort le neveu d'un des grands maîtres les plus prestigieux de l'Ordre, Bertrand de Blanquefort. L'entrevue secrète au cours de laquelle, en échange de la tiare, il aurait promis à Philippe d'abattre les Templiers, est une invention tardive<sup>2</sup>. Du reste, quand le roi lui transmet le dossier accusateur, il refusa même d'ouvrir une enquête, bien convaincu de l'innocence de l'Ordre. Et

---

1. La Guyenne, qui avait souvent changé de mains, avait été rendue à l'Angleterre en 1303 par Philippe le Bel.

2. On la doit à l'Italien Villani (v. 1275-1348).

## *L'occultisme dans la politique*

quand le roi, le 13 octobre 1307, fit arrêter simultanément tous les Templiers de France en se prévalant, pour la bonne forme, d'une demande du grand inquisiteur de France qui n'avait rien à lui refuser, Clément V, non content de protester, cassa les pouvoirs de l'inquisiteur. C'est que les aveux des captifs ne l'avaient pas ébranlé ; la plupart, il est vrai, avaient été obtenus par la torture. La plupart, mais pas tous : en particulier ceux du grand maître, le fier Jacques de Molay qui n'avait pourtant pas été soumis à la question.

Certes, en novembre 1307, le pape ordonne l'arrestation des Templiers dans l'Europe entière, mais cette manœuvre lui permettait d'arracher ses prisonniers au roi de France en les plaçant sous l'autorité de la justice ecclésiastique ; il savait bien qu'ailleurs le Temple n'avait rien à craindre, et en effet il ne fut inquiété ni en Angleterre, ni en Aragon, ni au Portugal, ni en Allemagne.

C'est seulement dans l'été de 1308, après avoir interrogé lui-même à Poitiers soixante-douze Templiers que l'attitude de Clément V changera : il rendra leurs pouvoirs aux inquisiteurs français et remettra à Philippe le Bel les quelques chevaliers qui se trouvaient dans les prisons ecclésiastiques. On ne sait pas ce qu'il avait appris à Poitiers car les procès-verbaux de ces interrogatoires sont enfouis depuis sept siècles dans les archives secrètes du Vatican, mais il est certain que le retournement du pape était dû à des motifs sérieux.

En 1311, Clément V convoqua un concile à Vienne, dans le Dauphiné, pour juger l'Ordre du Temple du chef d'apostasie. Il semblait n'y avoir que trois possibilités : ou bien l'Ordre était innocent et pouvait poursuivre ses activités ; ou bien il était vraiment apostat et il devait être condamné ; ou bien enfin seuls quelques Templiers étaient apostats et il était facile de condamner ceux-là sans frapper l'Ordre entier de dissolution. Or, chose étrange au plus haut point, aucune de ces trois solutions ne fut retenue : il n'y eut ni débat public ni jugement, mais une simple bulle pontificale qui, « considérant la façon mystérieuse dont on est reçu dans l'Ordre et le serment de ne rien révéler de cette admission » abolissait l'Ordre du Temple « non point sous la forme d'une sentence définitive mais par voie de provision. » En d'autres termes, l'Ordre des Templiers était provisoirement suspendu sans avoir été condamné.

L'épilogue est connu de tous. Le pape avait réservé à l'Église le jugement des quatre principaux dignitaires, le grand maître Jacques de Molay, le grand visiteur Hugues de Pairaud, le précepteur de Normandie Geoffroy de Charnay et celui d'Aquitaine Geoffroy de

## *Les Templiers technocrates occultistes*

Gonneville. Tous quatre ayant confirmé publiquement leurs aveux furent condamnés à la prison perpétuelle, mais, sitôt la sentence prononcée, Molay, Charnay et Gonneville se rétractèrent brusquement. Il ne restait plus aux juges ecclésiastiques stupéfaits qu'à les livrer au bras séculier, c'est-à-dire au bourreau du roi. Ils furent brûlés à Paris, à la pointe de l'île de la Cité, le 18 mars 1314.

Le chroniqueur Geoffroy de Paris, qui assistait au supplice, affirme avoir entendu Jacques de Molay s'écrier au milieu des flammes : « Il arrivera bientôt malheur à ceux qui nous condamnent sans justice. » Un mois plus tard, Clément V mourait ; dans la même année, Philippe le Bel, victime d'un accident de chasse, le suivait dans la tombe.

En esquivant le débat sur le fond, la décision ambiguë de Clément V a nourri jusqu'à nos jours la conviction que dans les replis de l'Ordre du Temple se cachait un mystère. Pour tenter de l'éliminer, les historiens, dans leur majorité, se sont enfermés dans l'alternative de l'innocence ou de la culpabilité des Templiers. Les uns ont souligné l'énormité des accusations, s'agissant d'un Ordre religieux ; les autres ont fait valoir l'abondance des aveux et leur concordance sur l'essentiel.

Les avocats de l'Ordre semblent négliger quelque peu le fait qu'entre sa fondation et sa chute deux siècles se sont écoulés ; c'est un laps de temps suffisant pour qu'une institution évolue en profondeur, surtout si elle le passe dans un milieu culturel aussi différent qu'était l'Orient de son milieu originel. Rappelons les mots de Foucher de Chartres : « Nous sommes devenus des Orientaux. » Et quand ils affirment que les griefs formulés contre le Temple par Philippe le Bel ne furent que les éléments d'une perverse machination, ils oublient qu'un siècle, puis un demi-siècle plus tôt, deux papes avaient proféré — et sur quel ton ! — les accusations les plus graves contre l'Ordre. Dès 1208, Innocent III (qui, rappelons-le, l'avait jusqu'alors soutenu) écrivait au grand maître : « Les crimes de tes frères nous peinent profondément par le scandale qu'ils provoquent dans l'Église. Les chevaliers du Temple pratiquent les doctrines du démon ; leur habit n'est qu'hypocrisie. » Cinquante ans plus tard Clément IV menaçait : « Que les Templiers se gardent de lasser ma patience afin que l'Église ne soit pas obligée d'examiner de plus près certain état de choses répréhensible supporté jusqu'à ce jour avec trop d'indulgence, car alors il n'y aurait plus de

## *L'occultisme dans la politique*

rémission. » Il existait donc un lourd dossier contre le Temple au Vatican quand Clément V supprima l'Ordre « à titre provisoire. » L'Ordre des Jésuites, lui aussi, sera supprimé en 1773 par Clément XIV, mais Pie VII le rétablit en 1814. Or, pour l'Ordre du Temple, le provisoire dure encore : il y a sans doute pour cela, aux yeux de l'Église, de bonnes raisons.

Quant à ceux qui concluent à la culpabilité des Templiers sur la seule foi des aveux, on peut leur opposer nombre d'objections. Beaucoup d'aveux furent extorqués par la torture ; il y eut d'assez nombreuses rétractations ; enfin la concordance elle-même pourrait inciter à la méfiance car on doit tenir pour suspectes des confessions stéréotypées. Mais ces objections n'ont qu'une valeur relative ; en effet, nombre de Templiers avouèrent sans avoir été torturés, par exemple en Angleterre où ils comparurent libres devant les commissions pontificales ; ensuite, bien des rétractations furent suivies d'un retour aux aveux déconcertant, car il eut lieu au moment où le pape, pour les protéger, avait arraché leurs auteurs aux prisons du roi. Enfin, les aveux ne concordèrent point sur les détails, mais seulement sur la nature des rites prétendument sacrilèges : crachat sur la croix, adoration d'une idole et baisers sur diverses parties du corps. « Il faut bien admettre à l'instar des historiens les plus favorables au Temple eux-mêmes, écrit Raymond Oursel commentant les pièces du procès, que la vulnérabilité de l'Ordre était sur ce point réelle, et d'autant plus pénible que personne ne savait, ni ne sait encore aujourd'hui, proposer de ces rites la moindre explication sûre : un mystère irritant subsiste là<sup>1</sup>. »

Selon nous, ce mystère peut être élucidé, mais à condition de comprendre tout d'abord que le dilemme culpabilité ou innocence n'a de sens que si l'on se place du point de vue de l'orthodoxie catholique, et ensuite que si l'Ordre du Temple, pas plus que la franc-maçonnerie ne l'est aujourd'hui, n'était point une société secrète, il était en revanche, tout comme celle-ci, une société à secret, ce qui suffit à le distinguer des autres Ordres religieux.

Le tout premier des dix commandements dictés par l'Éternel à Moïse sur le Sinaï ordonne : « Tu ne feras pas d'idole ni d'image

---

1. Raymond Oursel, *le Procès des Templiers*, Paris, Club du meilleur livre, 1955, p. 328.



## *Les Templiers technocrates occultistes*

quelconque de ce qui est dans le ciel<sup>1</sup>. » Pour les Israélites en effet, Dieu étant Pur Esprit, c'eût été l'insulter que de le représenter sous forme humaine. Comme eux, les musulmans qui se réclament du Dieu de Moïse<sup>2</sup> suivirent cette prescription ; c'est pourquoi l'on ne voit pas la moindre image de la divinité dans les synagogues ni dans les mosquées.

En découvrant la mosquée d'Omar, située sur l'emplacement du Temple de Salomon qui leur avait été attribué, les Templiers durent être fort surpris du contraste avec les églises de la chrétienté remplies d'images du Christ en croix, et ne manquèrent pas d'en demander l'explication aux musulmans. Or, l'influence de l'islām — et surtout de sa version ésotérique — sur l'Ordre du Temple est bien établie. Ce furent les fils de Noureddine qui le mirent pour la première fois en contact avec les *Batini* d'Alamūt et, en Égypte, ils visitèrent la fameuse Maison des sciences du Caire dans laquelle les Israélites aussi bien que les mahométans avaient rassemblé les livres et les instruments résumant toutes les connaissances de l'époque, et dans laquelle avait été initié Hasan Sabbāh.

L'Égypte, du reste, était un creuset d'idées et le pays par excellence des synthèses religieuses. A Alexandrie, en particulier, se côtoyaient néo-pythagoriciens, néo-platoniciens, juifs, musulmans et chrétiens, réinterprétant leurs croyances à la lumière de l'hermétisme.

Néo-pythagoriciens et néo-platoniciens restaient fidèles à la doctrine de leurs maîtres, selon laquelle n'existent que deux réalités : l'Esprit et le Nombre. Ce courant avait été représenté au III<sup>e</sup> siècle par l'alexandrin Plotin puis influencé au X<sup>e</sup> siècle par la philosophie islamique en la personne du fameux Avicenne<sup>3</sup>. On peut croire que les Templiers ne lui doivent pas seulement leur tenue blanche et l'abacus pythagoricien du grand maître, mais aussi leur penchant pour l'ésotérisme mathématique. Plotin avait écrit les *Ennéades*<sup>4</sup>, Parménide avait écrit : « Le nombre neuf représente les choses absolues », et Avicenne avait affirmé : « Tout nombre quel qu'il soit n'est autre que le nombre neuf ou son multiple, plus un

---

1. Exode 20, 2.

2. Coran, sourate 52, « Le mont Sinaï. »

3. Médecin et philosophe iranien (980-1036).

4. Du grec *ennéas*, neuf. On peut traduire par : *Livre du nombre neuf, divisé en neuf parties*.

## *L'occultisme dans la politique*

excédent car les signes des nombres n'ont que neuf valeurs avec le zéro. » Or, l'Ordre du Temple avait neuf fondateurs, neuf provinces et neuf mille commanderies. Curieuse coïncidence, ou plutôt intention délibérée ?

Bien entendu, pour les Juifs, Jésus n'était pas le Messie dont ils attendaient encore la venue, et pour les musulmans il n'était que l'avant-dernier des prophètes, prédécesseur de Mahomet. Mais parmi les chrétiens eux-mêmes, beaucoup avaient refusé la conception d'un Dieu fait homme, tardivement élevée au rang de dogme au IV<sup>e</sup> siècle par le concile de Nicée. Les docètes considéraient que Jésus n'avait revêtu que l'apparence d'une forme humaine ; les Ariens, disciples de l'évêque alexandrin Arius, soutenaient, non sans logique, que si le Fils avait été engendré par le Père (ce que tous les chrétiens admettaient) il ne pouvait être éternel comme celui-ci car on aurait alors deux dieux<sup>1</sup> ; les gnostiques, enfin, professant un syncrétisme emprunté à la fois à l'Égypte, à l'Inde et à la Perse, affirmaient que la création divine était tout entière spirituelle, un acte de la pensée de Dieu se pensant elle-même, tandis que l'univers matériel, entaché à tout jamais d'imperfection, était l'œuvre du démiurge, rival de Dieu, de sorte que, tout comme les docètes, ils repoussaient le dogme de l'incarnation du Christ. De plus, ils estimaient être les seuls possesseurs d'une science supérieure — la gnose, c'est-à-dire la connaissance illuminative — qui les dispensait de se plier à la foi des simples fidèles. Pour les uns comme pour les autres la crucifixion n'était donc qu'une apparence, ou même un mythe pur et simple non exempt d'hérésie.

C'est à la lumière de tout cela qu'on peut déceler le sens du rite, à première vue stupéfiant, du crachat sur la croix. Il faut tout d'abord se souvenir que toutes ces doctrines furent tolérées pendant trois ou quatre siècles avant d'être condamnées par l'Église : Tertullien, par exemple, que celle-ci place au nombre de ses docteurs, professa longtemps le gnosticisme<sup>2</sup>.

---

1. L'arianisme était bien davantage qu'une secte : il triompha même dans l'Église en 328, au concile de Tyr et, par la suite, devint jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle la religion officielle de l'immense empire des Goths qui s'étendait de l'Atlantique aux bouches du Danube et de la Loire à Gibraltar.

2. Dans ses débuts, l'Église théorisait même cette tolérance. « Il faut qu'il y ait des hérésies, écrivait saint Paul, car elles ont pour raison d'être d'éprouver la foi » (I Corinthiens, 11, 19).

## *Les Templiers technocrates occultistes*

Il n'y avait donc nul besoin d'être athée, ni même de contester l'ensemble des valeurs chrétiennes pour dénier toute valeur au symbole de la croix. C'est ce qui ressort clairement des dépositions de plusieurs Templiers. Ainsi l'un d'eux, Gérard de Pasagio, déclara : « Celui qui m'a reçu dans l'Ordre me montra une croix de bois et me demanda si je croyais que c'était Dieu. Je répondis que c'était l'image du Crucifié, mais il me dit : "N'en crois rien, ce n'est qu'un morceau de bois ; le Seigneur est dans les cieux." »

Si la plupart des frères du Temple interrogés furent incapables d'expliquer la signification du crachat sur la croix, c'est tout simplement parce que celle-ci n'était révélée qu'à quelques-uns. Il ne faut jamais oublier qu'au Moyen Age la grande masse des chrétiens, y compris ceux qui portaient l'habit religieux, avait une foi simple et naïve ; les Templiers ne faisaient pas exception. Les débats théologiques ne passionnaient qu'une poignée d'experts, joueurs acharnés à s'entre-déchirer pour des abstractions ; seuls quelques hommes au sein de l'Ordre, se considérant comme une élite intellectuelle, avaient donc pu introduire et professer des conceptions et des pratiques opposées aux idées reçues.

Ces hommes ne pouvaient être les hauts dignitaires car ceux-ci, aussi étrange que cela puisse paraître, étaient généralement des ignorants. Lors de son interrogatoire, le grand maître Jacques de Molay déclara : « Je ne suis qu'un pauvre chevalier illettré. » Geoffroy de Gonneville, précepteur d'Aquitaine et du Poitou, dit de même : « Je suis illettré et donc incapable de défendre l'Ordre. »

Force est par conséquent d'en conclure qu'il existait dans l'Ordre du Temple une hiérarchie parallèle professant un enseignement réservé. Nous partageons sur ce point l'opinion de plusieurs historiens. « Il n'existait chez les Templiers aucun signe extérieur permettant de reconnaître les chefs spirituels, écrit par exemple John Charpentier. Ceux qui savaient n'étaient pas nécessairement ceux qui, aux yeux des profanes, auraient dû savoir ; rien ne les désignait à l'attention <sup>1</sup>. » Jean Marquès-Rivière écrit de son côté : « Il existait au sein des Templiers un groupe poursuivant des buts secrets de puissance, soutenus par un ésotérisme rigoureux <sup>2</sup>. » C'est aussi

---

1. *Op. cit.*, p. 190.

2. Jean Marquès-Rivière, *Histoire des doctrines ésotériques*, Paris, Payot, 1941, p. 205.

## *L'occultisme dans la politique*

l'avis de Robert Ambelain et de l'historien allemand Wilke qui donne même à ce groupe le nom de Temple noir.

Examinons à présent le second chef d'accusation qui portait, rappelons-le, sur l'adoration d'une idole. On a beaucoup glosé sur celle-ci et sur son nom — le Baphomet<sup>1</sup> — dont beaucoup de Templiers avaient entendu parler, mais que très peu avaient vue puisque, à les en croire, on ne la montrait que dans le secret des chapitres. Une chose est certaine : cet objet, s'il a existé, ne pouvait être une idole au sens précis du terme, c'est-à-dire une représentation de la divinité, ce qui serait incompatible avec les motifs du crachat sur la croix. C'est pourquoi l'historien anglais Peter Partner prête à ce second rite le même sens de défi qu'au premier : « L'adoration d'une idole, écrit-il, conduisait d'une certaine façon à dénigrer le principe de la Sainte-Trinité en prétendant que c'était une hérésie. Tel était le fond intellectuel de l'affaire des Templiers<sup>2</sup>. »

Les diverses descriptions de cette prétendue idole données par les accusés lors du procès ont un point commun : il s'agissait d'une tête. Or il y eut une pièce à conviction saisie au Temple de Paris lors de la grande rafle : c'était une tête de femme en or, creuse, et contenant un crâne de petite fille enveloppé dans une étoffe rouge, sur laquelle était cousue une étiquette portant cette étrange inscription : CAPUT LVIII m. Comme il n'est pas d'usage de désigner les reliques des saints par des numéros de série, il est clair que cet objet était un talisman destiné à des opérations magiques.

Sur l'origine de ce talisman, deux Templiers, Antoine de Verceil et Hugues du Faure, interrogés séparément et dans deux villes différentes, apportèrent une certaine lumière. En Syrie et à Chypre, dirent-ils, certains membres de l'Ordre racontaient ceci : un noble de Sidon s'était épris d'une jeune fille qui mourut avant qu'il l'eût conquise. Fou de désir, il assouvit sa passion sur la défunte. Il entendit alors une voix qui lui ordonna : « Reviens ici dans neuf mois, tu y trouveras une tête, fille de tes œuvres ; ne t'en sépare jamais car elle te procurera tout ce que tu peux désirer. » Le moment venu, le jeune homme obéit et trouva la tête d'un enfant

---

1. Toutes les traductions proposées pour ce nom sont passablement fantaisistes ; la moins invraisemblable est la traduction de l'arabe *Ouba el Phoumet*, la bouche du Père.

2. Peter Partner, *Templiers, Francs-Maçons et Sociétés secrètes*, Paris, Pygmalion, 1992, p. 87.

## *Les Templiers technocrates occultistes*

qui lui permit d'accomplir des prodiges. C'est cette tête, confiaient les Templiers d'Orient, qui était en possession de l'Ordre. Cette curieuse légende, probablement d'origine arabe, confirme bien le caractère talismanique — et non religieux — de la tête découverte à Paris.

Reste le troisième chef d'accusation : les baisers sur diverses parties du corps imposés au récipiendaire et interprétés par les interrogateurs comme une invitation à l'homosexualité. Et ici encore, les Templiers interrogés ne surent fournir aucune explication. Ils précisèrent seulement que ces baisers étaient donnés « à l'extrémité de l'échine, sous la ceinture, puis au nombril, puis sur la bouche ».

Quelques remarques s'imposent pour comprendre la signification véritable de ce dernier rite. Le baiser sur la bouche d'homme à homme, symbolisant l'union des souffles, donc des esprits, était couramment donné au Moyen Age comme gage de fidélité, notamment quand on prêtait l'hommage ; cet usage se maintient encore aujourd'hui parmi les Slaves, avec la même signification. Quant aux trois autres baisers, personne ne semble avoir souligné qu'ils correspondent respectivement à trois plexus : le plexus sacré, le plexus lombaire et le plexus mésentérique. Or pour les hindouistes, qui les appellent les *chakras*, ces plexus sont en quelque sorte les « centres mystiques » du corps, chacun d'eux étant mis en rapport avec une planète. Que cette conception fondée sur le principe d'analogie fût connue jusqu'en Occident au Moyen Age, l'Homme du Zodiaque peint au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle dans les *Très Riches Heures du duc de Berry*<sup>1</sup> en apporte la preuve iconographique. Les Templiers ne pouvaient donc pas l'ignorer. Là où les accusateurs ne virent que gestes obscènes, il s'agissait, une fois de plus, d'un rite à signification occultiste.

Le procès fait aux Templiers fut à la fois politique et religieux, mais on aurait tort de penser que le second de ces aspects était un simple camouflage du premier, car l'Ordre lui-même avait une double face. Sa règle elle-même le proclamait : « De notre vie, vous ne voyez que l'écorce qui est au-dehors mais vous ne voyez pas les forts commandements qui sont au-dedans. »

Les véritables chefs, volontairement effacés, de ces technocrates occultistes s'élevaient au-dessus de leur époque. Comme l'a écrit

---

1. Ce livre enluminé se trouve aujourd'hui au musée de Chantilly.

## *L'occultisme dans la politique*

Michelet : « L'idée du Temple, plus haute et plus générale que celle même de l'Église, planait en quelque sorte au-dessus de toute religion ; l'Église datait et le Temple ne datait pas. »

De même qu'il se plaçait au-dessus des Églises, le Temple se plaçait au dessus des États ; au nom d'une métahistoire, il nourrissait un grand dessein d'organisation du monde civilisé. Celui-ci en avait grand besoin : l'Orient et l'Occident s'entre-déchiraient ; l'Europe était un champ clos où s'affrontaient féodaux et monarques, et les monarques entre eux ; la distinction du spirituel et du temporel n'était plus respectée : l'Église intervenait dans l'organisation des États, et ceux-ci dans le gouvernement de l'Église. Cette dernière était, de plus, divisée : deux papes se disputaient souvent la tiare, chacun qualifiant l'autre d'anti-pape. A ces rivalités chaotiques, les inspireurs de l'Ordre du Temple opposaient l'idée d'une synarchie, c'est-à-dire d'un Ordre social où les différents pouvoirs, s'exerçant chacun dans sa sphère, ne se chevaucheraient pas ; pour garantir cet équilibre ils rêvaient d'un « seigneur de la terre », arbitre suprême des chefs politiques et religieux élu par un collège de sages.

Mais cette orgueilleuse utopie faisait de l'Ordre un corps étranger dans la société médiévale. Quand le roi de France et le pape en surent l'existence, le destin du Temple fut scellé.

## Chapitre IV

### Les nestoriens ambassadeurs du Prêtre Jean

Le 12 juin 1248, le roi de France Louis IX lève l'oriflamme à Saint-Denis pour partir en croisade. Son projet est d'attaquer l'Égypte dont le sultan a repris Jérusalem aux chrétiens quatre ans plus tôt. En septembre il est à Chypre où le reçoit le Français Henri de Lusignan, maître de l'île. Mais Louis ne part pas tout de suite en campagne car il attend l'arrivée de quelques contingents retardataires.

Or, le 14 décembre, deux étranges personnages débarquent à leur tour dans le port chypriote de Limassol. Ils se disent envoyés par le grand khān des Tartares<sup>1</sup> et apportent un message de la plus haute importance : le grand khān propose au roi de France une alliance contre l'islām afin de venir en aide à la Terre sainte.

Message stupéfiant car les armées du grand khān viennent de terroriser l'Europe chrétienne.

Depuis sa fondation par Gengis Khān, l'Empire mongol était devenu le plus vaste qui ait jamais existé dans le monde et, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, il était encore, en pleine expansion conquérante. Il s'étendait du sud de la forêt sibérienne au nord de l'Iran, et des rives de la mer de Chine à celles de la Méditerranée, annexant en moins de cinquante ans, de manière brutale ou pacifique, les Kirghiz et les Uïghur, une partie de la Chine et du Thibet, la Corée, l'Azerbaïdjan, le Kazakhstan, l'Afghānistān, la Géorgie, l'Anatolie

---

1. *Khān* signifie « prince. » L'Empire mongol étant une fédération, l'empereur était appelé le grand khān. Les Tatars ou Tartares et les Mongols étaient deux des tribus fédérées en 1206 par Gengis Khān. Celui-ci étant mongol, c'est tout l'Empire qu'on a fini par appeler de ce nom.

## *L'occultisme dans la politique*

et les principautés de la Russie septentrionale. En 1236, les armées tartares — cent cinquante mille hommes, dix fois plus que n'importe quelle armée occidentale à l'époque — avaient déferlé sur l'Europe comme un ouragan dévastateur. Commandées par Subutay, le meilleur général de Gengis Khān, elles avaient pris en 1240 l'Ukraine et la Galicie. L'année suivante, l'aile droite, écrasant les Polonais et les chevaliers Teutoniques, avait franchi la Vistule puis poussé jusqu'en Hongrie, battant les Magyars à plates coutures. En même temps l'aile gauche avait passé le Danube, saccagé Zagreb et atteint l'Adriatique. On imagine jusqu'où seraient arrivés les Mongols si la mort subite du grand khān Ögodei, successeur de Gengis, ne les avait obligés à rebrousser chemin pour régler l'élection d'un nouveau souverain.

L'Occident l'avait échappé belle et il le savait. Louis IX avait dit à sa mère Blanche de Castille : « Si ces gens qu'on nomme Tartares arrivent jusqu'à nous, ou bien nous les rejeterons dans la région du Tartare<sup>1</sup> ou bien ils nous enverront tous au ciel. » L'Empereur du Saint-Empire, le roi d'Angleterre et le pape exprimaient les mêmes craintes, et tous les princes chrétiens songeaient à s'unir contre ces hordes bien organisées de cavaliers qui, habitués au grand froid des steppes, menaient leurs campagnes en plein hiver, passant les beaux jours au repos.

A la lumière de ces événements, tout proches encore, le message apporté au roi de France par les deux ambassadeurs mongols devait produire, on l'imagine, l'effet d'une bombe ; et pourtant Louis IX ne fut pas tout à fait pris au dépourvu.

En effet, il avait amené avec lui à Chypre le frère André de Longjumeau, de l'Ordre des Dominicains, très versé dans les langues orientales, et qui s'était rendu récemment en Tartarie. Il avait aussi fait la connaissance d'un autre voyageur, Jean de Belin, connétable du roi chrétien d'Arménie, que son maître avait envoyé en mission auprès du grand khān. Enfin, peu de temps avant de quitter la France, il s'était longuement entretenu avec le franciscain Jean du Plan Carpin qui était venu à lui chargé d'une mission très confidentielle.

En 1245, ce moine avait été dépêché par le pape Innocent IV auprès de l'empereur mongol et avait remis à celui-ci une lettre

---

1. Jeu de mots : le Tartare était l'enfer des Grecs et des Romains.



## *Les nestoriens ambassadeurs du Prêtre Jean*

par laquelle le souverain pontife l'admonestait, lui reprochait les exactions de ses troupes en Europe, le conjurait de recevoir le baptême et de laisser désormais en paix les pays chrétiens.

A vingt-huit ans, l'Italien Jean du Plan Carpin avait déjà une carrière bien remplie. Il avait prêché dans toute l'Allemagne et fondé des communautés franciscaines dans les pays scandinaves, en Bohême et en Hongrie. Actif, entreprenant et courageux, c'était bien l'homme de cette délicate mission. Parti de Lyon en avril 1245, il avait dû traverser l'Allemagne, la Pologne, la Russie méridionale, le Kazakhstan et contourner par le nord le lac Balkhash pour arriver le 22 juin 1246 dans la capitale mongole. Juste à temps pour assister à la grande assemblée *kurultai* qui, après quatre ans de régence assurée par la reine douairière Turakina, proclamait empereur Güyük<sup>1</sup>. Ce dernier se fit lire la lettre du pape et remit à Plan Carpin sa réponse invitant tous les souverains d'Europe et le pape lui-même à venir lui faire allégeance. Sur quoi le franciscain était reparti pour l'Europe afin de rendre compte de sa mission.

Les deux ambassadeurs mongols venus à Chypre sont chrétiens et se nomment, du reste, David et Marc. Sitôt arrivé, David se jette dans les bras d'André de Longjumeau avec qui il a lié amitié en Tartarie. Toute l'affaire a décidément l'air d'avoir été combinée d'avance.

« Nous sommes envoyés, annoncent au roi les deux émissaires, par le plus grand souverain d'Orient auprès du plus grand souverain d'Occident. » Louis IX répond modestement que plus grand souverain d'Occident n'est pas lui-même, mais l'Empereur du Saint-Empire. « Le grand khân, répliquent David et Marc, pense que c'est le roi de France qui est le chef naturel des chrétiens d'Occident. »

Et voici la proposition qu'ils apportent : Que le roi de France attaque l'Égypte et en même temps les Mongols attaqueront Bagdad et prendront en otage le calife, chef suprême politique et religieux : un grand coup sera ainsi porté à l'Islām.

André de Longjumeau traduit la lettre du souverain mongol ; elle commence ainsi : « Par la puissance de Dieu Très Haut, le grand khân, roi et prince de nombreuses provinces, noble combattant du

---

1. Assemblée de la noblesse, le *kurultai* était tenu d'élire un grand khân de la lignée gengiskhânide.

## *L'occultisme dans la politique*

monde, glaive de la chrétienté, défenseur de la légion des apôtres, au noble roi de France, seigneur et maître des chrétiens, salut ! »

Pourquoi donc le grand khân voudrait-il venir en aide aux chrétiens ? Pour la simple raison qu'il est chrétien lui-même, répondent David et Marc. Il est né d'une princesse chrétienne, fille du Prêtre Jean. Elle a fait venir à la cour l'archevêque de Khalassa qui a réussi à convertir et à baptiser l'empereur mongol et nombre de ses vassaux. D'ailleurs, il y a beaucoup de chrétiens dans ses États, surtout au Tangut et au Kashgar qui sont les pays des anciens Rois mages. Revenant d'adorer l'Enfant-Jésus dans l'étable de Bethléem, ce sont ceux-ci qui ont christianisé leurs sujets. Or Louis IX a déjà entendu ce récit de la bouche de Jean de Belin qui a même précisé que beaucoup de chrétiens fuyant le joug musulman avaient trouvé refuge dans l'Empire mongol.

Mais qui est donc ce mystérieux Prêtre Jean ? Ici, ouvrons une brève parenthèse : Le Moyen-Age croyait en l'existence d'un monarque fantastique, souverain chrétien des plus puissants que personne n'avait jamais vu, et dont on situait le royaume en pays lointain, tantôt l'Éthiopie, tantôt la Tartarie. Les légendes au sujet de ce roi-prêtre couraient encore au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle où on publia même une prétendue *Lettre du Prestre Jehan à l'Empereur de Rome et au Roy de France*<sup>1</sup>. Elle racontait, entre autres merveilles, qu'il y avait dans ce lointain royaume une fontaine de jouvence « et qui peut se baigner en ceste fontayne, s'il est en l'âge de cent ans ou de mille, il retourne en le âge de trente et deux ans ». Il y avait aussi là-bas « l'arbre de vie duquel vient le cresseme et ycellui arbre est tout sec et un serpent le garde et le veille tout l'an, le jour et la nuyt, fors le jour de la saint Jehan qu'il se dort jour et nuit. » Mais il arrive que les légendes reposent sur un socle de réalités.

Les entretiens entre le futur saint Louis et les émissaires mongols durèrent plusieurs jours. David et Marc quittèrent Chypre le lendemain de la Noël qu'ils avaient célébrée avec une édifiante piété. En même temps qu'eux partit une mission composée de Dominicains, de Franciscains et de laïcs conduite par André de Longjumeau que le roi envoyait auprès du grand khân auquel il destinait de superbes cadeaux : reliques de saints, ornements sacerdotaux et une splendide tente-chapelle ornée de scènes de la vie de Jésus.

---

1. Publiée par F. Denis dans *le Monde enchanté*, 1843.

## *Les nestoriens ambassadeurs du Prêtre Jean*

Frère André était aussi porteur d'une lettre d'Eudes de Châteauroux, légat du pape, appelant les fidèles et le clergé chrétien de Tartarie à respecter l'autorité du Saint-Siège, l'unité de l'Église et les décisions des conciles.

Or la mission tartare à Chypre était une mystification que le grand khān Güyük dénonça du reste très vite. La lettre que David et Marc avaient présentée à Louis IX était un faux. Ils n'étaient pas mandatés par l'empereur mongol lui-même, mais seulement par son gouverneur en Iran et en Arménie, Ilchi Khataï. L'opération avait été montée avec la participation active du roi d'Arménie Hayton I<sup>er</sup> dont le rôle dans cette intrigue est facile à comprendre : son royaume s'était placé de plein gré sous la tutelle mongole et les deux partenaires y trouvaient leur compte : en effet, l'une des routes de la soie reliant la Chine à la Méditerranée traversait l'Empire et aboutissait en Arménie, face à Chypre ; Mongols et Arméniens avaient donc des intérêts commerciaux et politiques communs.

Toutefois, les informations transmises par David et Marc contiennent une grande part de vérité. Les khāns gengiskhānides, à commencer par Gengis lui-même, ont constamment observé dans leurs États une parfaite tolérance religieuse. Dans la mesure où elle n'affectait pas l'Ordre public, la religion était à leurs yeux affaire privée et la coutume exigeait même, en garantie de neutralité, que le grand khān ne fasse pas connaître la confession à laquelle il appartenait. A l'époque, cette laïcité de l'État était pour ainsi dire sans exemple. Il est donc bien certain que les chrétiens se sentaient plus à l'aise dans l'Empire mongol qu'en terre d'islām. Vrai aussi le fait que le grand khān Güyük était chrétien ainsi que sa mère et son épouse.

David et Marc sont chrétiens, Ilchi Khataï l'est aussi. Quant au roi arménien Hayton I<sup>er</sup>, c'est un homme si pieux que sur ses vieux jours il abdiquera pour se faire moine. Et la lettre d'exhortation aux chrétiens de Tartarie qu'envoie Eudes de Châteauroux montre que ce légat connaît fort bien ceux à qui elle s'adresse.

David et Marc ne sont donc pas purement et simplement des imposteurs venus mystifier le roi de France pour une raison qui resterait obscure. S'ils ne sont pas les envoyés de Güyük, ils n'en sont pas moins mandatés par une instance plus puissante qu'un haut fonctionnaire mongol et un roi arménien aux pouvoirs limités : c'est de l'Église chrétienne nestorienne qu'ils sont les porte-parole, et

## *L'occultisme dans la politique*

c'est à cette Église que le légat s'adresse en l'exhortant à se soumettre au pape.

L'Église nestorienne, qui a joué un rôle considérable en Asie, est peu connue en Occident. Elle doit son nom à un ancien moine byzantin promu évêque de Constantinople au v<sup>e</sup> siècle et déclaré hérétique en 433.

A cette époque, les luttes théologiques entre chrétiens étaient acharnées et, bien qu'elles nous apparaissent aujourd'hui comme des jongleries d'ergoteurs, passionnaient non seulement les clercs mais aussi les foules, du moins en Orient, car derrière elles se profilaient des enjeux économiques et politiques.

La querelle la plus brûlante concernait la vraie nature du Christ. Sur ce problème, capital pour l'Église, deux écoles s'affrontaient : celle d'Alexandrie en Égypte et celle d'Antioche en Syrie. La première, imprégnée de philosophie platonicienne, soutenait que Jésus était seulement de nature divine, son humanité n'étant qu'apparence : c'est ce qu'on appelait le monophysisme ; la seconde professait au contraire que le Christ avait une double nature, divine et humaine : c'était le dyophysisme.

A Constantinople, Nestorius penchait vers cette dernière position. Le Christ, enseignait-il, était né, avait grandi, mûri, lutté comme tout homme, et c'est en raison de ses mérites qu'il s'était finalement uni au Verbe divin. Mais il ajoutait, très logiquement, qu'il était absurde d'appeler Marie mère de Dieu, comme on le faisait couramment, puisque Dieu, étant éternel, ne peut par définition avoir été engendré. Donc Marie n'avait tout au plus pu engendrer que la part humaine de Jésus.

Or, là, Nestorius touchait à un point sensible. En effet les peuples d'Orient ne l'entendaient pas de cette oreille. Habités depuis l'aube des temps à leurs déesses-mères et aux naissances miraculeuses des dieux, ils avaient déjà divinisé Marie, dont pourtant les Évangiles ne parlent qu'en passant ; les propos de l'évêque de Constantinople les choquaient profondément.

Mais sans adhésion populaire, une Église reste une secte. Cyrille, évêque d'Alexandrie, le comprit si bien qu'il en appela à l'évêque de Rome, Célestin, qu'on commençait à appeler le pape. Celui-ci excommunia Nestorius et un concile, réuni à Éphèse sur l'Ordre de l'empereur d'Orient Théodose II en 431, confirma la sanction. Les Éphésiens acclamèrent les Pères conciliaires et leur baisèrent les

## *Les nestoriens ambassadeurs du Prêtre Jean*

maines pour les remercier de leur avoir rendu, en proclamant le dogme de Marie mère de Dieu, leur célèbre Artémis sous un autre nom et une autre forme.

Contraint à l'exil dans une oasis égyptienne où il mourra en 491, Nestorius tint bon et convoqua un contre-concile qui condamna Cyrille. Il savait qu'il comptait de nombreux partisans, notamment en Mésopotamie et en Perse.

Derrière la lutte entre nestoriens et monophysites, il y avait en effet un enjeu politique de taille, et ce n'était pas un hasard si l'empereur byzantin Théodose II avait convoqué le concile d'Éphèse. Il venait d'être battu à plates coutures par les Perses, dont il soupçonnait les nestoriens d'être les agents en raison de leur influence politique dans ce pays. En effet, ils avaient réussi à convaincre le shah Pirouz (qui était pourtant de religion mazdéenne<sup>1</sup>) de mettre l'armée persane à leur service pour briser les monophysites, qui eux-mêmes s'étaient mis au service de la cour d'Alexandrie. Ce fut fait par le fer et par le feu, et tous les chrétiens de Perse basculèrent dans le nestorianisme. Quelque cent cinquante ans plus tard, les nestoriens provoqueront la destitution et l'assassinat du shah Khosrō II.

En marge de celle de Rome, l'Église nestorienne fera preuve d'une grande vitalité. Dès le VIII<sup>e</sup> siècle elle avait porté l'Évangile jusqu'au nord de la Chine, où elle s'implanta solidement. De nos jours encore, il subsiste des communautés nestorienne dans l'Inde, en Iran et dans divers pays du Moyen-Orient ; en Irak, leur nombre dépasse les trente mille.

Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, le christianisme nestorien est très répandu dans l'Empire mongol où plusieurs tribus sont même entièrement christianisées<sup>2</sup>. Il est aussi très vivace dans le Tangut<sup>3</sup> et dans l'État uïghur (le Hsin-chiang actuel) dès avant le rattachement de ces deux régions à l'Empire<sup>4</sup>. Tout en observant, comme nous

---

1. Religion primitive des Perses, fondée par Zarathoustra (Zoroastre).

2. Les Oïrot et les Keraïtes ; les Naïmans sont en majorité chrétiens, les Malkites partiellement.

3. État comprenant le nord-ouest de la Chine et une partie du Thibet.

4. Dès 1209, l'État uïghur s'était reconnu vassal de l'Empire mongol naissant. Les Uïghurs, très civilisés apportèrent à celui-ci non seulement l'écriture mais aussi une expérience administrative complexe.

## *L'occultisme dans la politique*

l'avons dit, la règle de laïcité de l'État, les premiers princes gengiskhânides semblent avoir eu une certaine préférence pour les chrétiens. La première épouse de Gengis Khān était nestorienne, celles de ses successeurs Güyük et Möngke aussi, et de même son fils aîné Djötkhi. Des nestoriens occupaient de nombreux postes dans la haute administration.

L'Église nestorienne pouvait à juste titre s'enorgueillir de son œuvre civilisatrice. Bénéficiaire de la tolérance, elle-même la pratiquait envers les autres confessions : musulmane, bouddhiste, taoïste, et même l'archaïque chamanisme. Il n'est donc point surprenant qu'après une séparation multiséculaire elle ait désiré reprendre contact avec la papauté et la chrétienté occidentale, sinon en vue d'une réunification, du moins dans l'espoir d'une coopération fraternelle. Elle ne mesurait sans doute pas l'intransigeance dogmatique de l'Église romaine.

De leur côté, André de Longjumeau et Jean du Plan Carpin avaient certainement inspiré la mission de David et de Marc à Chypre. Eux aussi croyaient, peut-on penser, qu'un rapprochement était possible : les nestoriens les avaient accueillis chaleureusement et ils avaient été heureux de découvrir si loin des chrétiens, des frères séparés sans doute, mais des frères. Mais Rome ne voyait dans les nestoriens que des hérétiques et leur posa un ultimatum : qu'ils acceptent leur condamnation et rentrent dans le rang. Dans ces conditions, les tentatives de rapprochement étaient vouées à l'échec malgré la persévérance des nestoriens qui, quarante ans durant, relancèrent les pourparlers.

André de Longjumeau et ses compagnons rentrèrent en France après un long voyage. En Tartarie, Güyük étant mort, ils avaient trouvé un nouvel empereur, Mongke, élu en 1251 à l'issue d'une lutte sanglante entre les petits-fils de Gengis Khān. Ils avaient vu là-bas beaucoup de chrétiens et même, dans le campement du nouvel empereur, des centaines de tentes-chapelles montées sur des chariots. Mais Möngke avait interprété leur ambassade et les présents qu'ils apportaient comme un hommage d'un vassal à un suzerain, tant les Mongols étaient convaincus qu'ils étaient destinés à régner sur le monde entier. Louis IX, rapporte Joinville, fut vexé au plus haut point : il y avait de quoi. Il n'en dépêcha pas moins en Tartarie

un nouvel envoyé, le franciscain flamand Guillaume de Ruysbroeck, que les chroniqueurs français, fâchés avec les langues étrangères, appellent Rubruquis ou Rubruquin. Parti en 1253, il atteignit Karakorum, capitale de l'Empire mongol, fut reçu par Möngke et y resta sept mois. L'empereur lui proposa d'établir des relations diplomatiques avec l'Occident, et en particulier avec le Saint-Siège et la France. Ruysbroeck l'en dissuada, craignant, à juste titre, que les diplomates mongols ne fussent témoins des luttes qui opposaient les souverains européens ainsi que l'Empereur du Saint-Empire et le pape. L'attitude constante de Louis IX montre d'une part qu'il voulait jouer les Mongols contre l'islâm, d'autre part qu'il croyait possible le rapprochement entre les Églises romaine et nestorienne. Dix-sept ans après sa mort, en 1287, une dernière ambassade mongole, dirigée par le moine nestorien Raban Çauuma, vint proposer de nouveau aux souverains d'Europe une alliance contre les mamelouks d'Égypte. Çauuma étonna les Parisiens aussi bien par sa piété que par sa parfaite connaissance de l'étiquette, mais sa mission n'eut guère de résultat : Louis IX avait mené la huitième et dernière croisade et son petit-fils Philippe le Bel n'avait nulle envie de prolonger l'agonie des aventures européennes en Orient.

De leur côté, les Mongols n'eurent pas besoin de l'aide occidentale pour porter de rudes coups aux États islamiques. Nous avons déjà dit comment Hulagu, frère de Möngke, s'empara en Iran de toutes les places fortes tenues par les ismaïliens et détruisit leur château-temple d'Alamût avec sa précieuse bibliothèque<sup>1</sup>. Il s'attaqua ensuite au califat, prit, pillà et rasa Bagdad, massacrant ses habitants à l'exception des chrétiens qui l'avaient accueilli en libérateur. Mais, tout comme l'avait été leur campagne de 1236-1241 en Europe, la progression des Mongols fut soudain interrompue par la mort du grand khân Möngke ; il leur fallut tourner bride car, chez eux, l'élection d'un nouvel empereur n'était jamais une mince affaire. Ils ne laissèrent donc au Moyen-Orient et en Iran que quelques garnisons et beaucoup de mauvais souvenirs. Sans cette mort, les États musulmans du Levant eussent à coup sûr été soumis par le fer et le feu, sans, au demeurant, que leur religion fût persécutée car si les souverains mongols se jugeaient désignés par Dieu pour conquérir le monde entier et se montraient fort cruels à la guerre,

---

1. Voir ci-dessus, chapitre II.

## *L'occultisme dans la politique*

ils étaient tout aussi convaincus que les diverses manières d'adorer Dieu étaient également légitimes.

Cette tolérance religieuse, règle d'or de la dynastie gengiskhānide, ne devait pas lui survivre longtemps. En 1295 le gouverneur mongol d'Iran, devenu musulman, laissa les chrétiens en paix chassa les moines bouddhistes ; son successeur, musulman lui aussi, alla plus loin en prenant également des mesures discriminatoires contre les chrétiens, les israélites et les adeptes de la vieille religion zoroastrienne ; enfin Tamerlan, musulman fanatique qui n'était pas gengiskhānide et mena ses conquêtes au nom du *djihad*<sup>1</sup>, se contentant sa vie durant du titre d'émir, imposa l'islām dans le vaste territoire sur lequel il régnait.

On voit donc que les Franciscains d'un côté, de l'autre les nestoriens jouèrent un rôle capital dans les contacts politico-religieux entre l'Occident et l'Empire mongol qu'ils avaient pris l'initiative d'établir. Or l'action des premiers dans ce domaine doit beaucoup à un courant d'idées qui, à cette époque, avait pénétré dans leur Ordre et, à un moindre degré, dans les autres Ordres mendiants.

En 1254 — l'année même où Rubruquis revient de son voyage en Tartarie — un livre intitulé *l'Évangile éternel* passe de main en main dans les communautés monastiques de France. Guillaume de Saint-Amour, théologien de l'Université de Paris, lui donne une réplique furieuse dont le résultat le plus clair, comme toujours en pareil cas, est de redoubler la curiosité pour l'ouvrage ainsi attaqué.

Cet ouvrage, dont le titre est emprunté à l'Apocalypse de saint Jean, est une compilation de plusieurs traités écrits un demi-siècle plus tôt par un moine calabrais, Joachim de Flore qui, de son vivant, avait une réputation de prophète. Approuvés par plusieurs papes, ces traités étaient inattaquables sur le plan du dogme, mais l'édition de 1254 était précédée d'une retentissante préface, véritable manifeste de ceux qu'on appelait en Italie les *Zelanti* et en France les Spirituels, c'est-à-dire ceux des Franciscains qui voulaient maintenir dans sa pureté originelle la règle et le message du saint d'Assise contre ceux qui voulaient la réformer sous prétexte qu'elle était impraticable et engager l'Ordre fondé par le *Poverello* dans la voie médiocre des compromis avec le monde.

Pour les Franciscains spirituels, il n'était pas question de mettre

---

1. Guerre sainte.



## *Les nestoriens ambassadeurs du Prêtre Jean*

de l'eau dans le vin enivrant composé de l'esprit d'amour, d'enfance, de pauvreté joyeuse et enfin de l'esprit cosmique qui voyait dans la création tout entière une image symbolique du Christ, bref de la vision pour laquelle avait vécu et lutté saint François. Or ils trouvaient dans l'œuvre de Joachim une idéologie cohérente à l'appui de leur protestation.

Joachim de Flore enseignait que Dieu se révèle à l'humanité de façon progressive, en trois phases correspondant chacune à un aspect de la Trinité : après la révélation du Père sur le Sinaï et celle du Fils sur la croix viendra celle du Saint-Esprit qui couronnera les deux autres. A la première révélation avait correspondu le sacerdoce judaïque, à la seconde correspondait l'Église de Pierre, la troisième devait engendrer une nouvelle Église, l'Église spirituelle, purement monastique, annonciatrice du règne de Dieu sur la terre, lequel, d'après les calculs complexes de Joachim, serait inauguré en l'an 1260. Conclusion implicite mais incontournable de ce message : l'Église de Rome n'était pas loin d'avoir fait son temps. On comprend l'indignation des théologiens officiels devant cette perspective !

Or c'est précisément sur ce point qu'insistait l'auteur de la préface litigieuse, le Franciscain Gérard di Borgo San Antonio : il soutenait que l'Église romaine, conservatrice des textes sacrés, ne pouvait en comprendre l'esprit dont l'intelligence était réservée à la future mais toute proche Église spirituelle. Le pape Alexandre IV ne tarda donc pas à ordonner la destruction de tous les exemplaires de *l'Évangile éternel* qu'on pourrait trouver. Gérard di Borgo San Antonio fut condamné à la prison perpétuelle, le concile d'Arles (1260) lança l'anathème contre « ceux qui diminuent la portée de la révélation christique sous prétexte d'honorer le Saint-Esprit » et le supérieur général de l'Ordre des Franciscains lui-même désavoua fermement les Spirituels, ce qui lui vaudra d'être canonisé sous le nom de saint Bonaventure. Le courant des Spirituels n'en continua pas moins à survivre et même, on le verra, à agir jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et même, au-delà<sup>1</sup> mais, ne pouvant plus s'exprimer ouvertement, dut entrer dans une semi-clandestinité.

En ces années où il était rumeur d'imminents et profonds bouleversements religieux préparant l'avènement du royaume de Dieu

---

1. Voir ci-dessous, chapitre V.

## *L'occultisme dans la politique*

sur la terre entière, des moines tels qu'André de Longjumeau et les franciscains Jean du Plan Carpin et Guillaume de Ruysbroeck considérèrent leur découverte d'une communauté chrétienne nombreuse et organisée dans la lointaine Asie comme un signe des temps. C'est pourquoi ils se firent un devoir d'œuvrer au rapprochement des nestoriens et des chrétiens occidentaux dans un esprit oecuménique.

D'autant plus que des thèmes prophétiques déjà anciens refaisaient surface. Lors de la dislocation de l'Empire carolingien, le moine Abdon, dans son *Traité de l'Antéchrist*, n'avait-il pas prédit l'avènement du Grand Monarque qui, à la fin des temps — la fin d'un cycle, diraient les occultistes — réunirait les empires d'Occident et d'Orient, régnerait sur tous les chrétiens rassemblés puis, tel un Christ symbolique, déposerait sa couronne pour coiffer une couronne d'épines. Après avoir cru que ce Grand Monarque naîtrait de la lignée carolingienne, on reporta ces espoirs sur le Saint Empire romain germanique mais, au moment où se situe notre récit, la lutte acharnée entre le pape Innocent IV et l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen annonce son déclin. Dès lors, pourquoi le rôle dévolu par les prophéties au Grand Monarque ne reviendrait-il pas au Roi Très Chrétien, celui de France, sacré à Reims ? Des hommes comme Plan Carpin et Ruysbroeck durent imaginer le futur saint Louis dans ce rôle, celui-là même que, près d'un siècle plus tard, les Spirituels voudront faire endosser à Charles VII, non en raison du falot personnage mais à cause du caractère sacré de sa fonction. La francisation du mythe du Grand Monarque, ne l'oublions pas, se perpétuera, à travers Nostradamus et Campanella, jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle.

Or il existait en Asie un mythe sinon identique du moins parallèle à celui-ci : le mythe du royaume enchanté du Prêtre Jean, à la fois souverain temporel et pontife. Et l'on peut se demander si l'Église nestorienne n'avait pas quelque chose à voir avec cette légende. C'est cette question qu'avant nous s'est posée René Guénon :

« On parlait souvent au Moyen Âge d'une contrée mystérieuse qu'on appelait le royaume du Prêtre Jean. C'était le temps où ce qu'on pourrait désigner comme la couverture extérieure du centre en question se trouvait formée pour une bonne part par les nestoriens <sup>1</sup>. »

---

1. René Guénon : *le Roi du monde*, Paris, 1927, p. 18.

## *Les nestoriens ambassadeurs du Prêtre Jean*

La réponse avait déjà été donnée par les émissaires mongols David et Marc, puis par le Franciscain Ruysbroeck.

On se souvient que les deux premiers avaient informé Louis IX que Gengis Khān avait épousé une princesse chrétienne, « fille du Prêtre Jean. » Cette épouse, nommée Börte, était la fille d'un prince mongol nestorien du nom de Unkchan et Ruysbroeck, de son côté, identifia le fameux Prêtre Jean avec cet Unkchan. Comme cet Unkchan ne fut jamais ni roi, ni prénommé Jean, ni prêtre au sens de fonctionnaire ecclésiastique du mot, il faut bien en conclure que le terme « Prêtre Jean » désigne, non pas son identité mais sa fonction, une fonction spirituelle plus ou moins occulte au sein de l'Église nestorienne, ce qui rejoint plus ou moins l'opinion de Guénon.

C'est tout simple, à ceci près que le cumul des deux fonctions royale et sacerdotale est hautement insolite pour un prince chrétien, quelle que soit son Église, le pouvoir clérical ayant toujours agi vigoureusement contre la concurrence redoutable que représentaient pour lui les prétentions à ce cumul.

Mais David et Marc ainsi que Jean de Belin, parlèrent aussi de communautés chrétiennes asiatiques qui devraient leur existence aux Rois mages, c'est-à-dire à des rois-prêtres. Dans les royaumes qui sont attribués à ceux-ci, l'Église nestorienne était bien implantée mais le bouddhisme y était également présent sous la forme du lamaïsme ; l'un de ces deux royaumes, le Tangut, avait du reste été fondé par des bouddhistes thibétains. Dans ces régions, nestoriens et bouddhistes cohabitèrent longtemps de façon pacifique. Il n'est pas facile de savoir jusqu'à quel point parvinrent leurs relations et l'influence des uns sur les autres. Le peu qu'on en connaît ne permet pas d'affirmer que ces légendaires Rois mages étaient en réalité des lamas, mais il est tentant de le croire, car c'est au Thibet seulement que les deux fonctions royale et sacerdotale étaient réunies en la personne du Dalāi-Lama<sup>1</sup>.

Joinville, conseiller et ami de saint Louis, rapporte dans ses *Mémoires* un récit qu'il tenait des premiers émissaires envoyés par

---

1. Cette légende des Rois mages fondateurs d'une chrétienté non apostolique rappelle celle du Graal. Le roi du Graal lui aussi est un roi-prêtre mais sa double fonction, d'origine divine, est indépendante de la filiation apostolique qui fonde le sacerdoce chrétien.

## *L'occultisme dans la politique*

ce roi dans l'Empire mongol. Curieux récit : les Tartares étaient jadis assujettis au royaume du Prêtre Jean ; ils se donnèrent un roi qui résolut de les en libérer. Celui-ci mit en marche une armée, en prescrivant à ses soldats d'épargner les civils, et surtout ceux qu'ils trouveraient « en habits de religion. » Cette armée écrasa les troupes du Prêtre Jean.

Peu après cette victoire, un soldat tartare disparut pendant trois mois. Quand il revint parmi les siens, il n'avait ni faim ni soif, et croyait n'avoir voyagé qu'une seule nuit. Il raconta qu'il s'était trouvé sur un tertre où se tenait un roi très beau, somptueusement vêtu et paré, entouré de douze rois couronnés et de nombreux personnages ailés. Ce roi magnifique l'avait chargé de revenir auprès du roi des Tartares : « Qu'il rende grâce pour la victoire qu'il vient de remporter, lui avait dit ce souverain mystérieux, car je lui donne le pouvoir de régner sur la terre entière, à condition qu'il se fasse instruire, lui et son peuple, par les religieux qu'il a trouvés dans le royaume du Prêtre Jean. » Puis le roi splendide avait ordonné à ses anges de ramener le soldat dans son pays, ce qu'ils avaient fait en un seul instant.

Ce lieu étrange où l'on parvient sans savoir comment ni par quels chemins, où les mois passent comme des heures, où les besoins du corps sont suspendus, et qu'on quitte pour se retrouver instantanément au point de départ, on trouve son équivalent dans les romans arthuriens, dans ceux du Graal et dans tous les récits allégoriques de la quête spirituelle. Il peut apparaître ou disparaître, être visible pour quelques-uns et invisible pour tous les autres. Bref, il symbolise de manière imagée ce qu'on ne peut percevoir que dans un état de conscience particulier et exceptionnel. Ce récit recueilli chez les Mongols est un récit occultiste qui témoigne de la croyance en un centre spirituel suprême, lieu « polaire » d'où l'on appréhende le déroulement des cycles historiques comme développement d'un plan providentiel, siège du Roi du monde entouré de douze assesseurs tout comme le roi Arthur ou comme le Christ assisté de ses douze apôtres ; cette croyance était encore vivace en Mongolie au début de notre siècle<sup>1</sup>. Récit occultiste mais aussi politique puisqu'il tendait à justifier par un mandat surnaturel les prétentions hégémoniques de l'Empire gengiskhânide.

---

1. Voir ci-dessous, chapitre XI.

## *Les nestoriens ambassadeurs du Prêtre Jean*

Gengis Khān et ses successeurs portaient un anneau d'or sertissant un très grand rubis sur lequel était gravée une svastika. Ce bijou passait pour être le signe du mandat conféré au nom de Dieu à la « famille d'or » gengiskhānide. La svastika, symbole universel, symbolise la rotation des quatre points cardinaux et des « quatre vents de l'Esprit », pour parler comme Victor Hugo, autour d'un centre fixe. En d'autres termes, elle symbolise le Centre comme moteur immobile autour duquel s'organise le déroulement des cycles. A la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle Kubilaï, petit-fils de Gengis, converti au bouddhisme, fit cadeau de ce joyau au Dalai-Lama. Il fut transféré bien plus tard à Ourga (aujourd'hui Oulan-Bator) où il se trouvait encore, semble-t-il, en 1621. Signalons aussi que certaines croix nestoriennes sont ornées en leur centre d'une svastika.

C'est bien connu : « Dieu est avec nous » est un refrain universel, et ce ne sont pas les « peuples élus » qui ont manqué au cours des siècles. Mais les termes dans lesquels les empereurs gengiskhānides expriment leurs prétentions rendent un son bien particulier faisant preuve d'une conviction quasi mystique. Ainsi, le grand khān Güyük écrivant au pape Innocent IV : « Dans la force du Ciel éternel, le khān océanique du grand peuple tout entier, tel est notre Ordre envoyé au grand pape pour qu'il le connaisse et le comprenne. »

L'idée d'un souverain universel mandaté par la volonté divine se retrouve au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle aussi bien en Asie, avec le thème bouddhiste du Çakravarti qui établira la paix sur la terre entière, qu'en Europe avec celui du Grand Monarque de la fin des temps. De ses origines byzantines, l'Église nestorienne pouvait, elle aussi, se souvenir du double pouvoir impérial, temporel et spirituel, symbolisé par l'aigle à deux têtes du blason des empereurs de Constantinople.

Quand il n'était encore que le jeune Temüjin, orphelin et petit chef de clan, qui aurait pu prévoir la destinée fabuleuse de Gengis Khān ? Tout porte à croire que la confiance en son étoile lui fut insufflée par son beau-père, le nestorien Unkchan investi de la mystérieuse fonction de Prêtre Jean.

## Chapitre V

### Opération Jeanne d'Arc

Ce qu'on appelle la guerre psychologique n'est nullement une invention du <sup>xx</sup>e siècle.

On en trouve les premières recettes dans le livre du Chinois Sun Tzu, *l'Art de la guerre*, écrit vers l'an 500 avant notre ère. Sun Tzu considérait que dans la guerre le facteur intellectuel et moral était de loin plus important que la force matérielle : une leçon que Mao Tsê-tung retiendra, vingt-cinq siècles plus tard.

Dans l'optique de Sun Tzu, l'armée ne fait que donner le coup de grâce à un ennemi rendu vulnérable par l'action des agents secrets chargés, notamment, de colporter de fausses rumeurs et des nouvelles trompeuses. « Il s'agit, écrit-il, de donner délibérément des renseignements forgés de toutes pièces. » C'est ce que nous appelons aujourd'hui la désinformation.

Il écrit encore : « Seuls un souverain éclairé et un général de valeur sont en mesure d'utiliser comme agents les personnes les plus intelligentes assurées d'accomplir de grandes choses. Celles-ci doivent être capables de se frayer un chemin vers ceux qui sont dans l'intimité des nobles et du souverain. »

Dans tout cela, dira-t-on, quel rapport avec Jeanne d'Arc ? Nous y venons.

Le portrait officiel de Jeanne d'Arc, chacun le connaît.

Ouvrons d'abord le *Petit Larousse*, bible du Français moyen : « Arc (sainte Jeanne d') dite la Pucelle d'Orléans. Héroïne française née à Domrémy (1412-1431). Elle appartenait à une famille de paysans. Extrêmement pieuse, elle entendit des voix surnaturelles qui l'engageaient à délivrer la France désolée par l'invasion anglaise. »

## Opération Jeanne d'Arc

Et plus loin : « Jeanne d'Arc, qui personnifie le patriotisme français, est restée la fleur la plus pure de notre histoire. »

Prenons ensuite l'*Histoire de l'Europe et de la France* en trois volumes de Melin, longtemps manuel pour les candidats au baccalauréat. On y précise que Jeanne était « fille de pauvres paysans », et qu'aux voix célestes s'ajoutèrent les apparitions de sainte Catherine, sainte Marguerite et de l'archange saint Michel : « Va, fille de France, disait l'archange, et boute hors les Anglais. »

Consultons enfin le monumental *Dictionnaire biographique* de Bachelet, destiné aux universités. Il nous annonce que « Jeanne d'Arc était née le 6 janvier 1412 », et qu'en 1429, à Chinon, « elle désigna le roi, sans l'avoir jamais vu, dans la foule des seigneurs où il s'était caché à dessein et lui parla d'un secret qu'il ne croyait connu que de lui seul. »

Tel est le portrait de Jeanne que trace la quasi-totalité des auteurs, depuis le révérend père Donceur jusqu'à André Chamson et Régine Pernoud, tous deux conservateurs des Archives de France.

Pourtant, comme le soulignait déjà le grand médiéviste Gustave Rudler, « Il y a peu de sujets aussi difficiles à établir sur des bases critiques que l'histoire de Jeanne d'Arc. »

Le merveilleux n'a pas droit de cité dans la science historique ; or le portrait-robot de la Pucelle le fait intervenir de deux manières. D'abord avec les voix célestes, les apparitions, la divination, etc., auxquelles personne n'est obligé de croire ; ensuite, ce qui est encore plus significatif, en suggérant que l'histoire de France n'obéit pas à la règle commune qui est celle du rapport de forces au sein de la société, mais qu'elle serait une sorte d'histoire sainte réalisant de siècle en siècle une mission transcendante grâce à des coups de théâtre joués par des acteurs privilégiés. Au gré des circonstances — et des intérêts politiques — Clovis, sainte Geneviève, saint Louis, Napoléon, Pétain ou de Gaulle ont ainsi été présentés comme des personnages providentiels. Dans cette galerie mythique et mystique, Jeanne occupe la place d'honneur.

Hélas ! l'histoire officielle de Jeanne d'Arc comporte une première faille, et elle est de taille. Si Jeanne naquit à Domrémy, « la fleur la plus pure de notre histoire » n'était pas française. En effet, Domrémy se trouvait dans le duché de Bar, et celui-ci ne fut rattaché à la France qu'en 1766. Corollaire incontournable : Si la Pucelle était française, elle n'a pu naître à Domrémy. Ainsi s'insinue un premier doute, mais il y en a bien d'autres.

## *L'occultisme dans la politique*

On se demande, par exemple, pourquoi le *Dictionnaire de biographie* de Bachelet peut affirmer que Jeanne est née le 6 janvier 1412 alors qu'on ne possède pas les registres paroissiaux ; notre héroïne elle-même, lors de son procès, en 1431, fut incapable de décliner son âge exact, disant seulement qu'elle avait, « à ce qui lui semble, environ dix-neuf ans. » Cela la ferait naître aux alentours de 1412 comme l'exige l'histoire « bien élevée », mais un contemporain, le chroniqueur Monstrelet, lui donnait « environ vingt et un ans » en 1429, ce que confirmeront les amis d'enfance de Jeanne lors du procès de réhabilitation. Enfin, le chroniqueur italien Sabadino écrit qu'elle avait vingt-quatre ans lors de son supplice.

S'il est presque certain, nous allons le voir, que Jeanne ne naquit pas à Domrémy, en revanche, nul ne peut nier qu'elle y passa toute son enfance. Le lieu était particulièrement bien choisi, nous le verrons aussi, pour diverses raisons, mais en particulier pour celle-ci : comme son nom le laisse deviner, ce village lorrain avait pour patron saint Rémy, lequel, comme chacun sait, aurait, selon la légende, sacré Clovis en l'oignant du Saint Chrême, substance mystérieuse contenue dans une ampoule qu'une colombe avait apportée du ciel. Il est certain que la petite Jeanne, ne fût-ce que le jour de la fête patronale, entendit conter par le curé Guillaume Frontey la légende de l'origine du sacre des rois de France, et que son imagination enfantine en était tout imprégnée. On n'aurait pas pu mieux s'y prendre pour la préparer à sa future mission.

De même, la date du 6 janvier, retenue par Bachelet qui l'a puisée on ne sait où, n'a pas été choisie au hasard : c'est en effet la date de l'Épiphanie où on commémore les Mages reconnaissant dans l'enfant de la crèche celui qui va devenir le Christ-Roi, tout comme la Pucelle, à Chinon, reconnaîtra le Dauphin, volontairement caché parmi ses courtisans. De toute évidence, le choix de cette date symbolique comme jour supposé de la naissance de Jeanne est l'œuvre de clercs instruits désireux d'ajouter une pierre à la construction du mythe de Jeanne d'Arc.

Donc, si l'on en croit Sabadino, Jeanne, ayant vingt-quatre ans lors de son supplice, c'est-à-dire en 1431, serait née en 1407.

Or, en 1407, que se passe-t-il à la cour de France ? Le roi Charles VI, dit le Bien-Aimé lors de son avènement, est devenu Charles VI le Fou. Lors de ses crises, la dépression alterne avec le délire : tantôt il est prostré, ne se lave plus, est couvert de poux ; tantôt il



## Opération Jeanne d'Arc

se croit de verre et craint de se briser au moindre choc. Le pouvoir est exercé par son frère le duc Louis d'Orléans et par ses deux oncles les ducs de Berry et de Bourgogne. Mais les deux premiers se coalisent bientôt contre le troisième et forment le parti des Armagnacs, hostile aux Anglais et ainsi nommé parce que presque toute la noblesse gasconne l'a rallié ; en face de lui, le parti des Bourguignons prône une entente avec l'Angleterre. La guerre civile vient ainsi s'ajouter à la guerre étrangère.

Charles VI avait épousé Isabeau de Bavière qui lui donna — officiellement — douze enfants. Cinq naquirent avant la folie du roi ; les autres, parmi lesquels le futur Charles VII, après. Or, un chroniqueur de l'époque, le fameux religieux de Saint-Denis, nous donne cette intéressante précision : « A partir de 1404, comme on redoutait fort qu'en raison de sa maladie le roi ne se livre à quelque violence contre la reine, on ne le laissa plus coucher avec elle. »

Du jour où elle fut privée de son époux, Isabeau, qui joignait à sa surprenante fécondité un tempérament volcanique ne perdit pas son temps. Elle noua notamment une liaison, connue de tous, avec son beau-frère Louis d'Orléans. « La reine et le duc, écrit encore le religieux de Saint-Denis, mettaient toute leur vanité dans les richesses, toute leur jouissance dans les délices du corps ; ils étaient devenus un objet de scandale pour la France et la fable des nations étrangères. » Le prédicateur Jacques Legrand lança un jour à Isabeau, en public et du haut de la chaire : « Dame Vénus règne seule à votre cour ; l'ivresse et la débauche lui font cortège. » Plus tard, Louis XI, petit-fils de la reine, confiera à l'ambassadeur de Milan : « Je ne sais pas de quel homme je descends car ma grand-mère était *una gran putana*. »

Or voici que, le 10 novembre 1407, Isabeau met au monde à Paris son douzième enfant. A peine ondoyé, il meurt.

Chose étrange, cet enfant ne figure pas sur les registres de Saint-Germain-l'Auxerrois, la paroisse des rois de France. Nous ne connaissons sa brève existence que par le religieux de Saint-Denis selon qui c'était un garçon prénommé Philippe. Comme ce chroniqueur vient de nous apprendre que la reine n'approchait plus son époux depuis trois ans, autant dire que l'enfant éphémère était le fruit des amours d'Isabeau et de son beau-frère.

Ce Philippe figura dans les généalogies royales jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais ces ouvrages contenaient quelques erreurs qu'il fallut rectifier. Ainsi, dans la première édition (1764) de l'*Histoire*

## *L'occultisme dans la politique*

*de France* de Villaret, le douzième enfant d'Isabeau est encore Philippe, mais dans les suivantes (1770-1783) il devient une fille appelée Jeanne.

A l'évidence, Villaret et ses continuateurs n'ont pas, d'une édition à l'autre, modifié et le sexe et le prénom du douzième enfant d'Isabeau sans une raison déterminante, c'est-à-dire sans un nouveau document. D'autant plus qu'ils ne pouvaient pas prévoir que cette rectification ferait, plus tard, l'effet d'un pavé dans la mare.

En effet, en 1814, Pierre Caze, sous-préfet de Bergerac, émit une hypothèse hérétique : selon lui, le douzième enfant d'Isabeau était bien cette Jeanne ; on lui avait substitué le cadavre d'un nouveau-né quelconque de sexe mâle ; elle avait été élevée secrètement à Domrémy et était devenue Jeanne d'Arc.

Pour les historiens bien élevés, ce n'est là qu'un roman rocambolesque. Pourtant, dans les familles régnantes de France et d'ailleurs, il y eut quelques substitutions bien réelles, destinées à sauver un héritier dont la vie était menacée. Ainsi, un enfant inconnu fut substitué au fils posthume de Louis X qui fut élevé en Italie sous un faux nom, et en 1825, à Saint-Pétersbourg, on inhuma un cercueil vide pour sauver le fils du tzar, le futur Alexandre II. Or, pour le dernier enfant d'Isabeau, la menace méritait d'être prise au sérieux car le duc de Bourgogne avait crié sur tous les toits qu'il exterminerait Louis d'Orléans et toute sa descendance. Et en effet, treize jours à peine après la naissance de l'enfant, il fit assassiner le frère du roi.

Certes, telle qu'il la présentait, l'hypothèse de Caze laissait subsister plus d'un point d'interrogation. Ainsi pourquoi un enfant de sang royal aurait-il été confié à de pauvres paysans d'un pays étranger ?

Mais depuis l'époque de Caze, de nouvelles pièces ont été versées au dossier. En particulier, nous en savons plus long sur la famille d'Arc. Jacques d'Arc, le père officiel de l'héroïne, n'était nullement un pauvre paysan : il était syndic de Domrémy et régisseur de deux châteaux, dans l'un desquels il installa sa famille. C'était donc un notable campagnard, probablement même d'origine noble. Et surtout, on retrouve plusieurs membres de la famille d'Arc à la cour de Charles VI. Guillaume et Raoul d'Arc étaient chambellans de ce roi, et une Jeanne d'Arc, veuve de Nicolas d'Arc, était

## Opération Jeanne d'Arc

dame de compagnie d'Isabeau, de sorte qu'elle assistait aux couches de la reine.

Comme chacun sait, de son vivant, Jeanne d'Arc fut surnommée la Pucelle d'Orléans. Rien de plus naturel, disent les historiens officiels, puisqu'elle délivra Orléans le 8 mai 1429. Mais il suffirait qu'on trouve un document qualifiant Jeanne de Pucelle d'Orléans avant cette date pour ruiner cette explication. Or, on en a trouvé deux : à la date du 6 mars 1429, le registre des consuls d'Albi, écrit en langue occitane, relate la rencontre à Chinon de Charles VII et de la « *piusela de Orlihenx*. » De même, dans le mémoire qui décida le roi à accepter cette rencontre, l'archevêque d'Embrun, Jacques Gelu, appelle notre héroïne, cette fois en latin, « *Puella Aurelianensis*. » Il faut donc une autre raison que la victoire d'Orléans pour justifier le surnom de Jeanne. Il n'y en a qu'une : Orléans était son patronyme puisqu'elle était la fille du duc Louis.

Bien d'autres faits confortent cette assertion. Jeanne vouait un véritable culte à Charles d'Orléans, fils légitime du duc, poète indifférent à la politique, et qui était alors prisonnier des Anglais. Elle dira même lors de son procès que ses « voix » lui avaient confié sur lui « beaucoup de révélations, plus que sur tout homme vivant, excepté le roi. » Si ce Charles était son demi-frère, cette dévotion n'étonne plus. On s'explique aussi pourquoi Dunois, autre fils, bâtard celui-ci, du duc Louis, combattit constamment aux côtés de la Pucelle, s'il était son autre demi-frère. De même le fameux secret murmuré par celle-ci à l'oreille de Charles VII perd son mystère : c'est parce qu'elle avait révélé au roi qu'elle était sa demi-sœur ou même sa sœur qu'il lui octroya non seulement une petite troupe mais encore un écuyer, deux pages et un aumônier. Enfin, souvenons-nous que les « voix » disaient à Jeanne : « Va, fille de France. » Absurde s'il s'adressait à une bergère lorraine, cet Ordre devient fort logique si Jeanne était de sang royal car on appelait Enfants de France les rejetons de la dynastie française. Enfin l'un des plus fidèles compagnons de Jeanne, Jean d'Aulon, hobereau commingeois, lui prêta hommage dans les formes féodales, à genoux et en plaçant ses mains dans les siennes, comme le vassal jurant fidélité à son suzerain. Cette scène serait absolument impensable si Jeanne n'avait été que la bergère de la légende officielle.

Le registre des consuls d'Albi et le mémoire de l'archevêque Gelu ne sont pas les seuls documents attestant que le secret de la naissance de Jeanne filtrait déjà de son temps. En 1430, le poète

## *L'occultisme dans la politique*

Marin Le Franc écrivait : « La Pucelle était pour un fier prince et non pour simple bergerette contée. » Et bien plus tard, dans *Henri VI*, Shakespeare fera dire à Jeanne d'Arc : « Laissez-moi vous dire qui vous avez condamnée : je ne suis pas issue d'un berger rustique mais d'une lignée de rois. »

Pressée par ses juges, Jeanne déclarera qu'elle tenait sa mission de sainte Catherine et de sainte Marguerite, dont elle avait entendu les voix. Mais nul, fût-il bon catholique, n'est tenu de croire que les saints depuis longtemps défunts continuent à s'adresser à des êtres humains en parfaite santé mentale. Surtout quand il s'agit de deux saintes que l'Église elle-même rayera du calendrier en 1969 pour la simple raison que leur existence est fortement sujette à caution. D'ailleurs, la Sainte Inquisition crut si peu au caractère surnaturel des voix entendues par la Pucelle qu'elle la condamna au bûcher. Mais, comme l'a écrit Henri Guillemin, « Jeanne fabule, construit, invente, débite n'importe quoi pour essayer de convaincre ses juges qu'elle a bien une mission<sup>1</sup>. »

Pourtant un jour, lors de son procès, elle laissa entendre à demi-mot que ces voix ne venaient pas du ciel. Interrogée à ce propos, elle répondit : « J'ai eu mes révélations par vision ou par conseil secret et j'ai eu défense extrême de m'en ouvrir à tout autre qu'au roi de France<sup>2</sup>. » Et elle précisa : « Deux conseillères m'ont été accordées. »

Avant d'identifier ces conseillères secrètes, quelques mots sur la conjoncture politique au moment où Jeanne entre en scène.

En 1420, Isabeau a signé le traité de Troyes. Il stipule qu'à la mort de son époux les couronnes de France et d'Angleterre seront réunies sur les têtes du roi anglais et d'elle-même. Or Charles VI meurt en 1422. L'entrée en vigueur du traité signifie la ruine politique de la maison d'Orléans et des Armagnacs.

Charles VII, orphelin du roi dément, n'est reconnu que sur une part infime du territoire ; on le surnomme par dérision le « roi de Bourges » et, même après la première victoire militaire de Jeanne, on chansonnait : « *Que reste-t-il aujourd'hui à ce Dauphin si gentil ? Orléans, Beaugency, Notre-Dame de Cléry, Vendôme.* » Il est de santé fragile, de caractère mou et indécis ; n'ayant pas encore

---

1. *Jeanne, dite Jeanne d'Arc*, Paris, 1977, p. 229.

2. C'est nous qui soulignons.

## *Opération Jeanne d'Arc*

reçu l'onction du sacre, son prestige est nul. Le parti des Armagnac ne peut donc pas compter sur lui pour prendre l'initiative d'un sur-saut.

En revanche, ce parti compte dans ses rangs une femme douée d'un véritable génie politique : c'est Yolande, fille du roi d'Aragon et de la duchesse de Bar, veuve de Louis d'Anjou, roi de Naples et des Deux-Siciles, surnommée pour toutes ces raisons la Reine des Quatre-Royaumes. De plus, elle est par alliance la cousine de feu Charles VI et du défunt duc Louis d'Orléans, et donc la tante de Jeanne. Elle est enfin la belle-mère de Charles VII, qui a épousé sa fille Marie. Afin que celle-ci soit reine de France autrement que sur le papier, elle a donc un grand intérêt, tant politique que personnel, à ce que le sacre auréole son médiocre gendre, et à ce que les Anglais soient boutés hors. Or Jeanne proclamera que c'était là sa double mission. Tout porte donc à penser que Yolande, qui régnait sur le duché de Bar, ait songé à sa nièce de Domrémy pour contribuer au succès de son plan.

Trois autres femmes l'aidèrent dans cette entreprise : Colette de Corbie, la dame de Bourlemont et Isabelle Romée, la mère adoptive de Jeanne. Or toutes les trois avaient une caractéristique commune : elles étaient dans la mouvance des Franciscains.

Colette Boylet (1381-1447), fille d'un charpentier de Corbie, en Picardie, avait dix-huit ans à la mort de ses parents. C'est alors qu'elle décida de se faire religieuse malgré l'opposition de son tuteur, l'abbé Raoul de Roye. Elle choisit le plus rigoureux des Ordres féminins, celui des Pauvres Dames plus connu sous le nom d'Ordre des Clarisses car il avait été fondé par sainte Claire, disciple de saint François d'Assise. Colette, grande amie de Yolande, se hissa à la tête de la branche féminine des Franciscains dont elle devint abbesse générale et entreprit à ce titre de le réformer dans toute l'Europe pour le ramener à sa spiritualité originelle. Elle sera canonisée en 1807.

La dame de Bourlemont appartenait au Tiers Ordre franciscain ; c'est dans le château de Bourlemont dont il était régisseur que le père adoptif de Jeanne, Jacques d'Arc, installera sa famille en 1419.

Enfin, la mère adoptive de la Pucelle, Isabelle Romée, était, elle aussi, tertiaire franciscaine.

Lors du procès de réhabilitation, tous les témoins de l'enfance de Jeanne racontèrent qu'elle aimait à se rendre près de Domrémy en un lieu appelé le Bois chenu. Or, précisa le chevalier Bernard de

## *L'occultisme dans la politique*

Poulengy qui avait conduit l'héroïne à Vaucouleurs puis à Chinon, il y avait là une chapelle fréquentée par les trois femmes dont nous venons de parler. Comment douter que ce furent elles qui la préparèrent, très tôt, au rôle qui lui était assigné ? Confirmation : interrogée par ses juges sur l'âge qu'elle avait quand elle commença à entendre ses « voix », Jeanne répondit : « J'avais treize ans et j'étais dans le jardin de mon père. » La Pucelle d'Orléans avait treize ans en 1420 ; c'est donc dans le jardin de Bourlemont que se situe la scène. Et (bien que personne ne l'ait encore fait remarquer) la première tâche des fameuses « voix » dut être de lui apprendre le français car à Domrémy, au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, on ne parlait que le patois lorrain...

Mais la réussite du plan formé par Yolande et ses amis exigeait deux conditions : d'abord que la véritable filiation de Jeanne fût, autant que possible, tenue secrète ; en effet, il eût été fort dangereux pour Charles VII, que Charles le Fou appelait déjà le « prétendu Dauphin », de projeter sur le devant de la scène une demi-sœur ou une sœur adultérine, car ses adversaires auraient alors contesté sa propre légitimité.

Ensuite, en ces temps de foi naïve, il fallait que l'intervention de Jeanne apparût comme merveilleuse, et même surnaturelle aux yeux du bon peuple.

Ces deux raisons engendrèrent le mythe de la bergerette devenue vierge guerrière. Il y avait un précédent : sainte Geneviève, qui gardait des moutons, passait pour avoir sauvé Paris d'Attila.

On peut penser que ses instigatrices attendirent quelques années avant d'instruire Jeanne de ses origines mais il est sûr que, le moment venu, elles le firent car il était indispensable qu'elle se sût pleinement qualifiée pour sa mission.

Tout son comportement prouve, du reste, qu'il en fut bien ainsi. Tout d'abord, elle n'utilisa jamais le nom d'Arc et se contenta de signer « Jeanne. » Quand le duc Raoul de Lorraine la convoqua en 1429 à Nancy, elle exigea d'être accompagnée auprès du roi par René d'Anjou, fils de Yolande. Quand elle fût en présence de Charles VII, elle lui montra une bague pour se faire reconnaître : c'était celle de Louis d'Orléans. Quand elle se fit faire un beau costume, elle le commanda aux couleurs de la maison d'Orléans, vert et vermeil. Etc.

A Chinon, Jeanne fit allusion à un traité secret conclu entre

## *Opération Jeanne d'Arc*

Charles VII et l'Écosse : il est douteux qu'elle en ait connu l'existence par les saintes Catherine et Marguerite. Alors qu'elle avait dit elle-même ne savoir « ni chevaucher ni guerroyer », elle étonna tous les hommes d'armes par sa maîtrise de l'équitation et son habileté à disposer les canons : il n'est guère probable qu'elle ait appris tout cela de saint Michel. Son éducation politique venait de Yolande, « ce cœur d'homme dans un corps de femme<sup>1</sup> », et de Colette de Corbie ; son éducation militaire était l'œuvre de Bernard de Poulengy. Voilà pourquoi, le 12 février 1429, son demi-frère Dunois, bâtard d'Orléans, put annoncer à ses soldats découragés qu'ils seraient conduits à la victoire par « une pucelle venant des marches de Lorraine ». Or ce jour-là, Jeanne était encore à Domrémy, ne sachant même pas si elle réussirait à voir le roi.

Devant ses juges, Jeanne se conduisit en prisonnier de guerre, évitant de donner à l'ennemi les renseignements qu'il tentait de lui arracher. Quand elle mentait, c'était seulement parce qu'elle avait juré de ne pas trahir le secret. Elle ne mentit du reste vraiment qu'une seule fois, lorsqu'elle déclara que ses parents étaient Jacques d'Arc et Isabelle Romée. Mais ce qu'on n'a jamais remarqué, c'est que ce jour-là, exceptionnellement, elle ne témoigna pas sous serment.

A considérer la personnalité de ses conseillères, on incline à penser que l'Ordre des Franciscains joua un rôle majeur dans l'opération de guerre psychologique que fut la promotion de Jeanne d'Arc. D'autres indices confortent cette présomption. Ainsi, l'étendard personnel de la Pucelle d'Orléans, comme en témoigne l'iconographie, était frappé du sigle IHS qui (avant d'être repris au XVI<sup>e</sup> siècle par les Jésuites) était le signe de reconnaissance des deux Ordres, masculin et féminin, fondés par saint François d'Assise. De même, lors du procès de Rouen, l'unique soutien de Jeanne fut le frère Martin l'Advenu, son conseiller, son avocat et son défenseur, qui était un Franciscain. L'intervention franciscaine, personnifiée par Colette de Corbie, la dame de Bourlemont et Isabelle Romée, permet de comprendre pourquoi Jeanne fit crédit à ses « voix » et soutint, avec la plus ferme conviction qu'elle agissait « de la part de Dieu. »

Mais pour bien comprendre cette intervention, il faut tout d'abord

---

1. Jehanne d'Orliac, *Yolande d'Anjou, reine des Quatre Royaumes*.

## *L'occultisme dans la politique*

rappeler que, depuis l'effondrement de l'Empire romain jusqu'à l'aube des Temps modernes, les grands Ordres monastiques, implantés dans tous les pays chrétiens, étaient les seuls à posséder une vue d'ensemble de la politique internationale. L'usage du latin comme langue commune, des règles imposant partout des modes de vie comparables, de fréquentes rencontres entre les supérieurs des diverses nations favorisaient l'échange des informations et des idées entre les différents Ordres et à l'intérieur de chacun d'eux.

L'opposition des intérêts matériels, la diversité des situations locales engendraient certes, et très souvent, rivalités et confrontations. Mais lorsqu'il s'agissait d'une vision globale des pouvoirs et de la société humaine, l'approche religieuse, universaliste par essence, ouvrait la voie à des considérations spéculatives et, pourrait-on dire, métapolitiques. Pour ce qui est des Franciscains, nous l'avons déjà vu avec la mission en Tartarie de Jean du Plan Carpin au XIII<sup>e</sup> siècle.

Œuvre du nationalisme cocardier, forgé à la fin du siècle dernier en pleine rivalité coloniale franco-britannique, le mythe de Jeanne d'Arc, sainte de la patrie, repose sur un gigantesque anachronisme. La guerre de Cent Ans n'était pas une guerre nationale dans laquelle les Armagnacs auraient préfiguré les résistants et les Bourguignons les collaborateurs : c'était une guerre dynastique doublée d'une guerre civile entre factions féodales. On connaît son origine : les trois fils de Philippe le Bel, qui régnèrent successivement, ne laissaient que des filles. La fille de Philippe, Isabelle, avait épousé Édouard II d'Angleterre et lui avait donné un fils, le futur Édouard III. Celui-ci était ainsi le seul petit-fils de Philippe le Bel. D'autre part, la sœur de Philippe le Bel, mariée à Charles de Valois, en avait eu un fils, Philippe, qui était donc le neveu du Roi de fer. Après la mort des fils de Philippe le Bel, qui donc devait leur succéder sur le trône de France ? Le petit-fils anglais Édouard III parce qu'il était le seul descendant mâle direct, mais par sa mère, ou bien le neveu français Philippe qui n'était qu'un collatéral mais qui, par son père Valois, était l'arrière-petit-fils, cadet toutefois, de saint Louis ?

Juridiquement, la réponse n'était pas simple. L'Anglais invoquait le droit féodal selon lequel, à défaut d'héritier mâle, les filles succédaient dans un fief quel qu'il soit. Le Français faisait valoir la règle qui, dans son pays, excluait les filles de la succession au trône. Les filles, mais pas leurs garçons, rétorquait, à juste titre, Édouard III.



## *Opération Jeanne d'Arc*

C'est alors que Philippe de Valois trouva une parade en exhumant la prétendue loi salique qui n'était en vérité qu'un recueil, sans cesse remanié au cours des âges, des coutumes des Francs Saliens, la tribu dont était issu Clovis. Un de ses articles stipulait que les femmes ne peuvent jouir de la terre, puisqu'elles ne font pas la guerre qui permet de la conquérir. En torturant beaucoup ce texte, il lui fit dire qu'il excluait du trône de France non seulement les femmes, mais aussi leurs descendants mâles. Édouard III maintint ses prétentions, et ce fut la guerre.

Bien au-delà de cette chicane de juristes, il y avait des enjeux considérables.

Les princes qui régnaient à Londres — et sur la Guyenne — n'étaient ni plus ni moins français que ceux qui trônaient à Paris. Les premiers étaient apparentés aux seconds par de multiples liens familiaux, professaient la même religion qu'eux, les uns et les autres parlaient la même langue, le français, comme en témoignent, sur les armoiries de l'Angleterre, et la devise « Honi soit qui mal y pense » et le cri de guerre « Dieu et mon droit. »

Si l'on s'en tient au domaine politique, le traité de Troyes, invariablement jugé « honteux » par les historiens français cocardiers, n'était nullement une catastrophe pour la France, bien au contraire, nombre d'auteurs allant à contre-courant des idées reçues, tels que Robert Laffont, le comte Jean de Pange (qui pourtant est lorrain et admire Jeanne) ou encore l'historien Édouard Jordan en ont souligné les avantages.

S'il était entré en vigueur, ce traité, qui voulait établir une paix perpétuelle entre les deux pays en les réunissant sous une même couronne, aurait non seulement mis fin à la ruineuse guerre de Cent Ans, mais encore aurait assuré à la France un rôle prépondérant dans la fédération car, tant par l'étendue de son territoire que par sa population, elle était à cette époque bien plus puissante que l'Angleterre. Rappelons, au surplus, que de nos jours, au tout début de la Seconde Guerre mondiale, et alors que la France et l'Angleterre étaient d'un poids sensiblement égal, Paul Reynaud et Winston Churchill envisagèrent encore une sorte de fédération assez semblable à celle que voulait instaurer le traité de Troyes tant décrié.

A la fin du Moyen Age, le nationalisme au sens où nous l'entendons aujourd'hui était dans les limbes. On peut même se risquer à penser qu'au *xv<sup>e</sup>* siècle, la guerre franco-anglaise était beaucoup

## *L'occultisme dans la politique*

moins une guerre étrangère que la lutte opposant les Armagnacs parlant la langue d'oc et comptant maintes recrues basques et aragonaises, et les Bourguignons parlant la langue d'oïl ou divers dialectes germaniques et qui avaient enrôlé de nombreux Hollandais et Allemands, alors qu'à l'inverse les troupes opposées par Charles VII aux Anglais comprenaient plusieurs régiments écossais.

Mais pour ceux qui avaient de l'histoire une vision métapolitique imprégnée de mysticisme, il en allait tout autrement, et c'est ici que nous allons retrouver les Franciscains et Jeanne d'Arc.

Du jour où Constantin, converti, promulgua en 313 l'édit de Milan accordant la liberté de culte aux chrétiens, l'attitude de la papauté envers l'Empire romain changea du tout au tout. Les persécuteurs étant devenus des alliés, l'Empire fut considéré comme une institution quasi providentielle qui maintiendrait dans ses vastes frontières une unité politique répondant harmonieusement à l'unité spirituelle de la chrétienté. La papauté et l'Empire seraient ainsi, pensait-on, les deux piliers de l'Ordre voulu par Dieu. C'est pourquoi, lorsque l'Empire romain, vermoulu, s'écroula, le pape Léon III le rétablit en faveur de Charlemagne. Au début, les empereurs étaient désignés par les papes et l'Empire rénové était attaché à l'Italie, mais à la fin du x<sup>e</sup> siècle l'empereur Othon I<sup>er</sup>, roi de Germanie, l'attacha à l'Allemagne sous le nom de Saint Empire romain germanique.

En 987, l'avènement d'Hugues Capet, véritable acte de naissance du royaume de France, marqua la séparation entre celui-ci et le Saint Empire. Non pas que ce royaume fût bien étendu : il tiendrait tout entier aujourd'hui dans une poignée de nos départements. Mais il reposait sur une conception originale de la fonction royale, conception grosse d'ambitions que, dès 977, Adalbéron, évêque de Laon, exposait au fils d'Hugues, Robert le Pieux, en ces termes : « Deux personnages occupent le premier rang : le roi de France et l'Empereur<sup>1</sup>. »

Quelle importance qu'elle revête, tant en assurant la stabilité politique du royaume qu'en marquant la différence entre le monarque français d'une part, de l'autre l'Empereur intronisé par le pape

---

1. *Mélanges d'histoire du Moyen Age*, édités et traduits par G.-A. Huckel, Paris, 1901.

## *Opération Jeanne d'Arc*

(en théorie) après avoir été choisi par les grands, et ce pape lui-même, désigné par les cardinaux, ce n'est pas la substitution capétienne de la royauté héréditaire à la royauté élective qui fait l'originalité profonde de cette conception. C'est ce qu'on appellera la « religion royale », qui peut se définir comme la culte voué au roi du jour où il a reçu le sacre.

Le sacre puise son origine dans la Bible : chez les Hébreux, le grand prêtre intronisait les rois en leur oignant la tête d'huile. C'était plus qu'un simple cérémonial car le roi devenait ainsi l'« oint du Seigneur », c'est-à-dire, au sens propre du mot, un christ.

A partir du IX<sup>e</sup> siècle, dans le droit fil de la tradition judéo-chrétienne, ce rite fut repris au bénéfice de plusieurs souverains européens. Le roi d'Angleterre, l'Empereur recevaient l'onction des mains d'un évêque, le premier sur la tête, le second sur le cœur et le bras, tous deux avec de l'huile. En tant que rite de passage élevant la personne royale au-dessus du commun, le sacre n'était donc pas propre à la France.

Néanmoins, le sacre des rois de France est parfaitement original, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, à la différence de l'Angleterre et de l'Allemagne, où il se confondait plus ou moins avec le couronnement, il s'en distingue tout à fait. En premier lieu, le roi de France est couronné ; plus tard, il est sacré à Reims. Cela veut dire que, dans sa fonction politique, il n'est encore que le premier des grands féodaux, qu'un roi imparfait. Le sacre le fait accéder à une dignité d'un autre Ordre. En Angleterre, l'évêque prend soin d'avertir le roi que « l'onction n'a nullement pour effet de rendre sa dignité supérieure ou même égale à celle du prêtre<sup>1</sup> » ; quant à l'empereur allemand, l'onction en fait seulement un chanoine de Saint-Pierre de Rome<sup>2</sup>, ce qui est bien la moindre des choses puisqu'il porte le titre de roi des Romains (c'est pourquoi Henri I<sup>er</sup> l'Oiseleur refusera l'onction qu'il ressent comme une marque de dépendance envers le pape).

Mais surtout, le sacre français est censé reproduire un miracle au cours d'une cérémonie de type occultiste qui, croyait-on, non seulement changeait le roi en image du Christ, mais encore, comme

---

1. Voir Wickham Legg, *English coronation records*.

2. Voir Marc Bloch, *les Rois thaumaturges*, p. 201.

## *L'occultisme dans la politique*

l'écrit très justement Jean de Pange, « le faisait entrer dans le plan surnaturel<sup>1</sup>. »

Selon une légende opportunément forgée au IX<sup>e</sup> siècle par Hincmar, archevêque de Reims, en faveur de Charles le Chauve, une colombe était descendue du ciel lors du baptême de Clovis, tenant dans son bec une ampoule remplie d'une substance mystérieuse, le chrême, avec laquelle saint Rémy avait oint sur la tête le roi franc.

L'humble réalité se réduisait très probablement à ceci : Clovis avait reçu ce jour-là ce que l'Église appellera bientôt la confirmation des vœux du baptême qui consiste en une simple onction d'huile d'olive sur le front accompagnée d'un soufflet sur la joue. On peut donc sourire de l'inflation légendaire qui prétendait faire de ce fruste chef de tribu barbare une image du Christ.

Mais cette légende prit si bien corps qu'aussitôt tous les rois de France, jusqu'à Louis XVI, furent sacrés à l'aide de la sainte ampoule, prétendument tombée du ciel, et dans laquelle l'évêque prélevait un fragment du chrême au moyen d'une aiguille d'or pour le mélanger à l'huile avant d'en oindre le souverain.

On ne saura jamais ce que contenait au juste cette fameuse ampoule car pendant la Révolution un nommé Ruhl, député à la Convention, dans son zèle à détruire tout ce qui symbolisait la monarchie, la brisa en mille morceaux. D'après les descriptions anciennes, ce n'était pas un liquide mais une sorte de pâte rouge foncé répandant une odeur suave. Les auteurs la qualifient de gemme, et il est à remarquer que sa description est identique à celle que les alchimistes donnaient de la pierre philosophale, et qu'elle évoque aussi le Graal qui, dans le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, est une pierre tombée du ciel. Au Moyen Age, ces rapprochements s'imposaient ; on parlait donc du « beau miracle du sacre » et Jouvenel des Ursins, par exemple, qualifie Charles VI de « roi par miracle consacré. » Le roi passait du reste — et ceci jusqu'à la fin de la monarchie — pour jouir une fois l'an d'un pouvoir miraculeux, celui de guérir les écrouelles, c'est-à-dire les abcès tuberculeux, par simple imposition des mains.

Mais le rituel magique du sacre ne faisait pas seulement du roi de France un souverain charismatique : il annonçait que celui-ci, oint du chrême mystérieux sur la tête, régnait, au sens étymologique

---

1. *Le Roi très chrétien*, Paris, Fayard, 1949, p. 21.

## *Opération Jeanne d'Arc*

du mot, de son propre chef : non point par la volonté des grands ni du pape, mais par la grâce de Dieu lui-même qui consentait en sa faveur un miracle sans cesse renouvelé. Dès lors, peu importait qu'il fût un bâtard, ou même un enfant adultérin : sa légitimité était de nature religieuse. A ce titre, sur un plan spirituel, il incarnait une idée du pouvoir royal qui débordait largement hors des frontières. C'est pour servir cette idée que les Franciscains, et plus précisément un courant de cet Ordre monastique que les circonstances avaient contraint à agir de façon occulte, imaginèrent l'opération Jeanne d'Arc.

Qui pouvait mieux personnifier cette idée que Louis IX, seul roi de France qui ait eu l'honneur d'être sanctifié ? Or, nous l'avons vu, les Franciscains, et particulièrement parmi eux les Spirituels, inspirèrent plusieurs de ses actions et montrèrent un grand attachement tant à sa personne qu'aux intérêts de sa maison. Lui-même, sans qu'on puisse l'affirmer avec certitude, appartenait probablement au Tiers Ordre fondé en 1221 par François d'Assise.

Ce furent les Franciscains qui œuvrèrent activement auprès du pape pour que celui-ci offre à Charles d'Anjou, frère de Louis IX qui, par humilité, l'avait refusé pour lui-même, le royaume des Deux-Siciles sur lequel la maison d'Anjou devait régner pendant cent dix-sept ans. Rappelons ici que Yolande d'Aragon, coordinatrice de l'opération Jeanne d'Arc, était la veuve de Louis III d'Anjou.

Mais, nous l'avons aussi déjà dit, les Spirituels n'avaient jamais été en odeur de sainteté auprès du trône pontifical, et moins que jamais après la publication de leur diatribe identifiant l'Église institutionnelle à la Babylone de l'Apocalypse. Au début du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, ils avaient été condamnés par Jean XXII, second pape d'Avignon, pour qui l'Église devait exercer l'hégémonie en Europe. En 1320, le Spirituel Bernard Délicieux était mort sous la torture à Carcassonne dans la geôle de la Sainte Inquisition dont, quelques années plus tôt, il avait libéré de vive force les prisonniers. Même le Tiers Ordre franciscain était suspect : plusieurs des confréries qu'il patronnait étaient pourchassées sous prétexte d'hérésie. Au temps où vivaient Yolande et Jeanne, l'action des Spirituels ne pouvait donc être que souterraine, à plus forte raison si elle était grosse de conséquences politiques.

Ce n'est sûrement point par hasard que l'année où Jeanne déclara avoir entendu pour la première fois ses « voix » est celle-là même

## *L'occultisme dans la politique*

— 1420 — où est signé le traité de Troyes qui menace de ravir le trône à Charles VII, gendre de Yolande. Et pour les Franciscains spirituels, si, comme le stipule le traité, ce sont Édouard III et Isabeau, qui n'ont ni l'un ni l'autre reçu l'onction du chrême coiffent la couronne, la double monarchie perdrait *ipso facto* le privilège qui faisait du roi de France un roi unique en son genre dans le monde.

Et cela serait d'autant plus désastreux que la barque de saint Pierre semble faire eau de toutes parts.

La papauté continue d'offrir un spectacle peu édifiant, près d'un siècle et demi de lutte entre le Sacerdoce et l'Empire avait ruiné le rêve conçu sous Constantin, papes et antipapes s'excommuniaient mutuellement. Affaibli sur le plan moral comme dans l'Ordre politique, le Saint-Siège que se disputaient Rome et Avignon semblait devoir être attiré dans l'orbite du royaume de France. Aux yeux des Spirituels, le moment approchait où celui-ci pouvait devenir le plus solide pilier d'un monde chrétien purifié en vue de la troisième venue annoncée par Joachim de Flore. L'heure, pensaient-ils, était donc on ne peut plus mal choisie pour qu'il cédât la place à une double monarchie dépouillée du privilège sacré. L'existence de Charles VII était le seul rempart contre ce danger ; peu leur importait que l'homme fût falot, sa naissance scandaleuse : il fallait trouver le moyen de lui mettre l'épée dans les reins, d'établir son prestige par quelques victoires, et surtout de le faire sacrer à Reims. Par la magie de la sainte ampoule, il jouirait alors du charisme que l'Église nomme grâce d'état.

Mais pour qu'ait lieu « le beau miracle du sacre », il fallait susciter un autre miracle propre à frapper aussi bien l'imagination populaire que celle de l'ennemi — celui du royaume sauvé par une humble bergère que le Ciel inspirait — et, se servir d'une légende dorée comme levier. Ce coup génial de guerre psychologique n'allait pas sans risques, mais il fut joué et permit de gagner la partie.

La Pucelle d'Orléans convenait parfaitement à l'exécution de ce plan hardi. Élevée à Domrémy, elle baignait dans le monde merveilleux de la magie. Un siècle plus tôt, le synode de Trèves décrivait en effet la Lorraine comme un pays où avaient cours « toutes espèces de magie, sorcelleries, présages, écrits superstitieux. » A Bourlemont, c'est sous un arbre connu comme l'Arbre aux fées que Jeanne pré-adolescente entendit pour la première fois ses « voix. » Mentira-t-elle, plus tard, à ses juges en prétendant que ces voix venaient du ciel ? La réponse est à la fois oui et non. Oui, car elle

## *Opération Jeanne d'Arc*

a juré de ne pas dire qui elle était ni qui lui avait confié sa mission. Non, car, encore ignorante de ses origines, ses yeux d'enfant ont pu confondre quelque peu les belles et nobles dames qui lui parlaient avec les statues des saintes ornant l'église de Domrémy : ainsi feront Mélanie à La Salette, Bernadette à Lourdes, les trois petits bergers de Fatima, et tant d'autres : les clercs ont toujours été habiles à favoriser de telles confusions.

Sans la moindre hésitation, Jeanne fit confiance à ses « voix. » De quelle autorité pouvaient donc se prévaloir ses inspiratrices pour parler en représentants terrestres de la volonté divine, usurpant pour ainsi dire le privilège du pape ? Certains occultistes, tel René Guénon, ont été jusqu'à supposer que Jeanne avait été l'instrument du Roi du monde dont ils présument l'existence d'après d'antiques légendes, vivaces dans l'Extrême-Orient, c'est-à-dire du chef d'un centre initiatique suprême. Il n'est, bien sûr, nullement nécessaire d'aller chercher aussi loin.

Mais Guénon nous livre une indication d'un grand intérêt : « Au Moyen Age, écrit-il, la couverture extérieure de ce centre se trouvait formée, pour une bonne part, par les nestoriens<sup>1</sup>. » Et il évoque à ce propos le voyage de Jean du Plan Carpin. Or, parmi les Franciscains, les Spirituels pensaient que le Saint-Siège n'était pas ou n'était plus détenteur de la véritable autorité spirituelle, et que celle-ci, comme en avait jugé Joachim de Flore, devait revenir à une autre instance.

A Bourges, Jeanne annonce à Charles, qui n'est encore qu'un Dauphin contesté, même par son père légal : « Dieu veut que vous soyez fait roi, et que vous ayez le royaume en commende. » La commende était l'acte juridique par lequel le titulaire d'un fief déléguait ses pouvoirs. Ce mot savant, qu'on a visiblement soufflé à la Pucelle, exprime avec grande précision l'idée que, grâce au sacre, le roi de France tient directement son pouvoir du Roi céleste. Jeanne confia aussi un secret à l'oreille du Dauphin ; ici encore, quelqu'un se sera souvenu à sa place qu'en oignant David, Samuel « lui dit à l'oreille que Dieu l'avait choisi pour roi ». Un tel savoir biblique ne pouvait appartenir qu'à des religieux.

Intelligente et rusée, la Pucelle d'Orléans sut esquiver les pièges lors de son procès ; loyale et vaillante, elle ne livra jamais les noms

---

1. René Guénon, *le Roi du monde*, Paris, Gallimard, 1958, p. 16.

## *L'occultisme dans la politique*

de ceux qui l'avaient guidée, et jamais ne trahit le secret de sa naissance, si bien que ses juges purent être convaincus qu'ils envoyaient au bûcher une simple bergère. Pourtant, un jour, exaspérée, elle lança au tribunal de l'Inquisition cette phrase qui en disait long : « Si vous étiez mieux informés de ma personne, vous souhaiteriez que je fusse hors de vos mains. » Si les inquisiteurs ne virent là que propos mégalomaniaques d'une sorcière de campagne se croyant l'instrument du destin, ils se trompèrent lourdement. Dans cette menace, on retrouve bien la « fille de France », l'insolente qui s'était permis de reprocher au duc de Lorraine, la première fois qu'elle le vit, son inconduite conjugale, la Pucelle d'Orléans pour laquelle, lorsqu'elle fut capturée, le roi anglais, voulant la soustraire aux inquisiteurs, paya une rançon de 10 000 livres, en soulignant par écrit que c'était la somme en usage « pour prise de rois, princes ou gens de grand état <sup>1</sup>. »

Oui : « Intelligente, assurée d'accomplir de grandes choses, capable de se frayer un chemin vers les nobles et le souverain », Jeanne répond point par point au portrait de l'agent secret idéal. Mais Sun Tzu parle aussi de ceux qu'il nomme les « agents liquidables. » « Ces agents, écrit-il, munis de fausses informations, peuvent être envoyés chez l'ennemi pour les lui transmettre. » Un tel agent trompera d'autant mieux l'adversaire qu'il ignore lui-même que les informations dont il dispose sont fausses <sup>2</sup> ; s'il est « retourné » ou s'il craque sous la torture, ce sont celles-ci qu'il livrera mais, bien sûr, l'ennemi le liquidera quand il découvrira qu'on l'a dupé.

Certains pourraient alors imaginer ce que nous appellerons l'hypothèse machiavélique : les promoteurs de l'opération Jeanne d'Arc auraient choisi une jeune étrangère bien douée et l'auraient persuadée sous le sceau du secret qu'elle était de sang royal et français, appelée à remplir une mission d'une extraordinaire importance. C'est pourquoi, lorsqu'elle eut fini de jouer son rôle, ils se désintéressèrent d'elle : peu leur importait qu'une roturière achevât ses

---

1. Le 16 mai 1430, près de Compiègne, ce furent les hommes du duc Jean de Luxembourg qui capturèrent Jeanne.

2. Pendant la Seconde Guerre mondiale, c'est ce procédé qu'utilisèrent les services spéciaux britanniques en communiquant à leurs agents de fausses dates du débarquement. Voir par exemple, Jacques Bureau. *Un soldat menteur*, Robert Laffont, 1992.



## *Opération Jeanne d'Arc*

jours sur le bûcher. Il est inutile de dire que, pour nous, cette hypothèse n'est qu'un jeu de l'esprit. Mais qui sait, après tout, si, deux siècles plus tôt, Plan Carpin ou quelque autre Franciscain de sa suite n'avait pas rapporté d'Extrême-Orient, dans ses bagages, un exemplaire de l'*Art de la guerre* de Sun Tzu ?

Enfin, si, même pour complaire aux imagiers d'Épinal, nous feignons un instant d'admettre que Jeanne fut bien une pieuse bergère lorraine et non une princesse française, l'évidence serait encore plus forte qu'elle a combattu et qu'elle est morte, non pas pour une patrie et pour un roi qui, dans ce cas, n'étaient point les siens, mais pour une certaine idée mystique de la royauté sur terre dans ses rapports avec celle des cieux.

Mais quelque opinion que l'on ait sur les origines de Jeanne d'Arc, le portrait de ceux qui lui insufflèrent cette idée ne change pas : derrière le palais de Bourges et la cathédrale de Reims, on entrevoit les tenants d'une politique occultiste.

## Chapitre VI

### Thomas Münzer et Jean de Leyde ou le communisme du Saint-Esprit

Le 10 décembre 1520, sur la place publique de Wittenberg, en Saxe, un moine de l'Ordre des Augustins, entouré d'une foule admirative, jette au feu la bulle du pape Léon X qui le frappe d'excommunication.

Un singulier pape, ce Léon X, rejeton de l'illustre maison des Médicis. Nommé cardinal à treize ans, il avait attendu le jour où il allait monter sur le trône de saint Pierre pour se faire ordonner prêtre. Cette formalité remplie et une fois coiffé de la tiare, il ne changea rien à ses habitudes de jouisseur raffiné et sceptique. « Il évita, écrit un de ses biographes, de se laisser distraire des plaisirs de la vie par les questions religieuses, à ses yeux parfaitement oiseuses<sup>1</sup>. » Il faut dire, à sa décharge, que les turpitudes pontificales remontaient loin dans le temps. « L'Église romaine, écrivait déjà le très catholique Dante, est devenue une fosse d'immondices pleine de sang et de boue, pour la joie de Satan. » Et tout récemment encore, le prédécesseur de Léon X, Alexandre VI Borgia, avait dans ce domaine pulvérisé les records.

Le moine augustin Martin Luther, fils d'un simple bûcheron, savait d'autant mieux tout cela que douze ans plus tôt, âgé tout juste de vingt-cinq ans, il avait séjourné à Rome pour y représenter son Ordre. Ce qui l'avait tout d'abord scandalisé, c'était le trafic des indulgences : les papes prétendaient avoir le pouvoir d'effacer les péchés des vivants et des morts ; chacun pouvait donc acquérir, pour lui-même ou ses chers disparus, un ticket d'entrée au paradis

---

1. J.-M. Rosay, *Chronologie des papes*, Paris, 1988.

## *Thomas Münzer et Jean de Leyde*

sous la forme d'un parchemin absoluire dont le prix variait selon la gravité du péché. Sodomie : 12 ducats ; sacrilège : 7 ; 4 seulement pour un parricide. Les fonds recueillis allaient dans les coffres de la Banque du Saint-Esprit, gérée par les richissimes financiers allemands Fugger.

Du coup, Luther avait cloué sur la porte de l'église de Wittenberg quatre-vingt-quinze thèses flétrissant ce maquignonage.

Geste d'un homme seul, et pourtant succès inespéré car ces thèses, pieusement recopiées, circulèrent vite dans toute l'Allemagne et même dans d'autres pays européens. Luther vit là le signe de Dieu qui le désignait pour réformer les mœurs et l'enseignement de l'Église dans le sens d'un retour aux Écritures. De proche en proche, il contesta l'autorité du pape et de la hiérarchie, le célibat des prêtres et les vœux monastiques, la confession, le culte des saints, l'existence du purgatoire et, *last but not least*, la possession de biens matériels par le clergé. Voilà pourquoi Léon X l'excommunia et ordonna la destruction de ses écrits.

Menacé de la peine capitale, au choix comme hérétique ou comme rebelle, Luther est caché pendant un an par son protecteur le prince Frédéric de Saxe. C'est une période d'inactivité forcée durant laquelle sa nature tourmentée le jette dans le doute et dans des visions bizarres. Mais quand il réapparaît, il est plus fort que jamais et prêche dans toute l'Allemagne, acclamé comme un prophète. Dans l'histoire mouvementée du christianisme, le petit moine de trente-sept ans, hier encore solitaire, vient d'ouvrir un nouveau chapitre mais le mouvement de protestation qu'il a lancé ne va pas tarder à le déborder.

Au temps où prêche Luther, la société allemande se présente très schématiquement ainsi : l'Empire est en crise et ses grands vassaux — les princes — qui sont aussi les électeurs de l'Empereur sont devenus les chefs d'États régionaux pratiquement indépendants.

Ces princes et le haut clergé, souvent issus des mêmes familles, forment une féodalité opulente qui vit aux dépens de toutes les autres classes sociales grâce à de multiples extorsions fiscales et à l'exploitation du travail paysan. Prêts à s'unir pour la défense de leurs privilèges, princes et prélats ne se jalourent pas moins mutuellement.

Dans les villes, gouvernées par le patriciat, l'industrie commence à tailler des croupières à l'artisanat traditionnel ; elle a engendré

## *L'occultisme dans la politique*

d'une part une bourgeoisie qui convoite le pouvoir municipal, d'autre part — surtout dans le textile et dans les mines — un prolétariat payé à la tâche et un nombre effrayant de vagabonds.

La petite noblesse est en voie d'être ruinée, ou l'est déjà<sup>1</sup>. Une partie en est réduite au brigandage. Le bas clergé, d'origine plébéienne, n'est pas moins misérable. Petits nobles et prêtres résistent comme une insulte la richesse des grands féodaux laïcs et ecclésiastiques.

Enfin, tout en bas, il y a la grande masse des paysans qui triment pour nourrir tous les autres, soumis aux corvées, exposés aux châtiements et habités par le sentiment qu'ils n'ont rien à perdre, ce qui n'est pas loin de la vérité.

En prêchant le retour de l'Église à la sainte frugalité évangélique, le Luther de 1520 n'y va pas par quatre chemins : « Papes, cardinaux, évêques et toute la Sodome romaine empoisonnent le monde entier, tonne-t-il. Il faut mettre fin à leur jeu par les armes et non par des paroles. » Ce qu'il propose, c'est, au fond, une religion à bon marché, ce qui est propre à séduire tous ceux que l'Église saigne pour assurer son faste. Mais chaque classe de la société allemande a sa propre interprétation du message. Une partie des princes y voit le moyen de secouer la double tutelle de l'Empire et de Rome, patriciens et bourgeois celui de s'enrichir si les biens de l'Église sont confisqués, mais les ouvriers des villes et les paysans, ainsi que la majorité du bas clergé et même certains nobles retiennent surtout l'appel à la révolte et, du coup, vont beaucoup plus loin que Luther. Les princes, pensent ceux-là, n'ont-ils pas tout autant de biens et de privilèges que les prélats ? Puisque tous les hommes sont égaux devant Dieu, pourquoi ne le seraient-ils pas sur terre ? L'égalité des droits et des fortunes, la mise en commun des richesses ne sont-elles pas, elles aussi, conformes à la volonté divine ? Or de cela, Luther ne souffle mot.

Une chanson commence à courir sur les lèvres des humbles :

*Quand Adam bêchait et quand Ève filait  
Où donc étais-tu, toi, le noble ?*

---

1. Notamment en raison des progrès de l'art militaire. Elle fournissait la cavalerie ; or, celle-ci perdait de son importance au profit de l'infanterie et de l'artillerie.

## *Thomas Münzer et Jean de Leyde*

La ville de Zwickau, en Saxe, était au xvi<sup>e</sup> siècle un centre industriel important. On peut dire qu'elle fut le berceau de la grande guerre des Paysans qui secoua toute l'Allemagne entre 1523 et 1535.

Sa principale ressource était le textile, exporté jusque dans le bassin méditerranéen. La corporation ouvrière la plus nombreuse et la plus instruite était celle des tisserands, autour de laquelle gravitaient des artisans ruinés et des paysans qui, incapables de payer les redevances exigées par les seigneurs et les évêques, étaient venus chercher en ville un chimérique allègement de leur sort. Tous ces gens rêvaient d'une vie future où régneraient justice et équité.

En ce temps-là, les visionnaires mystiques ne manquaient pas en Allemagne. Sainte Hildegarde de Mayence avait reçu dès l'âge de trois ans des révélations en latin ; Sainte Élisabeth de Trèves aussi, et quand elle hésitait à les rendre publiques, un ange descendait du ciel et l'y obligeait en la fouettant. A Zwickau, c'était le tisserand Nicolas Storch, très versé dans les Écritures, qui était en communication directe avec Dieu, mais lui n'hésitait nullement à diffuser le céleste message : dans le droit fil de Joachim de Flore, il annonçait l'approche de l'apocalypse, le Jugement dernier qui éliminerait tous les impies et l'avènement du royaume de Dieu sur la terre qui assurerait le triomphe des justes. Fidèle à l'adage « Aide-toi, le ciel t'aidera », il créa à Zwickau une confrérie secrète pour hâter cet heureux événement.

Mais cette confrérie ne comptait que quatre-vingt-quatre adeptes. C'est alors qu'arriva à Zwickau le prédicateur Thomas Münzer. Ami de Luther, personnifiant l'aile plébéienne de la Réforme, ce jeune homme de vingt-sept ans ne se fit pas seulement remarquer par ses sermons incendiaires contre les moines catholiques qui prétendaient régenter la ville : c'était aussi un remueur de foules et un excellent organisateur. Il se mit en rapport avec les affidés de Storch, qu'on appelait les Exaltés de Zwickau et, grâce à son dynamisme, cette rencontre amplifia le mouvement protestataire des tisserands. Les édiles s'en inquiétèrent et coffrèrent les militants les plus actifs. Münzer n'attendit pas d'être arrêté : il alla se réfugier en Bohême, nullement par lâcheté mais guidé par la certitude qu'il lui restait de grandes choses à accomplir.

Dans la personne de Münzer, le révolutionnaire est inséparable du chrétien à la foi ardente et exaltée. Son Dieu est agissant, combattif, engagé dans les luttes des hommes. « Le vrai but de la religion

## *L'occultisme dans la politique*

est la liberté », proclame-t-il. Mais l'Église a tourné le dos à ce but ; elle est devenue « une fille publique pratiquant des rites et des cérémonies ridicules et exigeant des fidèles une foi aveugle ». Or pour lui, la raison est le soutien de la foi : « Nous voulons comprendre ce en quoi nous devons croire », dit-il ; c'est pourquoi, le premier, il remplacera dans la messe le latin par l'allemand. Mais la foi ne va pas non plus sans qualités de cœur : « Pour entendre la parole du Christ il faut une oreille exercée au son de la souffrance et du malheur. » Le clergé n'est qu'un écran entre Dieu et le croyant ; évêques et prêtres doivent donc être supprimés ou, à tout le moins, élus par les fidèles comme dans la primitive Église. C'est en raison de sa foi que Münzer sera toute haine envers les grands de ce monde et toute compassion pour les opprimés. En s'incarnant, enseigne-t-il, le Christ a en quelque sorte divinisé l'homme. Évangiles à l'appui, il trace l'ébauche du nouvel Ordre social qu'il faut établir : « Les princes ne sont pas les maîtres mais les serviteurs du pouvoir public » ; « Le glaive et le droit de s'en servir appartiennent au peuple. » Tous les biens doivent revenir à la communauté et le travail doit être obligatoire pour tous ; quand un juge prononce une sentence injuste, les chrétiens doivent l'annuler et en empêcher l'exécution. Et de conclure : « On me traite de révolté ; eh bien, soit, j'en suis un. »

Ce n'est certes pas ainsi que Luther avait jamais conçu la Réforme. Il était à présent devenu un grand personnage, entouré d'une petite cour d'adulateurs, et il avait converti plusieurs princes qu'il ne voulait nullement mécontenter. Il déclara que son ancien ami était devenu « soit un ivrogne, soit un fou » ; Münzer répliqua sur le même ton. La scission était consommée entre l'aile bourgeoise et modérée du protestantisme allemand et son aile plébéienne et révolutionnaire ; elle allait bientôt tourner à la guerre ouverte.

En ces premières années du xvi<sup>e</sup> siècle, les pays voisins de l'Empire avaient été le théâtre d'insurrections paysannes dans lesquelles les visions, le prophétisme et le millénarisme apocalyptique avaient joué le rôle de ferment. En 1514 l'une d'elles avait éclaté en Suisse et une autre en Hongrie où une armée de manants partie en croisade contre les Turcs et, commandée par György Dósz, s'était retournée contre les seigneurs qui l'avaient attaquée afin de reprendre leurs serfs. Après avoir proclamé à Csanád une république éphémère,

Dósza fut battu et capturé. On le fit rôtir vivant sur un trône de fer et on obligea ses partisans à le manger pour avoir la vie sauve. Au musée national de Budapest, un tableau montre cette scène sadique. Aux marches de l'Empire, en Slovénie, les paysans s'étaient aussi soulevés au nom de la *stara prava* (l'ancienne justice) et il avait fallu deux ans pour les réduire.

En Allemagne même, c'est dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle que les campagnes s'étaient révoltées par endroits à l'appel d'illuminés. Dans le diocèse de Wurtzbourg, un musicien de village, Hans Böheim, dit Jeannot le Fifre (*Pfeiferhanslein*) annonça que la Vierge lui était apparue pour lui dire qu'il ne fallait plus ni Empereur, ni pape, ni princes, ni clergé, ni corvées, que chacun devait travailler à la sueur de son front, et que forêts, pâturages, étangs, devaient appartenir à tous. Le mouvement avait été écrasé dans l'œuf par les reîtres de l'évêque et Jeannot le Joueur de Fifre condamné au bûcher. En Forêt-Noire, le garde champêtre Joss Fritz avait réorganisé la conspiration du *Bundschuh* (du houseau), placée, elle, sous le patronage de saints apotropaïques<sup>1</sup>. Enfin, dans le Wurtemberg, le coutelier Gaspard Preziger avait fondé une société secrète, la Ligue du pauvre Conrad.

Toutes ces tentatives n'avaient eu qu'un caractère local, mais vingt ans plus tard c'était dans toute l'Allemagne rurale, ou presque, qu'on percevait un frémissement annonciateur de l'ébullition prochaine. L'inlassable action de Thomas Münzer ne pouvait trouver terrain plus favorable.

En cinq mois, alors qu'il n'a plus un sou, il réussit à parcourir deux fois l'Allemagne de long en large, et à pied. On le voit en Saxe, à Allstedt, admonester sévèrement le prince électeur Frédéric, protecteur de Luther, allumer la rébellion parmi les mineurs, puis créer une ligue révolutionnaire secrète qui recrute en un clin d'œil un demi-millier d'adhérents. Chassé de la ville comme il l'avait été de Zwickau, on le retrouve à Mühlhausen, d'où il est expulsé après avoir gagné à sa cause tisserands et habitants des faubourgs. De là, il se rend à Nuremberg, capitale de l'Empire, mais est de nouveau banni. A l'origine de ces mésaventures, il y a Luther qui le fait suivre à la trace et, à chaque étape le dénonce aux autorités. Non

---

1. Nom donné à quatorze saints tutélaires.

## *L'occultisme dans la politique*

sans hypocrisie, celui qu'on surnomme désormais le Pape de Wittenberg, oubliant ses propres discours de 1520, reproche à Münzer de vouloir faire triompher l'Évangile par la violence.

A Mühlhausen, cependant, la plèbe et les paysans d'alentour prennent les armes pour exiger son retour dans la ville. Avec ses partisans, il en chasse les chevaliers Teutoniques, fait élire un nouveau conseil municipal dont il prend la tête et où siègent des ouvriers, instaure le service militaire obligatoire et renforce les défenses de la cité. En même temps, sachant bien que l'isolement est le tombeau des insurrections, il écrit lettre sur lettre et envoie un émissaire après l'autre aux paysans qui, aux quatre coins de l'Empire, se sont ébranlés, suivis par la majorité du bas clergé et une partie de la petite noblesse.

Plusieurs historiens de la grande guerre des Paysans, tels Wilhelm Zimmermann et F. von Bezold, ont souligné l'influence des astrologues sur les débuts de ce soulèvement général ; ils citent les prédictions que ceux-ci avaient formulées pour l'an 1525 : beaucoup de malheurs pour le clergé, une révolte paysanne contre les princes et les évêques, et le refus de payer les redevances. Répercutées dans les campagnes par les prédicateurs ambulants, elles pouvaient faire croire que le moment de l'insurrection, écrit dans les astres, avait été fixé par Dieu. Le fait est que dès janvier 1525 toute la partie de l'Allemagne située entre Rhin, Danube et Lech était en état de rébellion.

Partout, le scénario était le même : les paysans trouvaient un chef, s'organisaient militairement et présentaient leurs exigences au suzerain laïc ou ecclésiastique. Pour temporiser, celui-ci proposait des concessions authentifiées par un armistice ou un traité. Il violait aussitôt ses engagements et les paysans, se voyant joués, reprenaient les armes.

Chaque région avait son corps d'armée. Sous des appellations diverses (Corps du lac, Corps chrétien blanc, Corps noir, etc.) on en comptait onze, réunissant en tout soixante mille hommes. Les uns arboraient le drapeau noir, blanc, rouge, les autres le drapeau rouge des jacqueries médiévales. Chacun d'eux avait son prédicateur en titre ; les chefs militaires étaient souvent des chevaliers de petite noblesse. Aux paysans s'étaient joints quelques bourgeois des villes et un grand nombre de déclassés et de vagabonds attirés par la perspective du pillage et peu enclins à la discipline.



## Thomas Münzer et Jean de Leyde

Les princes, les évêques et la haute noblesse avaient de leur côté formé une ligue et se préparaient en louvoyant à une guerre d'extermination. Passé ouvertement dans leur camp, Luther les y encourageait : « Chers seigneurs, ne craignit-il pas d'écrire, écrasez ces bandes de paysans spoliateurs. Étranglez-les, estoquez-les, publiquement et en secret, comme on assomme un chien enragé. » Le pape, dans le même temps, ne tenait pas un autre langage.

Pendant six mois, chaque camp connut des fortunes diverses, mais c'est le landgrave de Hesse qui porta l'estocade au gros de l'armée paysanne, en mai 1525. Les insurgés avaient réuni dix mille hommes près de Frankenhause et Münzer, à la tête de trois cents de ses partisans, s'était joint à eux. Les princes, tant protestants que catholiques, faisant taire leurs querelles religieuses, avaient uni leurs forces pour réduire la rébellion, avaient confié au landgrave le soin de livrer bataille. Ils n'avaient que trois mille huit cents hommes, mais tous lansquenets aguerris et pourvus d'artillerie. Le combat tourna vite au carnage. Münzer, blessé, fut pris et torturé devant les princes. Puis on le décapita à la hache et on exposa sa tête au bout d'une pique.

Restait à vaincre le Corps noir commandé par Florian Geyer, un chevalier qui avait dès le premier jour mis son épée au service des paysans. Retranché avec deux cents braves dans les ruines du château d'Ingolstadt, il réussit encore à tuer cinq mille hommes de l'armée des princes dans laquelle combattait son propre frère : c'est ce dernier qui le tua au combat. Sa mort marqua la fin de la première phase d'une révolution sans précédent en Europe par son ampleur. Mais la seconde phase ne tarda pas à s'ouvrir. Encore plus mystique et plus radicale, elle révéla un personnage étonnant : Jean de Leyde.

Peu d'auteurs se sont penchés sur le régime instauré par les anabaptistes à Münster, et parmi eux seulement deux Français. Le premier, Henri Kubnick, a intitulé son livre *le Diable dans la ville* ; le second, Gabriel d'Aubarède, a intitulé le sien *la Révolution des saints*. C'est dire si cet épisode méconnu de l'histoire prête à controverse !

Mais d'abord, qui étaient les anabaptistes ? Ce nom signifie « rebaptisés. » Les membres de cette secte enseignaient en effet que le baptême, par lequel on devient un chrétien, doit être un engagement conscient et libre, de sorte que le baptême des nouveau-nés

## *L'occultisme dans la politique*

est sans valeur. Seul était valable le baptême des adultes par immersion, tel qu'il se pratiquait dans les premiers temps du christianisme.

Plusieurs sectes chrétiennes, comme les novatiens, les donatistes, etc., avaient jadis soutenu cette opinion sans encourir les foudres de l'Église, mais celle-ci déclara les anabaptistes hérétiques en s'appuyant sur une épître de saint Paul qui soutenait que les hommes naissent criminels car ils sont souillés par le péché originel, et qu'il est donc urgent de les racheter par le baptême.

Mais il faut dire que les anabaptistes, apparus au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, ne s'en tenaient pas là : pour eux, prêter serment et prendre les armes (sauf si Dieu lui-même l'ordonnait) étaient des péchés. Et, tout comme Münzer, ils proclamaient que, les hommes ayant été rachetés et affranchis par le sang du Christ, leur assujettissement social est un scandale pour les vrais chrétiens.

Surnommée la Perle de la Westphalie, la ville de Münster était à l'époque de la Réforme une riche cité bourgeoise protégée par ses fortifications, et dont l'industrie textile faisait la fortune. L'administration municipale était assez démocratique puisque les échevins étaient élus par tous ceux qui avaient le statut de citoyens. Mais ces échevins n'avaient pas les coudées franches : le vrai pouvoir, c'était le chapitre formé par les chanoines catholiques. En principe, c'était à ceux-ci qu'incombait la tâche de secourir les pauvres, mais c'était bien le cadet de leurs soucis. Assis sur un sac d'or, jouissant de multiples privilèges, ils menaient joyeuse vie si bien que nombre de dames et de demoiselles intriguaient pour devenir la maîtresse d'un chanoine. Mais surtout, c'était le chapitre qui élisait le prince-évêque, lequel était à Münster le pouvoir suprême.

Or, en 1530, ce haut prélat décréta que désormais les couvents auraient le droit d'ouvrir des ateliers de tissage. Pour les patrons et les ouvriers du textile, c'était bien évidemment une concurrence redoutable qui risquait de leur ôter le pain de la bouche.

Du coup, les échevins, des bourgeois pour la plupart, cherchèrent le moyen de combattre l'influence du prince-évêque. L'un d'eux, Bernard Knipperdolinck, qui était précisément un riche drapier, proposa de faire venir à Münster un prédicateur protestant. Celui qui arriva s'appelait Rothman. Le prince-évêque voulut lui interdire de

## *Thomas Münzer et Jean de Leyde*

prêcher mais l'homme passa outre tranquillement. Sur ces entrefaites, l'évêque mourut : de chagrin, prétendirent les catholiques ; après une orgie, dirent tous les autres.

Rothman ne se contenta pas de stigmatiser, comme tous les réformés, les méfaits de l'Église de Rome. A Münster, les riches communiaient avec du pain blanc, les pauvres avec du pain noir : « Un seul Dieu, une seule farine », décréta-t-il. Puis il appela les nonnes à s'échapper de leurs couvents, ce qu'elles firent avec plaisir. Enfin, il se mit à prêcher ouvertement l'anabaptisme.

Ce Rothman était un puissant orateur et une conviction à toute épreuve inspirait ses sermons. Sa réputation passa les frontières et un groupe d'anabaptistes hollandais, persécutés dans leur pays, vint bientôt s'établir à Münster, où il fut reçu à bras ouverts.

Parmi eux se trouvait un jeune homme de vingt-cinq ans, Jan Beuckels, passé à la postérité sous le nom de Jean de Leyde. Il était le fils naturel du maire de La Haye et de sa servante, originaire de Münster. Très beau, fort bien bâti, élégant dans ses manières et charmeur dès qu'il prenait la parole, il dévorait les livres, parlait trois langues et, à vingt ans, avait déjà voyagé en Allemagne, en Angleterre et au Portugal. Il avait tâté de tous les métiers : tailleur, puis représentant de commerce, et enfin fondateur à Leyde d'un café-théâtre à l'enseigne des Trois-Harengs où il faisait représenter ses propres pièces. Il y aura toujours, du reste, un aspect théâtral dans les faits et gestes du personnage, homme d'action plutôt que doctrinaire, intelligent, hardi et d'une folle ambition.

Sa vie changea du tout au tout du jour où il fut initié à l'anabaptisme par un de ses compatriotes, Jean Mathiesen. Il se considérait comme investi d'une mission à la fois religieuse et politique quand, accompagné de Mathiesen, il arriva à Münster.

D'emblée, on s'aperçoit que Jean de Leyde possède l'étrange pouvoir de fasciner le peuple. Sa venue provoque en effet une vague de mysticisme sans précédent dans la ville jusqu'alors paisible. Prodiges et visions se multiplient ; des femmes surexcitées passent du rire aux sanglots, les enfants eux-mêmes se mettent à prophétiser. Des sourds affirment avoir entendu les trompettes du Jugement dernier, un aveugle crie : « Mes frères, je vois le Roi du ciel et de la terre ; il brandit l'étendard de la victoire et frappe tous les impies ; une cohorte d'anges l'accompagne. » Un maréchal-ferrant qui se

## *L'occultisme dans la politique*

prend ou se fait passer pour un des quatre cavaliers de l'apocalypse prêché dans les rues, juché sur un cheval noir.

Cette hystérie collective qui plonge Münster dans le désordre inquiète au plus haut point la majorité modérée du conseil municipal. Comprenant qu'ils ont joué aux apprentis sorciers, plusieurs échevins écrivent au prince-évêque pour lui demander son aide. Devant le danger, tout comme pendant la guerre des Paysans, le parti bourgeois capitule devant les princes pour qu'ils le défendent contre le parti plébéien qui, à Münster, se confond avec les anabaptistes.

Le nouveau prince-évêque est Franz von Waldeck. Il est obèse et débauché, affiche partout sa maîtresse en titre, mais c'est un homme de guerre résolu et insensible qui ne recule pas devant le crime. Il répond aussitôt qu'il envoie quatre-vingts cavaliers pour rétablir l'Ordre. Mais la lettre épiscopale tombe entre les mains de l'échevin Knipperdolinck, le protecteur de Rothman, qui la brûle.

En même temps les anabaptistes, informés du projet des échevins modérés, s'emparent de l'hôtel de ville, y apportent des canons et s'y retranchent. La cité se divise alors en deux camps : les partisans du conseil municipal dont le mot de passe est « Christ » et le signe de reconnaissance une guirlande de paille sur leurs arquebuses — telle est l'origine de l'expression « homme de paille. » En face, les anabaptistes dont le cri de ralliement est « Père. »

Il n'y eut pourtant pas d'affrontement car les partisans du conseil, ne voyant pas venir le secours attendu de l'évêque, perdirent courage : les cavaliers de Franz von Waldeck, trouvant les portes de la ville fermée, avaient cru à un guet-apens et avaient tourné bride. Quelques jours plus tard, les deux tiers des membres du conseil et la majorité des bourgeois quittèrent Münster. Jean de Leyde, Mathiesen, Rothman et Knipperdolinck prirent leurs places. Sans tirer un coup de mousquet, les anabaptistes s'étaient rendus maîtres de la Perle de la Westphalie.

Le prince-évêque Franz von Waldeck ne se tint pas pour battu. Il s'adressa aux grands féodaux, tant réformés que catholiques, et leur demanda de l'argent et mille soudards afin de reprendre Münster. Un traité en bonne et due forme fut signé, stipulant que l'évêque ne paierait pas les soldats mais leur permettrait de piller la ville à condition de lui céder la moitié du butin, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le 1<sup>er</sup> mars 1532, le siège commença.

## *Thomas Münzer et Jean de Leyde*

Peu de jours plus tard, Waldeck donna l'Ordre écrit d'assassiner le syndic de Münster, nommé De Wyck, juriste de réputation internationale, respecté par tous les habitants de la ville. C'est dans sa propre résidence que ce malheureux fut décapité.

Dès que ce crime fut connu, le peuple envahit toutes les églises, renversa les autels et les statues des saints et rasa deux couvents. Les hommes et les femmes, au nombre de deux mille, qui refusaient le second baptême, furent expulsés. Knipperdolinck adressa aux citoyens assiégés un discours leur garantissant la victoire puisque, face à des impies et à leurs mercenaires, ils n'avaient tous « qu'un seul Dieu, une seule loi, un seul cœur et une seule bourse. »

La coalition de l'évêque et des princes plaçait néanmoins la ville dans une situation critique. Les dirigeants anabaptistes se souvinrent alors que, face aux dangers les plus menaçants, la République romaine nommait jadis, pour une période limitée dans le temps, un dictateur investi de tous les pouvoirs mais, bien évidemment, ils ne pouvaient concevoir la dictature qu'à la lumière de leur mystique visionnaire.

Knipperdolinck annonça donc que le Très-Haut en personne lui avait parlé et donné l'Ordre de nommer Jean de Leyde prophète et chef absolu.

Ce choix s'imposait de lui-même : Jean n'était pas seulement jeune et beau ; il connaissait les chefs anabaptistes de Hollande dont on attendait argent et secours ; il était bien exercé dans le métier des armes et le peuple de Münster lui vouait une vénération démesurée. Mais surtout, il proclamait que la ville était « la cité chrétienne du Dieu suprême », « le séjour des saints », « la nouvelle commune régénérée d'Israël », mieux encore « la Nouvelle Jérusalem, patrie des vrais enfants de Dieu. »

Acclamé par la foule agenouillée qui l'appelait « Père », Jean remit symboliquement une épée à Knipperdolinck et lui dit : « En vertu de la parole de Dieu à Gédéon : "Tu seras mon porte-glaive", je te nomme chef de la justice universelle et te défère le pouvoir absolu sur les biens et la vie de chacun. »

Après cette surprenante cérémonie, Jean de Leyde désigna douze anciens du peuple chargés d'élaborer les lois de la Nouvelle Jérusalem. Le premier article du nouveau code avait le mérite d'être fort clair : « Attendu que l'autorité est instituée par Dieu pour le salut

## *L'occultisme dans la politique*

des hommes par les œuvres, tout frère doit, sous peine de mort, obéissance absolue au prophète et à ses juges. »

Convaincus qu'on pouvait faire régner la vertu par décrets, les anciens stipulèrent encore : « Le peuple des chrétiens régénérés doit être un peuple de saints et s'appeler les Nouveaux Israélites. » L'inceste, la sodomie, l'adultère et même l'approche d'une femme pendant ses règles étaient passibles du châtement suprême. Toute la vie de la cité fut organisée sur le modèle d'une communauté monastique : les repas étaient pris en commun, en silence, en écoutant la lecture de la Bible, et nul n'avait le droit de réclamer un autre plat que celui figurant au menu. Les tables étaient distinctes pour les hommes et les femmes, sauf pour celles qui, volontaires pour porter les armes, mangeaient avec les soldats. Toutes les charges étaient publiques : jusqu'aux ouvriers, bouchers, boulangers et cuisiniers qui, proposés par les anciens, étaient nommés par le prophète. En revanche, aucune discrimination ne frappait les immigrés, fort nombreux depuis la prise du pouvoir par les anabaptistes : ils étaient même majoritaires dans la plupart des emplois. Pour mieux juger ce style de vie, il faut savoir qu'il était imposé à une ville qui comptait alors quelque cinquante mille habitants.

Ce régime spartiate ne semble pas, au moins dans les débuts, avoir entamé le réel esprit de fraternité qui régnait parmi les anabaptistes. « C'est un trait remarquable de cette secte étrange, écrit Gabriel d'Aubarède, que l'on n'ait jamais pu accuser ses animateurs de s'être dénoncés et trahis les uns les autres comme cela se passe dans la plupart des partis<sup>1</sup>. » En regardant les premiers chrétiens, les Romains, eux aussi, s'écriaient avec étonnement : « Voyez comme ils s'aiment ! » Mais dès le iv<sup>e</sup> siècle, Ammien Marcellin constatait : « Il n'y a pas de bête si cruelle aux hommes que les chrétiens le sont les uns pour les autres. » Il est rare que les révolutions, fussent-elles religieuses, échappent à la dégénérescence.

Les prodiges étaient incessants, à la mesure du fanatisme, et les actes d'héroïsme n'étaient point rares.

Blessé et fait prisonnier par les assiégeants, un des anciens du peuple, Heinrich Graes, rentra le surlendemain à Münster : un ange, raconta-t-il, avait brisé ses fers pendant la nuit. Personne ne mit son récit en doute. Tombé, lui aussi, aux mains du prince-évêque, le forgeron Jacob lui annonça, menaçant : « J'ai vu un homme monté

---

1. G. d'Aubarède, *la Révolution des saints*, p. 73.

sur un cheval blanc et armé d'une épée traverser le ciel. Il vous exterminera comme tous les impies. J'ai aussi vu par deux fois un feu horrible, bleu et noir, si sombre que, par contraste, le soleil se mit à briller plus fort. »

Une jeune fille instruite et fort jolie nommée Hilla s'offrit un jour à empoisonner l'évêque ou à le poignarder dans son lit. « Il ne sortira pas vivant de mes bras, promet-elle, soit avant soit après mes caresses. » Feignant d'être désabusée de l'anabaptisme et d'avoir des secrets militaires à révéler, elle réussit à approcher Franz von Waldeck mais fut dénoncée au tout dernier moment par un espion de celui-ci. « C'est moi qui ai formé le projet de vous tuer, dit-elle alors fièrement au prélat, pour délivrer mes chers coreligionnaires d'un assassin et d'un tyran. Faites de moi ce que vous voudrez. » Dans sa clémence, le prince-évêque la fit décapiter au lieu de la faire écarteler vivante. Le bourreau frappa si fort que la hache fendit en deux le billot, et que la tête de cette nouvelle Judith ricocha et vint le gifler.

Le siège traîna en longueur. L'évêque était tellement détesté des paysans que ceux-ci renseignaient bénévolement les anabaptistes ; et comme il ne payait pas ses mercenaires, les désertions se multipliaient, d'autant plus que Jean de Leyde ne négligeait nullement la propagande. Il faisait lancer dans le camp des assiégeants, roulé autour de pierres, un manifeste où on lisait ceci : « Afin que chacun sache ce qu'il fait et contre qui il se bat, voici qui nous sommes. Notre foi et notre confiance reposent uniquement sur le seul vivant et vrai Dieu. Nous croyons qu'il aime ceux qui marchent dans la bonne voie, et qu'il hait tous les malfaiteurs qui piétinent la justice. Nous punissons non seulement les criminels mais aussi les vicieux et les pécheurs. Nous ne craignons donc pas l'Antéchrist, les prêtres, les moines, le diable et son armée de fourbes. Notre vie est cachée dans le Christ et ne commence que quand la chair s'est dépouillée de sa mortalité. Si vous ne nous croyez pas, vous qui nous combattez, envoyez des émissaires afin qu'ils jugent de leurs propres yeux. Ne craignant que Dieu, les hommes ne sont pour nous que fétus et poussière. Nous résisterons jusqu'au dernier souffle. »

Il fit aussi envoyer ce manifeste en Hollande et en Angleterre.

En mai 1534, les anabaptistes réussirent une sortie, tuant un grand nombre d'assiégeants. Par contre, les troupes du prince-évêque, trompés par des agents secrets du camp adverse qui leur

## *L'occultisme dans la politique*

avaient déclaré qu'on pouvait facilement prendre la ville par surprise tombèrent dans le piège et furent battus à plates coutures. Münster accueillit cette victoire comme une faveur divine et la preuve que le prophète-dictateur était bien invincible.

Sitôt coiffé de cette nouvelle auréole, Jean de Leyde imagina un nouveau coup de théâtre : il promulgua la polygamie dans sa Nouvelle Jérusalem.

Comme toujours, il invoqua à l'appui de cette mesure révolutionnaire l'autorité des Saintes Écritures : Jacob n'avait-il pas eu quatre épouses ? Et après lui David et Salomon n'avaient-ils pas eu leur harem ? Aux noms de ces personnages bibliques, il aurait pu ajouter le sien : en effet, alors qu'il était marié en Hollande à une fervente anabaptiste dont il avait eu un enfant, il avait épousé à Münster la veuve de son initiateur Mathiesen, tué au combat, la ravissante Divara. On peut donc penser que, faisant les lois lui-même, il avait opportunément concocté celle qui légitimait sa situation matrimoniale, d'autant plus que Divara était enceinte de ses œuvres.

Mais, par-delà ce motif anecdotique, une autre raison, d'Ordre social, expliquait l'introduction de la polygamie : depuis que les nonnes, à l'appel des anabaptistes, avaient jeté leur voile par-dessus les moulins, il y avait à Münster deux fois plus de femmes que d'hommes.

Ces femmes étaient condamnées au célibat alors que le plus grand nombre d'entre elles donnaient l'exemple du civisme en travaillant aux fortifications ou même en portant les armes. Leur offrir la moitié ou le quart d'un mari serait, croyait Jean de Leyde, une récompense.

Mais ce qui gâtait tout, c'est qu'à Münster comme partout ailleurs, les lois étaient faites par et pour les mâles. Or, si la polygamie devenait permise, la polyandrie, elle, était toujours considérée comme un crime. Du coup, la cité se divisa en trois camps : d'un côté, ceux et celles pour qui la monogamie était une tradition profondément ancrée et qui n'admettaient pas le partage ; de l'autre, les femmes qui, au nom de l'égalité, réclamaient le droit à la polyandrie : ensemble, ils étaient majoritaires ; enfin, les citoyens qui acceptaient la loi telle quelle.

Les premiers se rebellèrent ouvertement, menaçant même d'ouvrir les portes de Münster à l'ennemi si Jean de Leyde persistait à introduire ce qu'ils appelaient la « fornication publique. » Il y eut



## *Thomas Münzer et Jean de Leyde*

trois jours d'émeute et soixante-six réfractaires furent tout bonnement décapités.

Pas plus qu'il ne négligeait la propagande, Jean de Leyde n'oubliait qu'aucun régime politique ne peut se soutenir longtemps sans diplomatie. Il dépêcha des émissaires dans toute l'Europe, et ce ne fut pas sans effet. Les villes hanséatiques<sup>1</sup> promirent d'intervenir en faveur de Münster auprès de la diète de l'Empire. Un de ses envoyés, Jan van Geel, alla trouver la sœur de l'Empereur Charles Quint, régente de Hollande, à qui le prophète proposait de céder la Westphalie ; elle écouta l'ambassadeur avec attention car cet arrangement lui aurait permis de s'approprier les trois évêchés de Franz von Waldeck, qu'elle convoitait. Elle permit même aux anabaptistes de recruter des soldats hollandais. Van Geel, militant autant que diplomate, profita de son séjour pour préparer, dans le dos de son hôtesse, une révolution à Amsterdam : elle éclata en mai 1535 et il en prit la tête.

Ainsi, Jean de Leyde commençait à bénéficier d'une reconnaissance internationale ; du coup, il fut saisi d'une incroyable folie des grandeurs.

Un jour le chef des anciens du peuple annonça — cela devenait une habitude — que Dieu lui était apparu et lui avait intimé l'Ordre de proclamer roi le dictateur. Aussitôt, devant la foule assemblée, il remit une épée à Jean et lui dit solennellement : « Prends le glaive de la justice qui te donne pouvoir sur tous les peuples de la terre. Sers t'en de manière à pouvoir en rendre compte au Christ quand il t'appellera à lui. » Puis, ainsi qu'on faisait jadis pour les rois d'Israël, il oignit son front d'huile et le sacra, au nom de Dieu, « roi de la Nouvelle Sion et de l'univers entier. »

Jean, qui s'était agenouillé, se releva et dit : « David n'était qu'un pâtre et Dieu en a fait un roi puissant. Il exalte les petits et rabaisse les grands, c'est pourquoi il a bien voulu m'élever au-dessus des peuples de l'univers pour faire trembler les méchants et rassurer les bons. » Et, devenant soudain cassant, il ajouta : « Que personne ne cherche à s'opposer à cette volonté divine. »

Le nouvel oint du Seigneur s'empressa de distribuer titres et

---

1. La Hanse était une association commerciale créée en 1241 et unissant les villes de Hambourg, Lubeck, Kiel, Stettin, etc. S'y joindront plus tard Marseille, Barcelone, Lisbonne et Naples.

## *L'occultisme dans la politique*

charges. Knipperdolinck fut fait vice-roi : vice-roi de l'univers, ce n'était pas rien. Rothman devint orateur royal ; il y eut aussi un maréchal de la cour, un maréchal de guerre, etc.

Le métal précieux et les riches étoffes ayant été saisis depuis longtemps dans les églises et les couvents ne manquaient pas. Jean se fit forger deux couronnes d'or : l'une était celle de la Nouvelle Sion, l'autre la couronne impériale. Il se fit aussi faire un collier d'or soutenant une sphère ornée de deux glaives et d'une croix sur laquelle on lisait : EIN KOENIG DER GERECHTIGKEIT ÜBERALL — un Roi de justice partout.

Une nouvelle Constitution fut promulguée « au nom de Jean, roi de justice mis par Dieu sur le siège de David. » Quelques innovations méritent d'être citées. Ainsi, une distinction était faite entre « la tyrannie babylonienne des prêtres et des moines » qu'il fallait combattre par tous les moyens, et ceux qui étaient appelés les « païens », c'est-à-dire les gens simples ignorant la vérité, auxquels il ne fallait faire aucun tort. Un autre article stipulait que lorsqu'un homme découchait trois nuits de suite, son épouse pouvait se remarier. Enfin, le mariage était interdit « aux épileptiques, aux syphilitiques, aux poitrinaires et à toute personne affligée d'un mal héréditaire. » Pour dépister ces maladies, une visite prénuptiale était obligatoire.

La belle Divara devint reine et son royal époux prit pour concubines seize pucelles de moins de vingt ans qu'il logea dans le palais épiscopal et auxquelles, tel un sultan, il accordait ses faveurs à tour de rôle.

Enfin, pour faire savoir qu'il régnait sur l'univers entier, le roi-prêtre envoya vingt-sept apôtres dans les diverses parties du monde.

L'établissement de cette monarchie théâtrale, qui pourtant ne manquait pas d'allure, est une manifestation évidente de mégalomanie. Mais nous serions sortis du sujet de ce livre en narrant ce curieux épisode historique si cette mégalomanie ne se rattachait pas à une conception métapolitique et à une tradition souterraine qui furent à l'œuvre au Moyen Age, et dont Jean de Leyde, dans sa démence shakespearienne, apparaît dès lors comme le dernier représentant.

D'une part en effet, comme bien d'autres avant eux, les anabaptistes se réclament du plus ésotérique des textes sacrés chrétiens, du livre scellé de sept sceaux : l'Apocalypse de saint Jean qui est,

selon l'heureuse formule de Paul-Louis Couchoud, « le livre qui a fait le plus délirer l'humanité <sup>1</sup>. » Ce poème obscur et terrible des temps futurs annonce d'imminentes catastrophes provoquées par la colère de l'Éternel : les démons seront déchaînés, le feu du ciel ravagera la terre. Mais ensuite viendra le Jugement séparant les justes des impies ; une bataille finale exterminera Gog et Magog, symboles des nations perverses. Enfin, la Jérusalem céleste, séjour des élus, descendra sur la terre et tous les peuples lui rendront hommage. Anticipant quelque peu cet heureux dénouement, c'est dans cette perspective que Jean de Leyde accomplit à Münster ce qu'on a pu appeler la « révolution des saints. »

D'autre part, il faut se souvenir qu'au Moyen Age la lutte de la papauté et de l'Empire ne se limitait pas à un antagonisme d'intérêts matériels. L'affrontement des Guelfes, partisans du pape, et des Gibelins, champions de l'Empereur ou, pour mieux dire, de l'idée de Saint Empire, était aussi celui de prétentions à l'exercice de l'autorité suprême, à la fois temporelle et spirituelle.

Or, partout et toujours, la tradition occultiste a postulé l'existence d'une race primordiale, douée de pouvoirs quasi surnaturels et, de ce fait, prédestinée à régner et à légiférer. Son règne, nous dit cette tradition, s'est exercé lors de l'âge d'or, premier cycle de l'histoire humaine, et son souvenir s'est perpétué dans le mythe du Roi du monde, du Seigneur universel. Ce souverain suprême, mi-personnage réel, mi-entité, caché aux regards, est censé habiter une mystérieuse terre sainte, centre initiatique à localisation indéfinie. Mais en vertu de l'éternel retour des cycles, il doit nécessairement réapparaître un jour.

L'imaginaire des différents peuples a assimilé cet Être mythique tantôt à Chronos, tantôt à Melchisédech, tantôt à l'Apollon hyperboréen, tantôt au roi Arthur, tantôt au Prêtre Jean <sup>2</sup>. Pour les Gibelins médiévaux, il s'incarna, après leur décès, dans les empereurs Frédéric I<sup>er</sup> Barberousse ou Frédéric II de Hohenstaufen, ce dernier — il faut le souligner — ayant aussi coiffé la couronne de roi de Jérusalem.

La légende affirmait curieusement que l'Empereur défunt « vit et ne vit pas » tout à la fois ; il est caché dans une grotte, sa barbe

---

1. P.-L. Couchoud, *l'Apocalypse*, traduction, introduction et notes, Paris, Rieder, 1930, p. 8.

2. Sur le Prêtre Jean, voir ci-dessus, chapitre IV.

## *L'occultisme dans la politique*

continue à pousser et fait déjà trois fois le tour de son trône ; il semble endormi et ouvre l'œil périodiquement pour demander au berger qui garde les lieux : « Le temps est-il venu ? » Quand l'heure aura sonné, il se réveillera pour exercer par la grâce de Dieu son pouvoir à la fois royal et sacerdotal sur le monde entier. Dans le mythe impérial gibelin, l'Empereur devient une espèce de Roi du monde dont l'autorité politique et spirituelle est très supérieure et bien plus légitime que celle des papes et des souverains nationaux. Le nom de Frédéric devint même un terme générique : plusieurs empereurs prirent le titre de *Fredericus Rex* et c'était aussi le grade suprême dans la Rose-Croix de Bavière, société secrète qui, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, comptait 882 membres, dont quarante têtes couronnées. Comme l'écrit Julius Évola : « Le grand gibelinisme s'exprimait davantage à travers la légende apocalyptique qu'à travers la conscience réfléchie d'une idéologie unilatéralement politique <sup>1</sup>. »

Parfaitement averti de cette tradition, c'est dans la peau de cet empereur universel que se glisse Jean de Leyde. Peu lui importe que son royaume tienne tout entier dans l'étroite enceinte de Münster puisque Münster est pour lui la Nouvelle Sion, la Jérusalem céleste descendue sur terre. Peu lui importe que l'univers ne sache rien de lui, puisqu'il lui appartient de plein droit sur le plan transcendantal. Et, tout compte fait, peu nous chaut qu'il soit mythomane puisque c'est seulement à des mythes qu'il entend donner vie.

Le blocus devenant chaque jour plus efficace, Münster fut bientôt affamée. Certains chroniqueurs de l'époque prétendent même que l'on vit parfois manger les cadavres des soldats tués aux remparts. Le Roi de l'univers lui-même n'était guère mieux loti : il n'avait plus une miette de pain ; il ne restait chez lui que du vin et du sel.

La reine Divara, de son vrai nom Élisabeth Vantscherer, craqua. Un jour elle déposa aux pieds de Jean tous les bijoux qu'il lui avait offerts et le supplia à genoux de la laisser quitter la ville. Elle fut décapitée en public, pour l'exemple. Le roi prononça en une seule phrase son oraison funèbre : « Le père l'exigeait, elle s'était rebellée. »

C'est alors qu'un soudard ingénieux qui avait servi toutes les

---

1. *Le mystère du Graal et l'Idée impériale*, p. 177.

causes proposa son plan au prince-évêque : « Donnez-moi trois cents hommes, lui dit-il, et je me charge de prendre la ville par surprise. » L'homme connaissait Münster dans les moindres recoins ; une sentinelle qu'il menaçait d'égorger lui livra le mot de passe et il se fit ouvrir une des portes, s'engouffrant avec ses hommes dans les ruelles pour prendre l'ennemi à revers. Mais les anabaptistes étaient sur leurs gardes et bien résolus à mourir plutôt que de se rendre : ils tuèrent une centaine d'assaillants. Croyant la ville déjà prise, Franz van Waldeck se présenta devant les remparts avec le gros de son armée, mais les femmes de Münster l'accueillirent par des jets de flèches enflammées. « Venez donc, criaient-elles, les vôtres sont rôtis à point et nous avons faim ! »

La bataille dura toute la nuit et Rothman fut tué au combat ainsi que plusieurs autres chefs. Découragés, les soldats de l'évêque rebroussèrent chemin. Au matin, le soudard implora une trêve qui fut acceptée, mais ce n'était qu'une ruse de guerre. Cette fois, les anabaptistes, trop confiants, se laissèrent surprendre. Von Waldeck revint à la rescousse et la ville fut prise, le 25 juin 1535. Le règne des anabaptistes à Münster avait duré trois ans.

Tous les assiégés, sauf une trentaine, furent massacrés. Toutes les femmes, à commencer par les concubines de Jean, et même des fillettes de dix ans, furent violées avant de subir le même sort. Il y avait tant de cadavres dans la ville que la peste s'y déclara, de sorte que Franz von Waldeck dut différer son entrée triomphale.

Jean de Leyde, roi Lear découronné, fut conduit devant le prince-évêque et enfermé dans une cage de fer. « Tu es roi ? » lui demanda von Waldeck. « Et toi, tu es bien évêque », riposta-t-il. « Pourquoi as-tu pris dix-huit femmes ? — C'est faux, railla Jean. J'ai pris des vierges et j'en ai fait des femmes. » Interrogé sur ses doctrines, il défendit courageusement tous les principes de l'anabaptisme, sauf sur un point : le rejet de toute autorité. « L'expérience, dit-il, m'a convaincu qu'aucune société ne peut se maintenir sans le glaive de la justice. »

Son exécution à Münster le 22 janvier 1536 fut horrible. Après l'avoir attaché à un poteau, le bourreau prit des tenailles chauffées au rouge et, une heure durant, lui arracha les chairs lambeau par lambeau. Finalement, il lui coupa la langue et lui perça le cœur d'un coup de poignard.

« Pas un son ne sortit de sa bouche, écrit un nommé Corvinus qui assistait à ce supplice. Je ne veux pas parler de courage puisque

## *L'occultisme dans la politique*

les païens aussi, jadis, faisaient preuve de cette vertu. Il est certain que Satan donne en secret force et courage à ceux qu'il tient dans ses chaînes. »

Mais avec qui donc était Satan ce jour-là ?

Cinq années à peine séparent le premier coup d'éclat de Luther et la fin de la guerre des Paysans ; tout juste cinq autres séparent cette fin du début de la guerre des anabaptistes. On peut donc dire que ces deux guerres furent les filles de la Réforme, reniées puis combattues avec acharnement par leur mère qu'en retour elles abreuvèrent d'injures.

Ce combat digne des Atrides avait, nous l'avons vu, de profondes racines sociales : Luther, c'était la Réforme ; Thomas Münzer et Jean de Leyde, c'était la révolution ; les réformes ayant toujours pour objet de prévenir — avec ou sans succès — les révolutions, les unes et les autres ne peuvent faire bon ménage. Les luthériens ne pouvaient admettre que leur mouvement fut interprété, radicalisé, et finalement confisqué par des révolutionnaires plébéiens professant ce qu'on pourrait appeler un protestantisme sauvage.

Mais cette explication ne suffit pas car le conflit social était enveloppé dans un antagonisme d'Ordre religieux. En effet, en se radicalisant par la voix d'un Thomas Münzer ou d'un Jean de Leyde, la vision religieuse de Luther changeait de nature et de références spirituelles. Pour Luther, tout comme pour les catholiques, l'avènement de Jésus marque le terme de la révélation divine inaugurée par l'Ancien Testament. Pour Münzer et pour les anabaptistes au contraire, qui suivent en cela Joachim de Flore, lui-même inspiré par l'Apocalypse de saint Jean, une troisième révélation à venir doit compléter les deux précédentes.

Il s'ensuit que là où Luther veut seulement restaurer dans sa dignité originelle l'Église du Christ, Münzer et les anabaptistes attendent une nouvelle Église, une Église johannite sans clergé, sans rites et sans édifices du culte car, comme Jean l'avait annoncé, « on n'adorera plus Dieu dans les temples ni sur les hauts lieux » ; après l'Église du Père et celle du Fils, ce serait celle du Saint-Esprit.

Cette Église n'existe pas encore car son avènement doit coïncider avec celui du royaume dans les nouveaux cieux et sur la nouvelle terre qui renaîtront de la catastrophe cosmique annoncée, elle aussi, par Jean. Les tenants de la troisième révélation doivent donc, d'une part l'imaginer dans une tension mystique peuplée de théophanie

## Thomas Münzer et Jean de Leyde

et de prodiges occultistes, d'autre part s'efforcer, au présent, d'en préfigurer les contours en instaurant un Ordre social à la fois temporel et spirituel conforme à l'image qu'ils se forment du royaume, et qui est celle d'une Nouvelle Arcadie : ce n'est point un hasard si l'on trouve pour la première fois l'énigmatique locution *Et in Arcadia ego*<sup>1</sup> sous un portrait de Jean de Leyde. Or, comme le souligne L.-G. Walter, « Cette voie conduit infailliblement à la reconnaissance d'une dictature illimitée des pauvres où tout pouvoir doit être remis entre leurs mains<sup>2</sup> ».

Pour l'Église réformée, ce communisme du Saint-Esprit ne pouvait être qu'une hérésie, et pour celle de Rome qu'une hérésie dans l'hérésie.

Celle-ci avait la peau dure puisqu'on trouvait encore des anabaptistes en Europe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Fidèles comme leurs ancêtres au baptême des adultes, ils s'en distinguaient néanmoins par leur attitude non violente qui, au demeurant, ne les empêchait nullement de sympathiser avec les idées révolutionnaires. En France, en 1792, les anabaptistes écrivirent à la Convention pour exprimer leur fidélité à la République et annoncer qu'ils étaient prêts à la soutenir contre les armées étrangères, à condition d'être affectés à des tâches qui ne les exposeraient pas à tuer, ce que leurs convictions n'admettaient pas. La Convention fit droit à leur demande.

---

1. Moi aussi (j'ai été) en Arcadie.

2. Thomas Münzer, Paris, 1927, p. 359.

## Chapitre VII

### Campanella invente le Roi-Soleil

En l'an 1637, la reine de France Anne d'Autriche se trouve dans une situation plus difficile que jamais. Elle est la fille du roi d'Espagne Philippe III, et Richelieu — qui d'ailleurs avait désapprouvé ses épousailles négociées par Concini<sup>1</sup> — s'est toujours méfié de l'influence que pouvait garder sur elle sa famille. Déjà en 1626 elle s'était compromise dans la conspiration de Chalais<sup>2</sup> et son époux Louis XIII l'avait éloignée de la cour en l'invitant fermement à se retirer dans l'abbaye du Val-de-Grâce qu'elle avait elle-même fondée et où elle s'était fait aménager un modeste logis de deux pièces ; elle s'y était trouvée pendant quelque temps isolée et comme prisonnière. Pourtant, elle dut trouver quelque agrément ou quelque commodité dans cette retraite forcée puisqu'elle conserva par la suite l'habitude de s'y rendre deux fois la semaine, partageant le frugal repas des moniales bénédictines.

Mais le Val-de-Grâce ne servait pas seulement à ses exercices de piété : c'était aussi l'asile discret où elle entretenait une correspondance clandestine non seulement avec sa famille mais encore avec la cour d'Angleterre et la maison de Lorraine<sup>3</sup>. Hélas pour elle,

---

1. L'Italien Concino Concini, favori de Marie de Médicis et éminence grise de celle-ci prit le contre-pied de la politique du roi Henri IV en traitant avec l'Autriche. Détesté du peuple pour s'être scandaleusement enrichi, il fut assassiné en 1615.

2. Henri de Talleyrand, comte de Chalais (1599-1626), favori de Louis XIII, ourdit avec Anne d'Autriche et Gaston d'Orléans, frère du roi, une conspiration contre Richelieu qui lui valut d'être arrêté, jugé et décapité.

3. Pendant les guerres de Religion, Henri de Lorraine, duc de Guise, chef de la Sainte Ligue catholique, à la solde de l'Espagne, avait conspiré contre Henri III.



## *Campanella invente le Roi-Soleil*

Richelieu, toujours admirablement renseigné, en eut vent. Il n'hésita pas à ordonner au chancelier Séguier de faire perquisitionner dans l'abbaye, en fouillant toutes les cellules des religieuses et les appartements de la reine. Le cardinal-dictateur savait se faire obéir mais avait compté sans l'estime que Séguier portait à Anne d'Autriche<sup>1</sup> : celle-ci ayant été discrètement avertie, la perquisition ne livra aucun document compromettant, tout juste des lettres anodines. Pourtant ni le cardinal ni le roi ne furent convaincus que l'activité épistolaire d'Anne se limitait à celles-ci : la reine fut contrainte à signer un procès-verbal humiliant dans lequel elle avouait entretenir une correspondance secrète. De plus, on ne fit rien pour éviter que l'affaire fût connue du public.

Après cet esclandre, la position d'Anne est telle qu'elle peut craindre d'être répudiée sans ambages. Seule la naissance d'un fils pourrait lui épargner cet affront et la faire rentrer en grâce auprès de Richelieu. En effet, le cardinal n'envisage pas sans inquiétude la succession de Louis XIII : si celui-ci meurt sans héritier mâle, la couronne reviendrait à son frère Gaston d'Orléans ; or, ce dernier, conspirateur récidiviste et maladroit, faible de caractère et d'esprit versatile, n'a — pas plus que Louis du reste — aucune des qualités qui font les bons rois<sup>2</sup>.

Le hic, c'est que la naissance d'un Dauphin, ou même d'une Dauphine, est fort improbable. Après vingt-deux ans de mariage, le couple royal est resté désespérément stérile, ce qui n'est nullement étonnant car il est notoire que Louis XIII néglige complètement d'accomplir ce qu'il est convenu d'appeler son devoir conjugal.

Néanmoins, le 5 septembre 1638, Anne d'Autriche met au monde

---

1. Pierre Séguier (1588-1672), chancelier de France, fera plus tard casser le testament de Louis XIII pour donner la régence à Anne d'Autriche.

2. De Gaston d'Orléans (1608-1660) le cardinal de Retz a pu écrire : « Il entra dans toutes les affaires parce qu'il n'avait pas la force de résister à ceux qui l'entraînaient et il en sortit toujours avec honte parce qu'il n'avait pas le courage de les soutenir. » Il participa avec Anne d'Autriche et d'Ornano à la conspiration de Chalais, avec Marie de Médicis et Marillac à celle qui aboutit à la fameuse journée des Dupes, à la révolte du duc de Montmorency, etc. Lors de la conspiration de Cinq-Mars, à laquelle il avait pris une part active, sa conduite fut particulièrement odieuse : le traité qu'il avait conclu à cette occasion avec l'Espagne ayant été jeté au feu, il ne subsistait aucune preuve du complot : c'est uniquement sur ses dénonciations que Cinq-Mars fut exécuté.

## *L'occultisme dans la politique*

un fils qui reçoit les prénoms de Louis-Dieudonné : c'est le futur Louis XIV.

On répand aussitôt dans le public le récit merveilleux des circonstances auxquelles on doit cette naissance inespérée. Neuf mois auparavant, explique-t-on, la reine avait fait un vœu : elle avait promis à Dieu, s'il lui accordait un fils, d'élever une église magnifique et le Ciel n'avait pas tardé à l'exaucer. On ajoute qu'un jour, le roi s'était rendu à Paris, comptant rentrer le soir même à Versailles où il résidait habituellement<sup>1</sup>, il fut surpris par un orage épouvantable qui lui barrait les routes du retour. Force lui avait donc été de passer la nuit au Louvre. Mais le Louvre, que le roi Henri IV avait décidé d'agrandir, était encore en travaux et n'était qu'un immense chantier. Personne ne s'attendait à y recevoir le roi et on n'avait pu faire mieux que le loger dans la chambre de la reine, de sorte qu'ils avaient tous deux couché dans le même lit, ce qui n'était guère dans leurs habitudes. C'est à la suite de cette unique rencontre que la reine s'était trouvée enceinte. Si Chateaubriand n'avait pas vécu deux siècles plus tard, c'eût été le moment de s'écrier avec lui : « Levez-vous, orage désiré ! » Louis XIII apporta publiquement sa caution à cette version miraculeuse : dès le 10 septembre 1638 il consacra le royaume à la Vierge Marie, bien placée en matière de conception prodigieuse, dont l'intercession aurait obtenu cette grâce. Mais tout le monde ne fut pas convaincu, loin de là.

Anne d'Autriche mit plus de temps à s'acquitter de son vœu que le ciel n'en avait mis à l'exaucer : ce fut seulement en 1645, après la mort de Richelieu et de Louis XIII que, devenue régente, elle fit poser la première pierre de l'église du Val-de-Grâce par l'enfant du miracle lui-même. Achievé en 1665, l'édifice porte à son fronton la dédicace JESUS NASCENTI VIRGINIQUE MATRI<sup>2</sup> qui rappelle, peut-être avec un brin d'ironie, l'événement qui donna lieu à sa construction. Le dôme haut de quarante mètres, imité de celui de Saint-Pierre de Rome, fit l'admiration des Parisiens, A l'intérieur, la coupole est ornée d'une fresque de Mignard montrant Anne d'Autriche, accompagnée de sainte Anne et guidée par saint Louis, offrant à Dieu la maquette de son église, image bien significative car, quoi qu'elle ait fait pour que naisse un Dauphin, la reine a rendu un immense

---

1. Le palais de Versailles n'était, bien sûr, pas encore construit mais les rois avaient dans cette ville une résidence.

2. « A Jésus naissant et à sa mère Vierge. »

## *Campanella invente le Roi-Soleil*

service à la continuité de la monarchie française. En effet, outre tout ce qu'on pouvait lui reprocher, Gaston d'Orléans mourut en 1660 en ne laissant que des filles ; si la naissance de Louis XIV ne l'eût empêché de monter sur le trône, sa mort eût donc posé un problème dynastique difficile à résoudre.

Passé la tempête de la Fronde, il semble bien que la légitimité de Louis XIV ait été généralement acceptée et, s'il est vrai que la mettre en doute revenait à exposer sa tête pour crime de lèse-majesté, il ne l'est pas moins que les sceptiques eux-mêmes restaient silencieux par crainte de provoquer de nouveaux déchirements néfastes pour le pays. De toute façon, jusqu'aux dernières années, bien malheureuses de son règne, le prestige de ce roi, en France et à l'étranger, fut tel qu'il éclipsait les doutes.

Pourtant, certains ne désarmèrent pas, tel le poète burlesque Claude Lepetit que n'impressionnaient nullement les splendeurs du Val-de-Grâce :

*Ce dôme avec cette coupole  
S'élevant bien haut dans les cieux  
Pense-t-il nous crever les yeux ?  
La mama de notre Louis  
Veut par des excès inouïs  
Immortaliser ses sottises.  
On ne perd point sa renommée  
Dans de si pieuses amours.  
L'Église l'a toujours aimée,  
Elle la veut aimer toujours.*

Allusion à peine déguisée, car on attribuait souvent la paternité à Richelieu, ce qui n'est guère vraisemblable compte tenu de la persistante hostilité mutuelle qui opposa jusqu'à la fin le cardinal et la reine, ou bien à Mazarin, ce qui est plus admissible car Anne témoigna toujours d'un sentiment tendre envers lui puis, devenue veuve, entretenait avec lui une liaison assez notoire.

Lepetit était un insolent et un médisant professionnel mais un auteur, resté anonyme, exprimera la même opinion dans un livre publié à Londres peu de temps après la mort de la reine et intitulé *les Amours d'Anne d'Autriche* : « Il faut, écrit-il, une effronterie extrême pour prétendre que la naissance du Dauphin soit la production du prince qui passe pour en être le père... Les barricades de Paris et la

## *L'occultisme dans la politique*

formidable révolte qui se fit contre Louis XIV à son avènement publièrent si hautement sa naissance illégitime que tout le monde en parlait. » « La froideur reconnue de Louis XIII », pour s'exprimer comme cet auteur, rendait ce soupçon vraisemblable, sans impliquer nécessairement qu'il fût incapable d'engendrer, mais un fait étrange donna plus tard à penser qu'il en était physiologiquement empêché.

En 1679, un certain Marc de La Morelhie fut arrêté, mis au secret et disparut pour toujours sans qu'on sache s'il finit ses jours en prison ou s'il fut expédié *ad patres*. Or cet homme était le gendre du médecin d'Anne d'Autriche, Pardoux-Gondinet, et il avait trouvé dans les papiers de son beau-père un rapport secret des médecins qui avaient autopsié Louis XIII selon lequel ce roi souffrait d'une malformation qui lui interdisait d'être père. Stupéfait de sa découverte, La Morelhie remit naïvement ce rapport au lieutenant général de police La Reynie et ce fut ce qui provoqua sa perte <sup>1</sup>.

Lors de la naissance du futur Louis XIV au château de Saint-Germain-en-Laye, un dispositif avait été prévu pour que l'instant où l'enfant pousserait son premier cri fût immédiatement transmis depuis la chambre de la reine jusqu'à la terrasse sur laquelle un astrologue était posté, afin que celui-ci pût aussitôt déterminer la position exacte du Soleil et dresser l'horoscope du nouveau-né avec la plus grande précision. La configuration astrale fut reproduite sur une médaille d'or spécialement frappée qui porte en son centre l'inscription latine *Ortus Solis Gallici*<sup>2</sup> surmontant un quadriges conduit par une Victoire ailée qui tend une couronne de laurier à l'enfant assis à l'arrière du char, la tête nimbée d'une auréole rayonnante et tenant d'une main l'extrémité des rênes curieusement disposée en forme de « nœud d'Isis », symbole d'immortalité. Sous cette image, la date de naissance avec une rare précision : « Le 5 septembre 1638 à onze heures vingt-deux minutes du matin. »

La configuration est brillante : le Soleil est très proche de la culmination, au milieu du ciel ; le secteur zodiacal valorisé par la présence de deux astres, Vénus et Lune, en conjonction ; Jupiter en Scorpion à l'ascendant. Il est singulier de constater que ces facteurs très puissants se retrouvent dans l'horoscope de Napoléon.

---

1. Sur cette affaire, voir Georges Lenôtre, *De Belzébuth à Louis XVII* ; et Vernaudeau, *le Médecin de la reine*.

2. « Naissance du Soleil des Gaulois. »

## *Campanella invente le Roi-Soleil*

On retrouve l'aigle jupitérien et le lion solaire qui dominent cet horoscope dans deux groupes se trouvant à droite et à gauche de la grille d'entrée du palais de Versailles. On explique généralement que ces deux animaux emblématiques représentent par allégorie les victoires de Louis XIV sur l'Empire (l'aigle) et sur l'Espagne (le lion), mais René Alleau a montré pourquoi cette interprétation est irrecevable<sup>1</sup>. Comme dans l'horoscope du roi, ils signifient l'autorité naturelle conférée par le courage (le lion) et la supériorité de l'esprit (l'aigle).

Morin de Villefranche, praticien très estimé, était alors l'astrologue officiel de la cour (il sera, du reste, le dernier à exercer cette charge) et le conseiller de Richelieu. Pourtant Anne d'Autriche, désireuse de savoir quel avenir était réservé à son fils, ne se contenta pas de son horoscope et voulut le faire recouper par une autre méthode. Pour cela, elle souhaite faire appel à Tommaso Campanella, qui résidait depuis quelques années à Paris où il jouissait d'une grande considération auprès des lettrés et des savants, comme philosophe et comme expert en prévisions. Richelieu lui transmet la demande de la reine. Campanella, qui était grandement son obligé, ne put refuser mais il semble bien qu'il ait accepté sans enthousiasme cette consultation particulière. Il vint donc à Saint-Germain-en-Laye, fit mettre l'enfant tout nu, l'examina longuement et avec attention, puis se retira sans rien dire<sup>2</sup>. Le temps passa, la reine s'impatiait, Richelieu relança impérativement Campanella qui revint, examina de nouveau l'enfant tout nu et finit par livrer son jugement. Jugement bref, qui ne péchait point par excès de louange, mais qui se trouvera assez bien vérifié pour mériter qu'on le cite ici : « Cet enfant sera luxurieux comme Henri IV et très fier. Il régnera longtemps mais difficilement, avec bonheur cependant. Il finira malheureux et à la fin, il y aura grande confusion dans la religion et le pouvoir ».

Peu de temps après, Campanella termina sa vie aventureuse et laborieuse dans la cellule qu'il occupait au couvent des Dominicains de la rue Saint-Honoré. Il s'était aperçu qu'une fâcheuse

---

1. René Alleau, *Guide de Versailles mystérieux*, Tchou, 1966, p. 152.

2. Cet examen, destiné à repérer sur le corps les « signatures astrales » en vertu de la loi des correspondances, était en honneur à l'époque. Nostradamus l'avait lui aussi pratiqué, non sans succès, sur les enfants de Catherine de Médicis.

## *L'occultisme dans la politique*

configuration astrale le menaçait de mort à brève échéance mais, ainsi qu'il l'avait lui-même écrit<sup>1</sup>, il pensait que de telles influences néfastes peuvent être écartées au niveau même où elles se manifestent et qui est celui des symboles, ni plus ni moins. Il organisa donc autour de lui tout un dispositif : cinq torches représentant les cinq planètes connues à l'époque et deux flambeaux représentant respectivement les deux luminaires — le Soleil et la Lune — furent agencés de manière à représenter une configuration astrale favorable. Il fit brûler des plantes aromatiques, le laurier solaire et le myrte vénusien, arrosa le plancher de vinaigre parfumé à la rose, fleur elle aussi vénusienne, posa des tentures blanches et des plantes vertes, fit jouer des musiques douces et plaisantes, disposer des pierres en correspondance avec des astres bénéfiques et s'entretint autant qu'il le put avec des amis qui ne manquèrent pas de lui rendre visite. Ce dernier acte d'une magie naturelle dont il était féru ne put éloigner la mort — il avait soixante et onze ans — mais la lui rendit plus douce. Il s'éteignit très pieusement le 21 mai 1639 ; on l'enterra le lendemain et le cortège fut suivi par un grand nombre d'érudits, d'hommes de science et de courtisans.

Tommaso Campanella, tout comme Joachim de Flore, était né en Calabre, à Stilo, en 1568, d'une famille pauvre et illettrée ; son père était cordonnier. A quatorze ans, il entra chez les Dominicains de Cozensa et se fit vite remarquer par sa vive intelligence, son esprit curieux de tout et un don particulier pour la controverse qui ne tarda pas à lui susciter des ennemis parmi ceux qu'il dominait dans la discussion.

En 1588, il rencontra deux personnages qui eurent sur lui une grande influence : un astrologue juif nommé Abraham, qu'on disait magicien, et le philosophe Telesio<sup>2</sup>, adversaire résolu de la scolastique — cette fille bâtarde d'Aristote — et précurseur méconnu de Francis Bacon.

On ne sait pourquoi, Campanella s'attira des inimitiés féroces,

---

1. Au livre VII, chapitre IV de ses *Astrologica*.

2. Bernardino Telesio, né à Cozensa en 1508 dans une famille illustre. Mal satisfait de la physique enseignée de son temps d'après Aristote, à laquelle il reprochait de négliger l'observation et l'expérience au profit de la pure spéculation, il eut l'ambition de fonder une véritable science de la nature. Il fut, dit Bacon, « le premier des Modernes. »

## *Campanella invente le Roi-Soleil*

fut en butte à toutes sortes d'accusations souvent absurdes mais si venimeuses qu'elles l'obligèrent à mener une vie errante. En 1591, on lui intenta un procès pour hérésie et pour magie. L'étendue de ses connaissances étonnait ; aussi prétendit-on qu'elles lui avaient été communiquées par des esprits avec lesquels il était en relations magiques. Acquitté, il se rendit à Rome en passant par Padoue où il rencontra Galilée, et par Bologne où on lui vola ses manuscrits pour les remettre à l'Inquisition. En 1593, on l'emprisonna de nouveau ; le chef d'accusation était effarant : il aurait violé le supérieur général des Dominicains ! Il est de nouveau acquitté et relâché.

Pour peu de temps : on l'arrêta une troisième fois sous prétexte qu'il était l'auteur du fameux *Traité des trois imposteurs*<sup>1</sup>. Il démontra que cet écrit était déjà connu quarante ans avant sa naissance, mais ses accusateurs ainsi confondus changèrent leurs batteries et lui reprochèrent d'avoir osé discuter avec un hérétique et d'avoir soutenu la théorie hérétique de l'âme des choses dans son livre *De sensitive rerum facultatis*. Troisième acquittement, mais Campanella n'en passa pas moins plusieurs mois dans les prisons romaines du Saint-Office.

En 1598, notre homme rentra dans sa province natale. La Calabre — tout comme la Sicile — était alors sous domination espagnole. Le peuple misérable, opprimé par une administration corrompue, laissé sans défense contre les pirates barbaresques qui désolaient les côtes, grondait contre le joug étranger. Campanella observa des signes dans le ciel ; une grande conjonction d'astres est attendue pour le jour de Noël 1603 ; il crut qu'elle annonçait la fin des temps. Mais auparavant doit nécessairement advenir le royaume messianique promis par l'Apocalypse, assurant paix, concorde et justice sur terre, et il lui vint l'idée que c'est en Calabre, le pays où Joachim de Flore avait jadis annoncé le règne de l'Esprit et proclamé l'Évangile éternel, que devait naître la première vraie cité de Dieu, modèle d'une organisation sociale nouvelle dont l'exemple, gagnant de proche en proche, sera suivi dans le monde entier.

Mais tandis que Joachim était resté un pur spéculatif envisageant l'avènement messianique comme une transmutation d'Ordre spirituel, un nouveau stade de la révélation engendrant une nouvelle

---

1. Le *Traité des trois imposteurs* (Moïse, Jésus, et Mahomet, est un brûlot anonyme qui circula du xvi<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle. Il fut aussi attribué à d'Holbach (1723-1789), ce qui est particulièrement absurde.

## *L'occultisme dans la politique*

Église, Campanella, lui, animé par un ardent besoin d'action et de réalisation concrète, est indigné par ce qu'il voit dans sa Calabre : la tyrannie, la détresse du peuple, le luxe effréné des grands.

Il n'est pas sûr qu'il ait été l'initiateur et le dirigeant du plan visant à libérer le pays, mais il est indiscutable qu'il en fut l'inspirateur et qu'il se jeta dans l'action avec enthousiasme. « Nous étions dans les ténèbres, écrit-il. Les uns dormaient dans l'ignorance, les autres qui veillaient s'emparaient des honneurs, des biens, du sang, se faisaient les maris de tout sexe et tournaient en dérision la foule des affligés : j'allumai le flambeau. »

Quelques amis, quelques patriotes furent enthousiasmés par ses prédictions ; ils recrutèrent sans difficulté une petite troupe parmi les paysans pauvres et le clergé. Bandits de grand chemin, moines débauchés, prétendront plus tard les autorités comme c'était — et comme c'est toujours — leur habitude quand leur pouvoir a été menacé. Toujours est-il que Campanella et ses compagnons échaudèrent un projet d'insurrection que les Turcs, ayant été contactés, jugèrent assez sérieux pour promettre leur appui.

La-dessus, une comète apparut, la terre trembla à Messine et à Reggio de Calabre : c'étaient les signes qu'attendaient les conjurés. D'ailleurs, n'était-on pas en l'an 1600 ? Or, explique Campanella, cette année-là est un « nœud des temps » car  $1600 = 1 + 6 + 0 + 0 = 7$ , et c'est sous l'influence du nombre 7 que périssent les empires. C'était donc le juste moment pour passer à l'action et, le 3 septembre, le prophète, muni de ces solides arguments, lança l'appel aux armes sur la montagne de Stilo. Hélas, ni la comète, ni les séismes, ni ces mirobolants calculs n'empêchèrent une dénonciation ; le vice-roi envoya aussitôt des troupes qui raflèrent nombre de conjurés. Campanella réussit à s'échapper, mais pas pour longtemps : dès le 6 il fut capturé à son tour. Les Turcs furent fidèles au rendez-vous mais, ne voyant venir personne, firent demi-tour, toutes voies dehors.

Emprisonné à Squilace puis à Naples, le prophète devait passer vingt-sept années dans les prisons du Saint-Office. On lui fit un double procès, l'un pour hérésie qui fit long feu, l'autre politique. Il montra une fermeté indomptable : soumis à quatre reprises à la torture, la dernière fois, en 1601, pendant trente-six heures et perdant des litres de sang, il simula la folie et on ne put rien tirer de lui. Ce n'était pas seulement courage mais aussi claire intelligence car, selon la législation inquisitoriale, l'aveu était la preuve



## *Campanella invente le Roi-Soleil*

suprême ; celui qui cédait sous la torture était proclamé coupable, celui qui refusait d'avouer tenu pour innocent. Innocent, donc (juridiquement parlant) il échappa à la peine capitale mais n'en fut pas moins condamné à la détention perpétuelle. Il en profita pour écrire en prison la majorité de son œuvre, qui aligne une soixantaine de volumes, sans compter de très beaux poèmes.

En 1629, il fut gracié par le pape Urbain VIII, violemment hostile à l'Espagne, qui lui accorda même une pension. Il vint à Rome et réussit à faire imprimer certains de ses livres, mais son indépendance d'esprit le plaça une fois de plus en situation dangereuse car il prit en 1633 la défense de Galilée, ce pourquoi le cardinal Barberini, secrétaire d'État du Vatican, menaça de le faire une fois encore inculper. De surcroît, l'un de ses disciples napolitains, Pignatelli, fut impliqué dans une nouvelle conspiration contre l'Espagne.

Ce fut l'ambassadeur de France à Rome, le comte de Noailles, qui le tira de ces mauvais pas : sous un faux nom et sous le déguisement d'un franciscain, Campanella partit donc pour la France où sa renommée était grande dans les milieux intellectuels. Il passa quelques mois en Provence chez le mécène Nicolas de Peiresc<sup>1</sup> et se fixa à Paris où il connut enfin, protégé par Richelieu, quelques années heureuses.

Campanella est surtout connu comme l'un des premiers promoteurs du socialisme utopique, avec ses contemporains le Hollandais Érasme et l'Anglais Thomas More. Dès 1602, dans sa geôle napolitaine, il avait écrit *la Cité du Soleil*, décrivant la société idéale telle qu'il l'imaginait. Dans sa philosophie, il opposait l'être et le néant, le premier caractérisé par la puissance, la sagesse et l'amour, le second par l'impuissance, l'ignorance et la haine. Selon lui, la société de son temps était dominée par ces trois caractéristiques négatives, et il était urgent de la transformer radicalement en s'inspirant du christianisme primitif. Dans sa Cité du soleil, tout est commun, les biens, les femmes et les enfants, afin de détruire l'esprit égoïste de propriété. Tous les enfants doivent être instruits

---

1. Nicolas de Peiresc (1580-1637), conseiller au parlement d'Aix, consacra une grande partie de ses revenus à éditer des livres rares, à aider érudits et savants et à importer des animaux et des plantes exotiques, notamment les chats persans et les lauriers-roses. Il fut le premier à dire que les ossements fossiles qu'on prenait pour les restes de géants provenaient d'espèces disparues.

## *L'occultisme dans la politique*

dans tous les arts et tous les métiers pour supprimer les germes de l'inégalité sociale ; tournant le dos à la scolastique, les sciences y reposent sur l'observation et l'expérimentation. Les dirigeants sont à la fois des prêtres et des savants ; la vie des citoyens, minutieusement réglementée, est de type conventuel.

Comme l'a écrit Émile Dermenghem, « c'est sur la pierre philosophale que compte Campanella pour assurer la prospérité de l'État<sup>1</sup>. » Mais s'il pousse parfois son utopie jusqu'à des conséquences absurdes, il ne la tient nullement pour un simple jeu de l'esprit : c'est même dans le but de la mettre en œuvre qu'il mena son action politique et passa la moitié de sa vie en prison. On peut d'ailleurs penser que l'irréalisme de *la Cité du Soleil* s'explique en grande partie par les conditions d'isolement carcéral dans lesquelles elle fut écrite.

Campanella, très impressionné par la découverte des Amériques, pense que celle-ci annonce l'unification de la planète, et donc que son utopie a une vocation universelle. Mais, plus profondément, cette conviction repose sur sa vision millénariste de l'histoire. Comme Joachim de Flore, il croit que le développement de l'espèce humaine est sur le point d'entrer dans une nouvelle phase dont le terme sera le règne messianique promis par l'Apocalypse de Jean. Or, pour que ce règne arrive, il faut que l'humanité surmonte ses divisions, ne forme qu'un seul peuple, n'observe qu'une seule loi, religieuse et civile. Et il pense, après d'autres, que cette tâche immense de rassemblement sera confiée par la Providence au Grand Monarque de la fin des temps. Ce personnage mythique, équivalent occidental du Roi du Monde, occupera une grande place dans les visions politico-occultistes, du Moyen Age jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais si « les temps sont proches », il importe au plus haut point de discerner dans quel personnage existant le Grand Monarque doit s'incarner. Cette quête anxieuse hanta les dernières années de Campanella, et il fut persuadé de pouvoir mettre un nom sur cet archétype.

La dernière œuvre de Campanella est un singulier poème inspiré par la naissance du futur Louis XIV. Il est significativement intitulé

---

1. E. Dermenghem, *Thomas More et les Utopistes de la Renaissance*, Paris, Plon, 1927, p.151.

## *Campanella invente le Roi-Soleil*

*Ecloga in portentosam Delphini nativitatem*, c'est-à-dire *Églogue sur la naissance prodigieuse du Dauphin*.

Mais attention : le mot « églogue » ne doit pas être pris ici dans le sens littéral de « petit poème pastoral » que lui donnent les dictionnaires. Il fait allusion à la quatrième églogue de Virgile qui annonce le retour de l'âge d'or, et dans laquelle certains commentateurs modernes, comme Jérôme Carcopino, ont cru discerner un pressentiment de l'ère chrétienne<sup>1</sup>. Et si le mot latin *portentosus* se traduit bien par « prodigieux », n'allons surtout pas croire que l'austère moine dominicain qu'était Campanella faisait référence aux secrets d'alcôve d'Anne d'Autriche. Il parle d'un prodige au sens le plus profond du terme, bien au-delà même de la grâce insigne qui, selon la version officielle, aurait été accordée au couple royal. Les circonstances inopinées, étonnantes, qui ont entouré la naissance du Dauphin sont pour lui un signe prophétique et assignent au nouveau-né un rôle particulier dans les desseins de la Providence : à ses yeux, c'est cet enfant qui doit être le Grand Monarque de la fin des temps, appelé à faire régner paix, concorde et justice sur notre planète pour préparer l'avènement messianique.

Le jour de la naissance de Louis, le Soleil s'est approché de la Terre jusqu'à une distance de cinquante cinq mille lieues, c'est un signe : l'enfant sera vraiment le Roi-Soleil qui donnera vie à l'utopique Cité du Soleil. Puisqu'il est promis à cette prodigieuse destinée, qu'il ait été conçu en justes noces ou qu'il soit le fruit d'un adultère n'a pas la moindre importance.

A vrai dire, les tenants de l'occultisme politique avaient déjà proposé, et depuis longtemps, divers candidats au rôle, fussent-ils morts car, au besoin, ils ressusciteraient à la fin des temps pour réunir sous leur sceptre l'Europe entière, voire tout le monde connu. Trois prophétismes — royal, impérial et pontifical — étant en rivalité politique, on désigna successivement Clovis, Charlemagne, Frédéric Barberousse, Frédéric II de Hohenstaufen, Charles Quint et le dernier pape, Pierre Romain qu'on attend encore. De saint Rémy à Nostradamus, en passant par saint Césaire d'Arles, Raban Maur, saint Malachie et bien d'autres dont les vaticinations sont le plus souvent apocryphes, les prophètes du Grand Monarque ne manquèrent pas et, si nos calculs sont exacts, Campanella fut le vingt-sixième.

---

1. *Le Mystère de la quatrième églogue*, Paris, 1943.

## *L'occultisme dans la politique*

Le jugement équilibré mais laconique que l'auteur de la *Cité du Soleil* avait porté en examinant le petit Dauphin tout nu ne laissait pas entièrement prévoir le prophétisme exalté de l'*Églogue*. Cette relative contradiction peut néanmoins s'expliquer.

Tout d'abord Campanella, dans sa prime jeunesse, avait cru voir dans Philippe II d'Espagne le monarque fédérateur de ses rêves<sup>1</sup> avant de se révolter contre le joug cruel que faisait peser son successeur sur la Calabre. Cette amère expérience lui fut insupportable, et il lui fallait bien reporter sur un autre prince son espérance messianique. Ensuite, de l'examen de l'enfant à l'*Églogue* il franchit le grand pas qui sépare une simple consultation — donnée, du reste, d'assez mauvaise grâce — à la personnalisation d'un principe quasi métaphysique. Enfin, il ne vécut pas assez longtemps pour voir régner Louis XIV, avec sa grandeur mais aussi ses traits profondément négatifs. A cet égard, il est à remarquer que l'abbé de Saint-Pierre (1658-1743), bien qu'il fût l'auteur d'un *Projet de paix universelle* et d'une *Polysynodie* où l'on retrouve une vision sociale proche de celle du dominicain calabrais, jugea de manière fort sévère la politique du Roi-Soleil.

Il faut bien comprendre que Campanella, rêveur héroïque, né dans la misère et sauvé de la mort dans son enfance par une simple guérisseuse de campagne, meurtri par le sort fait aux humbles et aux opprimés, passa sa vie à attendre l'accomplissement des Écritures qui effacerait des siècles de peines et de servitude. Il l'espérait avec tant d'ardeur qu'il crut tout proche ce moment que l'espèce humaine attend encore. Peut-être, comme le juste Siméon dont parle l'Évangile de Luc et qui avait tenu dans ses bras l'Enfant Jésus, murmura-t-il à l'instant de sa mort paisible : « Maintenant, Seigneur, laissez partir votre serviteur en paix selon votre parole puisque mes yeux ont vu le salut que vous avez préparé à la face de tous les peuples, la lumière qui doit dissiper les ténèbres des nations. »

---

1. Voir son *Traité de la monarchie espagnole*.

## Chapitre VIII

### Contes et légendes : Saint-Germain et Cagliostro

Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, un homme fort singulier sillonne l'Europe, laissant derrière lui une traînée de mystère.

Il surgit brusquement d'on ne sait où, vit d'on ne sait quoi, agit on ne sait trop pour qui. Riche, portant de somptueux bijoux, menant grand train, il est de toutes les fêtes et de tous les banquets, y compris ceux que donnent les rois, mais il touche à peine aux mets les plus fins car il suit, dit-il, un régime qui lui assure — et c'est vrai — un air d'éternelle jeunesse. Très beau et fort bien fait, vêtu avec une grande élégance, il tourne la tête de toutes les femmes mais ne fait la cour à aucune, bien qu'il ne montre non plus nul penchant pour les hommes.

C'est un artiste de grand talent : musicien, il compose, joue à merveille du violon et du clavecin, étonne Rameau et Philidor ; peintre, ses tableaux sont admirés par Van Loo.

C'est aussi un savant, presque un magicien : chimiste, il découvre un procédé permettant de fixer les teintures, sait faire grossir les perles et disparaître les « crapauds », ces taches qui déparent parfois les pierres précieuses ; physicien, il tire l'énergie de la vapeur ; thérapeute, il guérit à l'occasion des épileptiques. Il dessine aussi les plans de nouveaux modèles de navires.

Il parle six langues : le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol et le portugais, sans qu'on puisse deviner quelle est sa nation ; il connaît sur le bout des doigts l'histoire universelle, peut parler d'Alexandre le Grand, de Charlemagne ou de Saladin comme s'il avait vécu dans leur intimité, et la politique européenne n'a pas de secrets pour lui.

Cet homme extraordinaire dont on ignore encore aujourd'hui les

## *L'occultisme dans la politique*

origines et le nom véritable, appelons-le par le nom sous lequel il se présentait : le comte de Saint-Germain et de Welldone.

Saint-Germain apparaît pour la première fois sous les traits d'un brillant officier guerroyant en 1740 contre l'Autriche dans les rangs des troupes françaises que commande le maréchal de Belle-Isle, Comte de Gisors. Celui-ci souffrait d'épouvantables rhumatismes : l'officier inconnu, qui parle avec un indéfinissable accent étranger, lui donne un remède qui le guérit. Petit-fils du célèbre surintendant Fouquet, coupable d'avoir détenu trop de secrets d'État, et que, pour ce motif, Louis XIV avait fait jeter en prison pour la vie, Belle-Isle était féru d'occultisme. « Il n'avait point dans la sorcellerie la foi naïve d'un homme sans instruction, écrit Pierre Lhermier, mais les pratiques merveilleuses auxquelles se livraient les illuminés et les souffleurs<sup>1</sup> avaient développé en lui une admiration profonde ; il était enclin à scruter les secrets de l'inconnu, c'était d'ailleurs chez lui un défaut de famille<sup>2</sup>. » Il n'est donc pas surprenant que le maréchal ait été séduit par l'officier-guérisseur, l'ait pris sous sa haute protection et l'ait ramené en France où il n'allait pas tarder à faire fureur.

A ce moment-là, Saint-Germain semble avoir une quarantaine d'années ; ses beaux yeux noirs ont un regard magnétique. L'encyclopédiste Grimm, ami de Diderot, constate : « Il sait beaucoup de chimie et d'histoire, comme peu de gens les ont apprises » ; et madame de Genlis note dans ses *Mémoires* : « Il accomplit tous les devoirs extérieurs de la religion chrétienne. » Le comte, qui a toutes les manières d'un grand seigneur, est vite admis à la cour, enthousiasme madame de Pompadour et ne tarde point à gagner la confiance et l'amitié de Louis XV qui ne supporte pas d'entendre la moindre critique à son propos.

Peu de temps après, Saint-Germain disparaît. Il est en réalité en Angleterre où il dresse, un quart de siècle avant Cugnot, les plans de la première voiture à vapeur et propose au gouvernement britannique ceux d'un navire destiné au transport de troupes.

Néanmoins, en 1744, il est arrêté à Londres car on le soupçonne d'espionnage. Robert Walpole, chancelier de l'Échiquier du roi George II, estime dans ses *Mémoires* qu'il complotait avec Charles

---

1. Autre nom donné aux alchimistes.

2. *Le comte de Saint-Germain rose-croix et diplomate*. Paris, 1943.

## *Saint-Germain et Cagliostro*

Édouard Stuart qui, réfugié en France, méditait de reconquérir le trône d'Angleterre sous le nom de Charles III.

Les Stuarts catholiques, rois d'Écosse et d'Angleterre depuis 1603 avaient été chassés par deux fois du trône, d'abord par le *Long Parliament* en 1649, puis en 1688 par la dynastie de Hanovre, souche des souverains britanniques actuels. En raison de sa rivalité avec l'Angleterre, la France n'avait cessé de soutenir les prétendants stuartistes. Il n'est pas inutile de souligner ici que cette querelle politique avait trouvé un écho retentissant au sein de la franc-maçonnerie où le rite écossais, d'origine stuartiste, importé en France par le chevalier Ramsay, entra durablement en concurrence avec la maçonnerie anglaise.

Faute de preuves, Saint-Germain dut être relâché. Il n'en est pas moins vrai que l'insurrection jacobite éclatait un an plus tard et que Charles Édouard Stuart entra à Édimbourg avant d'être contraint à rembarquer.

A la suite de cette affaire, Saint-Germain, de nouveau, s'éclipse. Cette fois, il fait un séjour aux Indes où les Anglais sont en train de supplanter la France qui occupait alors Calcutta. Il réapparaît à Paris en 1757 et s'installe rue de Richelieu dans un hôtel particulier, roulant carrosse, servi par une nuée de laquais. Il s'amuse à cultiver le mystère qui entoure sa personnalité et à intriguer tout le monde par ses manières, ses réponses évasives et, de temps en temps, par un coup d'éclat.

L'interroge-t-on sur ses origines ? Il se borne à répondre : « La seule chose que je puis vous dire, c'est qu'à sept ans j'errais avec mon gouverneur dans les forêts car ma tête était mise à prix. » Quand il évoque son enfance, il dit seulement : « La vie était belle là-bas. » Là-bas, mais où ? Mystère. Et il ajoute : « Des tapis recouvraient les terrasses, des roses s'écrasaient sous nos pas ; les fifres jouaient pour nous devant deux lignes de gardes ; l'or des manteaux s'irradiait sous le soleil. »

Voici vingt ans qu'il est venu pour la première fois en France et ceux qui l'ont connu à ce moment-là constatent avec étonnement qu'il n'a pas pris une ride. Du coup, certains fantasment, comme le grand musicien Rameau qui prétend l'avoir rencontré quarante ans plus tôt, paraissant alors cinquante ans, et qui le trouve rajeuni. Rameau, lui, a soixante-dix ans et sa mémoire n'est peut-être plus très fidèle. « S'il lui plaît de croire que j'ai cinq cents ans, dit en souriant Saint-Germain, c'est bien son droit. » Mais il poursuit aussitôt, jouant

## *L'occultisme dans la politique*

au sphinx : « Il est vrai que je suis infiniment plus vieux que je ne parais. » Et c'est exact ; il paraissait à cette époque la cinquantaine, mais on a calculé depuis lors qu'il approchait les quatre-vingts ans.

« Ce n'est qu'un habile mystificateur », affirment certains, par jalousie, dans l'espoir de le discréditer auprès du roi. Car Louis XV, qui n'est pourtant pas homme à s'en laisser conter et flaire à cent lieu les flatteurs intéressés, lui prodigue des marques tangibles de sa confiance : il met à sa disposition une aile du château de Chambord pour y installer son laboratoire de chimie et lui donne la somme énorme de 100 000 livres pour financer la fabrication en grand de ses teintures inaltérables.

Il est vrai que Saint-Germain lui avait fourni des preuves assez extraordinaires de ses talents, par exemple le jour où, le roi lui ayant confié un beau diamant malheureusement affligé d'un « crapaud », il lui avait rapporté la gemme débarrassée de sa tache et valant donc deux fois plus cher. Était-ce bien le même diamant ? objecteront les sceptiques, sans nous dire, au demeurant, d'où le comte aurait tiré le moyen de faire un tel cadeau à Louis XV.

Mais comment les détracteurs les plus impénitents auraient-ils pu expliquer la stupéfiante performance de Saint-Germain dans l'affaire Dumas ? En 1700, un magistrat parisien, le procureur Dumas, avait disparu un beau soir de sa maison, rue de l'Hirondelle, près de la Seine, et on ne l'avait jamais retrouvé. Comme l'homme passait pour se livrer à des expériences de magie, l'affaire avait fait grand bruit et Louis XV, qui n'avait alors que dix ans, en avait conservé une impression profonde. En 1750, il raconte l'histoire à Saint-Germain. « Si vous me donnez quelques instants, dit celui-ci, je puis vous livrer la clef de ce mystère. » Il se concentre, puis gribouille des calculs compliqués et annonce enfin que dans la maison du procureur une trappe mène de la chambre à une cave où l'on trouvera le corps de Dumas intact. Le magistrat, ajoute-t-il, est mort pour avoir absorbé un somnifère ou un poison. Le roi ordonne aussitôt au lieutenant de police Bertin de se rendre sur les lieux ; ils sont bien tels que Saint-Germain les a décrits et l'on découvre dans la cave le cadavre momifié de Dumas à côté d'une coupe portant des traces de poison. Le procès-verbal se trouve encore aujourd'hui dans les archives de la police. Ici, nulle mystification possible<sup>1</sup>.

---

1. Saint-Germain ne pouvait connaître la maison ni avoir assisté au suicide car en 1700 il n'était encore jamais venu en France. Les vrais phénomènes de voyance comme celui-ci sont aussi précis qu'ils sont rares.



## *Saint-Germain et Cagliostro*

Stupéfait, Louis XV demande alors au comte comment il a bien pu s'y prendre pour percer ce mystère. Il reçoit alors cette étrange réponse : « Sire, faites-vous Rose-Croix et je me hâterai de vous le dire. Mais pour l'instant je ne saurais le faire sans m'exposer aux plus graves dangers. »

Cette réponse de Saint-Germain ne doit pas, nous semble-t-il, être prise pour de la poudre aux yeux, même si l'on sait que la légende, et parfois le délire, s'en sont emparés pour bâtir autour du personnage un mythe extravagant. Nous allons donc tenter de l'élucider.

On a vu qu'en tant que famille spirituelle la Rose-Croix a des racines profondes et anciennes<sup>1</sup>. En revanche, c'est seulement en 1738 qu'un grade de chevalier Rose-Croix, inspiré par un christianisme ésotérique, apparaît dans la maçonnerie écossaise importée — et peut-être même créée — en France par le chevalier écossais Ramsay, catholique et précepteur des enfants Stuart. Dans le rite écossais, ce grade, décerné à des occultistes convaincus, était, comme le soulignait René Le Forestier<sup>2</sup>, le *nec plus ultra*.

Or on se souviendra que Saint-Germain observait scrupuleusement les pratiques chrétiennes, et qu'il fut accusé, non sans raisons, d'avoir soutenu la cause des Stuarts. Mais il faut aussi savoir qu'il fut en correspondance suivie avec Jean-Baptiste Willermoz, fondateur du système maçonnique occultiste des Chevaliers bienfaisants de la Cité sainte, et également que le ministre d'État de Saxe, Wurmb, maçon possédant le grade de Rose-Croix, fit venir le comte à Dresde, convaincu qu'il était l'un des supérieurs inconnus de la maçonnerie écossaise<sup>3</sup>.

Ajoutons encore ceci : le nom d'emprunt de comte de Saint-Germain et de Welldone ne semble pas avoir été choisi au hasard par notre héros. On sait que tout initié doit prendre un hiéronyme ou nom sacré symbolisant l'abandon de son identité profane et son accès à un état spirituel considéré comme supérieur ; il en est ainsi pour les papes au sein de l'Église catholique. Le titre de comte (du latin *comes*) veut dire, étymologiquement, « compagnon » et le mot

---

1. Voir Le Forestier, *op.cit.*, p. 556.

2. Voir ci-dessus, chapitre VII.

3. *La Franc-Maçonnerie templière et occultiste aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris-Louvain, 1970, 1101 pages, véritable monument d'érudition.

## *L'occultisme dans la politique*

« germain » (de l'allemand *Hermann*) signifie « frère. » Comte de Saint-Germain est donc l'exact synonyme de « compagnon de la sainte fraternité. » Quant à l'anglais *Welldone*, il se traduit mot à mot par « bienfait. » A qui sait entendre, l'hiéronyme du personnage révèle qu'il était un frère maçon, Chevalier bienfaisant.

Louis XV fut le créateur d'un service de renseignement intitulé le Secret du roi, et dont Gilles Perrault a écrit tout récemment l'histoire. C'était ce qu'on appellerait aujourd'hui un service parallèle placé sous la seule autorité du roi qui en recrutait lui-même les membres et qui lui permettait de passer par-dessus la tête de ses ministres et des services spéciaux officiels que certains de ceux-ci contrôlaient.

Le célèbre chevalier d'Éon en fit partie<sup>1</sup> ; le comte de Saint-Germain aussi. Appartenir à ce service n'était pas de tout repos, car non seulement il ne fallait à aucun prix laisser paraître sa qualité mais encore, si on était « grillé », il ne fallait attendre aucun soutien du monarque tenu, pour la sécurité de l'entreprise, à feindre d'ignorer son agent.

Il est plus que probable que Saint-Germain était déjà en mission pour Louis XV quand il intriguait en Angleterre en faveur des Stuarts, à l'abri de son affiliation maçonnique, mais ce qui est parfaitement avéré, c'est que le Secret du roi lui confia une négociation diplomatique d'un intérêt majeur pour la France.

Déclenchée en 1740 sous des prétextes juridiques tendant à empêcher Marie-Thérèse de Habsbourg de régner, la guerre de Succession d'Autriche avait réuni contre celle-ci une coalition hétéroclite comprenant notamment la France, l'Espagne, la Prusse, l'Angleterre, la Pologne, la Russie et la Hollande. Chacun des coalisés poursuivant ses objectifs propres, il y eut bientôt dans la guerre de Succession d'Autriche trois guerres distinctes : une guerre austro-prussienne, une guerre austro-espagnole et une guerre austro-anglo-française.

Ce n'est pas ici le lieu de narrer les péripéties, rebondissements

---

1. Charles Geneviève Louise Hercule chevalier de Beaumont d'Éon (1728-1810), malgré son aspect féminin, servit comme officier de dragons pendant la guerre de Sept Ans, mais c'est surtout comme agent secret de Louis XV chargé de délicates missions diplomatiques qu'il se distingua, se faisant passer tantôt pour une femme, tantôt pour l'homme qu'il était.

## *Saint-Germain et Cagliostro*

et retournements de cette situation enchevêtrée. Disons seulement qu'en 1748, après le traité d'Aix-la-Chapelle, la France, alliée de la Prusse, faisait face à l'Autriche, alliée de l'Angleterre mais qu'en 1756 il y eut un renversement des alliances, la France devenant l'alliée de l'Autriche et la Prusse celle de l'Angleterre.

Louis XV, jugeant à juste titre que l'Autriche, affaiblie par ses défaites précédentes, n'était plus dangereuse, avait beaucoup hésité avant de participer à cette guerre. Il penchait pour la neutralité et n'avait mis un doigt dans l'engrenage que sous la pression du parti anti-autrichien mené par le maréchal de Belle-Isle, protecteur de Saint-Germain, lequel ne partageait nullement la même opinion et pensait, en l'occurrence, comme le roi.

La volte-face diplomatique coûta cher ; la guerre contre la Prusse engloutit trente millions de livres. Comme on ne pouvait pas se battre sur deux fronts, Louis XV songea à négocier avec l'Angleterre. Négociation fort difficile, d'une part parce que la France, ayant perdu l'Inde et à la veille de perdre le Canada, l'abordait en position de faiblesse ; d'autre part parce que le duc de Choiseul, ministre des Affaires étrangères, ne voulait pas en entendre parler.

Le roi confia cette tâche délicate au comte de Saint-Germain que certains ministres eux-mêmes, selon les rapports des ambassadeurs étrangers, venaient parfois consulter. Sous prétexte d'expériences alchimiques et de consultation des esprits, il y eut plusieurs conciliabules politiques entre Louis XV, la Pompadour et Saint-Germain à Versailles. En 1760, le comte partit donc pour les Pays-Bas avec une double mission : obtenir du gouvernement hollandais, au sein duquel il comptait des amis, un prêt de 30 millions de livres, l'équivalent de ce qu'avait coûté la guerre contre la Prusse ; prendre contact avec les Anglais en vue d'une paix de compromis. Il apportait avec lui un blanc-seing, signé non pas, bien sûr, du roi puisque le Secret n'avait aucune existence officielle, mais du ministre de la guerre qui n'était autre que le maréchal de Belle-Isle.

Le comte mena brillamment à bien la première négociation et la seconde était en très bonne voie, trop bonne même, car Choiseul décida de la contrer en n'hésitant pas sur le choix des moyens.

« Choiseul, écrit Pierre Lhermier, se doutait bien que Saint-Germain ne passait pas toutes ses nuits à pratiquer la magie ; certains bruits lui affirmaient que le comte était de plus en plus souvent

## *L'occultisme dans la politique*

employé au Secret du roi. » Son premier objectif fut donc de discréditer Saint-Germain. Il fit d'abord courir la rumeur qu'il était roturier et, de plus fils d'un juif de Strasbourg nommé Wolff. C'était absurde car si tel avait été le cas il n'aurait jamais été admis à la cour, et encore moins dans l'intimité du roi. Celui-ci savait du reste à quoi s'en tenir car il confia plusieurs fois à ses proches, sans en dire plus, que le comte était d'une très haute origine. Mais c'était sur l'opinion publique que Choiseul voulait agir.

Saint-Germain, disait-il encore, est un fou ou un imposteur ; la preuve est qu'il se répand dans tous les salons en prétendant avoir jadis donné des conseils à Alexandre le Grand, avoir très bien connu la mère de la Sainte Vierge, posséder la baguette magique de Moïse et un « pistolet philosophique » capable de tuer un homme à des milliers de lieues de distance. Or, bien des personnes du meilleur monde, rencontrant pour la première fois Saint-Germain dans un salon, l'avaient en effet entendu tenir ces propos extravagants.

Mais ce que ces gens ignoraient, c'est qu'ils n'avaient pas eu affaire au véritable Saint-Germain mais à un indicateur de police nommé Gauve, qui ressemblait vaguement au comte et avait un réel talent d'imitateur, recruté par Choiseul lui-même. Le plus comique est de voir comment, de nos jours, certains auteurs, soit par ignorance, soit pour vendre du sensationnel, se fondent sur les facéties de ce Gauve pour portraiturer Saint-Germain !

Choiseul finit par obtenir ce qu'il voulait après avoir fait intercepter par son propre service de renseignement une lettre confidentielle adressée depuis la Hollande par le comte à la marquise de Pompadour, document qui figure toujours dans les archives du Quai d'Orsay. Du coup Louis XV, toujours tenu au secret, dut signer un Ordre d'arrestation du comte qui ne fut jamais exécuté car le gouvernement hollandais refusa l'extradition. Il est à croire que le roi, en sous-main, ne fut pas étranger à ce refus.

Désormais, ce fut, semble-t-il, en *free lance* que Saint-Germain poursuivit sa carrière d'éminence grise, mais toujours dans un sens favorable aux intérêts français. On le retrouve en 1762 à Saint-Pétersbourg fomentant le complot qui détrôna l'insignifiant Pierre III, tzar germanophile, au profit de son épouse, Catherine II la Grande, protectrice de Diderot et grande amie de la France.

Saint-Germain sollicite ensuite du roi de Prusse Frédéric II l'autorisation de s'établir à Berlin. Frédéric II le Grand, adepte des

## *Saint-Germain et Cagliostro*

lumières, roi-philosophe et esprit fort, se méfie de tout ce qui semble par trop insolite. Aussi répond-il au comte sur le ton du plus grand scepticisme : « Je vous prie de remarquer qu'on est ici très incrédule, et qu'on ne croit point à ce qu'on ne peut prouver de manière évidente. Vous feriez donc bien, monsieur de Saint-Germain, de vous demander si vous êtes prêt à montrer votre science et vos secrets. Sinon, vous perdriez certainement ici votre temps tandis qu'il pourrait s'exercer ailleurs plus utilement. » C'est une fin de non-recevoir polie.

Pourtant, peu de temps après, Frédéric invite le comte à venir se fixer dans sa capitale. Que s'est-il donc passé ? Simplement que Saint-Germain avait guéri, par la seule imposition des mains, une dame de la cour de Prusse, madame Troussel, d'origine française, qui souffrait d'épilepsie. Frédéric II qui souffrait aussi de ce mal (comme Jules César, saint Paul, Dostoïevski et bien d'autres hommes de grande valeur) avait dès lors été convaincu que Saint-Germain n'était pas un charlatan. Il était seulement en avance une fois de plus, sur son époque car nous savons aujourd'hui que l'épilepsie est assez souvent d'origine psychique et peut donc disparaître sous l'effet d'un traitement sur l'hypnose, la suggestion ou toute autre forme de persuasion.

La « conversion » de Frédéric le Grand fut le dernier coup d'éclat de Saint-Germain. En 1779, il se retira sur les terres du Landgrave Charles de Hesse-Cassel, haut dignitaire de la maçonnerie occultiste et spiritualiste qui « rêvait de fonder une Église intermédiaire entre catholiques et réformés, caractérisée par l'attente du millénaire<sup>1</sup> ». Saint-Germain mourut dans ses bras à Eckenförde où l'on peut encore voir son tombeau dans la chapelle Saint-Roch. On lit sur les registres de l'église : « Celui qui se faisait passer pour le comte de Saint-Germain et sur lequel on n'a point d'autres renseignements a été enterré dans cette église en 1784. »

Il laissait un traité d'alchimie intitulé *la Très Sainte Trinosophie*. Après être passé des mains du Landgrave à celles du fameux Cagliostro, il se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Troyes (manuscrit n° 2 400).

Comme le laissait prévoir sa réputation de Mathusalem, qu'il ne forgea jamais lui-même, se bornant à laisser dire avec un sourire à

---

1. A. Viatte, *les Sources occultes du romantisme*, Paris, 1928.

## *L'occultisme dans la politique*

la fois ironique et entendu, plusieurs personnes crurent voir Saint-Germain longtemps après la date officielle de sa mort. En 1787, l'ambassadeur de France à Venise affirma l'avoir rencontré dans la cité des Doges ; l'occultiste autrichien Graeffner raconta que le comte vivait à Vienne en 1790 dans l'appartement de la Fedalhofe qu'avait occupé Leibniz, et assura qu'il avait même parlé avec lui. On crut encore reconnaître Saint-Germain en 1830 sous les traits d'un certain major Frazer.

La négation de la mort du héros — maître spirituel ou chef de guerre — est un phénomène classique. Jésus apparaît aux disciples d'Emmaüs après être mort sur la croix ; Frédéric Barberousse, qui périt noyé en 1190, dort encore comme nous l'avons dit dans une grotte de Thuringe, et Jeanne d'Arc est reconnue à Metz par ses propres frères cinq ans après avoir été brûlée à Rouen. Mais il se pourrait bien que les apparitions posthumes de Saint-Germain comportent une explication rationnelle autre que l'autosuggestion ou les hallucinations collectives attisées par le désir. Sans la donner pour certaine, nous proposons donc celle-ci : un hiéronyme est, en quelque sorte, un nom de fonction en ce sens qu'il marque une promotion. Untel est un citoyen *lambda*, mais du jour où il devient écrivain ou acteur de cinéma il prend un pseudonyme évocateur ; tel autre n'est qu'un ecclésiastique, plus ou moins haut placé dans la hiérarchie, mais à l'instant où il est élu pape il se dépouille de son patronyme et marque par le choix d'un hiéronyme qu'il bénéficie désormais d'une « grâce d'état » inhérente à sa nouvelle fonction et qui l'inscrit le plus souvent dans une lignée, celle des Pie, des Jean, ou autre.

Tout comme le pape, et pour les mêmes raisons, l'initié est tenu de se dépouiller de son nom profane au profit d'un hiéronyme qui symbolise à la fois son passage dans le monde du sacré et la place qu'il occupe. Nous avons vu que c'était le cas pour le Rose-Croix qui avait choisi celui de comte de Saint-Germain et de Welldone.

Il n'est donc pas tout à fait absurde de supposer qu'après sa mort, notre héros fut remplacé, au sein de son Ordre, par un autre Saint-Germain, et ce dernier par un troisième, ce qui expliquerait, sans tomber dans la fantasmagorie, les apparitions posthumes du personnage.

Quelle était la véritable identité de Saint-Germain ? Un jour que le médecin personnel du Landgrave Charles de Hesse, le docteur

## *Saint-Germain et Cagliostro*

Kelemann, lui posait la question, il répondit : « Ceci doit partir avec nous. » Et il en fut bien ainsi.

On ne compte plus les affirmations fantaisistes auxquelles a donné lieu cette énigme. On a dit qu'il était un Juif alsacien, un Juif portugais, un ancien jésuite espagnol, le fils d'un collecteur d'impôts savoyard nommé Rotondo, un seigneur italien originaire de San Germano, et nous en passons.

Plus sérieux, Lhermier pense qu'il était un fils naturel de Jacques II Stuart (1688-1766) qui, après une équipée manquée en Écosse, finit ses jours en Italie ; il pense expliquer ainsi ses intrigues prostuartistes en Angleterre, mais il souligne honnêtement que c'est seulement une hypothèse. Selon Paul Chacornac, il était le fils adultérin de Marianne de Palatinat, l'épouse allemande du roi d'Espagne Charles II, notoirement impuissant. Cette reine, dont Victor Hugo fit l'héroïne de *Ruy Blas*, avait été consolée par le comte de Melgar, grand amiral de Castille. A la mort du roi, en 1700, celui-ci, mêlé aux querelles dynastiques pour la succession, fut condamné à mort et s'enfuit au Portugal, accompagné (écrit Saint-Simon) de son bâtard. Les bribes de récit que Saint-Germain laissa échapper sur son enfance cadrent assez bien avec cette version. Hypothèse vraisemblable mais, ici encore, hypothèse.

Napoléon III, que le personnage fascinait, désigna une commission qu'il chargea d'enquêter sur ses origines ; les résultats de ces recherches furent versés aux archives de l'Hôtel de Ville de Paris, mais celles-ci furent détruites en 1871 lors de l'incendie qui ravagea ce monument.

Il est donc à croire qu'on ne saura jamais avec certitude qui était le comte de Saint-Germain.

\* \*  
\*

En 1768, Giovanni Giacomo Casanova de Seingalt, célèbre séducteur mais surtout agent de renseignements de la République de Venise, de passage à Aix-en-Provence, rencontre dans une auberge un couple de pèlerins italiens, le bourdon et la coquille au bout du bâton, qui lui dit revenir de Saint-Jacques-de-Compostelle. L'homme s'appelle Giuseppe Balsamo ; bien qu'il ne paraisse même pas la trentaine, il a déjà le front dégarni et une tendance à l'embonpoint mais il arbore un beau regard profond. Son épouse, Lorenza, presque une enfant, est d'une stupéfiante beauté. Ils

## *L'occultisme dans la politique*

vivent, comme nous dirions aujourd'hui, de petits boulots, vendant des éventails de pacotille qu'ils ont eux-mêmes décorés. Casanova organise une quête parmi les clients de l'auberge et en remet le produit aux deux pèlerins.

Quelle ne sera pas sa stupéfaction quand, huit ans plus tard, à Londres, il reconnaîtra le même couple sous les traits du comte et de la comtesse de Cagliostro. Le comte, rebaptisé Alexandre pour la circonstance, se dit colonel sicilien commandant, pour le roi de Prusse, le 3<sup>e</sup> régiment de grenadiers brandebourgeois, unité d'élite ; la comtesse, devenue Serafina, se tait. Ces nobles personnages mènent grand train, couverts de bijoux, servis par une armée de domestiques, et ont fait installer chez eux un laboratoire d'alchimie.

Le pèlerin nécessaire avait-il usurpé l'identité fictive d'un comte ? Ce n'est pas aussi simple. En effet toute la vie de Cagliostro sera marquée par l'équivoque, par un perpétuel jeu de vrai-faux, de trompe-l'œil destiné à auréoler de mystère le personnage.

• Tant par son père que par sa mère, Giuseppe Balsamo appartenait à la plus authentique noblesse sicilienne. Un Balsamo avait été seigneur de Taormina, un autre co-prince de Roccaffiorita, un autre encore prince de Castellaci et un quatrième protonotaire du royaume de Sicile. Du côté maternel, on cousinait avec les Cagliostro, nobles eux aussi, et la comtesse Vincenza Cagliostro fut la marraine de Giuseppe, qui lui emprunta son nom et son titre. Il n'y avait pas droit, mais l'un et l'autre se rattachaient, de loin, à sa famille, ce qu'il pourrait toujours faire valoir si besoin était.

Balsamo-Cagliostro était-il vraiment allé en pèlerinage à Compostelle ? Il semble bien que non. Mais il faut savoir que pour les alchimistes ce pèlerinage était une allégorie du rude chemin menant au grand œuvre<sup>1</sup>. Or le comte se compose justement à Londres un personnage d'alchimiste. Si quelqu'un démontre qu'il a menti en se faisant passer pour un pèlerin, il pourra rétorquer qu'il parlait du pèlerinage symbolique.

Autre exemple. Cagliostro aimait à dire : « J'ai vu le jour à Malte et j'ai été élevé à Médine. » Or il était né à Palerme le 2 juin 1743 et ne quitta jamais l'Italie avant l'âge de vingt et un ans.

---

1. Voir Fulcanelli, *les Demeures philosophales*, Paris, p. 439 : « Ce pèlerinage, tous les alchimistes sont tenus de l'entreprendre, au sens figuré au moins car c'est un voyage symbolique. »



## *Saint-Germain et Cagliostro*

Contrairement à ce que prétend un de ses biographes<sup>1</sup>, il ne put être reçu chevalier profès dans l'Ordre de Malte, successeur de celui du Temple, car cette dignité religieuse était, et est toujours, réservée aux célibataires. Or, il avait épousé Lorenza en 1768. Toutefois il se rendit à Malte à deux reprises, en 1766 puis en 1775. Tout comme le pèlerinage à Compostelle, la naissance à Malte et l'éducation à Médine peuvent être mises au compte de l'affabulation symbolique et signifier : « J'ai été initié à Malte et instruit de (sinon "dans") la religion musulmane. » Et en effet, Cagliostro avait « reçu la lumière », c'est-à-dire l'initiation maçonnique à Malte en 1766 dans la loge Secret et Harmonie<sup>2</sup> et, bien que ce ne soit pas certain, il semble avoir visité le Moyen-Orient ainsi que l'Égypte un an plus tard.

Mais ce n'était pas un brevet de vertu car, du moins dans sa jeunesse, Balsamo passait pour un fort mauvais sujet.

A-t-il, dès son adolescence, volé son oncle, escroqué un orfèvre sous prétexte de rechercher un trésor au moyen de la magie, utilisé ses talents de dessinateur à la plume pour falsifier des titres bancaires ? Le bruit en court. Or, dira-t-on, il n'y a pas de fumée sans feu. A quoi on peut répondre que ces griefs nous sont connus par l'acte d'accusation que l'Inquisition dressa en 1791 contre Cagliostro, dont elle avait juré la perte. Une fois de plus, le doute subsiste.

Il y a aussi l'obscur mésaventure de Londres. Cagliostro ayant annoncé les numéros gagnants de la loterie (ce qui semble attesté), une femme qui avait touché le gros lot lui offrit un coffret contenant de l'argent et un collier de diamants, mais elle porta bientôt plainte en disant que ce n'était pas un don mais un prêt qui n'avait pas été remboursé. Les juges rendirent une étrange sentence : ils lavèrent Cagliostro de l'accusation d'escroquerie mais l'obligèrent à rendre le coffret, ce qui montre pour le moins que l'affaire n'était pas claire. Le comte et son épouse quittèrent en toute hâte Londres pour Paris.

Là, nouvel accroc : Lorenza-Serafina fait une fugue en compagnie de leur hôte, un riche avocat au parlement. Le comte alerte la police qui la retrouve et la fourre en prison, à Sainte-Pélagie, parmi

---

1. F. Ribadeau-Dumas, *Cagliostro*, Paris, 1966, p. 36.

2. Voir Gastone Ventura, *les Rites maçonniques de Memphis et Misraïm*, Paris, 1986.

## *L'occultisme dans la politique*

les prostituées. Il va l'y chercher et la reprend. Générosité ou complaisance ? on a le choix.

Tous ces comportements pour le moins ambigus nourrissent les rumeurs assassines : Cagliostro, murmure-t-on, vit de charlatanisme, d'expédients et même des charmes de sa ravissante épouse. Et comme, de surcroît, le frère de celle-ci, un trop bel éphèbe, ne quitte plus le couple d'une semelle, nous laissons à penser quels commentaires ce trio inspire aux mauvaises langues, qui ne manquent pas. La plus mauvaise du siècle, Saint-Simon, définit dans ses *Mémoires* Cagliostro comme « un fripon de choses cachées. »

Soit par goût, soit parce qu'il leur faut souvent changer d'air, soit encore parce que, comme on dit, a beau mentir qui vient de loin, Balsamo et sa femme voyagent beaucoup et c'est pourquoi ils se font appeler marquis et marquise Pellegrini, cette fois sans l'ombre d'une justification familiale, sinon symbolique. En 1778 ils sont aux Pays-Bas, qui comprenaient alors l'actuelle Belgique. A Bruxelles, il émerveille le meilleur monde à bon compte en agrémentant les réunions maçonniques de démonstrations de sa « carafe magique » : une jeune fille appelée « colombe » était censée voir dans ce récipient rempli d'eau pure des scènes se déroulant en d'autres lieux. L'année suivante, dans la Courlande, que nous appelons aujourd'hui Lettonie, une « colombe » et la fameuse carafe lui permettent de gagner la confiance d'une dame de la cour, la baronne de Recke qui voit, avec les yeux de la foi, apparaître son cher frère défunt. Pendant des années, elle ne jurera que par notre prestidigitateur jusqu'à ce qu'elle soit désabusée. En Russie, il double la mise en faisant croire qu'il a ressuscité un mort, ce qui lui vaut de nouveaux disciples, mais la Grande Catherine, adepte des lumières, fut fort agacée par ce succès : elle écrit et fit représenter trois pièces satiriques qui ridiculisent Cagliostro.

Celui-ci n'en poursuit pas moins sa carrière ascendante, soignant sa réputation de mage bienfaisant et devient bientôt célèbre dans l'Europe entière. Houdon sculpte son buste et Fragonard peint son portrait. Cette prodigieuse popularité a de quoi surprendre mais elle s'explique par deux raisons. D'abord, dans la haute société du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'attrait du merveilleux, souvent poussé jusqu'à la crédulité, était d'autant plus grand que, tous les dogmes religieux étant remis en question, on avait besoin d'un substitut au surnaturel. Mais surtout, lorsqu'il était à Malte, Cagliostro avait su gagner la protection du chevalier d'Aquino, frère du vice-roi de Sicile et grand maître de

## *Saint-Germain et Cagliostro*

la maçonnerie napolitaine. Les recommandations de cet important personnage ouvrirent à l'habile aventurier bien des portes, à commencer par celles des temples maçonniques.

La maçonnerie était en effet le terrain de chasse de Balsamo. Passant d'une loge à une autre sans le moindre scrupule, il s'efforçait d'y recruter des adeptes auxquels il racontait qu'il avait été initié dans la Grande Pyramide d'Égypte. Et il ajoutait avec aplomb : « Tout comme Moïse ! »

Au fil de ses rencontres et au cours de ses pérégrinations, le pseudo-marquis Pellegrini butinait ainsi le savoir d'hommes bien plus instruits que lui, ce qui lui permit de poser au thaumaturge alors qu'il n'avait de la médecine et de la chimie pharmaceutique que des notions fort sommaires.

Qu'est-ce qui faisait ainsi courir Cagliostro ? Peut-être son biographe Ribadeau-Dumas a-t-il raison quand il répond : « Le besoin de se fuir et de se créer un autre moi <sup>1</sup>. » L'imposture est sa seconde nature, s'il la chasse elle revient au galop et — qui sait ? — peut-être finit-il par croire à ses mensonges. Comme le serpent blessé d'une flèche qu'il a choisi d'arborer pour blason, il voudrait bien changer de peau mais laquelle prendre et quel modèle imiter pour se respecter un peu plus sans perdre aucun des avantages attachés au personnage que l'on joue ?

Ce modèle sera un homme qu'il rencontrera brièvement un jour en Allemagne, dans le Schleswig <sup>2</sup> : Saint-Germain.

Voilà l'homme qu'il aurait voulu être : grand et beau alors qu'il est petit, et que ses traits sont insignifiants, universel par le savoir alors qu'il est à demi inculte, aristocratiquement secret quand il ne s'entoure, lui, que d'un mystère de mauvais aloi. Voilà l'homme qui l'a fasciné et qu'il s'efforcera de plagier <sup>3</sup>.

Saint-Germain vivait dans l'intimité de Louis XV, Cagliostro réussit à se faire présenter au roi de Pologne Stanislas-Auguste Poniatowski et se contenta de cette entrevue. Saint-Germain, sans jamais faire profession de médecine, avait à son actif quelques cures spectaculaires ; Cagliostro, à qui il faut concéder l'art de la suggestion, s'établira guérisseur à Strasbourg, collectionnant, comme tous

---

1. *Op. cit.*, p. 43.

2. Bulau, *Personnages énigmatiques*, Paris, 1861.

3. « Le comte de Saint-Germain sera le modèle rêvé pour Cagliostro qui le copiera en de nombreux traits » (Ribadeau-Dumas, *op.cit.*, p. 22.).

## *L'occultisme dans la politique*

les thaumaturges, des témoignages qui, vus de près, ne prouvent pas grand-chose. Il est assez finaud pour distinguer parmi ses clients ceux qu'il a intérêt à soigner gratis et même à éblouir par des cadeaux ; il s'attachera ainsi le riche banquier suisse Sarasin et surtout le cardinal-prince de Rohan, évêque de Strasbourg et grand aumônier de France, que son ingénuité ne tardera pas à perdre, et qui avait dans son palais le buste du mage, sculpté par Houdon, sur le socle duquel il avait fait graver l'inscription latine *Divo Cagliostro — Au divin Cagliostro*.

Devenu la coqueluche de la haute société alsacienne, roulant carrosse, servi par un cortège de secrétaires et de valets, notre bonhomme s'attira bientôt la hargne des médecins, teintée de jalousie. Ils lui firent la vie si dure qu'il décampa brusquement de Strasbourg avec son épouse et ses gens.

En 1783 on le retrouve à Bordeaux sous le nom de comte Phénix. Il n'y resta pas plus d'un an car il dut fuir des créanciers qu'il n'avait nulle envie de rembourser.

Saint-Germain possédait le grade de Rose-Croix dans la maçonnerie écossaise ; Cagliostro se mit en tête de faire mieux : l'Égypte pharaonique venait d'être mise à la mode (et à la sauce occultiste) par Kircher<sup>1</sup>, Balsamo créa donc son propre rite maçonnique, le rite égyptien dont il s'autoproclama, bien entendu, le chef suprême avec le titre ronflant de Grand Cophte.

Ce titre avait l'avantage de le présenter à la fois comme Égyptien d'adoption et comme chrétien, les coptes étant, chacun le sait, les chrétiens d'Égypte.

Ribadeau-Dumas, qui pourtant l'admire démesurément, ne peut s'empêcher de s'interroger : « Connut-il l'Égypte, comme il le déclara maintes fois, pour y avoir vécu, ou simplement l'imaginait-il par les récits qu'on lui en fit ? La question n'est pas tranchée<sup>2</sup>. »

A vrai dire, il n'était nullement nécessaire que Cagliostro eût visité la patrie de Toutânkhamon pour avoir une pâle teinture d'égyptologie. Il suffisait qu'il ait lu les *Recherches sur les initiations anciennes* de l'abbé Robin, publiées en 1779 ou *Le Recueil précieux de la maçonnerie* dans lequel Guillemain de Saint-Victor prétendait que celle-ci tirait ses origines des Égyptiens. De plus, il

---

1. Athanasias Kircher, savant jésuite allemand (1601-1680), auteur de plusieurs ouvrages d'égyptologie (*Lingua Aegyptiaca restituta*, *Oedipus Aegyptiacus*, etc.).

2. *Op. cit.*, p. 118.

## *Saint-Germain et Cagliostro*

était en relations suivies avec le fameux dom Pernety, bénédictin quelque peu sulfureux, fondateur de la secte des Illuminés d'Avignon et auteur des *Fables égyptiennes dévoilées*. Ainsi, remettre l'Égypte en honneur ne brillait vraiment point par l'originalité.

Pour passer à l'action, Cagliostro, précédé par le grand bruit fait autour de ses « miracles », choisit Lyon qui était alors (et demeure encore aujourd'hui) une vraie fourmilière d'occultistes. Il s'y installe en octobre 1784, fait comme à son habitude le tour des loges et des cénacles, prétend, alors qu'il ne connaît que quelques mots d'arabe appris à Malte, avoir appris « la plus grande partie des langues de l'Orient », en impose aux exaltés par ses prestidigitations et recrute.

Il ouvrit une souscription avec laquelle il fit bâtir un temple luxueux : le siège de la loge mère de son rite égyptien, intitulée la Sagesse triomphante. Comme il prétendait avoir le pouvoir de conférer le summum de l'initiation, seuls étaient admis dans ce temple ceux qui étaient déjà maçons. Parallèlement, il avait créé une loge féminine dont la grande maîtresse n'était autre que son épouse, la belle Lorenza, sous le modeste hiéronyme de Reine de Saba.

Cagliostro avait pris soin de couvrir sa marchandise du pavillon chrétien : les cérémonies étaient ouvertes au chant du *Veni Creator* et prenaient fin avec celui du *Te Deum*. Toutefois, longuement cuisiné par Willermoz dont il voulait annexer les émules mais à qui il laissa la plus mauvaise impression, il lui répondit un jour que Jésus-Christ n'était pas Dieu mais seulement un philosophe tout comme lui-même, le Grand Cophte, « fondateur et grand maître de la haute maçonnerie égyptienne dans toutes les parties orientales et occidentales du globe », car tel était le titre officiel qu'il s'était décerné !

En créant son rite égyptien, Cagliostro poursuivait trois objectifs destinés, pensait-il, à porter sa gloire au zénith :

— placer sous son sceptre le plus grand nombre possible d'obédiences maçonniques afin d'être reconnu par le grand maître de la franc-maçonnerie française, Philippe d'Orléans, duc de Chartres, le futur Philippe Égalité ;

— être admis (comme Saint-Germain l'avait été) à la cour de Versailles ;

— obtenir pour toute son action l'approbation du pape.

Dans l'esprit de Cagliostro, ces trois objectifs étaient du reste liés : sa reconnaissance comme Grand Cophte par Philippe

## *L'occultisme dans la politique*

d'Orléans, oncle de Louis XVI, devait faciliter son admission à la cour et, à leur tour, les bonnes grâces du roi très-chrétien seraient la meilleure des recommandations auprès du Vatican.

Mais aucun de ces mirobolants projets n'aboutit, sinon à la perte de leur auteur.

En 1785, Balsamo arrive à Paris où se tient le convent maçonnique des Philalèthes qu'il espère bien rallier au rite égyptien, mais quand ces derniers lui demanderont de faire la preuve de ses prétendus pouvoirs occultes autrement qu'à l'aide de tours d'escamoteur, il se dérobera et ce sera l'échec.

Il a été appelé dans la capitale par le cardinal de Rohan qui garde intacte sa foi en lui ; le prélat est quelque peu amoureux de la reine Marie-Antoinette, et espère en outre de nouvelles promotions, mais il est en disgrâce et compte sur la magie de Cagliostro pour faire fléchir la reine. On sait que cela tourna au plus mal avec la scandaleuse affaire du Collier qui conduisit Rohan, le Grand Cophte et son épouse à la Bastille, d'où ils sortirent après avoir été acquittés, mais qui jeta un doute de plus sur les agissements de l'aventurier<sup>1</sup>. L'acquittement des deux hommes, une gifle pour Marie-Antoinette, fut considéré comme une victoire sur l'« Autrichienne » par l'opposition, et une foule en délire se massa devant l'hôtel Cagliostro pour acclamer ses propriétaires<sup>2</sup>. Expulsés de France sur l'Ordre du roi, ceux-ci gagnèrent l'Angleterre.

Là, faute d'avoir pu, comme Saint-Germain, œuvrer dans la haute diplomatie, il se lança dans les pamphlets politiques contre la monarchie française. Il y annonçait curieusement — en 1786 — « la transformation de la Bastille en promenade publique », appelait de ses vœux « la convocation des Etats Généraux », remarquait que

---

1. Une intrigante, la comtesse de la Motte, avait persuadé le cardinal que la reine convoitait un collier d'une valeur fabuleuse, et que s'il l'achetait, il rentrerait dans ses bonnes grâces ; elle se fit ensuite remettre le collier par Rohan sous prétexte de l'apporter à Marie-Antoinette et vendit les pierres une à une, dissimulant à Rohan son escroquerie par de fausses lettres de la reine et en lui ménageant une entrevue avec un sosie de celle-ci. Or Cagliostro fréquentait lui aussi la comtesse de La Motte, qui l'accusa devant les juges, mais peut-être à tort, d'avoir conçu toute l'intrigue.

2. L'hôtel Cagliostro existe toujours à Paris, à l'angle de la rue Saint-Claude et du boulevard Beaumarchais.

## *Saint-Germain et Cagliostro*

« l'abus de pouvoir est destructif, à la longue, du pouvoir même », et concluait : « Il est digne de travailler à cette heureuse révolution ; elle n'est difficile que pour les âmes faibles ; qu'elle soit bien préparée, voilà tout le secret <sup>1</sup>. »

Mais son étoile déclinait. Les maçons sérieux le tenaient de plus en plus en suspicion ; sa fervente disciple de Courlande, la baronne de Recke, déclarait à présent qu'elle avait été abusée par ses impostures et Goethe, à l'exemple de Catherine II, ridiculisait à son tour ce Faust manqué dans une comédie intitulée *le Grand Cophte*. En réponse à une campagne de la presse britannique, il eut l'imprudence d'écrire : « Je ne suis pas Giuseppe Balsamo. » Quelques jours plus tard la police française, qui avait fouillé dans les archives et enquêté jusqu'en Italie, produisait les preuves indiscutables de sa véritable identité. Pour la seconde fois de leur vie, Cagliostro et son épouse, pris en flagrant délit de mensonge, durent quitter l'Angleterre. Ils se rendirent en Sardaigne, d'où ils furent vivement expulsés. Ils prirent alors la route de Rome, et ce fut leur dernier voyage.

Cagliostro aurait dû le savoir : à Rome, le Capitole est près de la roche Tarpéienne.

En 1738, le pape Clément XII avait solennellement condamné la franc-maçonnerie qui ne s'en était pas autrement soucée. Cela n'empêcha pas le comte, sitôt arrivé dans la Ville éternelle, d'aller demander — en vain — audience à Pie VI et de déposer les statuts de son rite égyptien au Vatican, convaincu que celui-ci les approuverait.

Comment donc avait-il eu l'idée de ces folles démarches qui le jetaient dans la gueule du loup ? Il n'y a qu'une seule explication possible : Cagliostro, au moment même où il était partout discrédité, était entré dans la peau du personnage qu'il avait créé. Depuis quelques années, il soulageait avec générosité les misères physiques et morales qu'il voyait autour de lui, et surtout il se croyait investi d'une mission : faire concourir sa petite secte maçonnique et la puissante Église catholique à l'avènement de la Jérusalem nouvelle annoncée dans l'Apocalypse de Jean. Cette utopique coopération de l'éléphant et du moustique qui l'incommode montre à quel point l'esprit de Balsamo, rongé par la mythomanie, s'égarait.

La secousse révolutionnaire qui ébranlait la monarchie française,

---

1. *Lettre aux Français*, bibliothèque de l'Arsenal (K 1019I).

## *L'occultisme dans la politique*

et dont la monarchie pontificale craignait pour elle-même l'onde de choc précipita les choses. En novembre 1789, dans le secret du confessionnal, un prêtre obtint de Lorenza qu'elle signât une dénonciation contre son mari. On y joignit celle d'un transfuge du rite égyptien, les racontars d'un valet congédié et le dossier ainsi ficelé fut aussitôt transmis au Saint-Office. Après une perquisition chez eux, on arrêta Cagliostro ainsi que Lorenza, à qui sa trahison n'avait pas valu la moindre indulgence. Elle fut bouclée dans un couvent, Cagliostro dans la prison du château Saint-Ange.

Comme toujours, il commença par bluffer. Il parla du million d'adeptes du rite égyptien (qui, en réalité, n'en comptait même pas mille), dit qu'il les avait alertés, qu'ils allaient venir d'Europe, d'Afrique et d'Asie et marcher sur Rome pour le libérer. La psychose antimaçonnique était telle dans les États pontificaux que sur le moment on s'affola et l'on mit Rome en état de siège.

Ce n'était certes pas l'aplomb qui faisait défaut à Balsamo mais ce qui lui manquait, c'était le caractère. Après quelques interrogatoires, il craqua : « J'admettrai, dit-il, tout ce que vous voudrez ; dites-moi ce que je dois répondre. » Les Inquisiteurs n'en espéraient pas tant, la torture n'avait même pas été nécessaire, il signa les aveux les plus extravagants.

Même aux yeux du Saint-Office, la hâblerie n'était pas un délit mais tout juste un péché véniel. Les juges ecclésiastiques ne s'intéressaient donc que médiocrement à l'homme Cagliostro ; il n'était pour eux que l'instrument d'un procès politique à grand spectacle dont il serait le bouc émissaire. Or leur hantise, leur fantasme, c'était les Illuminés de Bavière. Fondée en 1773 par le professeur de droit Weishaupt et le hobereau décafé Knigge, c'était une petite secte paramaçonnique, professant les idées anticléricales et démocratiques qui étaient dans l'air du temps. En 1785 l'Électeur de Bavière, agacé, l'avait interdite et dispersée ; elle n'avait pas survécu à la première descente de police. Néanmoins le clergé romain en avait fait un épouvantail, la voyait partout ourdissant de noirs complots, projetant l'assassinat des rois et du pape, et prête à détruire tous les États chrétiens.

Cagliostro, qui n'en avait jamais fait partie mais dont l'imagination était fertile, collabora à ce roman par un récit fantasmagorique, avec initiation dans une caverne, poignards et serments signés avec



## *Saint-Germain et Cagliostro*

du sang, ce qui fera pendant un siècle et demi les délices des folliculaires qui prétendaient expliquer les révolutions par l'action occulte d'une maçonnerie toute-puissante, elle-même au service des Juifs.

En avril 1791, le Saint-Office rendit sa sentence : Déclaré coupable de conduite scandaleuse, d'hérésie et de menées politiques subversives, Cagliostro était condamné à mort, mais dans son immense bonté le pape commuait cette peine en détention perpétuelle et lui promettait même la liberté s'il consentait à abjurer.

La cérémonie publique d'abjuration eut lieu le 20 juin 1791, au moment même où Louis XVI, Marie-Antoinette et leurs enfants se faisaient arrêter à Varennes comme on crut que l'avait annoncé Nostradamus<sup>1</sup>. En robe de pénitent et pieds nus, Cagliostro se traîna lui-même dans la boue dans l'espoir d'être libéré, mais le pape ne tint pas sa promesse : ayant joué le nouveau rôle que l'on avait écrit pour lui, le malheureux fut transféré dans la forteresse de San Leo où il mourut le 28 août 1795, âgé de cinquante-deux ans, probablement étranglé par ses gardiens. Quant à Lorenza, elle disparut comme dans une trappe dans le couvent où on l'avait enterrée vivante. Le procès, ou plutôt la comédie judiciaire dont fut victime Giuseppe Balsamo, prend place dans la longue liste des procès truqués, de celui de Jeanne d'Arc à celui des époux Rosenberg, en passant par celui de Dreyfus et ceux de Moscou et de Prague.

On imagine que, dans ses derniers moments, Cagliostro compara la mort qui l'attendait dans un cul-de-basse-fosse à celle du comte de Saint-Germain, son modèle, doucement éteint dans les bras d'un prince. Jusqu'au bout, il n'aura été qu'un Saint-Germain raté. Il aura fait un peu de bien et beaucoup de dupes.

---

1. Voir le vingtième quatrain de la onzième centurie : *Le moyne noir en gris dedans Varennes*.

## Chapitre IX

### Occultisme et services spéciaux à la Belle Époque

Le XIX<sup>e</sup> siècle fut pour l'Église catholique celui d'un retour de flamme occultiste, celui où proliférèrent apparitions, messages venus d'ailleurs et secrets, celui où papes et évêques choyèrent les voyants et les projetèrent, parfois imprudemment, sur le devant de la scène.

Pour la France seule, en moins de quarante ans, on compte quatre grandes apparitions mariales dûment homologuées par la hiérarchie ecclésiastique : celle de la rue du Bac (Catherine Labouré, 1832), celle de La Salette (Mélanie Calvat et Maximin Giraud, 1846), celle de Lourdes (Bernadette Soubirous, 1858) et celle de Pontmain (Jeanne-Marie Lebossé, 1871).

Pour caractériser ces phénomènes qu'il encourage quand il ne les a pas suscités lui-même, le clergé n'emploie certes jamais le terme d'occultisme : il parle de mystique. Aux yeux de l'Église, en effet, les mystiques sont inspirés par Dieu, et les occultistes par le diable. Mais comment faire le tri, dira-t-on, entre des pouvoirs exceptionnels que rien ne distingue ? En admettant même qu'il n'y ait pas eu supercherie, sur quoi se fonder pour faire confiance à tel visionnaire et refuser tout crédit à tel autre ? Eh bien, c'est fort simple : L'Église elle-même se charge de trier le bon grain de l'ivraie : une décision administrative de l'évêque indiquera ce qui est, ou non, « digne de foi. » Et il est recommandé à l'évêque de juger l'arbre à ses fruits : le fruit est bon à consommer si les voyants consolident la foi des fidèles et ramènent les incrédules au bercail ; sinon, ce sera un fruit défendu.

Il arriva pourtant à des évêques de trop se hâter. Ce fut le cas quand il fut prouvé que la Vierge apparue à La Salette n'était autre

## *Occultisme à la Belle Époque*

qu'une pieuse demoiselle nommée Constance de Lamerlière, accourue pour la circonstance. Mais comme le prélat avait déjà proclamé l'apparition digne de foi, comme une basilique était déjà en voie de construction, et comme on vendait déjà aux pèlerins une eau miraculeuse, il était impossible de reculer, et l'on fit comme si de rien n'était<sup>1</sup>. Mais la leçon ne fut pas perdue : de ce jour les voyants, qui sont en général des adolescents illettrés, furent prudemment cloîtrés sous bonne garde sitôt le spectacle terminé.

Ce qu'il faut souligner fortement, c'est que ces apparitions en série n'étaient pas sans liens avec la politique du trône et de l'autel. Rue du Bac, la Vierge avait pleuré à chaudes larmes sur le renversement de Charles X, devenu bigot sur le tard. Les prédictions et les menaces qu'elle avait proférées à La Salette furent présentées par le clergé comme une mise en garde anticipée contre la révolution de 1848 qui avait instauré la Deuxième République<sup>2</sup>. A Lourdes, enfin, la Vierge avait opportunément déclaré à Bernadette : « Je suis l'Immaculée Conception », quatre ans à peine après que Pie IX eut proclamé ce dogme sans même convoquer un concile, ce qui ne s'était encore jamais vu dans l'histoire de l'Église, et dix ans tout juste avant que ce pape se fasse proclamer infaillible, ainsi que ses successeurs, en matière de dogme. C'était vraiment pour lui une aubaine que la Vierge de Lourdes en personne fût venue certifier en quatre mots cette infaillibilité. De plus, l'apparition avait eu lieu au moment où Pie IX, monarque absolu, résistait, avec l'aide de l'Autriche, à l'unification de l'Italie sous une monarchie constitutionnelle, entreprise qui exigeait l'absorption des États pontificaux<sup>3</sup>.

Tout comme ses prédécesseurs immédiats Léon XII et Grégoire XVI, Pie IX était bien résolu à « ne pas transiger avec le

---

1. De même pour Pontmain : Marie-Jeanne Lebossé s'étant rétractée, l'évêque se borna à rayer son nom dans son rapport sur l'apparition.

2. « Des esprits solides ont cru découvrir dans l'éruption terrible du volcan révolutionnaire l'accomplissement littéral des paroles de la Vierge de La Salette » (chanoine Rousselot).

3. « A l'époque des apparitions de Lourdes, on n'a que sarcasmes pour le pape qui ne pèse pas lourd devant les baïonnettes de Victor-Emmanuel II. Et voici qu'une petite bergère, en transmettant le message de la Vierge, contresigne la parole du pape et rétablit son autorité sur les âmes » (Jean Charbonneau, *la Victoire de Lourdes*, Paris, 1958).

## *L'occultisme dans la politique*

progrès, le libéralisme et la civilisation moderne », ainsi qu'il l'écrivit en toutes lettres dans son fameux *Syllabus*. On peut donc dire que, par-delà les motifs politiques mais en parfaite cohérence avec ceux-ci, la promotion d'un occultisme bien encadré fut pour l'Église du XIX<sup>e</sup> siècle une riposte à l'essor de la culture rationaliste.

Une attitude analogue se retrouve, à la même époque, au sein du monde littéraire dans lequel certains romantiques allemands (comme Hoffmann et Achim von Arnim) ou anglais (comme Anne Radcliffe et C. R. Maturin) avaient éveillé l'intérêt pour le fantastique.

Il n'est pas exagéré d'affirmer que presque tous les écrivains majeurs du siècle dernier nous ont laissé un ou plusieurs livres bâtis sur le thème de l'occultisme, et qu'un certain nombre d'entre eux se sont frottés à l'occultisme dans leur vie, qu'il s'agisse de Balzac, de Hugo, de Barbey d'Aurevilly, de Villiers de L'Isle-Adam, de Maupassant, de Huysmans ou de Bloy.

Le cas de Balzac, grand admirateur du voyant et philosophe suédois Swedenborg (1688-1772), est particulièrement intéressant car il professe une conception occultiste de l'évolution historique, du moins dans son *Histoire des Treize* qui met en scène une très petite société secrète tirant les ficelles des grands événements politiques. Du reste, toute la *Comédie humaine* repose sur un curieux réalisme fantastique porteur de grands mythes sociaux. Et en lisant *Louis Lambert*, roman autobiographique, on apprend que Balzac se livra à des expériences occultistes et n'y renonça que par peur de la folie.

On sait aussi qu'à Jersey Hugo s'occupa beaucoup de spiritisme (voir *Ce que dit la Bouche d'ombre*), que Barbey, auteur des *Diaboliques*, fut fasciné par les destins sulfureux, que Maupassant mourut fou après avoir écrit *le Horla*, que Huysmans, ami du prêtre occultiste Boullan, assista à des messes noires, ainsi qu'il le raconte dans *Là-Bas*, avant de revêtir la robe des oblats, et que Bloy, mystique tonitruant mais naïf, écrivit, avec *Celle qui pleure*, une apologie de La Salette.

Hugo mis à part, dont l'itinéraire est plus complexe, tous ces écrivains occultisants, qu'ils se croient inspirés par Dieu ou bien qu'ils flirtent avec le diable mis à la mode par Byron et Goethe, ont en commun un profond mépris pour la société de leur temps agenouillée devant le Veau d'or, et qu'ils identifient, non sans quelque légèreté, au rationalisme. Tous idéalisent l'ancienne France, et

## *Occultisme à la Belle Époque*

certains prédisent une apocalypse politique, comme s'ils avaient vu venir la Première Guerre mondiale. Même quand ils professent, comme Bloy, un fondamentalisme catholique violemment anticlérical, ils sont ainsi sur une longueur d'onde proche de celle de l'Église.

A la même époque, en France et ailleurs, plusieurs écrivains — de bien moins fort calibre, il est vrai — se font théoriciens de l'occultisme, et certains d'entre eux, poussant encore plus avant leurs pions, rallient ou même créent des Ordres initiatiques ou prétendus tels et des sociétés secrètes maintes fois engagées dans de singulières aventures politiques. On se souvient que, dans le *Quatuor d'Alexandrie*, Lawrence Durrell met en scène deux personnages qui, sous couvert d'une correspondance au sujet de la kabbale, transmettent des messages pour le compte des services spéciaux : l'occultisme a parfois bon dos ! Durrell est un romancier mais sur ce terrain glissant les acteurs réels dépassent souvent les héros de fiction.

Un premier exemple nous en est donné par Helena Petrovna Blavatski. Née en 1831 en Russie dans une famille noble (son père, le colonel von Rattenberg Hahn, était germano-balte et sa mère était apparentée à la famille impériale), elle fut, selon ses parents, une enfant hystérique avant de devenir une femme frigide et, comme l'écrit sans ambages un de ses biographes, « une maritorne peu ragoûtante <sup>1</sup>. » A seize ans, on la marie au général Blavatski, de soixante ans plus âgé qu'elle. Elle ne tarde pas à s'enfuir et parcourt la Grèce, le Moyen-Orient et l'Égypte en compagnie d'un mage copte ou chaldéen qui se fait appeler Paulos Metamon. A vingt ans, on la trouve à Londres, fréquentant à la fois les cénacles spirites et la coterie des émigrés révolutionnaires de divers pays. Elle y rencontre Mazzini et adhère à sa société secrète Jeune-Europe <sup>2</sup>.

---

1. Jacques Lantier, *la Théosophie*, Paris, 1970. Ce livre et celui de René Guénon (*le Théosophisme*, Paris, 1921) contiennent les deux seules biographies à peu près sérieuses d'Helena Blavatski. Les autres sont ou bien des hagiographies ou bien des œuvres fantaisistes.

2. Giuseppe Mazzini (1805 ou 1808-1872), patriote et révolutionnaire italien, créa tour à tour trois sociétés secrètes politiques : Jeune-Italie, Jeune-Europe et l'Alliance républicaine internationale. Luttant pour l'unité italienne tout en refusant la monarchie, il vécut à plusieurs reprises en exil et rédigea la Constitution de l'éphémère République romaine.

## *L'occultisme dans la politique*

C'est en 1854 qu'elle place un voyage dans l'Inde et au Thibet où de mystérieux mahatmas l'auraient initiée à l'occultisme et lui auraient appris à développer ses pouvoirs psychiques. Mais il suffit de contrôler les dates pour constater que ce voyage est purement imaginaire. En 1866 elle combat — pour de bon, cette fois — en Italie avec Garibaldi, est grièvement blessée et va se soigner à Paris. Là, elle se lie avec deux vedettes du spiritisme, Victor Michal et Allan Kardec qui décèlent vite chez elle un dédoublement de la personnalité.

En 1870, nouvelle errance : avec Metaton elle fonde au Caire un Club à miracles ; prise en flagrant délit de supercherie, elle décampe et va exercer ses talents aux États-Unis où elle prétend avoir été envoyée par un « esprit » nommé John King par lequel elle est, selon ses propres termes, « contrôlée. » Mais personne n'est tenu de croire aux « esprits. »

Ce qui est étrange, c'est qu'au même moment, dans cinq pays différents, plusieurs faux médiums se réclamaient eux aussi d'un « esprit » portant ce nom. « Il semble donc, écrit René Guénon, que le nom de John King dissimulait tout simplement un homme vivant dont la véritable identité devait rester inconnue, et que ce mystérieux personnage agissait pour le compte d'un groupement non moins mystérieux <sup>1</sup>. » L'hypothèse de Guénon s'est trouvée vérifiée car nous possédons une lettre d'un colonel américain nommé Olcott, datée de 1875, dans laquelle il recommande à un ami d'aller voir John King qui, dit-il, est un initié membre d'une loge maçonnique.

Or, dès son arrivée aux États-Unis, Helena Blavatski s'était mise à la recherche de cet Olcott, réussit à se le faire présenter par un riche financier et en fit dès lors son inséparable associé. Le colonel Henry Steele Olcott, qui avait fait toute sa carrière dans le renseignement militaire, était franc-maçon et spirite ; du jour où elle fit sa connaissance, la Blavatski cessa de parler de l'« esprit » John King qui, selon Olcott, se nommait en réalité Henry de Morgan. « Celui-ci, conclut Guénon, dut abandonner son agent Blavatski vers 1875 ou 1876, le nouveau Club à miracles établi à Philadelphie ayant eu le même sort que celui du Caire, et pour la même raison. »

---

1. *Op. cit.*, p. 19.

## *Occultisme à la Belle Époque*

Du coup, guidés par un nouvel « esprit » qui se faisait modestement appeler Sérapis<sup>1</sup>, Helena Blavatski et Olcott adhèrent à la société secrète soi-disant initiatique *Hermetic Brotherhood of Luq-sor*, dont l'emblème était la croix gammée, mais ils s'en firent assez vite expulser. C'est alors qu'ils fondèrent leur propre organisation, la Société théosophique dont le succès devait bientôt assurer la célébrité à notre aventurière qui, il faut bien le reconnaître, avait des dons psychiques exceptionnels pour manipuler les âmes faibles.

Ce succès tenait surtout au fait que les vues exposées dans *la Doctrine secrète*, maître livre d'Helena Petrovna, étaient une bouillie d'hindouisme, de bouddhisme et de spiritisme contenant tous les thèmes de la sous-culture, invariablement séduisants pour tous ceux qui sont prêts à croire n'importe quoi pourvu que ce soit le contraire de ce qu'on leur a appris à l'école.

La théosophie, présentée comme « la plus ancienne philosophie de l'humanité » révélée à la Blavatski par les fameux mahatmās lors de son voyage imaginaire en Asie, c'est d'abord le roman-feuilleton de l'évolution cosmique et humaine. Sept races mères comprenant chacune sept sous-races qui se subdivisent en sept fois sept branches se succèdent pendant que la « vague de vie » occupe une même planète ; ladite vague effectue une ronde en visitant successivement sept planètes. Nous en sommes actuellement à la cinquième race. Comment sait-on tout cela ? Tout simplement en consultant les « archives ākāshiques » gravées dans l'« atmosphère invisible » ! Elles nous apprennent, bien entendu, qu'il y a des millions d'années la radioactivité était déjà connue et l'aviation inventée<sup>2</sup>.

Ajoutons que pour la Blavatski, toutes les religions possèdent un noyau de vérité, sauf le judaïsme qui véhicule « les lois de conquête, d'annexion et de tyrannie » et auquel elle oppose l'enseignement de Jésus présenté — il fallait le faire ! — comme l'expression de la philosophie aryenne<sup>3</sup>. On voit poindre ici le bourgeon d'une idéologie dont l'Europe, cinquante ans plus tard, fera la tragique expérience. Néanmoins, la Société théosophique put se prévaloir de recrues assez flatteuses comme l'orientaliste Émile Burnouf et sir Arthur Conan Doyle, le créateur de Sherlock Holmes.

---

1. Non d'un dieu de l'ancienne Égypte.

2. Les navettes spatiales n'existaient pas encore mais, du vivant d'Helena Blavatski, mais Clément Ader avait fait voler le premier avion...

3. Voir Helena Blavatski, *la Clef de la théosophie*, p. 60.

## *L'occultisme dans la politique*

En même temps qu'il dirige avec Helena Petrovna la Société théosophique qui commence à prospérer aux États-Unis et dans divers pays européens, le colonel Olcott adhère, semble-t-il, à l'Ordre de la *Golden Dawn in the Outer*<sup>1</sup> dont nous reparlerons bientôt.

C'est en 1878 qu'Helena Blavatski fait en Inde le voyage qu'elle s'était inventé vingt-cinq ans plus tôt, toujours accompagnée du fidèle Olcott. But affiché de l'expédition : répandre la théosophie dans le sous-continent indien, ce qui ne manque pas de surprendre quand on sait qu'Helena prétendait tenir sa « doctrine secrète » des mahatmās hindous. Néanmoins, les deux complices se virent interdire l'entrée au Thibet.

En Inde, ils concluent, au nom de la Société théosophique, une alliance avec l'association *Arya Samaj*, encouragée par l'Angleterre pour contrecarrer la résistance opposée à la colonisation par les religieux traditionalistes, précurseurs en ce domaine de Gāndhi. Le siège central de la Société de théosophie fut aussi transféré en Inde, à Adyar, afin de mieux accréditer la légende des origines.

De retour en Europe, la Blavatski se rend en Allemagne puis en Belgique avant de se fixer à Londres où on tire un jour sur elle au revolver sans l'atteindre. C'est là qu'elle mourra, obèse et impotente, en 1891.

Quand on sait que son premier périple après l'abandon du domicile conjugal avait épuisé ses ressources avouables, et que lors de son premier séjour à Londres elle dut donner des leçons de piano pour subsister, on est en droit de se demander comment elle finançait son train de vie et ses déplacements incessants. En effet, le soin qu'elle apportait à cultiver de riches adeptes n'explique pas tout.

Alexandre Aksakov, conseiller privé du tzar qui l'avait chargée d'envoyer des médiums à la cour de Saint-Pétersbourg, lui dit à ce propos : « Sachez que la question d'argent ne se pose pas. » D'autre part, pendant son séjour en Inde, Helena Petrovna recevait une subvention du gouvernement britannique s'élevant à 12 000 roupies par an. Or, il est, bien connu que les États n'ouvrent leur bourse qu'à ceux qui leur rendent certains services, surtout s'il s'agit de charlatans plus ou moins illuminés. D'autre part, plusieurs épisodes du roman d'aventures que fut la vie de la Blavatski, comme les directives du prétendu John King ou les efforts pour rencontrer

---

1. Littéralement : Ordre de l'Aube dorée pour l'extérieur.



## Occultisme à la Belle Époque

Olcott, indiquent clairement qu'elle fut employée par des services spéciaux qui, en raison de son extraordinaire aptitude à manipuler autrui, virent en elle un précieux auxiliaire. L'Okhrana tsariste ? L'Intelligence Service ? Les deux à la fois, ou successivement ? Il est difficile de le dire, tant était grand son art de mentir et de brouiller ses pistes, mais — comme nous allons le voir — il n'est pas rare que l'occultisme serve de « couverture » aux activités des services de renseignements.

En 1867, Robert Wentworth Little fonda la *Societas Rosicruciana in Anglia* qui se réclamait des anciens rose-croix. Elle n'admettait pour membres que des maçons ayant atteint le grade de maîtres ; elle comprenait neuf grades ; ses chefs, au nombre de trois, s'intitulèrent mages comme les trois rois qui, selon la légende, furent guidés par une étoile jusqu'à la crèche de l'enfant Jésus, et le nombre de ses membres était limité statutairement à cent quarante-quatre. En 1888, trois de ces membres, l'écrivain et diplomate anglais Bulwer Lytton, auteur d'un curieux roman occultiste intitulé *Zanoni*, le comte Mac Gregor Mathers, et Aleister Crowley achetèrent chez un bouquiniste de Londres un livre dans lequel avait été glissé un message signé d'une mystérieuse Berlinoise du nom d'Anna Sprengel. Ils lui écrivirent et, à son instigation, sans l'avoir jamais vue, créèrent la *Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn in Outer*. C'était un groupe très peu nombreux, ultrasecret, pratiquant la magie noire. Parmi ses adeptes, on relève les noms du poète Yeats, futur prix Nobel, et de la sœur du philosophe Henri Bergson, affublée du titre et du nom de grande prêtresse Anari. En effet, Mathers avait implanté à Paris une loge de la *Golden Dawn*, la loge Ahator, sise avenue Mozart, et que présidait le journaliste occultiste Jules Bois, amant de la grande cantatrice Emma Calvé<sup>1</sup>.

L'enseignement reposait sur une combinaison de kabbale et de christianisme instaurée au XVI<sup>e</sup> siècle et empruntée aux premiers Rose-Croix<sup>2</sup>. Pourtant, la *Golden Dawn* y ajoutait une interprétation fondée sur la religion de l'Égypte pharaonique puisée dans le rite maçonnique de Memphis-Misraïm<sup>3</sup>.

---

1. Voir. Gérard de Sède, *Rennes-le-Château*, Laffont, 1988.

2. Voir F. Secret, *les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance*, Paris, Dunod, 1963.

3. Rite créé au début du XIX<sup>e</sup> siècle par les frères Bédarride et par Marconis de Nègre.

## *L'occultisme dans la politique*

Par-delà ces caractéristiques communes, on relève néanmoins des différences profondes entre les rosicruciens français et la *Golden Dawn*. Tandis que les premiers se réclamaient de la tradition judéo-chrétienne, la seconde ne tarda pas à glisser vers un néo-paganisme amoral, soutenant que la spiritualité, chez les hommes exceptionnels, peut se manifester autant dans le mal que dans le bien. Ces divergences débouchaient sur des objectifs opposés : les rosicruciens français voulaient que leur pays demeurât le centre de l'occultisme en Occident, tandis que les inspirateurs de la *Golden Dawn* voulaient déplacer ce centre vers l'Allemagne, via l'Angleterre.

Or chacun de ces choix avait des implications politiques. L'alliance franco-russe venait d'être scellée (1891) tandis que la France et l'Angleterre, se heurtant en Afrique, étaient en mauvais termes et le resteront jusqu'à l'Entente cordiale (1906) qui complètera l'encerclement diplomatique de l'Allemagne.

A une époque où, plus qu'à toute autre, les milieux occultistes étaient un vivier pour les services spéciaux, on vit donc très logiquement des adeptes français nouer des relations avec la famille du tzar et la *Golden Dawn*, au contraire, œuvrer au rapprochement de l'Angleterre et de l'Allemagne, au profit de cette dernière.

Au sein de la *Golden Dawn*, le principal artisan de cette politique fut Aleister Crowley, qui la poursuivit même après la conquête du pouvoir par Hitler. Ce personnage équivoque, mage noir, drogué et psychopathe, professait un nietzschéisme de pacotille et organisait des orgies sexuelles si poussées que certains participants n'en sortirent pas vivants. Mégalomane, il déclarait, du reste : « Avant que Hitler fût, j'étais. » C'est donc à juste titre que, dans son *Dictionnaire des sociétés secrètes d'Occident*, Pierre Mariel écrit : « La *Golden Dawn* prépara, entre autres, l'avènement du nazisme, non dans ses thèmes politiques mais dans ses constantes psycho-sociologiques. »

Crowley ne se contenta pas d'agir au sein de la *Golden Dawn*. Il noyauta aussi deux autres groupes occultistes dont il réussit même, en 1916, à prendre la tête : le rite maçonnique de Memphis-Misraïm, inspiré de Cagliostro et importé d'Italie en France en 1814, et l'Ordre des templiers orientaux (OTO) fondé en 1893 par deux Allemands, Karl Keller et Theodor Reuss. Crowley avait été intronisé en 1906 dans l'OTO par ce Reuss, qualifié par certains de « crapule policière internationale », et qui, effectivement, après s'être infiltré dans le mouvement ouvrier anglais, puis avoir dirigé

## Occultisme à la Belle Époque

à Berlin le bureau de l'agence américaine United Press, fut chargé, pendant la Première Guerre mondiale, d'une mission d'espionnage en Hollande par l'état-major britannique<sup>1</sup>.

En 1908, Crowley organisa une scission de la *Golden Dawn* et créa sa propre secte, l'*Astrum Argentinum* où il se faisait appeler la Bête de l'apocalypse ! La secte publiait à Detroit (Michigan) la revue *The Aequinox*, spécialisée dans la désinformation. Montré du doigt comme un maître de la contre-initiation, menacé de mort à ce titre, il sauva sa vie en faisant courir le faux bruit de son suicide. Il mourut en 1947, le corps et l'esprit minés par les abus de toutes sortes.

Dans le nom complet de la *Golden Dawn*, n'ayons garde d'oublier *in the outer* : pour l'extérieur. C'est une manière transparente de laisser entendre que la secte comportait un « cercle extérieur » et un « cercle intérieur », et donc un double enseignement, l'un pour les néophytes et l'autre pour les seuls initiés. C'était bien le cas et, si les dix premiers grades sont connus, nous ne savons pratiquement rien des trois grades supérieurs. Nous ne savons rien non plus de la mystérieuse Allemande Anna Sprengel qui suscita, de loin et de la façon la plus étrange, la création de la *Golden Dawn*, jouant à peu près le même rôle que John King auprès d'Helena Blavatski. Le plus probable est que sous ce nom se dissimulait une « boîte aux lettres » des services spéciaux de l'Allemagne impériale, en quête d'agents dans les groupes occultistes britanniques. L'idéologie d'Aleister Crowley, le fait que Jules Bois, mort en 1943, finit ses jours dans la peau d'un « collaborateur » des nazis, et d'autres indices, nous confirment dans cette opinion.

Mais il y a mieux : Rudolf Hess, le bras droit de Hitler, était, comme beaucoup de nazis, féru d'occultisme : il était passionné d'astrologie, consultait des devins et consommait des drogues étranges qu'il faisait venir du Thibet<sup>2</sup>. Or il avait connu Theodor Reuss à Munich en 1923. Le 10 mai 1941, en pleine guerre, ce fidèle entre les fidèles « déserte » et se rend en avion en Angleterre pour négocier, soi-disant de sa propre initiative, une paix séparée. Or, qui demande-t-il à voir ? le duc de Hamilton qui, comme nous l'a

---

1. Voir Marie-France James, *Occultisme, Ésotérisme, Franc-Maçonnerie et christianisme aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, p. 225.

2. Voir Joachim Fest, *les Maîtres du III<sup>e</sup> Reich*, p. 225.

## *L'occultisme dans la politique*

appris un officier de l'Intelligence Service, M. George Langelaan, avait appartenu à la *Golden Dawn*.

Comme on le sait, Rudolf Hess fut jugé par les Alliés, en même temps que les autres chefs nazis, par le tribunal international de Nuremberg. Il menaça de faire « de grandes révélations » et, échappant à la pendaison, ne fut condamné qu'à la prison perpétuelle. Au fil des années, les nombreuses démarches de ses avocats pour le faire libérer avant terme n'aboutirent jamais. Il mourut, très âgé, dans la prison de Spandau, à Berlin, sans avoir pu livrer ses secrets qui auraient sûrement dérangé un certain nombre de personnages.

Une des caractéristiques les plus frappantes de l'occultisme est le foisonnement et l'enchevêtrement des groupes. Or, ce sont, peu ou prou, les mêmes hommes et les mêmes femmes qu'on retrouve dans ce labyrinthe, les uns tournant en rond, les autres en quête d'une improbable sortie.

Né en 1865 en Espagne d'un père occitan et d'une mère castillane, Gérard Encausse obtint à Paris le doctorat en médecine mais délaissa très vite la pratique thérapeutique pour le déchiffrement des vieux grimoires magiques et alchimiques qui, dira-t-il plus tard, lui devinrent en quelques mois très faciles à lire. En 1882, il est initié au martinisme<sup>1</sup> et prend le « nom mystique » de Papus, qui est aussi bien celui d'un mathématicien d'Alexandrie (IV<sup>e</sup> siècle) que celui d'un démon mentionné, au I<sup>er</sup> siècle, par Apollonios de Tyane. Cinq ans plus tard, il adhère à la Société théosophique d'Helena Petrovna Blavatski, mais ne tarde pas à la quitter pour créer le Groupe indépendant d'études ésotériques. En 1888, il fonde avec Joséphin Péladan et Stanislas de Guaita l'Ordre kabbalistique de la Rose+Croix (précisons que, pas plus que l'Ordre des templiers orientaux et les autres Ordres pseudo-templiers qui foisonnent actuellement n'ont de filiation avec l'ancien Ordre du Temple, pas davantage les groupes rosicruciens modernes ne sont les continuateurs authentiques de la Rose-Croix apparue aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles).

En même temps, Papus publia deux revues, *l'Initiation* et *le Voile d'Isis*, et composa plusieurs ouvrages, notamment un *Traité méthodique des sciences occultes*.

---

1. Secte illuministe issue de Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803), surnommé le Philosophe inconnu.

## *Occultisme à la Belle Époque*

Rien de politique, semble-t-il, dans l'activité fébrile de cet oiseau migrateur. Pourtant, en 1896, lors du voyage officiel en France du tzar Nicolas II et de la tzarine Alexandra, Papus, au nom des « spiritualistes français », adressa au souverain russe un message de bienvenue dans lequel il opposait l'Empire allemand où « la force prime le droit et qui, de ce fait, chasse toute influence providentielle », à l'Empire russe « le plus religieux et le plus proche des voies providentielles. » Papus sanctifiait ainsi, en quelque sorte, l'alliance franco-russe conclue cinq ans plus tôt et dirigée contre l'Allemagne de Guillaume II. En tant que « représentant d'une des plus antiques traditions de l'humanité », il offre ensuite ses services au tzar qui, écrit-il bizarrement, « est appelé à terminer l'œuvre commencée par Charles Martel et Jeanne d'Arc <sup>1</sup> ».

Ce message, qu'on pourrait prendre pour la divagation d'un mégalomane, avait en réalité soigneusement choisi sa cible. Depuis longtemps, l'occultisme, de plus ou moins bon aloi, était en honneur à la cour de Russie. Le tzar Alexandre I<sup>er</sup> (1777-1825) avait été initié au martinisme ; son successeur Nicolas I<sup>er</sup> avait accueilli pendant quelque temps l'occultiste polonais Hoëné Wronski ; Alexandre II (1855-1881) fréquentait devins et astrologues ; Alexandre III (1881-1894) choyait un médium allemand, le baron de Langsdorff ; quant à Nicolas II et surtout son épouse allemande, Alexandra de Hesse, ils étaient superstitieux à l'extrême.

Nicolas II mordit donc à l'hameçon. En 1901, Papus part pour la Russie muni d'une lettre de recommandation du ministre des Affaires étrangères Delcassé, prétendument pour y organiser « des écoles de psycho-physiologie » : il est aussitôt reçu à la cour.

En 1905, l'Empire russe, battu par le Japon, est ébranlé. Le 9 janvier, une foule pacifique conduite par un pope se dirige vers le palais pour remettre une supplique au tzar. La troupe tire : plusieurs centaines de morts et un millier de blessés. Il s'ensuit une grève générale ; bientôt des comités populaires — les soviets — surgissent un peu partout ; Trotski préside celui de la capitale ; c'est la répétition générale de la Révolution d'octobre 1917. Nicolas II appelle alors d'urgence Papus qui, en présence de la famille impériale, « évoque magiquement » l'esprit du défunt Alexandre III. Celui-ci, comme on pouvait s'y attendre, donna à son successeur

---

1. Charles Martel : sans doute parce que la Russie s'oppose à la Turquie musulmane ; Jeanne d'Arc parce que l'Entente cordiale n'est pas encore signée.

## *L'occultisme dans la politique*

ce conseil : « Il faut coûte que coûte que tu écrases la révolution qui commence. »

C'était le quatrième et avant-dernier séjour de Gérard Encausse à la cour de Russie. Mais dès le premier, il s'était fait accompagner d'un pittoresque personnage.

Nizier-Anthelme Philippe était né en 1849 en Savoie de misérables paysans, n'avait pas fait d'études et exerçait la modeste profession de garçon boucher à Lyon. Bientôt, se faisant appeler le Maître Philippe, il se proclama thaumaturge. Cela lui valut plusieurs condamnations pour exercice illégal de la médecine, mais lui permit d'épouser la fille d'un riche industriel lyonnais qui croyait avoir été guérie par lui, et qui, reconnaît un de ses hagiographes, Emmanuel Lalande, « lui apporta plus qu'une large aisance : plusieurs maisons à Lyon, un hôtel particulier, un domaine à Collonges et un château à l'Arbresle ». Saisissant en un clin d'œil tout le parti qu'on pouvait tirer d'un homme si bien doué, Papus commença par en faire son associé : ensemble, ils fondèrent, à Paris et à Lyon, une école de magnétisme et de massage. Il sut ensuite piquer la curiosité du couple impérial en lui chantant, sans le nommer, les louanges de celui qu'il appelait son maître spirituel ; c'est ainsi que le ci-devant garçon boucher, introduit par une grande-duchesse, la fameuse Anastasia, fut présenté aux souverains<sup>1</sup>.

« Très rapidement, écrit Philippe Encausse (fils de Papus) il eut sur Nicolas II et sur l'impératrice un ascendant tel qu'aucune décision importante n'était prise sans qu'il fût consulté au préalable<sup>2</sup>. » C'est ce que confirme, dans ses *Mémoires*, Maurice Paléologue, à l'époque ambassadeur de France en Russie. Le tzar choya Philippe, l'installa au palais, le couvrit de cadeaux et lui offrit — ce qui était alors un luxe — une superbe automobile.

Comme cela faisait jaser, Nicolas II demanda au gouvernement français de décerner à Philippe le diplôme de docteur en médecine. Bien évidemment, cette requête naïve et saugrenue se heurta à un refus poli. Le tzar décida alors d'agir lui-même : il nomma par oukaze le mystagogue des abattoirs non seulement docteur en médecine mais aussi, pour faire bonne mesure, général de l'armée russe et conseiller d'État.

---

1. Voir Henri Rollin, *l'Apocalypse de notre temps (les dessous de la propagande allemande)*.

2. *Le Maître Philippe, thaumaturge et homme de Dieu*, p. 79.

## *Occultisme à la Belle Époque*

Pourtant, l'étoile du Maître Philippe ne brilla pas très longtemps à la cour de Saint-Pétersbourg. Il s'éteignit en France, le 2 août 1905, âgé de cinquante-six ans, terrassé, selon les médecins, par l'alcoolisme<sup>1</sup>. Comme l'alcool, dit-on, tue lentement, il vécut encore un certain temps tout en étant mort, si l'on en croit ses admirateurs pleins de foi, bénéficiaires de ses apparitions posthumes.

Devenu entre-temps grand maître de l'Ordre martiniste, Papus poursuivit ses activités à la cour impériale, prenant la relève de celui qu'il y avait sciemment introduit. Il ne nourrissait aucune illusion sur ses illustres clients, déclarant à un de ses amis qui rapporta plus tard le propos<sup>2</sup> : « Ces gens-là sont fous ; ils sont à la merci de la première canaille venue qui flattera leur manie. » C'était parler d'or !

Il mourut en 1916, ce qui le priva de la joie d'assister à la victoire française et lui épargna la douleur de voir triompher la révolution en Russie.

Toute cette affaire, qui pourrait prêter à sourire, doit être replacée dans son contexte historique. Avant la Première Guerre mondiale, chacun des deux camps qui allaient bientôt s'affronter s'efforçait de mettre à profit l'inénarrable crédulité du tzar et de la tzarine, et l'un et l'autre n'hésitèrent pas à employer des occultistes plus ou moins charlatans pour les manipuler. Pour la France, il s'agissait de maintenir l'Empire russe à ses côtés dans le conflit qui s'annonçait ; pour l'Allemagne d'obtenir qu'il restât neutre. Nicolas II était francophile et, de plus, apparenté à la famille royale d'Angleterre : le Quai d'Orsay et le 2<sup>e</sup> Bureau utilisèrent donc Papus et Philippe comme agents d'influence. Son épouse, Alexandra de Hesse-Darmstadt, était allemande et entourée d'un clan germanophile : contre l'influence de Papus et de son séide, le gouvernement allemand utilisa le moine ivrogne et paillard Raspoutine.

Pendant un certain temps, Papus et Raspoutine se côtoyèrent à la cour impériale. « Les deux hommes ne sympathisaient nullement, au contraire, écrit l'ambassadeur Paléologue. Papus avait essayé de démasquer Raspoutine aux yeux des souverains, de leur démontrer

---

1. Voir notamment la thèse du docteur Louis Maniguet : *Un empirique lyonnais : Philippe*, 1920.

2. Témoignage de M. P. Corneille, publié en 1943.

## *L'occultisme dans la politique*

que son influence venait du diable. Raspoutine, de son côté, s'efforçait de discréditer Papus aux yeux de Nicolas et d'Alexandra : « De quoi se mêle cet esbrouffeur et cet intrigant et pourquoi l'écoutez-vous donc ? »

Pendant que Papus prêchait pour le maintien de l'alliance, Raspoutine prêchait pour la neutralité : « Je sais que beaucoup demandent la guerre, écrivit-il au tzar au début de 1914, mais ce serait la fin de tout. Ne permets pas aux fous de triompher. »

En 1906, le moine crasseux réussit à faire éliminer Papus qui ne revint plus en Russie, mais la France eut bientôt sa revanche : en 1916, le prince Félix Youssoupov, acquis à la cause alliée et très probablement aidé par les services spéciaux comme il nous l'a lui-même laissé entendre alors qu'il vivait retiré en France, tua de sa propre main Raspoutine après l'avoir invité à une orgie.

On connaît la suite des événements.

L'affaire de Rennes-le-Château, que nous avons découverte en 1962 et qui, depuis lors, est devenue célèbre, a fait couler des flots d'encre, et rarement de la meilleure<sup>1</sup>. Résumons les faits : en 1885, un prêtre de trente-trois ans, Bérenger Saunière, est nommé curé dans ce coin perdu du département de l'Aude. Il est dans le dénuement le plus complet mais à sa mort en 1917 — ses livres de comptes le prouvent — il aura dépensé exactement 659 413 francs-or, c'est-à-dire 23 079 455 francs actuels. D'où tirait-il ses ressources ?

Les hypothèses les plus folles se sont donné libre cours depuis trente ans, favorisées par le profil d'aventurier de ce singulier ecclésiastique, et le mystère dont il prit toujours soin de s'entourer. La réalité de cette affaire est, certes, insolite et complexe mais ne défie nullement une explication rationnelle. Celle-ci se dégage du rapprochement de certains faits.

1) Si Saunière est tellement pauvre, c'est parce que, dès son arrivée à Rennes-le-Château, l'État républicain l'a privé de sa seule ressource — son traitement — en raison d'un prêche électoral qui l'a fait cataloguer « réactionnaire militant<sup>2</sup>. »

---

1. Voir Gérard de Sède, *Rennes-le-Château, le dossier, les impostures, les phantasmes, les hypothèses*, Paris, Laffont, 1988.

2. Jusqu'en 1905, c'est l'État qui payait les curés. Dans le vocabulaire du temps, « réactionnaire » équivalait à « royaliste. »



## *Occultisme à la Belle Époque*

2) Les derniers seigneurs de Rennes-le-Château aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles furent les Fleury et les Hautpoul<sup>1</sup>. Le marquis Paul-Urbain de Fleury (1778-1856) était maître maçon du rite écossais. Quant aux Hautpoul, en 1834 trois d'entre eux sont affiliés à la loge toulousaine la Sagesse, ardemment légitimiste<sup>2</sup>, et un quatrième est même gouverneur du comte de Chambord qui vit en exil dans l'Empire des Habsbourg. Or Béranger Saunière reçut un don de 3 000 francs-or de la comtesse de Chambord, née Habsbourg-Este, qui ne mit jamais les pieds en France et ne l'avait jamais vu.

3) En 1891, Saunière découvrit, dissimulés dans son église, des manuscrits qu'il ne put déchiffrer. Il se rendit alors à Paris pour les soumettre à des paléographes et fut introduit par on ne sait qui dans le salon de la cantatrice occultiste Emma Calvé<sup>3</sup> que fréquentaient assidûment Papus, Jules Bois, Stanislas de Guaïta<sup>4</sup> et Joséphin Péladan.

Occitan comme Saunière, Péladan, essayiste et critique de talent, avait, de concert avec Papus et Guaïta, fondé en 1888 (l'année même qui avait vu naître la *Golden Dawn*) l'Ordre kabbalistique de la Rose+Croix. Sur le plan philosophique, ce groupement se proposait d'instaurer un occultisme catholique ; sur le plan politique, ses dirigeants étaient naundorffistes.

4) Péladan avait pour secrétaire un très inquiétant personnage nommé Georges Monti, dit Marcus Vella en occultisme. Né à Toulouse, élevé par les Jésuites et docteur en droit canon, il se fit successivement initier par Péladan à la Rose+Croix kabbalistique, par Papus au martinisme, par le duc Louis-Guillaume de Bavière à la Sainte-Vehme<sup>5</sup>, par Aleister Crowley à l'Ordre des templiers orientaux et par le grand rabbin Ovadia aux B'Naï Brith pour les espionner, sous le nom ronflant de comte Israël Monti<sup>6</sup> avant de créer sa

---

1. René Descadeillas, *Rennes et ses derniers seigneurs*, Toulouse, 1964.

2. Les légitimistes considéraient le renversement de Charles X en 1830 et son remplacement par Louis-Philippe comme une usurpation. Leur prétendant était le comte de Chambord, petit-fils de Charles X.

3. Voir Jean Contrucci, *Emma Calvé, la diva du siècle*.

4. Stanislas de Guaïta (1861-1898), auteur de *l'Essai de sciences maudites*, 4 volumes.

5. Association secrète de justiciers née en Allemagne au XIII<sup>e</sup> siècle et exécutant elle-même ceux qu'elle avait condamnés. Son emblème, l'aigle tenant dans ses serres une couronne de laurier, fut remise en honneur par les nazis.

6. B'naï Brith (Fils de l'Alliance) : société israélite de type paramaçonnique créée au XIX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis.

## *L'occultisme dans la politique*

propre secte, l'Ordre Alpha Galates ; ce Monti, qui sillonna l'Algérie, l'Égypte et l'Europe entière en vivant fastueusement, fut un agent secret protéiforme, dépourvu de tout scrupule et travaillant indifféremment pour le 2<sup>e</sup> Bureau, l'Intelligence Service et les services spéciaux allemands. Il mena des intrigues tellement embrouillées qu'il mourut assassiné par le poison en 1936<sup>1</sup>.

5) Un frère de Bérenger Saunière, le jésuite Alfred Saunière, était l'amant de la marquise du Bourg de Bozas, d'une lignée martiniste<sup>2</sup> il fut aussi précepteur dans la famille de Chefdebien dont un des membres, le marquis François de Chefdebien, fonda en 1780 à Narbonne le rite maçonnique des Philadelphes<sup>3</sup>. Cette famille le chassa après qu'il eut subtilisé une partie de ses archives.

6) En 1903, au lendemain de la mort du pape Léon XIII, le conclave, à chaque tour de scrutin, donna un nombre croissant de voix au cardinal Rampolla, d'orientation libérale, qui fut en passe d'être élu. Mais l'empereur François-Joseph de Habsbourg opposa par écrit son veto à cette élection<sup>4</sup> et la tiare revint à Pie X, antimoderniste et protecteur de l'intégrisme<sup>5</sup>. A la mort de ce dernier en 1914, le nouveau pape Benoît XV reprit les orientations de Rampolla.

Ces faits, tous bien établis, trouvent leur place, ainsi que les diverses pièces sur un échiquier en début de partie, si l'on situe la vie de l'abbé Bérenger Saunière dans le contexte de son double entourage, occultiste et religieux.

La partie commence avec la découverte des grimoires. Ils ont disparu mais il est probable qu'ils avaient été déposés dans l'église par un des Fleury ou des Hautpoul, adeptes de la maçonnerie occultiste. Et on ne voit guère aussi qu'un des Hautpoul légitimistes pour avoir signalé à la comtesse de Chambord ce royaliste militant en soutane.

Les relations de Bérenger Saunière et d'Emma Calvé ne furent

---

1. Sur la biographie complète de Georges Monti, cf. Gérard de Sède, *op. cit.*

2. Sur la famille du Bourg, voir Jean-Claude Danis, *Toulouse, capitale mystique*, Éditions de l'Adret, 1985.

3. Sur François de Chefdebien, voir R. Le Forestier *la Maçonnerie templière et occultiste*, Paris, 1970, 1101 pages.

4. Voir Engel-Janosi, *Osterreich und Vatikan von 1846 bis 1918*, 2 volumes.

5. Voir Émile Poulat, *Intégrisme et Catholicisme intégral*, Paris, Casterman, 1969.

## *Occultisme à la Belle Époque*

pas éphémères : ils eurent une longue liaison, mentionnée par tous les biographes de la cantatrice<sup>1</sup>. Le climat d'occultisme chrétien dans lequel se mouvaient Emma et ses amis, en particulier Péladan, leur idéologie monarchiste élevée à la hauteur d'une religion ne pouvaient que séduire notre curé de campagne soudain projeté dans un milieu brillant.

Que Saunière ait adhéré à l'Ordre kabbalistique de la rose+croix créé par Péladan n'est pas douteux. La meilleure preuve nous en a été laissée par Bérenger lui-même qui, restaurant son église, l'a entièrement aménagée et décorée comme une loge rosicrucienne<sup>2</sup>.

Or Péladan était naudorffiste ainsi que tous les adeptes du martinisme<sup>3</sup>. Comme le souligne avec raison Stéphane Rials dans son ouvrage *le Légitimisme*<sup>4</sup> : « Le christianisme de beaucoup de royalistes était marqué, et de plus en plus après la mort du comte de Chambord en 1883, par des inflexions illuministes et ésotéristes ; ils glissèrent sans peine au survivantisme naudorffiste. » Le naudorffisme était particulièrement vivace parmi les ecclésiastiques languedociens : fondé par l'abbé Dupuis, c'est à Toulouse qu'était édité *la Légitimité*, hebdomadaire du mouvement. Que Bérenger Saunière, et Georges Monti, qui s'étaient connus chez Emma Calvé, aient ou non adopté personnellement la thèse survivantiste, ils virent tout le parti qu'on en pouvait tirer.

Comme l'avait dit le tzar Alexandre I<sup>er</sup>, initié au martinisme par Joseph de Maistre, les preuves éventuelles de la survivance de Louis XVII et l'existence de ceux qui, dans ce cas, auraient été ses descendants directs<sup>5</sup> « pouvaient changer la carte de l'Europe si ce secret venait à être connu. » En effet, on imagine le scandale qui eût éclaboussé toutes les monarchies européennes qui, en 1814, avaient ramené dans leurs fourgons Louis XVIII, se prêtant ainsi à une usurpation. Léon Bloy n'avait donc pas tort d'écrire : « Tous les

---

1. Notamment Jean Contrucci (*op. cit.*) et Marie-France Jemes (*Esotérisme, Occultisme et Franc-maçonnerie aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1981, pp. 62-63).

2. Voir Gérard de Sède, *op. cit.*

3. « Si tous les naudorffistes n'étaient pas martinistes, tous les martinistes étaient naudorffistes » (Robert Ambelain, *Capet, lève-toi*, Paris, Laffont, 1987, p. 16).

4. Presses universitaires de France, 1983, p. 45.

5. Mort à Delft en 1845, Naundorff laissait trois fils.

## *L'occultisme dans la politique*

gouvernements suaient d'angoisse à la pensée que, peut-être, le roi de France vivait toujours<sup>1</sup>. »

Plus particulièrement intéressés à la question de la survivance étaient le Vatican et les Habsbourg : le premier parce que deux papes, Léon XIII et Benoît XV, avaient reconnu par écrit les descendants de Naundorff comme Bourbons<sup>2</sup> ; les seconds parce que Marie-Antoinette et la comtesse de Chambord faisaient partie de leur maison.

Il n'est pas sans intérêt de mettre en parallèle ces deux pontificats « survivantistes » avec certains événements de la vie de Saunière. Sous le règne de Léon XIII, la hiérarchie ecclésiastique ne chercha pas à savoir d'où provenaient les immenses ressources du curé de Rennes-le-Château, mais dès l'élection de Pie X, le favori des Habsbourg, l'évêque de Carcassonne condamna Bérenger, sans la moindre preuve, sous prétexte qu'il les tirait d'un trafic de messes, ce qui était matériellement impossible. Saunière, à grands frais, se pourvut en appel auprès du Vatican qui fit traîner la cause en longueur pendant toute la durée du pontificat, mais au lendemain de l'élection de Benoît XV, en 1915, Saunière fut solennellement acquitté. Cette concordance de dates ne nous semble pas due au hasard.

Ce n'est pas non plus du hasard que relèvent les séjours, à première vue inexplicables, que fit chez le curé de Rennes-le-Château, sous le pseudonyme de Monsieur Guillaume, l'archiduc Jean-Salvator de Habsbourg-Toscane, neveu et gendre de l'empereur François-Joseph. Or ce prince, libéral en politique et étouffant dans l'atmosphère confinée de la cour de Vienne, avait été dépouillé de la nationalité autrichienne et interdit de séjour par l'empereur auquel il pouvait espérer succéder<sup>3</sup>. En raison de ce conflit familial, le

---

1. *Celle qui pleure*, p. 98.

2. Jean XXIII devait faire de même. On peut donc légitimement se demander si un dossier susceptible de lever le voile sur l'énigme de Louis XVII ne dort pas dans les archives secrètes du Vatican.

3. Le prince héritier Rodolphe s'était « suicidé » (?) en 1889 à Mayerling, et l'archiduc François-Ferdinand, autre neveu de l'empereur qui lui avait promis le trône, mourra assassiné en 1914 à Sarajevo. Or, les Habsbourg-Toscane, qui avaient fourni quatre empereurs à l'Autriche, pouvaient, dans ces conditions, prétendre à l'Empire.

## *Occultisme à la Belle Époque*

problème majeur de légitimité dynastique que posait l'énigme de la survivance avait pour lui une importance capitale.

Énigme car l'identification de Naundorff à Louis XVII ne se fondait que sur des présomptions, certes vraisemblables, et non sur des preuves documentaires. Mais là où manquent les documents, il est toujours possible de les fabriquer ; l'histoire nous fournit d'innombrables exemples de fausses chartes. Et il se trouve toujours des gens fort respectables pour s'y laisser tromper, et d'autres pour payer fort cher, soit afin de s'en prévaloir, soit afin de les mettre sous le boisseau, au gré de leurs intérêts.

L'aventurier Georges Monti, agent double ou triple bien introduit auprès des cours d'Europe centrale en raison de son affiliation à la Rose+Croix de Bavière, était bien homme à organiser un tel trafic ; on sait du reste qu'il forgea, à d'autres occasions, de faux documents. Notre conviction est donc que Bérenger Saunière fut un instrument entre ses mains, complice volontaire mais qui ignorait probablement l'importance des enjeux.

Si richement rémunéré qu'il fût et si luxueux que fût son train de vie, il est tout à fait impossible qu'il ait pu dépenser pour son propre compte plus de 23 millions de nos francs en moins de vingt-cinq ans. Il rétrocédait nécessairement à d'autres une bonne partie des fonds qui passaient entre ses mains.

Dans l'affaire insolite de Rennes-le-Château, occultisme et services secrets faisaient, une fois de plus, bon ménage.

## Chapitre X

### La Foi jaune et la horde blanche ou la folie du baron Ungern

La révolution russe de 1917 présente de grandes ressemblances avec notre Révolution française. Dans les deux cas cela commence par un soulèvement populaire ; le monarque, d'abord déposé, sera plus tard exécuté.

Dans les deux cas les révolutionnaires modérés doivent céder la place au parti le plus radical. Dans les deux cas celui-ci doit faire face à une guerre civile doublée d'une intervention militaire étrangère, y riposte par la terreur et la levée en masse, et finit par triompher des ennemis.

Les leaders historiques du bolchevisme — Lénine, Trotski, Boukharine, Radek, etc. — avaient profondément étudié la Révolution française. Quand, en pleine guerre civile, ils créèrent la fameuse Tchéka<sup>1</sup>, équivalent du Comité de sûreté générale instauré par Robespierre dans des circonstances analogues, Lénine déclara : « A la tête de la Tchéka il nous faut un bon Jacobin. » Il le trouva en la personne de Dzerjinski.

Félix Edmondovitch Dzerjinski, bolchevik de fer, appartenait à une famille de la noblesse polonaise apparentée aux célèbres Ledochowski. Il faut croire que cette lignée était douée pour le renseignement car le comte Vladimir Ledochowski, supérieur général des Jésuites pendant la Seconde Guerre mondiale, organisera

---

1. Tchéka : abréviation de *Vserossiiskaïa Tchrezvytchaïnaïa komissia* (Commission extraordinaire panrusse de Lutte contre la contre-révolution, la spéculation et le sabotage).

## *La Foi jaune et la horde sauvage*

l'échange d'informations entre le Vatican et les services spéciaux nazis<sup>1</sup>.

Dzerjinski, qui avait passé des années dans les bagnes du tzar, était un étonnant personnage, ascétique et incorruptible, généreux par tempérament et impitoyable par devoir. Ce moderne Savonarole fit de la Tchéka un instrument redoutablement efficace. A sa mort en 1926 Trotski écrira : « Sa vie a été le terrible poème d'une époque sinistre. »

Parmi les ennemis qu'il eut à combattre, le plus irréductible se trouva être un personnage encore plus extraordinaire que lui : le baron Roman Fedorovitch von Ungern-Sternberg que ses admirateurs eux-mêmes purent surnommer le Baron fou.

Tout comme Dzerjinski, il était de haut lignage. Le nom de Ungern, prétendait-il même, prouvait que sa famille germano-balte descendait des Huns d'Attila. Quoi qu'il en soit, un Ulrich von Ungern participa à la troisième croisade, Raoul von Ungern fut tué à l'âge de onze ans lors de la Croisade des enfants, Arthur von Ungern, chevalier teutonique, périt à la bataille de Grünwald, Heinrich, dit la Hache, fut chevalier errant, et son petit-fils Raoul chevalier brigand. Wilhelm von Ungern, dit le frère de Satan, disparut lors d'une séance de magie ; quant au grand-père de notre baron, il avait été corsaire en Extrême-Orient et en revint converti au bouddhisme. Roman Fedorovitch se glorifiait volontiers de cette brochette d'aventuriers, avec une affection marquée pour Wilhelm, le magicien, et pour le corsaire qui lui avait fait découvrir les opiums religieux de l'Asie. Il racontait aussi que le château familial, en Lettonie, était hanté.

Signalément : né en 1885 près de Riga selon les uns, en Autriche selon d'autres. Taille moyenne, larges épaules, front proéminent, visage émacié, le poil d'un blond tirant vers le roux, des yeux bleus au regard perçant, une voix cassante au débit précipité. Au cours d'une querelle d'étudiants, avait reçu un grand coup de sabre sur le crâne, ce qui explique sa bizarrerie, ses réactions imprévisibles, son oscillation perpétuelle entre l'excitation et l'abattement.

En 1905, Ungern participe à la guerre russo-japonaise et se bat en Manchourie ; c'est son premier contact avec cette Asie dont il a si souvent rêvé. De retour en Russie, il entre à l'École militaire, mais c'est bientôt la Grande Guerre : le voici lieutenant sur le front

---

1. Voir Walter Hagen, *le Front secret*, Paris, 1952, p. 358.

## *L'occultisme dans la politique*

autrichien et cinq fois blessé. Pourtant, ce jeune officier du tzar n'aime pas les Russes ; il les méprise même depuis qu'ils ont été battus à plates coutures par le Japon, pour lequel il est devenu plein d'admiration. Et ce mépris s'étend à tout le mode de vie occidentale car, son frère ayant épousé la sœur du comte Hermann von Keyserling, il a lu l'œuvre maîtresse de celui-ci, *le Déclin de l'Occident*.

Autre bête noire de ce chien de guerre, la gent intellectuelle. Non point qu'il soit inculte, mais il la hait ; adolescent, il disait déjà : « Penser est une lâcheté. » S'il n'était pas mort trop tôt, il aurait sûrement applaudi la fameuse formule de Goebbels : « Quand j'entends le mot de culture, je sors mon revolver. »

En 1917, l'armée russe se décompose. « Les soldats votent la paix avec leurs jambes », dit Lénine, et nombre d'entre eux rejoignent les bolcheviks dont le programme tenait en trois mots : pain, paix, liberté. Quand la révolution triomphe, Ungern, qui déteste encore plus la paix que les Russes, déserte, mais c'est pour mieux mener la lutte contre la « peste rouge. » C'est alors que commence sa fantastique équipée qui le mènera, comme Michel Strogoff, de la Vistule à la frontière chinoise.

Pour combattre le bolchevisme, il tente tout d'abord de créer avec quelques anciens de Manchourie une société secrète bouddhiste, mais cet essai ne donne pas grand-chose. Il décide alors de rejoindre les armées blanches, mais lesquelles ? Il n'a que l'embaras du choix. Celle de Miller se bat dans le Nord, celle de Denikine dans le Sud, celle de Youdenitch dans le Centre, mais c'est l'Extrême-Orient qui a toujours attiré le baron et là-bas, c'est l'amiral Koltchak qui tient pour l'instant la Sibérie où il s'est autoproclamé régent suprême de l'Empire russe qui n'existe plus.

La route d'Ungern est donc toute tracée.

Mais qu'y a-t-il de commun entre l'amiral poudré, monocle vissé sur un œil de biche, sanglé dans un uniforme blanc comme neige, et ce descendant de chevaliers brigands et de corsaires ? Entre les deux hommes, l'antipathie est immédiate et totale. C'est alors que Ungern rencontre à Daouria l'ataman Semionov<sup>1</sup>. Ce sont des retrouvailles car ils avaient combattu ensemble en Manchourie en 1905. Alors que le baron ne touche jamais à l'alcool ni aux femmes,

---

1. Ataman : chef d'une tribu de cosaques.



## *La Foi jaune et la horde sauvage*

le cosaque est ivrogne et paillard mais c'est un rude guerrier ; il décerne aussitôt à Ungern le titre de chef d'état-major. Titre ronflant mais plutôt fictif car Semionov ne commande guère qu'à cinq cents hommes : des cosaques, des Mongols, des Coréens, des déserteurs serbes ; ce n'est pas une troupe, c'est une bande, mais peu importe : le baron, régnant sur elle par une discipline de fer et par la terreur, en fera le noyau d'une armée.

Ungern se plaisait à raconter qu'arrivé à QaraQorum, ancienne capitale de Gengis Khān, une voyante mongole qui prétendait lire l'avenir dans des os de mouton calcinés lui avait un soir annoncé : « Tu es un dieu de la guerre et tu régneras sur un grand pays ; je vois autour de toi des flots de sang rouge. » Il avait feint de rire de cette prophétie mais, au fond, elle le flattait et il la prenait au sérieux. Que l'anecdote soit authentique ou non, toujours est-il que le baron va s'appliquer à réaliser la prédiction.

Sous Gengis Khān<sup>1</sup> puis sous Timour-Lang que nous appelons Tamerlan<sup>2</sup>, l'Empire mongol avait connu une prodigieuse destinée qui avait porté ses frontières de la Sibérie à l'Inde, et de la mer Noire à la mer de Chine. Au XVI<sup>e</sup> siècle, avec Bābur et Akbar le Grand, les derniers Timourides, il retrouva tout son éclat mais cette renaissance ne dura guère, gaspillée par les usurpateurs qui se succédèrent en cascade sur le trône. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il fut démembré par les Anglais et ce qui en restait devint vassal de la Chine. L'empire russe ayant étendu ses tentacules jusqu'en Extrême-Orient, la Mongolie proprement dite devint l'objet d'un jeu diplomatique compliqué entre Pékin et Saint-Pétersbourg.

Mais les Mongols n'avaient jamais oublié leur grandeur passée, et en 1911 mettant à profit l'anarchie qui accompagna la chute de la dynastie chinoise<sup>3</sup>, ils proclamèrent l'indépendance de la Mongolie extérieure avec Ourga (aujourd'hui Oulan-Bator) pour capitale ;

---

1. Temüjin Timoutchin, dit Gengis Khān (le khān suprême) vécut de 1162 à 1227. Il fédéra une à une les tribus tartares, bâtit un État puis se lança avec succès à la conquête de toute l'Asie et d'une partie de l'Europe.

2. Timour-Lang (Timour le Boiteux), né en 1336, mort en 1405, conquiert l'Inde, l'Iran, la Syrie, la Turquie, et poussa jusqu'à Moscou.

3. La République de Chine fut proclamée en 1911, mais l'Ordre ne revint dans le pays qu'en 1923 sous la seconde présidence de Sun Yat-Sen (Canton 1866-Pékin 1925).

## *L'occultisme dans la politique*

l'année suivante, la Russie tzariste, par hostilité envers la Chine, reconnaissait le nouvel État, mais seulement comme une entité autonome, espérant bien en faire son satellite et y installer de nombreux colons.

La Mongolie, pays sans industrie peuplé de pasteurs et d'éleveurs de chevaux fiers de leurs traditions guerrières, était gouvernée par une féodalité religieuse ; les terres et les troupeaux appartenaient aux descendants — ou prétendus tels — des anciens khāns et aux lamas bouddhistes. Mais le bouddhisme mongol, d'origine thibétaine, était fortement mâtiné de chamanisme, de sorte qu'il n'avait pas grand-chose de commun avec celui du reste de l'Asie. La steppe, les lacs, les montagnes, les défilés dangereux, la nature entière restaient peuplés de démons et parsemés d'*obos*, cônes grossiers de bois ou de terre auxquels le voyageur devait accrocher des écharpes de diverses couleurs pour apaiser les malins génies ; les lamas, mi-moines mi-sorciers, excellaient dans l'art étonnant de provoquer des hallucinations collectives. Cette religion insolite avait engendré une confrérie secrète appelée la Foi jaune ; c'est un haut dignitaire de cette confrérie, Jebtsun Damba, qui s'était fait proclamer en décembre 1911 empereur divin de Mongolie sous le nom de Koutouktou, c'est-à-dire le Réincarné.

L'intervention étrangère contre la Révolution d'octobre avait compliqué à l'extrême la situation dans toute l'Asie du Nord-Est. Les Japonais étaient en Manchourie ; une légion tchèque commandée par le général français Janin assurait la garde du Transsibérien pour le compte des Blancs ; les Chinois multipliaient les incursions en Mongolie extérieure ; une mission militaire américaine débarquait à Vladivostok ; talonné par la V<sup>e</sup> armée de l'armée Rouge, Koltchak commençait à se replier avec vingt-neuf wagons remplis d'or.

Le baron et l'ataman ne tardèrent pas à se séparer après s'être réparti les fiefs : Semionov, financé par la France et par l'Angleterre à raison de 10 000 livres sterling par mois, alla exercer ses talents en Manchourie ; Ungern s'adjugea la Mongolie comme théâtre d'opérations, avec le soutien du Japon. Lui restait à y faire régner sa loi.

Pour cela il avait formé ce qu'il appelait la Division asiatique de cavalerie : trente mille hommes, Mongols, Kalmouks, Bouriates, etc., qu'il menait à la baguette et, les jours de mauvaise humeur, faisait fusiller pour un verre de vodka en trop ou une escapade chez

## *La Foi jaune et la horde sauvage*

les putains. Il s'était octroyé le grade de général et se faisait appeler Excellence. L'étendard était un drapeau jaune frappé de son initiale, « U » ; l'uniforme était rouge sang avec des épaulettes d'or ornées d'une croix gammée.

Cet emblème, qui remonte à la nuit des temps, est né en Inde ou au Tibet — on ne sait trop — mais, quoi qu'il en soit, en Asie. Il figure, là-bas, sur des mégalithes, et certains lamas le portent en tatouage sur la plante des pieds. Il symbolisait originellement le soleil et les cycles de réincarnation et la tradition mongole assure que Gengis Khān reçut — mais de qui ? — un anneau timbré d'une croix gammée comme signe de sa mission conquérante. Que le baron Ungern l'ait adopté peut donc paraître, à première vue, fort logique.

Mais nous sommes en 1919 et la fameuse svastika a déjà pris un sens nouveau. D'une part c'était l'emblème fétiche de la tzarine Alexandra, l'épouse allemande de Nicolas II, qui la dessinait à côté de sa signature et l'avait même gravée sur les murs de sa prison. D'autre part, au moment même où Ungern se battait en Mongolie, dans les pays Baltes, berceau de sa famille, des corps francs allemands issus d'associations militaires secrètes, et qui ont refusé de déposer les armes, arborent le même emblème et chantent : « Croix gammée au casque d'acier, ruban noir, blanc, rouge. » Ce sont eux qui formeront les premiers cadres du parti nazi<sup>1</sup>.

A ce propos, il est intéressant de relire le rapport que Dzerjinski adressait à cette époque au gouvernement soviétique au sujet de Ungern : « Ungern, écrivait le chef de la Tchéka, paraît plus dangereux que Semionov. Il est obstiné et fanatique, intelligent et impitoyable. Il fait pendre, fusiller ou brûler vifs tous les communistes qui tombent entre ses mains, et même souvent ses propres hommes sont passés par les armes. Ses rêves monarchiques sont illimités : il voudrait attaquer Ourga et même marcher sur Pékin. Il est très cruel mais aussi très crédule. Il vit entouré de lamas et de chamans. Il se dit bouddhiste par goût de l'insolite mais semble plutôt faire partie d'une secte antichrétienne et antisémite balte. » Ces derniers mots ne manquent pas de lucidité. Et Dzerjinski, beau joueur, ajoute : « Il se veut avant tout le plus endurant et le plus brave de ses cavaliers. »

---

1. Voir Jacques Benoist-Méchin, *Histoire de l'armée allemande*, Paris, 1938, et Ernst von Salomon, *les Réprouvés*, Paris, 1958.

## *L'occultisme dans la politique*

En effet, cette tête brûlée dont la guerre était la vraie mère, et qui se plaisait à narguer la mort, était devenu un être de légende pour les hommes de sa horde. Ceux-ci racontaient qu'un jour soixante-douze balles avaient percé son manteau et sa toque sans l'atteindre, et ils avaient fini par croire que le baron était une réincarnation de Gengis Khān issue de la race blanche.

Dans les années 1919-1920, la rivalité russo-chinoise, dont l'enjeu est la Mongolie extérieure, prend une nouvelle tournure. En octobre 1919, les troupes chinoises entrent dans Ourga et déposent l'empereur divin. De son côté, le gouvernement soviétique convoque en 1920 à Bakou une conférence des peuples de l'Orient dans le but de porter la révolution en Asie ; parmi les participants se trouvent cinq communistes mongols ayant à leur tête Choybalsan<sup>1</sup>.

Mais Russes et Chinois, cette fois, ne sont plus seuls face à face ; il y a présent un troisième larron, et c'est Ungern. Koltchak a été battu et fusillé par le général rouge Blücher qui a rétabli le pouvoir des soviets en Sibérie<sup>2</sup>, de sorte que militairement lui seul compte. Lui seul compte, mais dans cet Extrême-Orient qui vire au rouge il est très seul, et n'en poursuit pas moins son rêve fou.

Il commence par convoquer à Daouria une conférence pan-mongole à laquelle il invite le général japonais Suzuki. L'assemblée n'est guère représentative mais s'enhardit à décider sur le papier la création d'une Grande Mongolie qui s'étendrait du lac Baïkal au Thibet et de la Manchourie au Turkestan.

Puis le baron reprend les armes. A la fin d'octobre 1920, il met le siège devant Ourga mais est repoussé à deux reprises par l'armée chinoise. Au début de février 1921, il reprend l'offensive contre la capitale mongole et, cette fois-ci, s'en empare. Après avoir libéré le Koutouktou et l'avoir solennellement rétabli sur son trône en présence d'une délégation thibétaine dépêchée par le Dalaï-Lama, il se proclame khān de tous les Mongols. Bien qu'il s'obstine à se présenter comme le bouddha réincarné, l'empereur ne fait que de la figuration, et c'est Ungern, dictateur de fait, qui exerce le pouvoir réel. Il n'a que trente-cinq ans.

Cette même année, Ferdinand Ossendowski, ingénieur polonais

---

1. En 1924, Choybalsan deviendra le premier président de la République populaire de Mongolie.

2. Le général Blücher sera plus tard fusillé sur l'Ordre de Staline.

## *La Foi jaune et la horde sauvage*

qui était devenu le ministre des Finances du gouvernement blanc constitué par Koltchak, échappe au sort de l'amiral en traversant la Sibérie redevenue soviétique. Il compte se rendre en Chine et, de là, se réfugier aux États-Unis. Son voyage est une surprenante odyssée : cheminant tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt à dos de chameau, n'ayant souvent pour se nourrir, que le produit de sa chasse et de sa pêche, dormant ici dans une cabane de trappeurs, ailleurs chez des paysans, ailleurs encore dans un monastère bouddhiste, il se fait passer pour un bolchevik ou montre patte blanche à leurs ennemis au gré des circonstances, et n'hésite pas à faire le coup de feu aux côtés des *sotnias*<sup>1</sup> cosaques. Il racontera plus tard ses aventures dans un livre intitulé *Bêtes, Hommes et Dieux*.

C'est à Ourga qu'Ossendowski rencontre le baron Ungern qui lui offre quelque temps l'hospitalité. Il constate que le condottiere a fait nettoyer et désinfecter la ville, y a installé l'électricité, fait construire des ponts, introduit des bus, etc. L'argent, qui vient de Tokyo, ne manque pas. Mais il assiste aussi à des scènes atroces : le baron fait massacrer en masse les prisonniers, fait étrangler par le sadique qui lui sert de bourreau les hommes de sa horde qui ont fait le mur pour une nuit, ou bien tue lui-même à coups de bambou les commerçants qui vendent de l'alcool. Comme le disait de lui son parent Hermann von Keyserling : « Ungern est suspendu entre le ciel et l'enfer, sans la moindre notion des lois d'ici-bas. »

Quand il ne porte pas l'uniforme, le baron revêt la tunique jaune des lamas ; dans ses rares moments de repos, il se tire lui-même les cartes ou va consulter un devin. Or les devins effrayés lui confirment ce qu'avaient déjà annoncé les cartes, et qu'il sentait lui-même venir car il est bien trop intelligent pour se tromper sur la supériorité militaire et politique des forces adverses : sa mort prochaine. Ils lui annoncent même la seule chose qu'il ne connaissait pas d'avance, l'échéance : cent trente jours.

En sortant de l'antre du sorcier où Ossendowski l'a accompagné, il expose à son hôte son rêve fou. « Ce que j'ai voulu faire, dit-il d'une voix hachée, je l'ai toujours fait mais le destin veut que je laisse mon œuvre inachevée.

» J'ai d'abord voulu laver la Russie de l'insulte de la révolution, la purifier dans le sang et la mort. Il est tragique de voir un grand État gouverné par des ouvriers et des paysans qui n'ont même

---

1. Régiments.

## *L'occultisme dans la politique*

jamais eu l'occasion de commander à des domestiques. Tous ceux qui acceptent le communisme doivent périr. Leurs familles aussi afin que toute leur descendance soit détruite.

» Souvenez-vous de l'œuvre du grand Gengis Khān : quand il alla vers l'Ouest, ce fut pour détruire, mais à l'Est, vers la Chine, il ouvrit une ère de prospérité. J'ai déjà réveillé ses tribus et reconstitué sa horde ; si le temps m'en avait été laissé j'aurais poursuivi son œuvre et restauré l'Empire mongol du Pacifique et de l'océan Indien jusqu'aux rives de la Volga.

» Je vais mourir mais cet Empire renaîtra afin que l'esprit triomphe de la matière, car la Foi jaune ne meurt pas. Après moi viendra un autre chef, encore plus puissant et résolu que Gengis Khān. Il gardera le pouvoir jusqu'au jour heureux où sortira de sa capitale souterraine le Roi du monde auquel, du reste, j'ai envoyé, pas plus tard qu'hier, un émissaire. »

Mais qu'est-ce que ce mystérieux Roi du monde qui, sous des noms divers — Manou pour les Hindous Melchisédech pour les Hébreux, le Prêtre Jean pour le Moyen Age chrétien, etc. —, a toujours hanté l'imagination des mystiques ?

Il serait l'incarnation de l'intelligence cosmique, principe qu'il s'est si bien assimilé en parvenant au sommet de la connaissance initiatique qu'à la limite il ne fait plus qu'un avec lui, de sorte qu'il serait à la fois humain et surhumain. A la fois législateur et pontife, il préside à l'un de ces cycles à l'issue duquel notre monde est détruit puis renouvelé. Aussi y a-t-il autant de Rois du monde que de cycles. Pour les hindouistes, par exemple, il y a quatorze Manous, dont sept se sont déjà manifestés.

Le Roi du monde serait le chef d'un hypothétique centre spirituel suprême situé dans le monde souterrain et soustrait à la curiosité des profanes, peuplé de plusieurs millions d'habitants et dans lequel seraient entreposées toutes les connaissances. Il consent parfois à quitter ce royaume pour apparaître ici ou là, mais le moment venu il surgira de son hypogée pour assurer sur toute la terre le triomphe des bons sur les méchants.

Pour les bouddhistes asiatiques de l'école dite du Grand véhicule<sup>1</sup>, la retraite du Roi du monde se nomme Agharta et se situe

---

1. Il y a trois écoles bouddhistes ; celle du Grand véhicule (Mahāyāna) est la plus répandue.

## *La Foi jaune et la horde sauvage*

selon les uns dans l'Inde, selon les autres au Thibet, selon d'autres encore en Mongolie ; les croyants imaginent du reste que c'est un réseau souterrain reliant les trois régions, ce qui met tout le monde d'accord.

Au début de notre siècle encore, beaucoup de Mongols prenaient très au sérieux l'existence visible de ce personnage occulte. Ils racontaient que le Roi du monde, nommé Brahytma, avait jadis fait parvenir au Dalaï-Lama une pierre noire miraculeuse<sup>1</sup>, et qu'à la suite d'une guerre entre les lamas mongols adeptes de la Foi jaune et ceux du Thibet, dits les Bonnets rouges, les premiers s'étaient emparés de la pierre et l'avaient transportée à Ourga où elle était restée jusqu'au jour où elle fut mystérieusement volée. Ils affirmaient aussi que Brahytma communiquait par transmission de pensée avec tous les grands de ce monde, et qu'en 1890 il s'était montré à des moines réunis dans le temple de Narabanchi Kouré. Ossendowski rapporte même qu'il rencontra un jour un certain Touchegoun Lama, surnommé le Vengeur parce qu'il avait lutté à la fois contre le tzar et contre l'empereur de Chine, et connu comme thaumaturge et comme savant. L'ayant interrogé sur le Roi du monde, il s'entendit répondre : « Un seul homme est allé le voir à Agharta : c'est moi. »

Il semble que Chang-Chun khân Ungern — car tel était son nouveau titre officiel — était mongolisé au point de croire lui aussi en ce mythe. En effet, il ne mentait point en disant qu'il avait envoyé au Roi du monde un ambassadeur : c'était le jeune prince mongol Pounzig. Celui-ci tenta de le rencontrer au Tibet mais, faute d'y être parvenu, ne rapporta qu'un message du Dalaï-Lama pour le nouveau maître de la Mongolie. Le baron lui intima l'Ordre de repartir à la recherche d'Agharta mais, cette fois, l'émissaire ne revint jamais.

Ungern n'était pas seul à combattre les Chinois. Les communistes mongols, qui luttèrent eux aussi pour l'indépendance, les avaient chassés d'Altan Boulak, à l'ouest du pays. Ils devenaient des concurrents d'autant plus redoutables qu'à la dictature aristocratique et sanguinaire du baron ils opposaient la perspective d'un pouvoir populaire et laïque. Un peu partout en Asie, le pouvoir des

---

1. Comme la pierre Noire de La Mecque, c'était probablement un aérolithe.

## *L'occultisme dans la politique*

soviets se consolidait. Enfin, les Japonais venaient d'entrer en pourparlers avec le gouvernement de Lénine et se préparaient à décrocher ; avec eux, Ungern perdait son dernier soutien. Face aux Rouges, il ne lui restait plus que la Foi jaune et sa horde blanche, décimée à la fois par les combats et par sa folie.

Pourtant, il ne songea pas un seul instant à déposer les armes. En un dernier sursaut, à la tête de ses cavaliers, il chassa les communistes mongols d'Altan Boulak. Mince et éphémère victoire car en juillet 1921 ceux-ci s'emparent d'Ourga où ils installent un gouvernement provisoire, maintenant sur son trône, encore plus provisoirement, l'Empereur divin qui n'est plus qu'une inoffensive potiche afin de ne pas froisser ses fidèles sans profit aucun.

Le filet se resserre chaque jour un peu plus mais Ungern continue à se battre, simplement pour ne pas faire mentir sa légende et surtout parce qu'il a la guerre dans le sang. Avec une poignée d'hommes, il multiplie les coups de main sur les arrières de l'armée Rouge ; il réussit même à couper le Transsibérien pour quelques jours, profitant de la circonstance pour faire brûler vifs des commissaires bolcheviks dans les chaudières des locomotives <sup>1</sup>.

Plus que jamais, il fusille, pend et égorge à tort et à travers car il se méfie à présent de tout et de tous. Il n'a pas tort car les tchékistes de Dzerjinski ont infiltré son entourage.

L'étoile qui scintille sur les armoiries des Ungern va bientôt s'éteindre, et pour toujours, car il n'a pas de descendants <sup>2</sup>. Dsha Lama est un Mongol de ses amis ; sa lutte contre les Chinois en 1911 a fait de ce moine-soldat un personnage de légende ; il passe aussi pour faire des miracles ; le baron aime à le consulter. Un soir d'août 1921, quelque part en Transbaïkalie, Dsha Lama arrive à l'improviste dans la tente du baron. Les deux hommes parlent longuement de magie en buvant du thé, puis s'endorment. Le lendemain à l'aube, des soldats rouges font irruption dans la tente : Ungern est fait prisonnier. Conduit devant le général Blücher, commandant de la 5<sup>e</sup> armée rouge, qui le traite fort courtoisement, il demande, car il a deviné : « C'est Dsha Lama qui m'a dénoncé ? »

---

1. Comme le raconte Malraux dans *la Condition humaine*, Chiang Kai-Shek empruntera ce procédé à Ungern.

2. Von Ungern-Sternberg : d'azur à une étoile d'or soutenue d'une montagne à trois coupeaux du même. Il s'agit, bien sûr, d'armes parlantes puisqu'en allemand « étoile » se dit *Stern* et « montagne » se dit *Berg*.



## *La Foi jaune et la horde sauvage*

— C'est bien lui, répond Blücher. Il y a très longtemps qu'il travaille pour nous. » Sans la moindre illusion sur la réponse, Blücher lui demande ensuite s'il veut s'enrôler avec ses hommes dans l'armée Rouge comme l'ont déjà fait vingt-cinq mille officiers blancs. Le refus du baron ne s'exprime que par un bref éclat de rire.

Rire amer car ce qui le blesse est d'avoir été trahi par un Mongol ; il ne se rend même pas compte que sa soif de sang a fini par en lasser beaucoup, et que Dsha Lama est peut-être un de ceux-là.

Sur-le-champ, la capture d'Ungern est annoncée à Lénine. Celui-ci rédige aussitôt la note suivante :

« 28 août 1921

» Proposition au bureau politique sur le mode de jugement de Ungern.

» Je recommande d'accorder à cette affaire plus d'attention, de vérifier le bien-fondé de l'accusation et, au cas où les faits seront pleinement prouvés, ce dont on ne peut apparemment douter, d'organiser un procès public, de procéder avec le maximum de rapidité et de le fusiller<sup>1</sup>. »

Le procès eut lieu les 15 et 16 septembre 1921 devant le tribunal révolutionnaire de Novossibirsk. Ungern répondit posément à tous les chefs d'accusation, mais d'un air absent. La tentative de restaurer le tzarisme en Russie fut le seul point de l'accusation qu'il nia : « Le tzarisme, dit-il, c'est le vieux monde pourrissant. Le temps qui va venir est celui des chefs divins. » Pour le reste, il revendiqua ses responsabilités. Ses tueries ? Il n'en éprouvait aucun remords. Sa collusion avec le Japon ? L'esprit des chevaliers Teutoniques était le même que celui des samouraïs. Le verdict tomba : fusillé. Il refusa de faire appel, et aussi de demander sa grâce au gouvernement soviétique. Il refusa aussi d'avoir les yeux bandés et les mains liées devant le peloton d'exécution. L'écrivain communiste Vladimir Pozner, dans sa biographie de Ungern intitulée *le Mors aux dents*, lui décerna en guise d'oraison funèbre cette formule saisissante : « Il fut le plus désintéressé des meurtriers. »

---

1. Lénine *Œuvres complètes*, tome 42, p. 350.

## *L'occultisme dans la politique*

Avant de mourir, le chef de la toute dernière armée blanche rédigea pour les survivants de sa horde l'Ordre du jour suivant qui, bien sûr, ne leur parvint jamais :

« Que personne n'arrête la vengeance qui doit frapper le meurtrier et le corrupteur de l'âme russe. La révolution doit être arrachée du monde. Contre elle, l'Apocalypse de saint Jean nous a prévenus en ces termes : « Et la femme était vêtue d'écarlate et parée d'or, de pierres précieuses et de perles ; elle avait à la main une coupe d'or pleine des abominations et de la souillure de ses impudicités. Et sur son front était écrit ce nom mystérieux : Babylone, la mère des impudicités et des abominations de la terre. Je vis cette femme enivrée du sang des saints et des martyrs. »

## Chapitre XI

### La Synarchie : de Saint-Yves d'Alveydre à Vichy

Au matin du 24 janvier 1937, à Paris, un Russe, l'économiste Dimitri Navachine, qui promenait tranquillement son chien le long du parc des Princes, était assassiné d'un coup de baïonnette dans le dos.

Quelques semaines plus tard, une très belle jeune femme, Laetitia Toureaux, qui se dit secrétaire, regagne son domicile à une heure du matin dans le wagon de queue du dernier métro où elle est la seule passagère. Au terminus de la Porte de Versailles, on la trouve morte, baignant dans une mare de sang : elle a été tuée d'un coup de baïonnette dans le dos.

Le 9 juin suivant, à Bagnoles-de-l'Orne, on découvrira dans un bois les corps de deux réfugiés politiques italiens, les frères Rosselli, criblés de coups de baïonnette.

Aucune des enquêtes menées pour élucider ces trois crimes n'aboutit.

Le tueur, un professionnel de l'arme blanche qui expédie *ad patres* sans bruit, était apparemment le même, mais que pouvait-il bien y avoir de commun entre un économiste russe, une jolie secrétaire apparemment sans histoires, et deux antifascistes italiens ? La police conclut à des meurtres commis par un maniaque frappant au hasard et referma le dossier.

A l'époque de ces mystérieux assassinats, la France vit une situation politique tendue. Les élections législatives d'avril-mai 1936 ont porté au pouvoir le Front populaire salué par une vague de grèves sans précédent avec occupation des usines. Les salariés ont obtenu la semaine de quarante heures et les congés payés. Léon

## *L'occultisme dans la politique*

Blum, leader de la SFIO, est à la tête du gouvernement et l'extrême droite ne manque jamais l'occasion de rappeler qu'il est juif et de lui promettre « douze balles dans le dos » ; elle ne manque pas non plus d'agiter devant les chefs d'entreprise inquiets le spectre, pourtant fatigué, de la subversion communiste : l'Espagne voisine n'est-elle pas déjà en proie à la guerre civile ?

C'est alors qu'une bombe vient opportunément détruire le siège du patronat français, rue de Presbourg, tuant les deux agents de police qui le gardent. L'extrême droite montre les communistes du doigt mais le ministre de l'Intérieur, le socialiste Marx Dormoy, ne se laisse pas égarer car il est assez bien renseigné.

Il sait qu'il existe une organisation clandestine dont le bréviaire est l'anticommunisme, et qui a des amitiés parmi les cadres supérieurs de l'armée ainsi que dans l'Italie mussolinienne, l'Espagne franquiste et l'Allemagne nazie ; elle est très fermée (à peine un millier de membres protégés par un cloisonnement rigoureux). Pour l'instant, il n'en sait pas beaucoup plus, mais la police réussit à connaître le nom d'un de ses dirigeants. On perquisitionne chez lui : surprise, c'est justement l'archiviste de l'organisation, le Comité secret d'action révolutionnaire (CSAR), plus connu sous le sobriquet de la Cagoule<sup>1</sup>. On trouve une liste d'adhérents qu'on arrête ; deux d'entre eux, l'ingénieur René Locuty et Fernand Jakubiez, avouent être les auteurs de l'attentat à la bombe, destiné, reconnaissent-ils, à ameuter l'opinion contre le parti communiste et son « complice », le gouvernement de Front populaire, dans la perspective toute proche d'un coup d'État contre lui<sup>2</sup>.

Mais on découvre surtout que le patron de la Cagoule est un ingénieur du génie maritime, sorti de Polytechnique, membre de plusieurs conseils d'administration et expert auprès de la cour d'appel, Eugène Deloncle, quarante-sept ans. Or, comme nous le verrons, si la conspiration est le sport favori de ce personnage, elle n'épuise nullement ses activités.

---

1. Il existe deux explications de ce surnom. Pour les uns, c'est un sobriquet forgé par l'*Action française*, dont nombre de cagouleurs étaient issus, afin de faire passer ceux-ci pour des conspirateurs d'opérette. Mais pour d'autres, qui se fondent sur les aveux de certains inculpés, ceux-ci juraient le secret devant leurs chefs coiffés d'une cagoule rouge et gantés de blanc.

2. Le putsch était prévu pour le 16 novembre 1937, mais Deloncle le décomanda in extremis, n'étant pas sûr d'obtenir un concours suffisant de l'armée.

## *De Saint-Yves d'Alveydre à Vichy*

On découvrit de nombreux dépôts d'armes : rien qu'à Paris, 7 740 grenades, 34 mitrailleuses et 400 fusils avec plusieurs centaines de milliers de cartouches ; on trouve aussi, dans une villa de Rueil-Malmaison, un cachot secret destiné à séquestrer, puis peut-être à faire disparaître, les principaux ministres socialistes, à commencer par le Président du Conseil Léon Blum<sup>1</sup>.

Mais ce qui stupéfie la police, c'est la personnalité des principaux dirigeants du complot : dans leur grande majorité, ce sont des ingénieurs, des technocrates sortis des grandes écoles, et en particulier de Polytechnique.

Or, on ne le sait guère, mais il a toujours existé au sein de l'École polytechnique un « cercle intérieur » appelé la Grande Taupe de France. A mi-chemin entre un groupe de réflexion et une sorte de franc-maçonnerie, son objectif est de détecter les élèves les plus doués et de les réunir autour d'une idéologie élitiste afin de les préparer à investir les centres nerveux du pays, les lieux de pouvoir où se prennent les grandes décisions et enfin, l'École ayant un statut militaire, la hiérarchie des forces armées.

Outre l'esprit de corps polytechnicien, une solidarité particulièrement étroite unit entre eux les anciens « taupins » par-delà les divergences de leurs options politiques et de leurs fonctions sociales ; elle repose à la fois sur la discipline inculquée à l'X et sur une vision philosophique commune.

Taupin lui-même, Deloncle est entouré de deux autres taupins. L'un est Georges Soulès, un socialiste extrémiste qui est en train de virer de bord et qui deviendra plus tard un spécialiste reconnu de l'ésotérisme sous le nom de plume de Raymond Abellio.

L'autre est un grand mutilé de guerre qui dirige une entreprise de papeterie ; il vient de créer le Centre polytechnicien d'études économiques, plus connu sous le nom de X-Crise et se nomme Jean Coutrot. Or ce Coutrot est l'une des têtes pensantes d'une société ultrasecrète bien que tentaculaire : la Synarchie.

Qu'est-ce que la Synarchie ?

Pour les uns c'est tout simplement un mythe et ils en voient la preuve dans le fait qu'on n'a jamais vu personne se parer de la qualité de synarque. Raisonnement inconsistant car, comme l'a dit

---

1. Voir déposition de Pierre Mondanel, ancien directeur de la police judiciaire, au procès de la Cagoule en 1948.

## *L'occultisme dans la politique*

quelqu'un, la plus belle ruse du diable est de faire croire qu'il n'existe pas.

Plus subtil, Jean Saunier, auteur d'un livre intéressant sur la Synarchie<sup>1</sup>, réduit celle-ci à « une représentation mentale de la politique » mais s'abstient de préciser si, dans son esprit, il s'agit de la représentation que s'en font les synarques eux-mêmes, ce qui pourrait s'admettre, ou bien de celle que se font d'une synarchie qui serait mythique ceux qui croient voir sa main partout.

Essayons donc d'y voir plus clair et pour cela, remontons un instant le cours du temps.

Le mot « synarchie » vient du grec. La *sunarchia*, c'est, étymologiquement parlant, le pouvoir collégial. On donne comme exemple classique de la synarchie le système instauré en 510 avant notre ère à Athènes par Clisthène, grand-père de Périclès, qui réforma la Constitution de la cité selon des principes inspirés de Pythagore. D'après ce dernier, nous l'avons vu, le pouvoir réel, c'est-à-dire l'influence sur l'ensemble des activités sociales, doit être exercé par une élite d'hommes à la fois savants et mystiques<sup>2</sup>.

Si cette idée chemine tout au long de l'histoire chez les grands utopistes, de Francis Bacon à Thomas More, et de Campanella à Fourier, le terme de « synarchie » reste en sommeil et n'est ressuscité qu'au siècle dernier par un pittoresque personnage, l'occultiste Joseph Alexandre Saint-Yves, marquis d'Alveydre.

Né Saint-Yves tout court en 1842, il eut une enfance difficile qui le conduisit, comme plus tard Jean Genet, à la colonie pénitentiaire de Mettray. On le retrouve ensuite dans l'infanterie de marine, puis « pion » à Jersey où Victor Hugo, qu'il admire, vit exilé. C'est là qu'il commença à s'intéresser à l'occultisme à travers l'œuvre de Fabre d'Olivet<sup>3</sup>. Au lendemain de la Guerre de 1870, il n'est encore qu'un modeste commis au ministère de l'Intérieur, mais en 1876 une rencontre va changer sa vie : celle d'une femme de seize ans plus âgée que lui, encore belle et elle aussi passionnée d'occultisme, Marie-Victoire de Risnitch, comtesse Keller, ancienne maîtresse du tzar Alexandre II. Il est bien de sa personne, elle est fort riche, il l'épouse,

---

1. *La Synarchie ou le vieux rêve d'une nouvelle société*, Paris, 1971.

2. Voir ci-dessus, chapitre I.

3. Antoine Fabre d'Olivet (1768-1825), traducteur de Pythagore, auteur de *la Langue hébraïque restituée* et d'une *Histoire philosophique du genre humain*.

## *De Saint-Yves d'Alveydre à Vichy*

elle lui permet d'acheter au pape le titre de marquis d'Alveydre et de vivre avec elle dans un hôtel particulier, servi par une nombreuse domesticité. Il manque la ruiner en montant une extravagante affaire de papier fabriqué avec des algues, puis se met à écrire livre sur livre.

Le premier s'intitule modestement *Mission des souverains par l'un d'eux*. Viennent ensuite *Mission des ouvriers*, *Mission des juifs*, *Mission de l'Inde* et *Mission de la France*.

En 1885, Saint-Yves reçoit la visite d'un mystérieux prince afghan qui lui révèle, prétend-il, les secrets de l'Agharta où régnerait la Grande Loge blanche, archétype de toute synarchie, dirigeant de façon occulte les destinées de notre planète. Révétons, à notre tour, que l'homme n'était ni afghan ni prince, mais simplement marchand d'oiseaux au Havre...

Devenu veuf, notre marquis se consacre à une invention révolutionnaire : l'archéomètre. Il le définit en toute simplicité comme « l'instrument de mesure des premiers principes permettant d'appliquer aux sciences et aux arts une pénétration mécanique des arcanes du Verbe. » Cette machine sans moteur se compose de cercles concentriques en carton revêtus des signes du zodiaque, des notes de musique, des couleurs du prisme ainsi que des alphabets et des nombres sacrés ; en les faisant judicieusement pivoter ensemble, on obtenait, paraît-il, réponse à tout, ou presque. Après avoir fait breveter ce merveilleux appareil, Saint-Yves meurt en 1909.

Comme le firent déjà observer de son vivant les mauvaises langues, Saint-Yves, dans son œuvre, emprunte beaucoup, sans les citer, à Fabre d'Olivet, à Claude de Saint-Martin et au polygraphe Jaccoliot qui lui a inoculé l'hindoumanie<sup>1</sup>. Ce qu'il y a de plus original dans ses livres, c'est la conception de la synarchie qu'il y expose.

Tout d'abord, pour lui, politique et occultisme ne peuvent être dissociés. Lui-même se considérait comme bénéficiaire d'une révélation et investi d'une mission réformatrice qui faisait de lui un « souverain. »

Pour lui encore, l'essence de toute société est l'association et les divers modes de gouvernement n'en sont que les diverses formes ; la forme étant subordonnée à l'essence, peu importe celle du gouvernement pourvu qu'elle exprime celle-ci. La synarchie est l'association de trois pouvoirs correspondant respectivement aux

---

1. Louis Jaccoliot (1837-1890), consul de France à Calcutta, auteur de *Rois, prêtres et castes*.

## *L'occultisme dans la politique*

fonctions corporelle, relationnelle et spirituelle : le pouvoir économique, le pouvoir législatif et le pouvoir enseignant.

Sur cette base, Saint-Yves critique la démocratie parlementaire en alignant des arguments qui seront mille fois rabâchés par la suite : le vote d'un ignorant et celui d'un citoyen éclairé n'ont pas la même valeur ; ceux qu'ils élisent ne sont donc pas sélectionnés en raison de leur compétence. A ce système, explique-t-il, il faut substituer celui où des corps électoraux professionnels éliront des organismes composés de professionnels et donc compétents dans leur domaine : il y aura ainsi une chambre d'économistes, une chambre de jurisconsultes et une chambre composée de professeurs, de savants et de religieux. Il y a là une réminiscence des corporations de jadis qui sera très prisée par l'extrême droite européenne, de Maurras à Mussolini et de Salazar à Franco.

Enfin — et ce n'est pas là le moins important — Saint-Yves distingue radicalement les deux notions de pouvoir et d'autorité. Le pouvoir est étroitement circonscrit alors que l'autorité est d'Ordre spirituel et, de ce fait, embrasse tous les domaines. Le premier doit donc être soumis à la seconde. Aussi déclare-t-il carrément : « La seule puissance au monde qui ait le droit d'enlever son trône à un souverain, d'imposer la justice intergouvernementale, la morale et la paix universelle, c'est l'intelligence religieuse de l'homme sacerdotal. » Qui désignera ces rois-prêtres, sorte de pharaons modernes ? Saint-Yves laisse cela dans l'ombre, mais il donne à entendre par tout son discours que les membres de cette élite appelés à exercer l'autorité suprême se reconnaîtront entre eux et se recruteront par cooptation. Ainsi fonctionnera la synarchie qu'il faut instaurer à l'échelle européenne, en attendant qu'elle s'étende au monde entier.

Bien qu'il délire fort souvent, Saint-Yves d'Alveydre est très conscient qu'on va taxer son système d'utopie. Il tente de prévenir ce reproche en soutenant que, loin d'être sorti de son cerveau, le système qu'il décrit a déjà été mis en œuvre, et de plus sous le nom de synarchie, par un fondateur d'empire nommé Ram qui aurait vécu... 7 500 ans avant notre ère !

Bien entendu, on ne trouve trace de cet événement nulle part mais Saint-Yves, qui prévoit l'objection, explique qu'il appartient à l'« histoire occulte. » Il enrôle aussi dans les rangs des synarques du passé Moïse, Jeanne d'Arc et les Templiers. Comme on dirait aujourd'hui, il ratissait large !



## *De Saint-Yves d'Alveydre à Vichy*

De son vivant, Saint-Yves d'Alveydre n'eut guère d'influence, et cela ne surprend guère : on était à la Belle Époque, belle seulement pour l'« élite » à laquelle s'adressait son message, et celle-ci, toute à ses profits et à ses plaisirs, n'éprouvait guère le besoin urgent de réformer la société française et le monde entier à l'appel d'un penseur confus. C'est pourquoi, à cette époque, on ne trouve guère qu'un auteur obscur, caché sous le pseudonyme de Pierre Milliaire, pour se réclamer de Saint-Yves, et encore n'en retient-il, très significativement, qu'un seul aspect, comme l'indique le titre de son opuscule, publié en 1912 : *la Fin du parlementarisme ; du crépuscule de l'anarchie à l'aurore de la synarchie*.

Mais tout va bientôt changer avec la Première Guerre mondiale, massacre sans précédent de plus de dix millions d'êtres humains à l'issue duquel le spectre du communisme a pris corps en Russie, secouant aussi l'Allemagne, l'Italie et la Hongrie. Le régime économique et social commun à tout l'Occident montre pour la première fois sa vulnérabilité, les anciens équilibres sont ébranlés, les anciennes valeurs décriées, les esprits s'abandonnent au scepticisme, éternelle estafette des décadences. Il devient clair que, si l'Ordre établi a une chance de survivre, ce sera au prix d'une profonde rénovation.

Les premiers à en prendre conscience sont ceux qui gravitent autour des centres de décision, c'est-à-dire, en France, les anciens des grandes écoles. Issus en majorité de la bonne bourgeoisie, ils ont en commun, de par leur formation, une profonde aversion envers le communisme, le goût des idées générales tempéré par le culte des chiffres et de la technique, et une habitude du commandement qui les porte vers les solutions élitistes et les ancre dans la conviction qu'ils sont les *happy few* prédestinés à exercer, au-dessus du pouvoir apparent, l'autorité suprême.

L'importance de cette couche de *managers* n'a fait que croître avec le développement des services publics, de l'industrie et de la finance dans laquelle ils ont fait leur carrière ; c'est dans son sein qu'au milieu des années vingt on découvre Saint-Yves d'Alveydre, tout d'abord grâce à Papus, grand maître de l'Ordre martiniste, qui lui a consacré un livre<sup>1</sup>, puis par la lecture directe de son œuvre. Ce qui séduit d'abord ces technocrates, c'est l'importance que donne Saint-Yves au pouvoir économique, son projet d'un Grand

---

1. *Deux disciples de la science occulte : Fabre d'Oliver et Saint-Yves d'Alveydre*, 1888.

## *L'occultisme dans la politique*

conseil de l'économie nationale unissant ouvriers et patrons pour faire pièce à la « funeste lutte des classes », et le fait qu'il avait même créé un syndicat de la presse économique et professionnelle pour faire pénétrer l'idée synarchique parmi les industriels et les banquiers.

Mais, comme l'écrit Jean Saunier, « politique et occultisme sont les deux domaines où se rencontre la synarchie ; il faut voir les deux ensemble et tenir solidement les deux bouts de cette étrange chaîne. » Qu'ils aient baigné dans la culture catholique, protestante ou dans celle d'une certaine maçonnerie chrétienne héritière de Saint-Martin et de Joseph de Maistre, les technocrates dont nous parlons voyaient aussi en Saint-Yves d'Alveydre un maître spirituel dont l'enseignement permettait de donner un « supplément d'âme » à la société capitaliste qui en manquait dangereusement.

C'est pourquoi on voit apparaître dès 1921, sous la houlette d'un certain Victor Blanchard, fonctionnaire à la Chambre des députés, un Ordre martiniste et synarchique. Ce n'était encore qu'un groupuscule mais en 1922 naît le Comité synarchique central. C'est une société secrète politique composée principalement d'hommes jeunes issus des grandes écoles et des milieux d'affaires ; son objectif est de former des cadres qui, selon le principe énoncé par Saint-Yves d'Alveydre, constitueront au-dessus du pouvoir légal l'autorité réelle. Les membres de ce comité ignoraient quels étaient ses véritables inspirateurs qui, bien sûr, n'en faisaient point partie eux-mêmes. Mais un demi-siècle plus tard, des témoins, se confiant à Henri Azeau et André Ulmann, auteurs d'une passionnante enquête sur la Synarchie<sup>1</sup>, révéleront leurs noms : Étienne Clémentel, à l'époque ministre de l'Industrie et du Commerce, créateur de la Confédération générale du patronat français, Alexandre Millerand, transfuge du socialisme et ancien président de la République ayant largement outrepassé ses pouvoirs, et enfin Jean Monnet, secrétaire général adjoint de la Société des Nations et futur « père de l'Europe. » Il manquait au Comité synarchique central un programme politique détaillé : ce sont des occultistes qui le rédigeront, au moment même où la grande crise économique mondiale, jetant sur le pavé jusqu'aux classes moyennes, fait surgir les candidats au sauvetage.

En 1929, donc, un Italien du nom d'Accomani qui se fait appeler

---

1. Azeau et Ulmann, *Synarchie et Pouvoir*, Paris, 1968.

## *De Saint-Yves d'Alveydre à Vichy*

Zam Bhotiva, une dame nommée Jeanne Canudo, épouse d'un cinéaste, et un certain Vivian Postel du Mas qui se dit descendant de Guillaume Postel<sup>1</sup> fondent un groupe occultiste, la Fraternité des Polaires, qui se prétend en communication directe avec l'Agharta grâce à un ermite italien parti au Thibet, le Père Julien. Les réunions ont lieu à Montmartre, 36, avenue Junot, dans un appartement, ce qui montre que les adeptes, parmi lesquels s'égarèrent un moment le publiciste Fernand Divoire et le doux écrivain Maurice Magre mais où figurait aussi Jean Marquès-Rivière, sympathisant hitlérien, pouvaient se compter sur les doigts.

Les dirigeants des Polaires prétendaient posséder une onde magnétique spéciale, le rayon rouge, et se disaient détenteurs de « la tradition boréale qui émane de Thulé », un thème cher aux nazis<sup>2</sup>. Le premier d'entre eux, le soi-disant Bhotiva, auteur du livre *Asia Mysterosa*, aura maille à partir avec la justice pour avoir escroqué des naïfs sous prétexte de chercher à Montségur le trésor des cathares.

Mais si les Polaires ne formaient qu'un groupuscule, ils ne manquaient pas de relations parmi les Théosophes, les ésotéristes chrétiens groupés autour de Paul Vulliaud<sup>3</sup>, les maçons de la Grande Loge de France et surtout au sein de l'Ordre martiniste dont un Lyonnais, Constant Chevillon, venait de prendre la tête en 1934.

C'est alors que Vivian Postel du Mas publie sous le manteau et sous la signature « Le synarque V. P. M. » un opuscule intitulé *Schéma de l'archétype social* dans lequel il met au goût du jour les idées de Saint-Yves d'Alveydre. Postel du Mas y expose que le monde existe sur cinq plans (spirituel, intuitionnel, rationnel, émotionnel et matériel) auxquels correspondent respectivement cinq niveaux d'être dans l'espèce humaine et, d'autre part, cinq fonctions sociales (l'initiation, la religion, l'enseignement, le gouvernement et l'économie). La fonction suprême est l'initiation, immédiatement suivie par la religion ; les deux sont exercées par le Roi du monde. Comme on le voit, il s'agit d'un système pseudo-philosophique

---

1. Guillaume Postel (1510-1581), érudit et occultiste français, kabbaliste chrétien, traducteur du *Zohar*.

2. Dans un autre cercle occultiste, Postel du Mas avait fait la connaissance de Rudolf Hess.

3. Paul Vulliaud (1875-1950), auteur notamment de deux livres importants, *la Kabbale*, et *le Sens secret des Évangiles*.

## *L'occultisme dans la politique*

assez primaire qui prétend enserrer tout le réel dans quelques catégories aussi rigides qu'arbitraires.

Or c'est de la rencontre entre Postel du Mas et Jean Coutrot que résulteront, d'une part la transformation du Comité synarchique central en Mouvement synarchique d'empire, d'autre part celle du *Schéma en Pacte synarchique*, celui-ci, non moins secret que celui-là, ne comportant pas moins de cinq cent quatre-vingt-dix-huit propositions qui forment un programme économique-politique complet.

Ainsi, ceux qui croient ou prétendent que la Synarchie n'a jamais existé se trompent ou bien veulent tromper leur monde. On peut toutefois leur concéder que, si elle était restée une secte, son influence aurait été si négligeable qu'on aurait fait autour d'elle beaucoup de bruit pour rien. Mais la transformation du simple Comité en Mouvement au début des années trente révèle au contraire l'aptitude des synarchiques à agir, pour ainsi dire, par capillarité en inspirant la création d'une multitude d'organismes et de médias — séminaires, groupes d'études, revues, etc. — afin de favoriser leur pénétration dans tous les rouages économiques et politiques, y compris ceux de l'État. Le pivot de ce travail de taupe fut le taupin Jean Coutrot. Il réussit à former une nébuleuse où l'on trouve pêle-mêle X-Crise, X-Information, la CEGOS<sup>1</sup>, le Redressement Français, l'équipe du Plan du 9 juillet, dans laquelle figurait notamment l'écrivain Jules Romains, par ailleurs membre dans les années trente des Comité France-Allemagne *les Nouveaux Cahiers*, *la Revue des Vivants*, etc., et les noms de « décideurs » aussi importants qu'Ernest Mercier, magnat de l'électricité et distributeur de la manne électorale du patronat, Auguste Detœuf, directeur d'Alsthom, Pierre Pucheu, directeur de Japy, Jacques Barnaud et Gabriel Leroy-Ladurie, respectivement gérant et administrateur du groupe bancaire Worms qui deviendra le principal soutien financier et politique de la Synarchie. Tous n'appartiennent pas au Mouvement synarchique d'empire mais tous partagent l'idéologie exposée à quelques initiés dans *le Pacte synarchique*.

Quelles sont les grandes lignes de cette idéologie ?

1) « Tout notre effort est orienté vers la conquête de l'État ; tout doit concourir à la prise du pouvoir ou à l'accession au pouvoir. »

2) « L'abus de la notion de droit, caractéristique de la démagogie comme du conservatisme, est un facteur d'anarchie. »

---

1. Commission générale d'Organisation scientifique du travail

## *De Saint-Yves d'Alveydre à Vichy*

3) « L'Ordre synarchique se situe au-delà du bien et du mal dans la société. »

4) « Nous nous dressons contre le parlementarisme ; les professions organisées sont les seuls facteurs d'activité civique populaire. »

5) « Du point de vue synarchique, le peuple c'est tout le monde en masse, l'empire c'est tout le monde en Ordre. Peuple et empire sont deux pôles antinomiques. »

En clair : la Synarchie doit prendre le pouvoir aussi bien par la force que par les voies légales pour instaurer non pas un État de droit mais un État amoral où les droits politiques du peuple se limiteront strictement au corporatisme, un pouvoir « impérial », et plus encore impérieux, se réservant la tâche de faire régner l'Ordre. Cela n'était guère original, ce programme ayant déjà été mis en œuvre en Italie, au Portugal, en Allemagne et étant sur le point de l'être en Espagne.

Chaque exemplaire du *Pacte*, relié en cuir rouge, doré sur tranche et numéroté, était précédé de cet avertissement menaçant : « Toute détention illicite du présent document expose à des sanctions sans limite prévisible, quel que soit le canal par lequel il a été reçu.

Le mieux est de le brûler et de n'en point parler. La révolution n'est pas une plaisanterie mais l'action implacable régie par une loi de fer. »

Cette grandiloquente mais sinistre mise en garde (qui n'est pas sans rappeler celle que Nostradamus glissa dans ses *Centuries*<sup>1)</sup>) va nous ramener aux mystérieux assassinats de 1937.

Dimitri Navachine était un économiste de grand renom, technicien de la finance et de la monnaie. Il avait été directeur de la Banque de l'Europe du Nord qui représentait les intérêts soviétiques. Puis, convaincu que le marxisme était dépassé, il l'avait quittée pour devenir conseiller de la banque Worms, principal point d'appui de la Synarchie sur laquelle il avait dès lors appris beaucoup de choses. A un niveau moins élevé, c'était aussi le cas de la belle Laetitia Toureaux. Quant au meurtre des frères Rosselli qui n'avaient, eux, aucun rapport avec la Synarchie, on saura plus tard qu'il avait été commandé par l'OVRA, police secrète de Mussolini, et payé par des livraisons d'armes à la Cagoule.

---

1. Sixième centurie, dernier quatrain.

## *L'occultisme dans la politique*

Daladier ayant remplacé Blum dès avril 1938, l'instruction sur l'attentat de la rue de Presbourg traîne, sur Ordre, en longueur, car elle risquait de tourner au scandale en mettant en évidence les complicités dont les cagouleurs jouissaient jusqu'au plus haut niveau de l'armée et de la haute industrie. Le maréchal Franchet d'Esperey les finança à hauteur d'un million et demi de francs, Pierre Michelin à hauteur d'un million ; Louis Renault et Jacques Lemaigre-Dubreuil, patron des huiles Lesieur (qui mourra assassiné à Alger en 1943) apportèrent aussi leur contribution<sup>1</sup>.

Deloncle en tête, les comploteurs sont donc bientôt mis en liberté provisoire ; le gouvernement de Vichy les absoudra, les laissera impunément assassiner l'ancien ministre de l'Intérieur du Front populaire Marx Dormoy le 26 juillet 1941, alors qu'il était assigné à résidence, et fera même de Joseph Darnand, chef de la Cagoule à Nice, le chef de sa trop fameuse Milice.

Le vrai procès de la Cagoule n'aura lieu qu'en 1948. Devant les juges, Locuty et Jakubiez révéleront alors que l'assassin de Navachine, de Laetitia Toureaux et des frères Rosselli est Jean Filiol, ancien chef des Camelots du roi devenu l'un des adjoints de Deloncle, tueur froid qui manie la baïonnette à la perfection. Réfugié chez Franco qui refuse de l'extrader, il est condamné à mort par contumace. En revanche, les juges seront étrangement indulgents pour les quarante inculpés présents : dix peines de prison ferme, dix-neuf avec sursis, et onze acquittements. Derrière les cagouleurs, il y avait, il est vrai, la Synarchie toujours bien vivante...

Il serait pourtant tout à fait faux de voir dans le complot de la Cagoule l'aboutissement avorté de l'entreprise synarchique ; c'était tout au plus un de ses multiples tentacules qui lui permit de risquer un coup sans se découvrir dans des circonstances politiques que ses dirigeants jugeaient, un peu hâtivement, favorables. Tout ce que nous venons de relater montre au contraire qu'elle ne mettait pas tous ses œufs dans le panier de l'activisme et avait de l'action occulte une conception beaucoup plus large qui lui permit non seulement de survivre à cet épisode mais encore, trois ans plus tard, de pourvoir en éminences grises le gouvernement de Pétain, non sans que cela fît grincer bien des dents.

Jean Saunier définit les synarques comme « des hommes de

---

1. Voir les déclarations de Loustaunau-Lacau et de Harispe au procès de 1948.

## *De Saint-Yves d'Alveydre à Vichy*

droite intelligents qui tentaient de récupérer pour faire survivre le capitalisme des idées de gauche<sup>1</sup> ». Ce n'est pas faux, mais c'est incomplet.

La principale idée « de gauche<sup>2</sup> » qu'ils récupèrent est celle de l'économie dirigée qu'ils opposent à l'anarchie du libéralisme économique. Cette idéologie rationaliste de managers — au sens d'organiseurs que Burnham donnera à ce mot<sup>3</sup> — s'oppose au pragmatisme du patronat traditionnel qui, surtout en France, se signale invariablement par une pratique malthusienne.

Bien des synarques crurent que la guerre, qu'elle fût ou non victorieuse, leur permettrait de réussir parce qu'elle impose toujours une forte dose de planification et de dirigisme dans l'économie. Leur plus grande illusion fut de penser qu'ils imposeraient leurs conceptions, à la faveur de la défaite, en se faufilant dans le régime de Vichy, installé et dominé par les agents de ce même patronat traditionnel, imprégné par le discours de l'Église qui, en matière économique, en reste à saint Thomas d'Aquin, privé par l'occupant allemand de toute initiative gestionnaire et, de plus, prompt à traquer les sociétés secrètes et l'occultisme sous toutes leurs formes.

Au début, ils purent croire leur but atteint ; ils détenaient les trois ministères clefs : Belin<sup>4</sup>, coiffé par Barnaud, la Production industrielle, Bouthillier les Finances, Baudouin<sup>5</sup> les Affaires étrangères ; les Comités d'organisation corporatifs, l'Office central de répartition des produits industriels étaient l'œuvre de la Synarchie, inspirée par Coutrot.

Pourtant, si l'on considère le sens propre de ce mot — gouverner ensemble — rien n'était plus contraire à la synarchie que le régime de Vichy, en proie à une lutte anarchique de clans. Et les synarques — ô ironie ! — prendront activement part à cette lutte.

Laval, dauphin officiel de Pétain, joue l'Allemagne à 100 pour

---

1. La Synarchie, Paris, 1971.

2. Les guillemets s'imposent car l'économie dirigée n'est, en elle-même, ni de gauche ni de droite. Pour déterminer son caractère, il s'agit de savoir par et pour quelles catégories sociales elle est dirigée.

3. Voir James Burnham, *The Managerial Revolution*, traduit en français sous le titre *l'Ère des organisateurs*.

4. René Belin, ancien dirigeant de la CGT mais anticommuniste de toujours, passé à la Synarchie

5. Paul Baudouin, directeur de la Banque d'Indochine.

## *L'occultisme dans la politique*

100 et déteste les synarques. A la fin de 1940, ceux d'entre eux qui sont aux commandes, et que les premières défaites de l'Axe poussent au double jeu obtiennent son renvoi et son remplacement par l'amiral Darlan, un de leurs poulains, champion de la duplicité. Mais Pétain, sur l'injonction des nazis, remettra bientôt Laval à la tête de son gouvernement, dont les synarques sont éliminés. L'on voit aussitôt se développer une campagne antisynarchique, téléguinée à Vichy par Laval et les intégristes catholiques, à Paris par Déat et les ultras de la collaboration. C'est, du reste, à cette occasion que fut évoquée publiquement pour la première fois l'existence du Mouvement synarchique d'empire : tout comme l'on avait prétendu expliquer la Révolution de 1789 par l'action occulte de la franc-maçonnerie, l'on prétendait désormais expliquer par celle de la Synarchie tout le cours de la politique française depuis les années vingt, ce qui n'était guère plus sérieux.

Dès 1941, le directeur de la Sûreté nationale, Henri Chavin, avait rédigé un document intitulé *Rapport confidentiel sur la société polytechnicienne dite Mouvement synarchique d'empire*. Ce document — qui vaudra du reste à son auteur d'être quelques mois plus tard écarté de ses fonctions — est le fruit de la première enquête sérieuse menée sur la Synarchie avec les puissants moyens de l'appareil policier, et tout ce que nous venons d'exposer sur ce sujet rejoint, dans les grandes lignes, son analyse.

Chavin commence par justifier le titre de son rapport par quelques chiffres : sur les quarante-quatre dirigeants du M. S. E. qu'il a identifiés, vingt-deux sortent des grandes écoles, dont quinze polytechniciens et cinq ont passé le concours de l'inspection des Finances. Le rapport énumère ensuite les dix composantes de la nébuleuse d'associations créée sous l'impulsion de Coutrot, en soulignant que celui-ci n'acceptait aucune rémunération bien qu'il menât toutes ses activités à plein temps, de sorte que ses ressources demeuraient inexplicables.

Après avoir analysé les buts et les moyens d'action du Mouvement synarchique d'empire, Chavin se penche sur la mort étrange de Coutrot. Survenue le 15 mai 1941, elle fut tenue secrète jusqu'au 5 juin. Son entourage en donna deux versions fort différentes : suicide par absorption de somnifères selon les uns, suicide par défenestration selon les autres. Cela prêtait d'autant plus à perplexité que l'un de ses deux secrétaires, Frank Théalet, avait été trouvé mort



## De Saint-Yves d'Alveydre à Vichy

huit jours plus tôt et que le second, Yves Paringaud, était lui aussi décédé dans des conditions obscures. Pour le directeur de la Sûreté nationale, les trois hommes avaient péri à cause de « fuites » que d'autres synarques, à tort ou à raison, leur attribuaient.

Quatre mois après la mort de Coutrot, le 25 septembre 1941, la police perquisitionnait à Lyon, rue des Macchabées, dans le quartier de Fourvières, chez Constant Chevillon, grand maître de l'Ordre martiniste. Elle y trouvait un exemplaire du *Schéma de l'archétype social* et un exemplaire du *Pacte synarchique*. Interrogé, Chevillon expliqua que ces deux documents lui avaient été remis par Jeanne Canudo afin qu'il pût les comparer avec les idées soutenues par Saint-Yves d'Alveydre. Jeanne Canudo, ajouta-t-il, lui avait rappelé que les deux ouvrages étaient rigoureusement secrets<sup>1</sup>.

Le 23 mars 1944, Chevillon recevait de nouveau la visite de trois hommes se présentant comme policiers qui, dégainant leurs pistolets, lui intimèrent l'Ordre de les suivre. Dans les derniers mois de l'Occupation, il n'y avait pas intérêt à discuter ce genre d'injonction. Le lendemain, on trouvait le corps de Chevillon, affreusement torturé et criblé de balles, dans un fossé du chemin des Clochettes, à Saint-Fons, dans le département du Rhône. Le grand maître de l'Ordre martiniste avait eu le tort de négliger l'avertissement placé en tête du *Pacte synarchique* : non seulement il n'avait pas brûlé celui-ci, mais il avait révélé de qui il le tenait. Les « sanctions sans limite prévisible » s'étaient abattues sur lui.

« La précarité de tout équilibre politique doit être admise par les élites qualifiées comme la source impérative de leur devoir primordial », lit-on dans le *Pacte synarchique*. Autrement dit, les synarques doivent poursuivre leur but final non seulement par-delà les péripéties politiques, mais encore en utilisant celles-ci. Puisqu'elle prétend incarner la pente naturelle de l'histoire, la Synarchie entend bien œuvrer *sub specie aeternitatis*, ce qui constitue un noble alibi pour l'opportunisme.

On n'est donc nullement étonné de trouver, vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, les synarques répartis à parts égales entre la collaboration, la Résistance et le double jeu.

Le destin d'Eugène Deloncle, ancien patron de la Cagoule, fut jusqu'à la fin hors série. Fidèle à son personnage d'aventurier, il

---

1. Voir l'article de la revue *Documents maçonniques*, avril 1944.

## *L'occultisme dans la politique*

commença par créer à Paris en 1941, avec Georges Soulès (le futur Abellio) une des multiples organisations « collaborationnistes » qui y fleurissaient, le Mouvement social-révolutionnaire. En 1942 Soulès, qui lui reproche de ne pas être assez « socialiste », le détrône en fomentant un mini-putsch intérieur. Conspirateur impénitent, Deloncle, qui a toute sa vie nagé dans les eaux troubles des services spéciaux, complotte alors avec l'Abwehr<sup>1</sup> contre Hitler. Quand les hommes de la Gestapo viennent l'arrêter, il tire sur eux et est finalement abattu.

Les synarques n'ont participé directement au pouvoir politique que sous le régime de Vichy et, même alors, que pendant une période assez brève. Mais il ne faut jamais oublier que pour la Synarchie, le pouvoir politique n'est qu'un instrument conjoncturel au service de l'Autorité avec un grand A, autorité à la fois économique, idéologique et métapolitique qui seule procure la véritable puissance. Pour les synarques, il ne suffit pas d'agir dans l'ombre des palais officiels, et toujours par personnes interposées : il faut encore et surtout pénétrer par capillarité tous les rouages et tous les étages de la société. Saint-Yves d'Alveydre rejoint ici saint Ignace de Loyola, tous deux précurseurs du *lobbying*.

Que la puissance de la Synarchie se fasse sentir encore de nos jours, il suffit, pour s'en persuader, d'évoquer, parmi beaucoup d'autres, les noms de quelques synarques ou même d'ex-cagouleurs qui, après avoir servi l'État vichyssois (comme Raoul de Vitry d'Avaucourt ou Gabriel Le Roy-Ladurie) ou dans la Résistance (comme Loustaunau-Lacau, Louis Vallon ou Ghislain de Bénouville) se retrouvèrent en selle sous les Quatrième et Cinquième Républiques, soit dans la grande industrie, la finance ou les allées du pouvoir.

Mais parmi ces noms, celui qui domine de très haut tous les autres est Jean Monnet.

Né en 1888, fils d'un négociant en cognac, le personnage n'a jamais occupé que des fonctions officielles de « brillant second », et pourtant sa carrière est une ascension continue en termes de pouvoir réel.

En 1914, il se fait réformer et envoyer en mission à Londres par Clémentel, synarque qui est alors ministre du Commerce et de

---

1. Service de renseignements de la Wehrmacht, largement impliqué dans l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944.

## *De Saint-Yves d'Alveydre à Vichy*

l'Industrie, pour s'occuper du ravitaillement de la France en produits stratégiques. Clemenceau, Président du Conseil, que cette sinécure irrite, menace de le mobiliser ou de le déclarer insoumis, mais le Tigre, qui n'était pourtant pas de papier, doit s'incliner devant les protections occultes dont jouit déjà ce jeune homme de vingt-sept ans.

Quatre ans plus tard, Monnet est secrétaire général adjoint de la Société des Nations à Genève. Ce poste lui permet de nouer de fructueuses relations avec des personnalités du monde entier, jusqu'en Chine où il se lie à T. V. Soong, président de la Banque centrale, et plus étroitement encore à la sœur de celui-ci, épouse de Chiang Kai-Shek<sup>1</sup>.

En 1922, comme nous l'avons vu, Jean Monnet inspire la création du Comité synarchique central ; en même temps, il s'active au sein d'une autre société secrète, le Mouvement synarchique international auquel, aux côtés du comte hongaro-belge Coudenhove-Kalergi, il donne une façade légale sous le nom de Mouvement paneuropéen.

Pendant, et aussitôt après la Seconde Guerre mondiale, il joue les éminences grises auprès du général de Gaulle, puis conçoit et met en pratique le fameux Plan Monnet destiné à rajeunir et moderniser le capitalisme français ; il n'a alors d'autre profession que celle de banquier, mais son influence internationale est proprement tentaculaire. Il meurt en avril 1979, âgé de quatre-vingt-onze ans, après une vie, comme on le voit, bien remplie. C'est alors que le grand public découvre en cet homme de l'ombre qu'on a pu appeler « le plus américain des hommes d'affaires français<sup>2</sup> » le « père de l'Europe », de cette Europe technocratique qui, en petits comités, sans aucun contrôle des citoyens, se construit avec des hauts et des bas sous nos yeux. De ce synarque des premiers jours, aussi efficace et intelligent que discret, Henry Kissinger a pu écrire : « Peu d'hommes ont joué un tel rôle dans l'histoire du monde. »

L'Union européenne née dans les derniers mois de 1993 et qui fut l'idée-force de Jean Monnet, de Coudenhove-Kalergi et de l'archiduc Otto de Habsbourg, est par bien de ses aspects un rêve

---

1. L'autre sœur Soong était mariée à Sun Yat-Sen, père de la révolution chinoise de 1911. Dès lors, et jusqu'à l'avènement de Mao, on parlera de la « Chine des Soong. »

2. Claude Bourdet, *l'Europe truquée*, Seghers, 1977.

## *L'occultisme dans la politique*

synarchique. Dans le nom du Mouvement synarchique d'empire, le mot « empire », en effet, ne concernait qu'accessoirement l'Empire colonial français : il devait plutôt être entendu dans le sens latin d'*imperium* qui signifie « pouvoir, autorité », à la fois matérielle et spirituelle, et dont le modèle fut jadis fourni par le Saint Empire romain germanique.

La Synarchie n'est, au fond, qu'une sorte de saint-simonisme dévoyé et plusieurs articles du fameux *Pacte synarchique* semblent un *remake* du *Catéchisme des industriels*. Saint-Yves d'Alveydre a greffé sur ce vieux fond une panoplie occultiste, mais la force de la Synarchie et son aptitude à encaisser les coups tiennent dans sa capacité d'adaptation ou, pour mieux dire, dans son mimétisme.

## Chapitre XII

### Les fourriers occultistes du nazisme

On connaît parfaitement les facteurs qui ont favorisé l'accession de Hitler au pouvoir le 30 janvier 1933.

Facteurs politiques tout d'abord. En novembre 1918 les souffrances de la guerre et l'humiliation de la défaite qui mettait en lumière leur inutilité avaient engendré une révolution de type socialiste qui portait les espoirs d'une grande partie du peuple allemand et dont les soubresauts se prolongèrent jusqu'en 1923. Ces espoirs furent frustrés car l'armée, aidée par une partie des sociaux-démocrates, procéda à une « normalisation » sanglante qui fit des milliers de victimes.

A la frustration sociale, le traité de Versailles, véritable diktat, ajouta en 1919 la frustration nationale. Amputé de 13 pour 100 de son territoire, de 10 pour 100 de sa population et de toutes ses colonies, voyant Cologne, Coblenze, Mayence et Kehl occupés par les troupes alliées, contraint de payer une provision de 20 milliards de marks-or sur les réparations de guerre, ce qui avait été l'orgueilleux Empire allemand hanté par un rêve d'hégémonie devenait une nation opprimée.

Facteurs économiques ensuite. Entre 1929 et 1933, la crise mondiale frappa l'Allemagne avec une particulière violence. L'industrie ne tournait plus qu'à 55 pour 100, le nombre de chômeurs augmentait à une vitesse vertigineuse : 2 millions à la fin de 1929, 3 750 000 à la fin de l'année 1930, 4 375 000 en janvier 1931, 6 millions en 1932. Les salaires furent réduits de moitié, 87 pour 100 des ingénieurs et 95 pour 100 des professeurs nouvellement diplômés restèrent sans emploi. Le commerce et l'agriculture furent

## *L'occultisme dans la politique*

touchés, 18 millions de personnes<sup>1</sup> en étaient réduites aux secours et à la soupe populaire, un grand nombre de jeunes errait sur les routes en mendiant.

Enfin, facteurs psychologiques. Pour les classes moyennes urbaines et rurales victimes de tout ce chaos et spectatrices impuissantes de la ruine de toutes les valeurs, la famille soumise à l'autorité du père était vécue comme le seul bastion solide. Or, comme l'a très bien montré dès 1933 Wilhelm Reich<sup>2</sup>, ce type de famille prépare la soumission à l'« État fort » et à un chef tout-puissant à l'image du père, en même temps que sa morale sexuelle rigide et répressive entretient une angoisse inconsciente qui tend à se sublimer en idéologie mystique et irrationnelle.

Si l'on ajoute à ces trois facteurs, du reste liés entre eux, le fait que les deux grandes composantes de la gauche allemande — socialiste et communiste — se désignaient mutuellement comme l'ennemi numéro un au lieu de s'unir contre le danger, on voit clairement sur quel terreau le parti nazi, qui n'était en 1923 qu'un groupuscule, put, dix ans plus tard, acquérir les dimensions d'un parti de masse recueillant 17 millions de voix<sup>3</sup>.

Bref, l'ensemble de la situation, en l'absence d'alternative crédible, poussait à l'instauration d'un État autoritaire, lui-même prêt à devenir totalitaire. C'était du reste le chemin sur lequel s'était engagée la République de Weimar dès 1930, en réduisant progressivement le rôle du parlement<sup>4</sup>, le droit de vote<sup>5</sup> et la liberté de la presse<sup>6</sup>.

Mais tout ce que nous venons de rappeler n'explique nullement les traits particuliers qui ont rendu tristement célèbre le régime hitlérien. L'État fasciste italien, lui aussi, était totalitaire et les nazis s'en inspirèrent dans de nombreux domaines. Pourtant, il ne jugea

---

1. Sur une population active de 28 700 000.

2. Voir sa *Psychologie de masse du fascisme*. Psychanalyste allemand, Wilhelm Reich (1897-1957) fut persécuté successivement par les nazis, par les staliniens et enfin, à l'époque de la « chasse aux sorcières », aux États-Unis où on brûla ses œuvres et où on le fit mourir en prison en prétendant qu'il était fou, pratique bien connue pour se débarrasser des opposants et des non-conformistes.

3. Dont 65 pour 100 d'employés, commerçants et paysans et 30 pour 100 d'ouvriers et chômeurs.

4. En 1932, le Reichstag ne votera que cinq lois, mais il se verra imposer soixante-six décrets.

5. En reculant à vingt-cinq ans l'âge minimum pour voter.

6. En multipliant saisies et procès.

## *Les fourriers occultistes du nazisme*

pas nécessaire d'exterminer massivement les Juifs, les Tziganes, les homosexuels et les malades mentaux au nom d'un mythe du sang<sup>1</sup>. Aucun physicien italien, fût-il un fasciste acharné, n'a jamais déclaré que la terre était creuse, et que nous habitons à l'intérieur. Le régime mussolinien n'a jamais financé à grands frais une expédition à Troie dans le but de retrouver les traces d'Énée, et Mussolini n'a jamais prétendu être la réincarnation de Tarquin le Superbe.

Des aberrations de ce genre, et bien d'autres, furent le monopole du nazisme. Or on ne saurait expliquer leur apparition en plein xx<sup>e</sup> siècle et dans un pays de haute culture sans explorer les sources occultes de l'effrayant système qu'Adolf Hitler et ses inspirateurs voulurent lancer à l'assaut du monde.

A vrai dire, l'origine de ces aberrations remonte loin dans l'histoire allemande. Au début du xv<sup>e</sup> siècle circulait un pamphlet anonyme intitulé *Gamalon* et annonçant le futur empereur d'Allemagne qui écraserait la France et la papauté, puis exterminerait les Juifs et réduirait les Slaves en esclavage. Un siècle plus tard paraissait le *Livre aux cent chapitres* dont l'auteur, connu comme « le révolutionnaire du haut Rhin », déclarait son programme inspiré par Dieu et dicté par l'archange saint Michel. Il s'agissait de créer tout d'abord une société secrète d'hommes pieux ayant pour emblème une croix jaune et qui, après avoir assassiné l'empereur régnant Maximilien, aideront le mystérieux « empereur de la Forêt Noire », personnage messianique, à dominer le monde d'ouest en est par la force des armes. « Nous boirons bientôt du sang en guise de vin », se réjouissait l'auteur. Quel sang ? Celui du clergé, des usuriers et des pécheurs endurcis ; tous ceux-là doivent être exterminés « soit lapidés, soit étranglés, soit brûlés, soit enterrés vivants. »

Mais surtout, l'auteur professe un nationalisme délirant : pour lui, le peuple élu n'est pas le peuple juif mais le peuple allemand ; Adam lui-même, ses descendants et tous les patriarches étaient des Germains et parlaient allemand, langue universelle avant la construction de la tour de Babel. La loi divine n'est pas le Décalogue, invention de l'imposteur Moïse, mais celle qui est inscrite dans les statuts de Trêves. Alexandre le Grand lui-même fut un héros

---

1. Le nazisme envoya des milliers d'homosexuels dans les camps, affublés d'un triangle rose, et fit administrer une piqûre mortelle à 25 000 malades incurables et handicapés physique ou mentaux dans les hôpitaux du III<sup>e</sup> Reich.

## *L'occultisme dans la politique*

germanique ; les peuples latins n'ont fait que polluer le genre humain mais l'empereur de la Forêt Noire les mettra sous le joug, restaurera l'Age d'Or des anciens Germains, événement que l'auteur attend pour l'an 1515, et sera reconnu comme Dieu terrestre. De Moeller von den Brück à Alfred Rosenberg en passant par Walter Darré, tous les précurseurs ou idéologues du nazisme feront plus ou moins leur miel de ces thèmes paranoïaques qu'ils adapteront au goût du jour.

Quand un pays essuie une défaite militaire, il est assez courant que ses élites dirigeantes attribuent celle-ci à un complot occulte, ce qui leur permet de se défaire sur de mystérieux boucs émissaires de leurs propres responsabilités. C'est ce que fit l'empereur Guillaume II à la fin de la Première Guerre mondiale en expliquant que les malheurs de l'Allemagne avaient été fomentés par une conspiration judéo-maçonnique. Cette « explication », reprise notamment par le chef de l'état-major Ludendorff — qui sera bientôt l'un des premiers supporters de Hitler —, contribua à créer dans le pays une psychose collective fondée sur la croyance en la toute-puissance des forces occultes comme moteur invisible de l'histoire.

Il ne faut donc pas s'étonner si la République de Weimar proclamée en 1918 vit fleurir les sociétés secrètes politico-militaires dont les traits communs étaient un programme de « purification » du pays en vue de la revanche, et l'appel au vieux fond magique de l'antique mythologie des Germains. On en compta une bonne cinquantaine parmi lesquelles le Marteau de Wotan, les Frères des Niebelungen, les Compagnons de l'anneau magique, etc. Ces sociétés animaient les corps francs composés de demi-solde dont Ernst von Salomon, qui en fit partie, a relaté l'histoire dans *les Réprouvés*, et qui furent les auteurs de plus de trois cents assassinats politiques, dont ceux de Karl Liebknecht, de Rosa Luxemburg<sup>1</sup> et du ministre des Affaires étrangères Walter Rathenau. Ces corps francs furent aussi le fer de lance de l'expédition dite du Baltikum, tentative pour reconquérir les pays Baltes jadis colonisés par les chevaliers Teutoniques<sup>2</sup>. Comme nous l'avons déjà dit<sup>3</sup>, ils arboraient la

---

1. Théoriciens socialistes et leaders du groupe Spartakus, promoteur de la révolution manquée de 1918.

2. Sur le Baltikum, voir Ernst von Salomon, *op. cit.*, Benoist-Méchin, *op. cit.* ; et Marguerite Yourcenar : *le Coup de grâce*.

3. Voir ci-dessus, chapitre XI.



## *Les fourriers occultistes du nazisme*

croix gammée. Un peu plus tard, ce sera dans leurs rangs que se recrutera le premier noyau des sections d'assaut nazies, les fameux SA<sup>1</sup>.

En 1920, un certain regroupement s'opère au sein des sociétés secrètes politico-militaires. Plusieurs d'entre elles rejoignent une secte créée dès 1913 sous le nom de Société de Thulé.

Thulé était le nom donné par les Anciens à la terre-île ou continent — la plus septentrionale qu'ils connussent. Pythéas<sup>2</sup>, qui en parla le premier, la situait à six jours de navigation au nord de la Grande-Bretagne, ce qui a fait penser aux îles Shetland. D'autres l'ont identifiée à l'Islande, au Groenland ou aux Orcades. Mais Thulé est aussi une terre de légende : c'est l'Hyperborée des Grecs, l'île des Bienheureux des Irlandais, l'Avalon celtique, etc., l'*Ultima Thulé* sur laquelle on phantasmait d'autant mieux qu'on n'y était jamais allé, puisqu'elle était partout et nulle part.

Le fondateur de la Société de Thulé, Rudolf Glauer, dit von Sebottendorf, était un aventurier occultiste, initié, disait-il, en Turquie. Pillant les matériaux partout où il les trouvait, il concocta un cocktail mythologique mêlant les légendes hyperboréennes, les Eddas nordiques, l'Agharta, Shamballah, le Roi du monde, etc. Il en tirait la conclusion que Thulé, aujourd'hui disparue, avait été peuplée de mages initiés par les extra-terrestres, que leurs descendants étaient les Aryens, et que les plus purs de ceux-ci étaient les Allemands, appelés à hériter des pouvoirs magiques de ces lointains ancêtres. Cette extravagante (mais pas innocente) divagation revenait à donner les Eskimos pour la souche des Iraniens, des Hindous et des peuples germaniques ! Elle n'en devint pas moins la Bible de la Société de Thulé, dont Alfred Rosenberg, auteur du *Mythe du xx<sup>e</sup> siècle* et « théoricien » officiel du parti nazi, put dire en 1946, lors du procès de Nuremberg : « Tout est parti de cette société. L'enseignement secret que nous y avons reçu nous a davantage servi à conquérir le pouvoir que nos divisions de SA et de SS. Les fondateurs de la Société de Thulé étaient de véritables magiciens<sup>3</sup>. »

Parmi ces hommes, outre Sebottendorf, il faut distinguer deux noms : ceux de Karl Haushofer et de Dietrich Eckart. Le général

---

1. *Sturm Abteilung*.

2. Navigateur et astronome grec (iv<sup>e</sup> siècle avant J.-C.).

3. Voir A. Rosenberg, *Testament nazi*, Paris, 1948.

## *L'occultisme dans la politique*

Karl Haushofer était un spécialiste de la géopolitique, mais il avait aussi voyagé en Asie à la recherche de l'Agharta et avait visité les lamasseries du Thibet. Quant à Dietrich Eckart, publiciste, il avait publié un brûlot dans lequel il opposait inlassablement la « pureté aryenne » à la « République juive » de Weimar.

L'un et l'autre — le géopoliticien et l'activiste antisémite — faisaient partie d'un cercle intérieur formé au sein de la Société de Thulé : la Grande Loge Lumineuse appelée aussi groupe du Vril. Ce dernier mot, emprunté au polygraphe français Jacolliot<sup>1</sup>, désigne l'énergie psychique que parviennent à accumuler, grâce à des exercices appropriés, les adeptes d'une secte hindoue, et qui (prétendait Jacolliot) permettait à ceux-ci d'influencer, voire de fasciner à distance des individus ou des groupes. Or, parmi les recrues de Haushofer et d'Eckart, se trouvait un jeune officier porté au mysticisme et au fanatisme : il se nommait Rudolf Hess et fut le dauphin de Hitler jusqu'à son énigmatique fuite vers l'Angleterre en 1941.

Plus encore que par leur surenchère nationaliste et leur démagogie pseudo-socialiste, c'est grâce à la force émotionnelle du symbolisme que les nazis, anti-intellectualistes déclarés, réussirent à conquérir les masses allemandes, mais sans comprendre eux-mêmes en profondeur quels mécanismes affectifs ils déclenchaient. Le choix de la croix gammée nous semble à cet égard particulièrement significatif.

Le signe graphique de la croix est le plus universel et le plus totalisant des symboles. Ses branches désignent les quatre points cardinaux, en faisant ainsi l'hiéroglyphe de l'orientation spatiale, temporelle et spirituelle. Leur intersection marque le centre et sa rotation sur cet axe a symbolisé le cycle du Soleil, centre du monde. Le christianisme a repris ce symbolisme en l'enrichissant de significations nouvelles<sup>2</sup>.

Le symbolisme de la croix gammée participe de cette universalité et son origine se perd dans la nuit des temps. Les plus anciennes qu'on ait trouvées, gravées sur des rochers, remontent à 8 000 ans

---

1. Voir ci-dessus, chapitre XI.

2. Sur le symbolisme de la croix en général, voir notamment : René Guénon, *le Symbolisme de la croix*, Paris, 1931, dom G. de Champeaux et dom S. de Sterckx, *Introduction au monde des symboles*, Paris, 1966 ; saint Cyrille de Jérusalem, *Catechesis*, 13, 28.

## *Les fourriers occultistes du nazisme*

avant notre ère. On la voit aussi bien en Europe qu'en Asie et dans l'Amérique précolombienne, chez les Mongols (bague de Gengis Khān), les Vietnamiens (temple de Saïgon), chez les Arabes (Alhambra de Grenade), chez les juifs (ruines de la synagogue d'El Dikka), etc. Il est donc ridicule d'en prétendre faire, comme les nazis, l'apanage exclusif des Aryens<sup>1</sup>. C'est aussi un symbole qui associe les composantes solaires et sexuelles de la fécondité. Sur la mitre de saint Thomas Becket, par exemple, elle figure avec l'inscription suivante : « Salut à toi, Mère des hommes ; accroîs-toi dans l'étreinte de Dieu, comblée de fruits. » La croix gammée d'El Dikka représente schématiquement un homme et une femme en train de copuler. De même, à Hissarlik, dans les ruines de Troie, Schliemann a découvert la statuette d'une idole féminine avec une croix gammée sur le sexe<sup>2</sup>. Signalons enfin que dans l'Inde, le coq et un libertin sont tous deux surnommés Svastika, c'est-à-dire croix gammée.

Mais, de même qu'il y a deux aspects contraires du soleil, l'un bénéfique quand, associé à l'eau, il apporte la lumière et la vie, l'autre maléfique quand, faute d'eau, il apporte la sécheresse et la mort, de même il y a deux sortes de croix gammées : l'une — la svastika proprement dite — tournant de droite à gauche, c'est-à-dire dans le sens de rotation de la Terre, symbolise le bon soleil ; l'autre tournant dans le sens inverse et appelée la sauvastika symbolise le mauvais soleil, celui que Nerval a appelé « le soleil noir de la mélancolie. »

Dans son excellent livre *Hitler et les sociétés secrètes*, René Alleau a montré que la prédilection d'Adolf Hitler pour la croix gammée remontait à son enfance, quand il était élève au collège bénédictin de l'abbaye de Lambach, en Autriche. Vers 1860, un père abbé du nom de Hagen avait en effet pris pour armoiries la sauvastika maléfique et l'avait fait graver un peu partout dans le

---

1. Le nom d'Aryens (Aryas) signifie tout simplement « montagnards. » Il désigne les diverses tribus qui, parties du plateau du Pamir, migrèrent, d'une part vers l'Inde, de l'autre vers l'Iran à l'époque proto-historique. Il ne comporte donc aucune connotation raciale et la notion de peuples indo-européens, sauf à devenir un mythe, est une notion ne reposant que sur la linguistique comparée. Malgré les interprétations abusives de son œuvre, Georges Dumézil n'a jamais dit autre chose.

2. Même représentation dans l'église allemande de Notre-Dame-des-Champs, à Soest.

## *L'occultisme dans la politique*

monastère. Ces armoiries étaient de celles que l'héraldique appelle parlantes, c'est-à-dire reposant sur un jeu de mots. En effet, la croix gammée, qui se nomme en allemand *Hackenkreutz*, faisait calembour avec le nom de Hagen<sup>1</sup>. Cet abbé, il est vrai, était fêru d'occultisme et s'était même rendu à Patmos où saint Jean écrivit l'Apocalypse.

A Lambach, dans les années où le jeune Hitler y étudiait, se trouvait un jeune moine cistercien nommé Joseph Lanz. Celui-ci quittera bientôt l'habit monastique pour créer l'Ordre du nouveau temple dont il se bombardera grand maître sous le nom plus glorieux de Jörg Lanz von Lisbenfels. Ce groupuscule occultiste, prétendue survivance des Templiers, enseignait à ses adeptes un galimatias néo-païen et arborait un drapeau noir orné d'une sauvastika blanche. Raciste fanatique, auteur d'un livre délirant intitulé *Théozoologie ou Connaissance des singes de Sodome et de l'électron des Dieux*, Lanz n'y admettait que des blonds aux yeux bleus s'engageant à n'épouser que des femmes présentant les mêmes caractéristiques. Il exposa aussi ses « théories » dans une revue, *Ostara*, qui fut une des lectures favorites du jeune Hitler.

Quand ils se recyclèrent dans les sections d'assaut hitlériennes, les anciens des corps francs qui avaient porté le casque timbré de la croix gammée dans les pays Baltes puis lors du putsch manqué du général Lüttwitz<sup>2</sup> y trouvèrent donc un Führer familiarisé avec cet emblème. L'impact émotionnel sur les foules d'un symbole universel à forte connotation sexuelle, détourné et inversé au profit d'un parti qui en appelait aux pulsions contre la raison et obsessionnellement répété dans les meetings et les parades, est un phénomène sur lequel la psychanalyse aurait long à dire.

Hitler lui-même n'appartint jamais à aucune des sociétés secrètes que nous venons de voir défiler, mais ce furent celles-ci qui, dans une large mesure, le manipulèrent, du moins à ses débuts. Les

---

1. *Hackenkreutz* égale donc « croix de Hagen. » Mais dans les *Nibelungen*, Hagen est le méchant traître qui assassine le héros Siegfried en le frappant au seul endroit vulnérable de son corps, celui qui était marqué d'une croix. La « croix de Hagen » est donc aussi une croix maléfique. Voilà qui ouvre des horizons sur l'étrange père abbé de Lambach !

2. En septembre 1920, von Lüttwitz et Wolfgang Kapp, haut fonctionnaire prussien, fomentèrent un putsch contre la République de Weimar. Une grève générale le fit échouer.

## *Les fourriers occultistes du nazisme*

occultistes avaient remarqué son exaltation, ses discours tour à tour tonitruants et incantatoires, bref sa structure mentale hystérique qui se prêtait parfaitement à leurs plans. Et ils n'étaient pas les seuls. C'est ainsi qu'André François-Poncet, qui fut ambassadeur de France à Berlin à l'époque du III<sup>e</sup> Reich, notait : « Il entrait dans une sorte de transe médiumnique ; son visage touchait au ravissement extatique. » Et Hermann Rauschning qui l'interviewa à maintes reprises, précise : « La plupart du temps, les médiums sont des êtres ordinaires, insignifiants. Subitement, il leur tombe comme du ciel des pouvoirs qui les élèvent bien au-dessus de la commune mesure, puis ils retombent dans leur médiocrité. Cet assemblage du banal et de l'extraordinaire, voilà l'insupportable dualité qu'on percevait dès qu'on entre en contact avec Hitler. Il unit un désordre malade et une trouble puissance. »

Hitler lui-même déclara à plusieurs reprises qu'à certains moments il se sentait « habité par des forces cosmiques. » Cette capacité médiumnique, un grand talent d'orateur et l'indéniable courage physique qu'il avait montré comme soldat en 1914-1918 faisaient de lui le candidat idéal au rôle de chef charismatique dans un pays vaincu, humilié, et où la crise avait engendré une masse immense de déclassés ne sachant à quel saint ou à quel diable se vouer. Mais encore fallait-il des maîtres pour instruire et modeler cet autodidacte aux lectures et à la cervelle brouillonnes.

Si la révolution avait été vite écrasée en Prusse, il n'en était pas de même en Bavière où une République populaire de type anarcho-communiste s'était maintenue jusqu'en mai 1919. C'est donc dans cette région « contaminée » que la Société de Thulé, qui ne comptait que deux cent vingt membres — mais triés sur le volet — concentra son action. Elle envoya d'abord pour la nettoyer un corps franc dirigé par le capitaine Röhm, un soudard qui deviendra le chef suprême des SA. Puis elle patronna une série d'associations culturelles qui lui servaient de viviers : ligues scolaires, associations de voyage, cercles de juristes, etc. A cette liste, il manquait encore un parti qui serait son levier : c'est ainsi que Dietrich Eckart suscita la création à Munich du Parti des travailleurs allemands. Sous ce nom ronflant, il n'y avait qu'un groupuscule de cinquante-cinq membres dirigé par un certain Drexler, marionnette d'Eckart, quand Hitler y adhéra en septembre 1919.

Tous ceux des dirigeants de la Société de Thulé qui deviendront

## *L'occultisme dans la politique*

les « chefs historiques » du mouvement nazi (Röhm, Hess, Rosenberg, Himmler) se trouvaient réunis dans la capitale bavaroise autour d'Eckart et de Haushofer ; ils comprirent aussitôt quel potentiel recelait la personnalité du nouveau venu. Éliminant Drexler, Hitler prit aussitôt la tête du groupuscule, le fit grossir et en fit une organisation de type militaire sur laquelle il régna en maître et à laquelle il donna en 1920 le nom de Parti national-socialiste des travailleurs allemands.

Sans lui révéler son appartenance, Eckart prit alors Hitler en main : il lui apprit à bien s'habiller, dirigea ses lectures et l'introduisit, ainsi préparé, dans tous les milieux qui pouvaient être utiles à sa promotion : publicitaires, patrons de presse, éditeurs, salons huppés, etc. Haushofer, le géopoliticien, lui inculqua sa théorie de l'« espace vital », et Rudolf Hess, l'officier mystique qui s'engagea le premier à ses côtés, lui fit connaître le mythe des Aryens magiciens. Ces entretiens se poursuivirent dans la prison de Landsberg où Hitler et Hess passèrent neuf mois après l'échec du putsch nazi de 1923, et où Haushofer vint souvent les visiter. La même année, Dietrich Eckart fut terrassé à cinquante-cinq ans par le cancer. Sur son lit de mort, il dit à Haushofer et à Rosenberg : « Vous pouvez suivre Hitler ; il dansera mais c'est moi qui ai écrit la musique : je lui ai donné les moyens de communiquer avec Eux <sup>1</sup>. »

A Hermann Rauschning, Hitler dit un jour : « Ceux qui ne comprennent le national-socialisme que comme un mouvement politique n'en savent pas grand-chose. Le national-socialisme est plus qu'une religion : c'est la volonté de créer le surhomme <sup>2</sup>. »

On ne saurait mieux dire que pour les nazis l'action politique — certes, décisive — n'était que le moyen d'un projet occulté aux yeux des profanes et divulgué seulement à une élite.

C'est pourquoi Hitler ne se considérait pas uniquement comme

---

1. Que désignait ce « Eux » énigmatique dans l'esprit de Dietrich Eckart ? Les prétendus extra-terrestres initiateurs des Aryens ? Les mythiques maîtres du monde supposés régner sur l'Agharta, royaume du bien, ou sur Shamballah, royaume du mal ? Ou bien, beaucoup plus concrètement, les supérieurs inconnus qui se tenaient derrière la Société de Thulé et son arrière-boutique la Grande Loge Lumineuse ? Dans ce dernier cas, on pourrait penser à la mystérieuse Berlinoise Anna Sprengel (voir ci-dessus, chapitre X.)

2. H. Rauschning, *op. cit.*

## *Les fourriers occultistes du nazisme*

un homme politique, mais aussi comme un messie, le messie des Aryens. Il le déclara lui-même publiquement à plusieurs reprises<sup>1</sup>. C'est aussi pourquoi il déclara à Rauschning : « Le secret, l'initiation par des symboles et des rites qui ne fatiguent pas l'intelligence, voilà ce que j'ai emprunté de dangereux et de grand à la franc-maçonnerie. Notre parti doit être à cette image : un Ordre, la hiérarchisation d'un clergé laïque. »

Le surhomme tel que le concevaient les nazis reposait sur une croyance primitive, le mythe du sang. Alors que l'anthropologie nous montre l'extrême diversité des groupes humains et des facteurs qui les distinguent les uns des autres, que la biologie connaît six groupes sanguins, et que la sélection d'animaux et de végétaux plus beaux, plus résistants ou plus féconds résulte de croisements, les nazis opposaient le « sang pur » — celui des Germains — au « sang impur » des autres peuples dont, au cours de la Seconde Guerre mondiale, ils abreuvèrent d'innombrables sillons, prétendant aussi que le métissage quel qu'il fût engendrait nécessairement la dégénérescence. En conséquence, le futur surhomme nazi n'avait rien de commun avec celui qu'avait imaginé Nietzsche ; puisque toutes les qualités intellectuelles et morales découlaient de la pureté du sang, il suffirait de le sélectionner selon ce critère : ce serait un surhomme zoologique. Ces aberrations mènèrent à la froide planification du génocide, annoncée dès 1937 par Himmler, chef des SS, en ces termes : « Les dix années à venir signifieront la lutte pour l'extermination des sous-hommes du monde entier. »

Mais le génocide eut aussi, si l'on ose dire, un aspect religieux. Si Juifs et Tziganes en furent, non les seules mais les principales victimes, on peut penser qu'ils furent visés en raison de leur réputation messianique. Entre ces deux peuples, en effet, les analogies ne manquent pas : tous deux s'estiment marqués d'un sceau surnaturel, les Juifs comme peuple de l'Alliance, les Tziganes comme descendants des Rois mages ; tous deux étaient en diaspora et en attente d'un rassemblement que leurs prophéties respectives annonçaient pour l'entrée en Verseau, c'est-à-dire aux alentours de 1950. Le superstitieux messianisme hitlérien ne pouvait supporter la perspective d'une résurrection historique toute proche de ces deux concurrents, les Juifs qui étaient à ses yeux les Anti-Aryens par définition

---

1. Par exemple : « J'ai été choisi par la Providence pour conduire le peuple allemand au milieu d'événements terrifiants » (discours de 1942).

## *L'occultisme dans la politique*

et les Tziganes venus de l'Inde, et donc beaucoup plus « Aryens » que les Germains.

Une autre aberration des dirigeants nazis fut leur adhésion à une cosmologie délirante. Jules Verne avait écrit le *Voyage au centre de la Terre* mais ce n'était qu'un roman. Bulwer Lytton en écrivit un autre sur le même thème en y ajoutant que le centre de la Terre est habité par (c'est le titre du livre) *la Race qui nous supplantera*, mais il était, lui, l'un des fondateurs de la *Golden Dawn* dont nous avons vu le rôle politique<sup>1</sup>. L'aviateur allemand Bender fit encore mieux : il fonda un mouvement, le *Hohl Welt Lehre*, pour propager sa théorie selon laquelle la Terre est creuse, le Soleil est au centre de celle-ci et nous habitons sa face interne. La Terre de Bender n'a, du reste, pas de face externe car c'est un trou dans un Univers rocheux qui s'étend jusqu'à l'infini.

Or, chose presque incroyable, Bender fit dans les années trente de nombreux adeptes en Allemagne, notamment parmi les officiers supérieurs de l'aviation et de la marine. Et, encore plus incroyable, au mois d'avril 1942, en pleine guerre, Hitler, conquis lui aussi, ordonna d'organiser une expédition militaire secrète destinée à démontrer scientifiquement la théorie de Bender. C'est ainsi que des spécialistes du radar conduits par le physicien Heinz Fisher, débarquèrent sur Rügen, une île de la mer Baltique avec leurs appareils : si la Terre est creuse, la réflexion des ondes-radars se propageant en ligne droite doit fournir des images de points très éloignés des observateurs et situés sur sa face interne. Par exemple, espère le Führer, des images de la flotte britannique. On croit rêver.

Pourtant cette stupéfiante expédition, menée à grands frais, répondait à la logique qui comme on sait, caractérise le délire paranoïaque. Si l'Aryen s'oppose au juif en tous points, il faut opposer une « science aryenne » à la « science juive », et donc la physique de l'Aryen Bender à celle du Juif Einstein.

Mais le succès populaire du *Hohl Welt Lehre* s'explique aussi par un autre facteur. L'instabilité et l'insécurité généralisées dans lesquelles était plongée l'Allemagne des années trente avaient engendré dans la psyché collective une régression infantile dont le nazi se nourrissait. Jacques Bergier et Louis Pauwels ont donc bien raison de souligner : « La théorie de la Terre creuse donnait à l'être

---

1. Voir ci-dessus, chapitre IX.



## *Les fourriers occultistes du nazisme*

humain la sensation d'être **enveloppé**, **enfermé**, **protégé** comme le fœtus dans le sein de la mère<sup>1</sup>. »

Dès avant la prise du pouvoir, Hitler avait exposé crûment sa conception de l'Ordre nouveau : au sommet une classe de seigneurs recrutée dans le combat, au-dessous la foule des membres du parti nazi formant la classe moyenne, encore un échelon plus bas les sans-parti formant la collectivité des serviteurs, et enfin, tout en bas, les étrangers des pays conquis, « ceux que nous appellerons froidement les esclaves modernes<sup>2</sup> ».

La foule des membres du parti, en uniforme brun, c'était celle des SA. Composés en majorité de chômeurs, de fonctionnaires licenciés, de petits commerçants et artisans ruinés, bref de déclassés auxquels s'était joint un nombre non négligeable de voyous, les SA avaient pris très au sérieux la phraséologie anticapitaliste et pseudo-socialiste de Hitler. Leurs idéologues étaient les frères Gregor et Otto Strasser qui réclamaient, en même temps que les socialistes et les communistes, la confiscation des biens des princes mis sous séquestre en 1918 et préconisaient l'alliance des « deux grandes nations prolétaires », l'Allemagne et l'URSS. En 1929, quand les magnats de l'industrie et de la banque décidèrent de financer le parti nazi<sup>3</sup>, ils firent promettre en échange à Hitler de juguler la propagande strasserienne. Promesse tenue : en 1932 les Strasser, accusés de scissionnisme, seront expulsés du parti.

Toutefois il n'était pas question pour Hitler de dissoudre les SA car c'eût été priver son parti de sa base de masse. Il préféra créer au sein de celui-ci un noyau dur, privilégié, entièrement voué au culte du chef, et qu'il pourrait éventuellement leur opposer. C'est ainsi que naquirent les SS.

Ces deux lettres sont le sigle de *Schutzstaffel*, c'est-à-dire « sections de protection. » A l'origine, les SS n'étaient en effet chargés que de la garde personnelle de Hitler mais au fil des années cette

---

1. *Le Matin des Magiciens*, p. 421.

2. Déclaration faite à Hermann Rauschning, *op. cit.*

3. Parmi eux Kirkdrof (charbonnages), Thyssen (acier), Schacht (banque d'État) et le trust de la chimie IG Farben. Hugenberg, magnat de la presse et du cinéma, coordonnait le financement.

## *L'occultisme dans la politique*

poignée d'anges gardiens fanatisés devint une organisation polymorphe et tentaculaire. Comme on le sait, l'architecte de cette transformation fut Himmler.

Au niveau sociologique tout comme à celui des symboles, les SS différaient profondément des SA. Le pourcentage des diplômés, de fils d'officiers ou de grands bourgeois y était élevé, et celui de grands aristocrates important<sup>1</sup>. Dans la hiérarchie darwinienne de Hitler, ils se prêtaient donc à constituer la classe des seigneurs supérieure à la masse du parti, la pépinière du clergé laïque, de l'Ordre supra-religieux que, selon ses confidences à Rauschning, il voulait créer au sein de celui-ci.

La symbolique, elle aussi, était spécifique. Alors que les SA portaient un uniforme brun, couleur qui est « une dégradation et comme une mésalliance des couleurs pures<sup>2</sup> », qui symbolise la glèbe et l'humilité, et qui est même le bran, c'est-à-dire les excréments, les SS étaient placés sous le signe du noir. Ils étaient appelés le Corps noir<sup>3</sup> ; noir était leur uniforme, noirs leur insigne et leur drapeau frappés de la double rune d'argent<sup>4</sup>, et leur journal s'intitulait *Das Schwarze Korps*. Or toutes les significations du noir, contre-couleur qui absorbe la lumière et ne la rend pas, couleur du deuil, c'est-à-dire de l'Éros frustré, couleur de la pierre dont on marquait à Rome les jours néfastes, convergent vers le symbolisme à la fois militaire et infernal de la mort et du mal. L'insigne, deux S tracés en caractères runiques ayant la forme d'un éclair, participe du même symbolisme car dans la vieille mythologie germanique un éclair était l'emblème du bien, mais un double éclair celui du mal. Enfin, le chant du Corps noir explicitait ce symbolisme :

---

1. Parmi les cadres SS : le prince de Hohenzollern, les princes Wilhelm et Christof de Hesse, le grand-duc de Mecklembourg, les comtes de Schulenburg, de Pfeil-Burghaus et de Bassewitz, les barons de Tüngen, de Malsen, de Rietzenstein, de Geyr, etc.

2. J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, Paris, Seghers, 1973.

3. *Das Schwarze Korps*.

4. Rappelons que le drapeau nazi, rouge avec au centre un cercle blanc timbré d'une croix gammée noire, combinait les trois couleurs de l'ancien Empire et, démagogiquement, l'étendard du mouvement ouvrier. Le drapeau SS ne comporte, lui, aucune de ces deux références.

## *Les fourriers occultistes du nazisme*

*C'est la SS qui marche en pays rouge  
Chantant un chant de démon.  
Que le monde entier nous maudisse  
Ou bien qu'on salue notre sang  
Nous sommes les premiers à la fête  
Toujours debout au premier rang  
Là où le diable aime à rire.*

Membre du parti nazi depuis 1923, Heinrich Himmler avait une personnalité double. Ce Munichois issu d'une famille catholique rigide était à la fois peu sûr de lui et mégalomane, méticuleusement bureaucrate et chevauteur de chimères, sans la moindre pitié et enclin à la sensiblerie. Assassin de millions d'êtres humains, il patronnait une société protectrice des animaux ; éleveur de poulets, il se prenait, de façon comique, pour la réincarnation de l'empereur Henri I<sup>er</sup> l'Oiseleur. Bref, en termes psychiatriques, c'était un pervers schizophrène.

« Le fidèle Heinrich, disait Hitler, est notre Ignace de Loyola. » Entre ses mains, les SS devinrent à la fois les Jésuites et les Templiers, les chevaliers Teutoniques et les *feda iyyūn*<sup>1</sup> du néo-paganisme nazi.

Le jeune postulant devait d'abord prouver la « pureté de son sang » depuis deux siècles, fournir des certificats médicaux et politiques pour toute sa famille, et faire son service militaire. Après un noviciat de deux ans rythmé par un calendrier symbolique<sup>2</sup>, et s'il avait satisfait aux diverses épreuves, il était admis dans une école du Corps noir où on lui ingurgitait intensivement la biologie et l'histoire racistes en même temps qu'on développait à la fois sa cruauté et son courage : il devait, par exemple, éborgner un chat et combattre à mains nues des molosses furieux. Joint au rude entraînement de commando, ce régime opérait une seconde sélection. Seul le petit nombre de ceux qui y avaient résisté était admis dans les châteaux de l'Ordre, saint des saints où était enseigné ce qu'on peut appeler l'occultisme nazi inspiré par la Société de Thulé et couvert par la devise « Noblesse se tait. » On n'en sait pas grand-chose mais on peut présumer quelles en étaient les leçons à la

---

1. Voir ci-dessus, chapitre II.

2. Anniversaire du Führer, du putsch de 1923, plus tard de la prise du pouvoir, etc.

## *L'occultisme dans la politique*

lumière de déclarations de Himmler telles que celle-ci : « Les Ordres du Führer émanent du monde surnaturel. »

Mais cette mystique démente ne doit pas tromper. C'était une technique de pouvoir et, dans les faits, le Corps noir fanatisé ne fut que l'exécutant des basses œuvres du régime. Si les Waffen-SS, c'est-à-dire les unités combattantes, créées seulement en 1939, combattirent en première ligne, et souvent avec acharnement, l'Ordre noir proprement dit, c'est-à-dire l'« élite », fournit les cadres de la Gestapo et les sinistres groupes d'extermination (*Einsatzgruppen*) qui, suivant sans risque l'armée, liquidèrent à l'arrière les cadres politiques, militaires, intellectuels et religieux de la Pologne et de l'Union soviétique, pays slaves promis à l'esclavage.

En 1933, dans les mois qui suivirent immédiatement la prise du pouvoir, les SA que dirigeait Ernst Röhm, et qui ne voyaient pas se réaliser les promesses déclamatoires de « lutte contre le capital » réclamèrent bruyamment ce qu'ils appellent la « seconde révolution », et qu'ils inaugurèrent à leur manière activiste et brouillonne en s'attaquant à tous les « profiteurs », à commencer, bien entendu, par les Juifs qui détenaient nombre de grands magasins. Or les SA sont deux millions.

Le 28 juin 1934, Hitler rencontra à Essen le magnat de la métallurgie Krupp von Bohlen et le général von Blomberg, ministre de la Guerre. Au nom des grands industriels et de l'armée, ils le mirent en demeure de « remettre de l'Ordre dans la maison » par tous les moyens. Aussitôt, le Führer reçut un appel téléphonique de Himmler l'informant que Röhm et les SA préparaient un coup d'État pour le lendemain, ce qui était faux. Hitler le crut ou fit semblant et les SS entrèrent en action : ce fut la fameuse Nuit des longs couteaux. Röhm, Gregor Strasser et le général von Schleicher abattus, un millier de victimes, la terreur noire dans tout le pays pour imposer le retour au calme. Les Noirs, c'est-à-dire les « seigneurs », avaient vaincu les Bruns, le bas peuple aux couleurs de glèbe et de merde...

C'est à la suite de cette provocation que Himmler fut promu à la fois *Reichsführer SS* et chef de la police secrète, la trop fameuse Gestapo. On connaît la suite et la fin. A l'heure de la défaite, Himmler, cessant de parader, fuyant lâchement sous un déguisement dans l'espoir de circonvenir les Alliés, échouant et se résignant à s'empoisonner pour fuir ses responsabilités criminelles.

## *Les fourriers occultistes du nazisme*

Il y a une dizaine d'années, le réalisateur allemand Zyberberg nous a donné le plus remarquable et le plus intelligent des films consacrés à la période nazie : *Hitler, un film d'Allemagne*. Les premières images sont celles des régimes de type fasciste qui subsistent encore dans le monde ; il s'agit en somme de dire aux Allemands d'aujourd'hui : « Vous avez enfoui le souvenir du régime hitlérien, mais c'est malsain. Commencez par vous déculpabiliser car — regardez — ce qui est arrivé chez vous s'est produit aussi ailleurs et peut demain surgir n'importe où. Affrontons donc cette hideuse histoire les yeux ouverts. » Les images suivantes montrent comment les grandes parades nazies qui, vues de loin, sont d'imposantes liturgies deviennent, quand la caméra s'attarde en gros plan sur les détails, les gesticulations hystériques de pantins souvent ridicules qui, si les circonstances s'y prêtent, pourraient être n'importe lequel d'entre nous. Le leitmotiv du film — une petite fille allemande conventionnelle à tresses blondes berçant une poupée figurant Louis II de Bavière — veut faire comprendre que le nazisme a dévoyé le meilleur de l'âme germanique, son romantisme.

L'occultisme a été, pour une grande part, l'instrument de cette perversion. Le nazisme, phénomène monstrueux, n'est pourtant pas un dérapage erratique de l'histoire. Son habileté est d'avoir fourni à l'Allemagne une image mythique de son identité. Quel pays, y compris la France, pourrait se vanter d'être à l'abri de cette mythologie mortifère ?

## Chapitre XIII

### Et de nos jours ?

Que Léonide Brejnev parvenu au faîte du pouvoir se soit attaché les services d'une voyante et guérisseuse royalement rémunérée, Nelly Mikhaïlova, il ne faisait que perpétuer une tradition en honneur à la cour des tzars. Que Ronald Reagan, quand il était Président des États-Unis, ait réglé son agenda politique selon les jours fastes ou néfastes indiqués par l'astrologue favorite de son épouse Nancy, Joan Quigley, et qu'en France même une bonne partie de la classe politique, jusqu'au plus haut niveau de l'État, consulte régulièrement, sans s'en vanter, une autre spécialiste ès horoscopes, madame Élisabeth Tessier, tous ces grands personnages, après tout, ne font que suivre, au siècle de l'atome, des ordinateurs et du génie génétique, l'exemple archaïque des Grecs, des Romains et des rois de jadis, suivi aussi par le dictateur zaïrois Mobutu qui ne se sépare jamais de sa canne magique. Si la place de l'occultisme dans la politique se limitait de nos jours à cela, nous ne quitterions pas le domaine de l'anecdote. Mais il en va tout autrement.

Aujourd'hui, sur toute notre planète, les sociétés sont en crise. Le désordre établi aux quatre points cardinaux, la multiplication des guerres étrangères ou civiles, l'ébranlement des économies, les fissures qui minent les idéologies et les valeurs nourrissent l'angoisse devant l'avenir et la soumission à la fatalité.

Nous sommes, c'est certain, à la fin d'un monde. Du coup, des êtres humains sans boussole que la mode nullement innocente des « catastrophes » accoutume à se faire peur dans le noir des cinémas en conclut que nous sommes à la fin *du* monde. En Corée du Sud, cette régression infantile a récemment donné le spectacle de milliers d'hommes et de femmes réfugiés sur une montagne sur la foi d'un

## *Et de nos jours ?*

mage qui avait annoncé cet événement pour un jour déterminé : *Apocalypse now*. Selon le principe des vases communicants, les sectes se remplissent à mesure que se vident les églises. On voit partout surgir une sorte de religiosité dévoyée qu'on appellerait volontiers néo-paganisme, à ceci près qu'au contraire de l'ancien elle n'engendre qu'une sous-culture.

La plupart de ces sectes sont nées aux États-Unis où pullulent pentecôtistes, mormons, mennonites, quakers, darbystes, etc., sans compter les sectes satanistes. Mais plusieurs d'entre elles comme les Témoins de Jéhovah, les Enfants de Dieu et les Adventistes du septième jour qui ont engendré en France le Renouveau charismatique ont essaimé à l'étranger. De plus en plus nombreuses sont celles qui se livrent à des violences criminelles ou à l'autodestruction : en 1990, dans le Michigan l'Église des saints du dernier jour a assassiné cinq personnes dans le cadre de sacrifices humains ; en 1991, dans l'Oregon, l'Ecclesia Athletic a réduit en esclavage des douzaines d'enfants et battu à mort une fillette de huit ans. En 1978, au Guyana, neuf cent vingt-trois membres de la secte du Temple du peuple dirigée par le « révérend » Jim Jones se sont volontairement donné la mort en absorbant un breuvage composé de cyanure, d'orangeade et de tranquillisants ; en 1993 encore, à Waco, dans le Texas, quatre-vingts adeptes de la secte des Davidiens se sont sacrifiés dans leur ferme-forteresse assiégée par la police.

Massif et transcontinental, ce phénomène inquiétant interpelle les sociologues qui lui consacrent de nombreux colloques. Mais ces colloques aux pieds d'argile butent sur une dure réalité : certaines sectes sont aujourd'hui de véritables empires politico-financiers.

L'exemple en est donné par la secte Moon. C'est en théorie une secte religieuse : son appellation officielle est Église de l'unification du christianisme mondial, et son fondateur, le mage sud-coréen Sun Park Moon, porte le titre de révérend qu'il s'est, au demeurant, décerné lui-même. Mais derrière cette façade il y a une multinationale d'affaires doublée d'une organisation politique de combat.

La façade religieuse n'est pas sans raison d'être car elle offre plusieurs avantages. Elle permet tout d'abord d'obtenir d'importantes exonérations fiscales ; elle permet ensuite de présenter aux adeptes le travail pour la secte comme un exercice spirituel, un apostolat, ce qui dispense de le rémunérer autrement que par des repas et un gîte frugaux ; elle permet enfin à Moon d'exercer une emprise totalitaire sur ses fidèles des deux sexes qui sont près d'un million

## *L'occultisme dans la politique*

de par le monde. C'est ainsi qu'au sein de la secte, les couples sont choisis sur photos par le « révérend » lui-même qui, depuis les États-Unis où il réside, leur confère par satellite la bénédiction nuptiale sous la double condition qu'ils ne consomment pas leur union avant quarante jours, et qu'ils versent une somme de 1 200 dollars<sup>1</sup>.

Moon possède, en nom propre ou par secte interposée, de nombreuses entreprises, non seulement dans son pays d'origine (comme la firme d'armements Tunghill) mais encore dans l'ensemble du monde occidental. Citons, entre beaucoup d'autres : une flotte de soixante-dix chalutiers en Guyana, une vingtaine de quotidiens dans les deux Amériques, une banque dans l'île du Grand-Caïman, paradis fiscal des Caraïbes, et une autre (*Banco de Credito*) en Uruguay, la société Alpha-Omega en France, etc. De plus, la secte s'est assuré le monopole mondial des ventes de ginseng, sorte de mandragore aux prétendues vertus magico-médicales qui attire d'innombrables consommateurs. Dans les années quatre-vingt, cette « Église » d'un genre spécial a ainsi pu transférer 800 millions de dollars à New York, et 100 autres à Montevideo.

Moon, qui commença sa carrière dans les services secrets sud-coréens (KCIA) sous l'égide du dictateur Syngman Rhee, tient donc en particulière estime les régimes musclés qui fournissent de la main d'œuvre à bas prix et protègent les capitaux étrangers. Sous l'étendard trompeur de l'anticommunisme, il a donc fondé l'organisation internationale Causa, dont le chef est son homme lige, le colonel sud-coréen Bo Hi Pak. Causa ne s'est pas contentée de bénir « au nom de Dieu » toutes les dictatures militaires qui sévissaient dans les années soixante-dix, quatre-vingt en Amérique latine par le canal des journaux, des maisons d'édition et des stations de télévision qu'elle contrôle dans ce sous-continent : elle en a suscité là où il n'y en avait pas encore. C'est ainsi qu'en 1980, en Bolivie, un dirigeant de Causa, Thomas Warde, s'est associé avec Klaus Barbie pour fomenter et financer le coup d'État qui porta au pouvoir le général-dictateur Garcia Meza, narco-trafiquant notoire. L'opération coûta 4 millions de dollars à la secte Moon mais le mage-businessman eut le plaisir de voir des avions militaires américains acheminer jusqu'à La Paz cinquante mille exemplaires de ses œuvres.

En France, la secte place la barre plus bas et joue un *outsider*, le

---

1. Voir *le Monde*, 26 août 1992.



## *Et de nos jours ?*

Front national de M. Jean-Marie Le Pen. Membre important des deux à la fois, M. Pierre Ceyrac, industriel apparenté à l'ancien président du CNPF, symbolise ces amicales relations.

Comparé à l'Église de l'unification, l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix (AMORC) pourrait paraître ne pas excéder les dimensions d'une fructueuse entreprise familiale puisque la grande maîtrise s'y transmet de père en fils, tant aux États-Unis, berceau de la secte, chez les Spencer Lewis, que dans la succursale française, chez les Bernard. Bien qu'il prétende remonter à l'époque pharaonique, l'AMORC (qui n'a, bien entendu, rien à voir avec les grands rosicruciens des <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles) a été fondé en 1915 par l'Américain H. Spencer Lewis qui s'est modestement autoproclamé Imperator. Sa suprême grande loge est luxueusement installée à San Jose (Californie), et sa branche européenne possède plusieurs châteaux, dont l'un en France, à Omonville, dans l'Eure.

On peut sourire quand on sait que l'AMORC vend, fort cher, des cours d'ésotérisme par correspondance mais il possède aussi une prolifique maison d'édition et s'est même essayé à la télévision.

En France, l'AMORC recrute beaucoup parmi les cadres moyens n'ayant pas poussé leurs études au-delà du baccalauréat, mais elle cherche aussi à faire des adeptes dans la police, ce qui lui vaut parfois d'être mêlé à de mystérieuses affaires. Ainsi, le 27 octobre 1972, un avion Viscount d'Air Inter s'écrasa à Noirétable, dans la Loire. Parmi les passagers qui moururent dans cette catastrophe se trouvait Marie-Rose Baleron de Brauwer qui était à la fois commissaire des Renseignements généraux et grand officier de l'AMORC, se rendant à Clermont-Ferrand à une réunion de responsables de la secte. Les accidents d'avion ne sont pas rares. Mais selon l'écrivain occultiste Serge Hutin qui était son ami, elle avait l'intention de s'élever au cours de cette réunion contre les contacts pris par des dirigeants de l'AMORC avec une secte des plus suspectes, l'Ordre rénové du temple. Hutin reste persuadé que l'accident était dû à un attentat, et c'est aussi ce que suggèrent, sans l'affirmer, deux policiers qui ont enquêté sur cette affaire, MM. Facon et Parent, dans un livre intitulé *les Meurtres de l'occulte*. Nous nous garderons, pour notre part, de trancher, tant il est difficile de démêler un échec où s'enchevêtrent occultisme et police.

L'AMORC ne se désintéresse pas, quoi qu'il en dise, de la politique. Un de ses terrains d'action préféré est l'Afrique où il a réussi

## *L'occultisme dans la politique*

à recruter plusieurs chefs d'État, notamment le président du Gabon Omar Bongo. Compte tenu de sa filiation américaine, il est permis de douter que son principal souci soit le maintien de l'influence française dans le continent noir.

Pour s'assurer que la tradition des liens entre occultisme et services spéciaux reste vivace, il suffit de porter ses regards vers l'Italie.

En effet, chez nos voisins transalpins où l'on fait et défait les ministères aussi vite qu'on craque et qu'on souffle une allumette, le voile est peu à peu levé sur l'architecture sophistiquée d'une vaste et ténébreuse entreprise qui, ne reculant ni devant la provocation ni devant le crime, a travaillé depuis plus de vingt ans à miner la démocratie, sur un véritable gouvernement de l'ombre infiltrant de manière concertée et massive les principaux centres de pouvoir, et dans lequel on trouve pêle-mêle une certaine franc-maçonnerie dévoyée, la Mafia, des banqueroutiers de la haute finance, des prélats sans scrupule, des généraux conspirateurs, des agents d'influence de l'OTAN et des dirigeants, souvent ministres, de presque tous les partis politiques. De 1972 à 1981, le centre de gravité de cette nébuleuse fut la fameuse loge P 2 <sup>1</sup> dirigée par Licio Gelli.

Gelli commença sa carrière dans le parti fasciste où on le trouve jusqu'à la toute dernière aventure de Mussolini : guerre d'Espagne aux côtés de Franco (mais dans l'intendance), Yougoslavie en 1941-1943 et enfin République fasciste de Salò avec des fonctions de basse police. Partout où il passe, il accumule fiches et dossiers, y compris sur ses amis politiques. Dès 1945, la CIA le récupère comme beaucoup de ses congénères. Néanmoins il juge plus prudent de se faire oublier et passe trois ans en Argentine. Rentré au pays en 1950 il gravite d'abord autour du parti au pouvoir, la Démocratie chrétienne, et se fait patronner par les chefs du gouvernement, Fanfani puis Andreotti (surnommé l'Insubmersible). En 1963 il change son fusil d'épaule et adhère au Grand Orient d'Italie <sup>2</sup>, fief du Parti social-démocrate <sup>3</sup>. Il est bientôt affecté à la loge P 2 dont il ne tardera guère à prendre la tête et qu'il transformera en instrument

---

1. Abréviation pour *Loggia Propaganda* n° 2.

2. En 1945, la franc-maçonnerie italienne s'était reconstituée avec l'aide de l'OSS (ancêtre de la CIA).

3. Parti créé par Giuseppe Saragat pour faire pièce au vieux Parti socialiste, jugé trop à gauche.

## *Et de nos jours ?*

personnel, et surtout en centre occulte d'intrigues et de coups tor-  
dus, véritable pieuvre enserrant dans ses tentacules toutes les insti-  
tutions publiques.

Grâce au prosélytisme ultra-discret de Gelli que protègent les  
services spéciaux italiens et ceux de l'OTAN, on trouve dans la P  
2 les néo-fascistes impliqués dans le massacre de Bologne<sup>1</sup>, le  
général Miceli, directeur du SID<sup>2</sup> mêlé au complot du prince  
Borghese, Michele Sindona, banquier de la Mafia, et son meilleur  
élève Roberto Calvi, banquier du Vatican qu'on retrouvera « sui-  
cidé » par pendaison en un lieu choisi pour son nom symbolique,  
le pont des Frères-Noirs à Londres<sup>3</sup>, le prêtre mafieux Agostino  
Coppola, Eugenio Cefis, patron du trust Montedison, l'amiral Tor-  
risi, chef d'état-major de la marine, ainsi que cent cinquante-quatre  
généraux et officiers supérieurs<sup>4</sup>.

Des scandales financiers du Saint-Siège jusqu'au réseau Gladio  
secrètement créé par l'OTAN à l'insu de l'État italien, du finance-  
ment occulte du syndicat polonais Solidarité<sup>5</sup> jusqu'à l'assassinat  
d'Aldo Moro, de l'attentat contre Jean-Paul II<sup>6</sup> jusqu'à la dispari-  
tion du trésor de la couronne yougoslave, il n'est pas une seule des  
affaires louches qui ont secoué la Péninsule auxquelles la P 2 n'ait  
été plus ou moins directement mêlée.

C'est en 1981 que les choses commencèrent à se gâter pour cette  
organisation polymorphe, grâce au courage de la Garde des finan-  
ces<sup>7</sup> et de quelques juges d'instruction. Gelli préféra s'éclipser en  
Suisse en attendant que passe l'orage, mais son extradition ayant  
été demandée, les autorités helvétiques durent s'assurer de sa per-  
sonne en attendant de statuer sur son cas. Comme on pouvait s'y

---

1. Attentat à la bombe qui fit près de quatre-vingts morts, fomenté dans le cadre  
de la « stratégie de la tension », et prêté par ses auteurs à l'extrême gauche.

2. Service d'information et documentation, l'un des multiples services secrets  
italiens.

3. Sur Calvi, lire Rupert Cornwell, *God's Banker*, Londres, Gollantz éd., 1983.

✕ 4. L'ouvrage le plus complet sur la P 2 est celui de Gianni Rossi et Francesco  
Lombrassa : *In nome della Loggia*, Rome, Napoleone éd., 1981.

5. Un accord secret avait été conclu entre le président Reagan et le pape Jean-  
Paul II pour cofinancer Solidarité ; les fonds transitaient par Sindona, banquier de  
la Mafia, membre de la P 2.

6. C'est après avoir reçu en prison plusieurs visites d'officiers du SID, membres  
de la P 2 qu'Ali Agça inventera la « piste bulgare » qui fit long feu.

7. Police fiscale italienne.

## *L'occultisme dans la politique*

attendre, il n'eut aucun mal à s'évader de sa prison et à gagner l'Amérique latine.

En 1984, la commission d'enquête parlementaire sur la P 2, présidée par madame Anselmi, réunit cinq cent mille pages de témoignages et de documents. Son rapport, publié par l'hebdomadaire *Espresso*, fourmille d'informations précieuses mais s'achève sur cet aveu d'impuissance : « Nous sommes devant une pyramide dont Licio Gelli est le sommet. Pour lui conférer un sens, force est d'admettre l'existence au-dessus d'elle d'une autre pyramide renversée car Gelli assure la liaison entre cette pyramide supérieure, qui fixe les buts ultimes, et l'inférieure où ils sont mis en œuvre. Quelles forces s'agitent dans la structure supérieure ? Nous n'avons pas pu le savoir, fût-ce de façon très générale, au-delà du rapport liant Gelli aux services secrets. »

Si la secte Moon est une organisation pseudo-religieuse dont les buts réels sont à la fois financiers et politiques, et si la loge P 2 était une société secrète nullement religieuse et poursuivant des buts identiques, comment définir l'Opus Dei que les Italiens surnomment malicieusement Octopus Dei, c'est-à-dire, en latin, la pieuvre de Dieu ?

Nous dirons que cette puissante organisation tient à la fois des deux précédentes, et proposerons la définition suivante : société religieuse à secret dont les buts spirituels sont mal définis, et dont les buts temporels véritables sont clairement financiers et politiques. C'est à ce titre, nous semble-t-il, qu'elle<sup>1</sup> a place dans le présent travail.

Bien entendu, l'Opus Dei récuse formellement cette définition. Son fondateur et ses dirigeants ont toujours affirmé qu'elle poursuivait des buts exclusivement spirituels. Quant au secret, ils s'en défendent au moyen d'un sophisme en forme de syllogisme : « Une société secrète ne relève ni de l'État ni de l'Église. Or nous relevons de l'Église. Donc nous ne sommes pas une société secrète. » Mais, pas plus qu'un individu, un groupe social ne peut être jugé uniquement sur ce qu'il dit de lui-même.

---

1. En latin le mot *opus* est du genre neutre mais son synonyme français « œuvre » est du genre féminin.

## *Et de nos jours ?*

L'Opus Dei a été fondée en 1934 en Espagne par le prêtre aragonais José Maria Escrivà de Balaguer (1902-1975). Sa doctrine spirituelle est tout entière contenue dans l'unique ouvrage écrit par celui-ci, intitulé *Camino* qui n'est qu'un recueil de maximes sans grande originalité, et dont la théologie proprement dite est absente. On y relève pourtant avec intérêt la maxime suivante qui caractérise toute une morale : « Tu sais comment agissent les sociétés secrètes ; elles n'ont jamais cherché à gagner les masses. Mieux vaut rester caché : ne révèle aucun détail de ton apostolat. »

A la lumière de cette recommandation, on voit ce que vaut le syllogisme mentionné plus haut. De fait, les sociétés secrètes catholiques n'ont pas manqué au cours de l'histoire : il y eut au XVII<sup>e</sup> siècle la Compagnie du Saint-Sacrement, spécialisée dans les captations d'héritages et l'extorsion des secrets de famille dans l'ombre des confessionnaux, contre laquelle Molière écrivit *Tartuffe* ; il y eut, sous le règne de Pie X, le *Sodalitium Pianum*, société secrète intégriste créée par Mgr Benigni, prélat romain, et dont les dénonciations terrorisèrent tous les catholiques libéraux ; il y eut encore, beaucoup moins connu, le Hiéron du Val-d'Or, secte de catholiques ésotéristes créée vers 1880 par un aristocrate espagnol, le marquis de Sarachaga, à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), berceau du culte du Sacré-Cœur.

Arrêtons ici la comparaison car l'Opus Dei a acquis dans l'Église catholique une position on ne peut plus officielle : élevée par Pie XII au rang d'institut séculier en 1947, puis à celui de prélature dépendant directement du Saint-Siège par Jean-Paul II qui lui porte une prédilection particulière, à tel point qu'en 1992 il a béatifié son fondateur Escrivà de Balaguer dix-sept ans à peine après sa mort, fait sans précédent dans toute l'histoire de l'Église.

L'Opus Dei n'est donc pas une société secrète ; elle n'en est pas moins une société à secret : la meilleure preuve est qu'elle n'a jamais publié ses constitutions, c'est-à-dire ses statuts, dont le texte reste ignoré même de ses adhérents.

Escrivà de Balaguer a écrit : « L'Opus Dei ne poursuit aucun but temporel ou politique ; si par impossible cela se produisait, elle serait immédiatement dissoute. » Ce disant, le futur bienheureux proférait un gros mensonge.

En 1936, quand éclate la guerre d'Espagne, l'Opus n'a que deux ans d'âge et Balaguer, qui en a trente-quatre, est à Burgos, en zone franquiste. Il rencontre le Caudillo en personne. En 1939, après

## *L'occultisme dans la politique*

la défaite républicaine, l'Opus contrôle le Conseil supérieur de la recherche scientifique ; en 1956 un des dirigeants de l'Opus, Lopez Rodo est secrétaire d'État chargé de la réforme administrative, puis devient Vice-Premier ministre ; en 1957 l'Opus a déjà trois ministres, en 1962 un quatrième et en 1969 leur nombre atteint dix. Aussitôt conquises les positions clefs du pouvoir, l'Opus s'emploie à éliminer la Phalange dont la majeure partie est sclérosée dans l'esprit « ancien combattant », et dont une minorité évolue dangereusement vers la gauche. Ayant infiltré sans peine la technocratie et les secteurs les plus dynamiques du patronat, elle œuvre, non sans succès, à la modernisation du vieux capitalisme espagnol. Son plan, puisque Franco est octogénaire, est de faire proclamer un roipotiche après avoir installé aux commandes un homme à poigne, l'amiral Carrero Blanco. Ce plan se heurtera à deux imprévus de taille : un, l'amiral, à peine promu vice-président du gouvernement, est exécuté par un commando d'antifranquistes basques ; deux, une vilaine affaire éclate qui ébranle le prestige de l'Opus, l'affaire MATESA.

La société dont c'est le sigle, qui a soixante-dix filiales dans le monde et dont le P-DG, Juan Vila Reyes, est une créature de l'Opus, est censée exporter des métiers à tisser et bénéficie pour cela d'aides importantes à l'exportation décernées par la Banque de crédit industriel dont le président et le vice-président sont aussi membres de la pieuse institution. En réalité, la MATESA n'exporte que peu de machines et convertit la plus grande partie des aides en participations dans des sociétés contrôlées — on l'aura deviné — par l'Opus. Le scandale, qui ne tarde pas à éclater en 1969, jette une lumière sur les méthodes de financement de celle-ci qu'on surnomme désormais la Sainte-Mafia.

Cette mésaventure ne découragea nullement l'Opus Dei de s'engager dans d'autres combinaisons financières, mais avec une prudence redoublée. Quand un de ses membres, Ruiz Mateos, au départ simple producteur de vin de Jerez, qui avait édifié avec son aide et en grande partie à son profit une multinationale, la RUMASA, groupant six cents entreprises et vingt banques, se fit coincer en 1983 pour un passif illicite de 2 milliards de dollars, elle le laissa froidement tomber. Voyant qu'il avait joué les boucs émissaires, l'homme d'affaires imprudent se répandit auprès des juges en révélations, documents à l'appui, montrant qu'il avait financé l'Opus.

Chaque fois qu'un tel accident se produit, la Sainte-Mafia tient

## *Et de nos jours ?*

une réponse toute prête mais **un peu trop facile** : « Les actions de tel ou tel de nos membres sont **des affaires privées** qui n'engagent nullement l'institution. »

En 1981, l'Institut des œuvres de religion, autre banque vaticane dont le président est alors l'évêque américain Marcinkus, est entraînée dans la banqueroute de sa sœur jumelle Ambrosiano à la tête de laquelle se trouvait Roberto Calvi, membre de la P 2. Or, bien qu'à cette époque le Vatican se plaigne d'avoir du mal à payer son personnel, Marcinkus trouve 250 millions de dollars pour rembourser ses créanciers. On a dit que cette somme avait été fournie par l'Opus Dei qui aurait exigé, en échange, le droit d'orienter la politique du Saint-Siège envers les pays de l'Est et le tiers monde. C'est le genre de choses qu'on ne peut jamais prouver par  $A \text{ plus } B$ , mais tout s'est passé comme si cette rumeur était fondée. Avec ses quatre-vingt mille membres dans le monde, dont quelque deux mille en France, ses multiples instituts d'enseignement supérieur et ses réseaux médiatiques dont elle n'avoue jamais ouvertement la paternité, l'Opus Dei a réussi à occuper nombre de leviers de commande dans l'Église et est pour une grande part responsable du grignotage des positions prises par le concile de Vatican II, de l'opposition à la théologie de la libération, des directives, aberrantes à l'heure du sida, sur la contraception, bref du néo-fondamentalisme qui refait surface dans le hiérarchie catholique. Mais sa puissance occulte se fait aussi sentir dans l'Europe de l'Est reconvertie à l'économie de marché, dans le tiers monde, en Amérique latine, en Irlande et, bien entendu, dans son berceau, l'État espagnol. Sa discipline de style militaire, sa morale de l'obéissance passive, son aptitude à manipuler les esprits et à couper, au besoin, ses membres de leur milieu familial, son esprit élitiste et son culte du secret en font, pourtant, une secte parmi les autres mais que sa puissance rend d'autant plus dangereuse.

Nous venons de décrire, bien trop brièvement, quelques sectes, occultes quant à leur structure ou/et leurs finalités réelles, qui fleurissent en notre siècle, et dont l'influence politique est parfois considérable.

On aura remarqué que cette influence s'exerce, en pratique, dans un sens invariablement conservateur. L'activité de ces sectes pourrait se résumer en une formule : « Changer l'individu afin que la société, elle, ne change pas. » C'est pourquoi le changement

## *L'occultisme dans la politique*

qu'elles opèrent sur la personnalité de leurs adeptes consiste à transformer ceux-ci en êtres dépendants, passifs et obnubilés, c'est-à-dire en non-citoyens.

C'est pourquoi, avec leur philosophie de supermarché, les gourous de notre époque n'ont rien de commun avec les grands occultistes de la Renaissance et du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, tels que Pomponazzi, Jérôme Cardan, Guillaume Postel, Campanella et autres. Ceux-ci étaient tous des humanistes, souvent des savants et des créateurs désintéressés d'utopies qui voulaient, parfois naïvement, changer le monde et instaurer une société idéale. De plus, loin de vendre du surnaturel de pacotille et du mystère d'escamoteurs, ils cherchaient dans ce qu'ils appelaient la magie naturelle, c'est-à-dire dans la nature elle-même, l'explication des énigmes que celle-ci nous pose. L'homme était pour eux le centre de tout ou, comme le disait Paracelse, le noyau du monde qui le nourrit, tout comme l'arbre nourrit le noyau de son fruit. Et, ajoutait Pomponazzi<sup>1</sup>, puisqu'il a en lui toutes les puissances du monde, c'est en lui seul, dans la puissance de son imagination qu'il faut chercher l'explication des faits qu'on a coutume d'appeler miraculeux. Est-il besoin de souligner qu'il ne reste rien de cette conception grandiose chez les modernes industriels qui écoulent leurs stocks de mystique ?

Voir la main des sociétés secrètes derrière tous les grands événements historiques, une telle conception policière de l'histoire, sous son apparence machiavélique, est en réalité fort naïve ; ceux qui la professent avec des airs entendus de gens « bien informés » sont en réalité les dupes d'un schéma simplificateur et passe-partout.

Il ne faut pas pour autant négliger ce que certaines idéologies et certaines constructions politiques doivent à l'influence diffuse et parfois posthume de ces sociétés. Un seul exemple anecdotique mais amusant : le drapeau de l'Union européenne, bleu frappé d'un cercle d'étoiles d'or, est comme l'a confié naguère son créateur dans une revue catholique intégriste, la reproduction de la « médaille miraculeuse » de la voyante de la rue du Bac<sup>2</sup>.

---

1. Pietro Pomponazzi (1462-1525), a écrit, entre autres ouvrages, *les Enchantements ou les causes des merveilles de la nature*.

2. Catherine Labouré, illettrée, sœur de la Charité au couvent parisien de la rue du Bac, canonisée par Pie XII en 1947.



## *Et de nos jours ?*

Il n'est pas rare non plus que des occultistes n'ayant, du moins que l'on sache, aucune société secrète derrière eux pour les y avoir introduits, entrent dans la carrière politique. En Argentine par exemple, dans les années soixante-dix, ce fut Lopez Rega, le mage de l'éphémère présidente Isabel Peron, promu non sans humour noir ministre du Bien-Être social, qui organisa les sinistres escadrons de la mort sous le triumvirat des généraux.

Plus récemment, en Roumanie, le metteur en scène du faux charnier de Timisoara, du « procès » et de l'exécution de Nicolae Ceausescu et de son épouse fut l'occultiste Geliu Voican, auteur de plusieurs ouvrages ésotériques, qui se définit un jour lui-même comme « moitié mage moitié gangster. »

En France, sur un registre heureusement beaucoup plus plaisant, on vit, voici quelque trente ans, le conseiller du Premier ministre pour les affaires de renseignement, personnage d'origine russe apparenté au médecin du tzar, participer à des séances nocturnes d'alchimie au château d'Arginy, dans le gai Beaujolais, sous la protection de CRS.

C'était il y a quelque trente ans, mais que dire quand le colonel Park, numéro deux de la secte Moon est reçu en grande pompe à la mairie de Paris (1982) ? Quand Moon lui-même est invité au Kremlin par Gorbatchev (1991) ? Quand, au moment même où nous écrivons ces lignes, son épouse, présidant une réunion de la secte en France, reçoit un message d'encouragement du Premier ministre ? Ou bien quand on voit, au début de 1993, le ministre de la Culture, alors Jack Lang, entreprendre à Blois la construction d'un Centre national des arts de la magie ?

Répetons-le : dans des sociétés — les nôtres — qui sanctifient les pseudo-lois de l'économie aux dépens du bonheur et même des besoins vitaux du plus grand nombre, le plus grand nombre, constamment sans comprendre pourquoi, que la Terre tourne décidément à l'envers, tourne en rond, telles les mouches captives derrière une vitre, sans trouver une issue, un accès à l'air libre qui pourtant, même hors de portée, existe.

Comme l'a écrit Ignacio Ramonet : « Devant tant de bouleversements incompréhensibles et tant de menaces, de nombreux citoyens croient assister à une éclipse de la raison et sont eux-mêmes tentés par la fuite dans une image du monde irrationnelle. On ne peut

## *L'occultisme dans la politique*

s'étonner dès lors que tant de gens se tournent vers les paradis artificiels, les parasciences et les pratiques occultistes <sup>1</sup>. »

Fort bien dit. Mais quand des hommes d'État responsables flirtent eux-mêmes avec l'irrationnel, on peut craindre que revienne le temps où des peuples entiers se laissaient conduire à l'abîme par des gourous politiques, tels les aveugles peints par Jérôme Bosch.

Audes (Allier), octobre 1992-mai 1993.

---

1. *le Monde diplomatique*, mai 1993.

## INDEX\*

### A

- ABBAR LE GRAND, shah d'Iran : 44  
 ABD EL-MALEK (frère de Saladin) : 55  
 ABDON (moine) : 80  
 ABELLO Raymond : 195, 208  
 ABRAHAM : 29 (note)  
 ABRAHAM (astrologue) : 132  
 ABŪ BAKR : 27  
 Abwehr (service de renseignement de la Wehrmacht) : 208  
 Académie (Athènes) : 24  
 Académie française : 7  
 ACCOMANI : voir BHOTIVA Zam  
*Action française*, L'—, journal : 194 (note)  
 ADALBÉRON, évêque de Laon : 96  
 ADAM : 29 (note), 32, 213  
 ADER Clément : 165 (note)  
 Adventistes du septième jour, secte : 229  
 Adyar (Inde) : 166  
*Aequinox*, *The*, revue : 169  
 Afrique : 8, 168, 231-232  
 Aga Khan : 27, 43  
 AGÇA Ali : 233 (note)  
 Agharta : 188-189, 197, 201, 215, 216, 220 (note)  
 AGHLABIDES, dynastie arabe : 30  
 Ahator (loge parisienne de la Golden Dawn) : 167  
 Air Inter, compagnie aérienne : 231  
 Aix-en-Provence : 149  
 Aix-la-Chapelle, traité d'— (1748) : 145  
 AKBAR LE GRAND, khan : 183  
 AKSAKOV Alexandre : 166  
 Alamūt, forteresse d'— (Iran) : 33, 34, 36-44, 63, 77  
 Albi : 89  
 alchimie : 58, 98, 140, 147, 150, 170  
 Alep (Syrie) : 35, 41, 42  
 ALEXANDRA DE HESSE-DARMSTADT, tzarine : 171-174, 185  
 ALEXANDRE LE GRAND : 139, 146, 213-214  
 ALEXANDRE I<sup>er</sup>, tzar : 171, 177  
 ALEXANDRE II, tzar : 88, 171, 196  
 ALEXANDRE III, tzar : 171-172  
 ALEXANDRE IV, pape : 79  
 ALEXANDRE VI BORGIA, pape : 104  
 Alexandrie (Égypte) : 63, 74, 75, 170  
 ALEXIS COMNÈNE, empereur d'Orient : 41  
 Alger : 204

---

\* Index établi par Pierre Peuchmaurd.

- Algérie : 176  
 Alhambra (Grenade) : 217  
 ALI, calife : 27-30, 40  
 ALLEAU René : 131, 217  
 Allemagne : 45, 55, 59, 60, 71, 97,  
 105-125 *passim*, 153, 166, 168-  
 170, 171, 173, 175 (note), 176,  
 185, 194, 199, 203, 205-206, 211-  
 227 ; voir Saint-Empire romain  
 germanique  
 alliance franco-russe (1891) : 168,  
 171, 173-174  
 Alliance républicaine internatio-  
 nale : 163 (note)  
 Allstedt (Saxe) : 109  
 ALP ARSLAN, sultan : 31  
 Alpha-Omega, société (France) :  
 230  
 ALPHONSE I<sup>er</sup>, roi d'Aragon : 50  
 Alsthom, société : 202  
 Altan Boulak (Mongolie) : 189,  
 190  
 AMBELAIN Robert : 66, 177 (note)  
 Ambrosiano, banque (Italie) : 237  
 Amérique latine : 230, 234, 237  
 Amérique précolombienne : 217  
 AMMIEN MARCELLIN : 116  
 AMORC (Ancien et Mystique Ordre  
 de la Rose-Croix) : 231-232  
*Amours d'Anne d'Autriche, Les*  
 (anonyme) : 129-130  
 Amsterdam : 119  
 anabaptistes : 111-125 *passim*  
 ANASTASIA, grande-duchesse : 172  
 Anatolie : 50, 69  
 Ancien Testament : 124  
 ANDREOTTI Giulio : 232  
 Angleterre : 51 (note), 52-55, 59  
 (note), 60, 62, 70, 87-102, 113,  
 117, 126, 140-141, 144, 145,  
 149, 156-157, 166, 167-170, 173,  
 184, 216  
 ANJOU, maison d'— : 99  
 Anjou René d'— : 92  
 ANNE sainte : 128  
 ANNE D'AUTRICHE, reine de France :  
 126-131, 137  
 ANSELM MME : 234  
 Antioche (Syrie) : 74  
 antisémitisme : voir juifs  
 Apocalypse de Jean : 46, 78, 99,  
 120-121, 124, 136, 157, 192, 218  
*Apocalypse de notre temps, L'— de*  
 H. Rollin : 172 (note)  
 APOLLON HYPERBORÉEN : 18, 121  
 APOLLONIOS DE TYANE : 170  
 AQUINO chevalier d'— : 152-153  
 Arabes : 27-31, 37, 41-42, 48, 51,  
 57, 58, 217  
 Arabie : 29-31  
 Aragon, royaume d'— : 50-51, 60,  
 91  
 ARC Guillaume d'— : 88  
 ARC Jacques d'— : 88, 91, 93  
 ARC Jeanne d'— : 88-89  
 ARC Nicolas d'— : 88  
 ARC Raoul d'— : 88  
 Arche de l'alliance : 46  
 ARCHIPE : 23  
*Architecture des Templiers, L'—,*  
 de E. Lambert : 25 (note)  
 ARCHYTAS, régent de Tarente : 23,  
 24  
 Argentine : 232, 239  
 Arginy, château d'— : 239  
 arianisme : 64  
 ARISTOTE : 49, 132  
 ARIUS, évêque d'Alexandrie : 64  
 Arles, concile d'— (1260) : 79

- Armagnacs, parti des : 87, 90, 91, 94, 96  
 Armée Rouge : 184, 190, 191  
 Arménie : 54, 70, 73  
 ARNIM Achim von — : 162  
*Art de la guerre, L'—*, de Sun Tzu : 84, 103  
 ARTÉMIS (déesse grecque) : 75  
 ARTHUR, roi : 82, 121  
 Arya Samaj, société (Inde) : 166  
 Aryens, peuples : 215, 217, 220-222  
*Asia Mysterosa*, de Z. Bhotiva : 201  
 Assassins, secte des — : 31-44 *passim*  
*Astrologica*, de T. Campanella : 132 (note)  
 astrologie : 110, 130-132, 137-138  
 Astrum Argentinum, secte : 169  
 Athènes : 196  
 ATILA : 12, 92, 181  
 AUBARÈDE Gabriel d'— : 111, 116  
 AUGUSTE, empereur romain : 25  
 Augustins, ordre des — : 104  
 AULON Jean d'— : 89  
 Autriche : 126 (note), 140, 144-145, 161, 178-179, 181, 182  
 Avalon, île d'— (mythique) : 215  
 AVERROËS : 49  
 AVICENNE : 49, 63-64  
 Avignon, papes d'— : 59, 99, 100  
 AZEAU Henri : 200  
 Azerbaïdjan : 69
- B**
- Babel, tour de — : 213  
 BABUR, khan : 183  
 Bac, rue du — (Paris) : 160, 161, 328  
 BACHELET : 85, 86  
 BACON Francis : 132, 196  
 Bagdad : 30, 40, 71, 77  
 Bagnoles-de-l'Orne (Orne) : 193  
 Baïkal, lac : 186  
 Bakou, conférence des peuples de l'Orient (1920) : 186  
 BALERON DE BRAUWER Marie-Rose : 231  
 Balkasch, lac : 71  
 BALSAMO Giuseppe (Joseph) voir CAGLIOSTRO  
 BALSAMO Lorenza voir CAGLIOSTRO Serafina, comtesse de —  
 Baltes, pays : 185, 214, 218  
 Baltikum, expédition : 214  
 BALZAC Honoré de — : 12, 25, 162  
 Bamilékés, peuple (Cameroun) : 9  
 Banco de Credito (Uruguay) : 230  
 Banque centrale de Chine : 209  
 Banque de crédit industriel (Espagne) : 236  
 Banque de l'Europe du Nord : 203  
 Banque d'Indochine : 205 (note)  
 Banque du Saint-Esprit : 105  
*Banquet, Le*, de Platon : 24  
 Baphomet : 66-67  
 Bar, duché de — : 85, 91  
 BARBERINI cardinal : 135  
 BARBEY D'AUREVILLY Jules : 162  
 BARBIE Klaus : 230  
 Barcelone : 119 (note)  
 BARNAUD Jacques : 202, 205  
*Basilique pythagoricienne, La*, de J. Carcopino : 19 (note)  
 Bastille, prison de la — (Paris) : 156.  
 BAUDOUIN I<sup>er</sup>, roi de Jérusalem : 46

- BAUDOUIN II**, roi de Jérusalem : 42  
**BAUDOUIN IV**, roi de Jérusalem : 53  
**BAUDOUIN Paul** : 205  
**Bavière** : 158-159, 219  
**BAVIÈRE Louis Guillaume**, duc de — : 175  
**BÉDARRIDE frères** : 167 (note)  
**Belgique** : 152, 166  
**Belgrade** : 41  
**BELIN Jean de —** : 70, 72, 81  
**BELIN René** : 205  
**BELLE-ISLE Charles Louis Auguste FOUQUET**, maréchal de — : 140, 145  
**BENDER** (aviateur allemand) : 222  
**BENIGNI Mgr** : 235  
**BENOIST-MÉCHIN Jacques** : 185 (note), 214 (note)  
**BENOÎT XV**, pape : 11 (note), 176, 178  
**BERGIER Jacques** : 222  
**BERGSON Henri** : 167  
**Berlin** : 146-147, 169, 170  
**BERNADETTE SOUBIROUS sainte** : 101, 160, 161  
**BERNARD saint** : 46, 47  
**BERNARD** (dirigeant de l'AMORC) : 231  
**BERRY Jean de France**, duc de — : 87  
**BERTIN** (lieutenant de police) : 142  
*Bêtes, Hommes et Dieux*, de F. Ossendowski : 187  
**BEUCKELS Jan voir JEAN DE LEYDE**  
**BEZOLD F. von —** : 110  
**BHOTIVA Zam** (ACCOMANI, dit) : 200-201  
**Bible** : 97, 116  
**Bienheureux, île des —** (mythique) : 215  
**BLANCHARD Victor** : 200  
**BLANCHE DE CASTILLE**, reine de France : 70  
**BLANQUEFORT Bertrand de —** : 59  
**BLANQUEFORT Ida de —** : 59  
**BLAVATSKI général** : 163  
**BLAVATSKI Helena Petrovna** : 163-167, 169, 170  
**BLOCH Marc** : 97 (note)  
**Blois** : 239  
**BLOMBERG général von —** : 226  
**BLOY Léon** : 162, 163, 177-178  
**BLÜCHER**, général soviétique : 186, 190-191  
**BLUM Léon** : 193-194, 195, 204  
**B'nai Brith**, société secrète : 175  
**BÖHEIM Hans** : 109  
**Bohême** : 71, 107  
**BO HI PAK colonel** : 230  
**BOIS Jules** : 167, 169, 175  
**Bois Chenu, le** (Domrémy) : 91-92  
**bolcheviks** : 180-192  
**Bolivie** : 230  
**Bologne (Italie)** : 133 ; massacre de — : 233  
**BONAVENTURE saint** : 79  
**BONGO Omar** : 232  
**BONIFACE VIII**, pape : 58, 59  
**Bonnets rouges, Les**, confrérie (Tibet) : 189  
**Bordeaux** : 154  
**BORDONOVE Georges** : 48, 58  
**BORGHESE prince** : 233  
**BORG SAN ANTONIO Gérard** : 79  
**BORSOKI Al —** (gouverneur d'Alep) : 42  
**BORTE** (femme de Gengis Khan) : 81  
**BOSCH Jérôme** : 240  
**BOUDDHA** : 14, 15, 36

bouddhisme : 78, 81, 83, 181, 182,  
 184, 185, 186, 188-189  
 BOUKHARINE Nikolaï : 180  
 BOULLAN père : 162  
 BOURBONS, dynastie : 178  
 BOURDET Claude : 209 (note)  
 BOURG DE BOZAS marquise du — :  
 176  
 Bourges : 101, 103  
 Bourguignons, parti des — : 87,  
 94, 96  
 BOURLEMONT dame de — : 91, 92,  
 93  
 Bourlemont, château de — : 91,  
 100  
 BOUTHILLIER Yves : 205  
 BRAHYTMA (Roi du monde) : 189  
 BREJNEV Léonide : 228  
 BRÜCK Moeller von den — : 214  
 BRUNO Giordano : 25  
 Bruxelles : 152  
 BULEAU : 153 (note)  
 Bundschuh, conspiration du —  
 (Allemagne, xv<sup>e</sup> s.) : 109  
 BUREAU Jacques : 102 (note)  
 Burgos (Espagne) : 235  
 BURNHAM James : 205  
 BURNOUF Émile : 165  
 BYRON Lord : 162

## C

CAGLIOSTRO comte Alexandre de  
 — (Giuseppe BALSAMO, dit) :  
 147, 149-159, 168  
 CAGLIOSTRO Serafina, comtesse de  
 — : 149-153, 155-159  
 CAGLIOSTRO Vincenza, comtesse :  
 150

*Cagliostro*, de F. Ribadeau-Dumas :  
 151 (note)  
 Cagoule, la, organisation : 194-195,  
 203-204, 207  
 Caire, Le : 30, 34, 35, 63, 164  
 ÇAKRAVARTI : 83  
 Calabre : 23, 132, 133-134, 138  
 Calcutta : 141, 197 (note)  
 CALVAT Mélanie : 101, 160  
 CALVÉ Emma : 167, 175, 176-177  
 CALVI Roberto : 233, 237  
 Camelots du roi : 204  
 Cameroun : 9  
*Camino*, de J.M. Escrivà de Bala-  
 guer : 235  
 CAMPANELLA Tommaso : 80, 131-  
 138, 196, 238  
 Canada : 145  
 CANUDO Jeanne : 201, 207  
*Capet, lève-toi*, de R. Ambelain :  
 177 (note)  
 CAPÉTIENS, dynastie : 96-97  
 Carbonari : 8  
 Carcassonne : 99  
 CARCOPINO Jérôme : 19 (note), 137  
 CARDAN Jérôme : 238  
 Carpates : 18 (note)  
 CARRERO BLANCO amiral Luis : 236  
 CASANOVA (Giovanni Giacomo  
 CASANOVA DE SEINGALT) : 149-  
 150  
 Castellaci (Sicile) : 150  
 Castille et Leon, royaume de — :  
 51 (note)  
*Catechesis*, de Cyrille de Jérusa-  
 lem : 216 (note)  
*Catéchisme des industriels, Le*, de  
 C. de Saint-Simon : 210  
 cathares : 201  
 CATHERINE sainte : 85, 90, 93

- CATHERINE DE MÉDICIS, reine de France : 131 (note)
- CATHERINE II LA GRANDE, impératrice de Russie : 146, 152, 157
- Caulonia : 20
- Causa, organisation : 230
- CAZE Pierre : 88
- CEAUSESCU Nicolae : 239
- CEFIS Eugenio : 233
- CEGOS (Commission générale d'Organisation scientifique du travail) : 202
- CÉLESTIN I<sup>er</sup>, pape : 74
- Celle qui pleure*, de L. Bloy : 162, 178 (note)
- Cent Ans, guerre de — : 84-103 *passim*
- Centre national des arts de la magie (Blois) : 239
- Centuries*, de Nostradamus : 203
- Ce que dit la bouche d'ombre*, de V. Hugo : 162
- CÉSAIRE D'ARLES saint : 11 (note), 137
- CÉSAR Jules : 147
- CEYRAC Pierre : 231
- CGT (Confédération générale du travail) : 205
- CHACONAC Paul : 149
- CHALAIS Henri de TALLEYRAND, comte de — : 126 (note)
- Chalais, conspiration de — (1626) : 126, 127 (note)
- Chaldée : 15
- chamanisme : 184
- Chambord, château de — : 142
- CHAMBORD Henri de BOURBON, duc de BORDEAUX, comte de — : 11, 175, 177
- CHAMBORD comtesse de — : 175, 176, 178
- CHAMPEAUX dom G. de — : 216 (note)
- CHAMSON André : 85
- CHARBONNEAU Jean : 161 (note)
- CHARLEMAGNE, empereur : 10, 96, 137, 139
- CHARLES MARTEL : 171
- CHARLES QUINT, empereur : 119, 137
- CHARLES II, roi d'Espagne : 149
- CHARLES II LE CHAUVE, roi de France : 98
- CHARLES VI, roi de France : 86-87, 88, 90, 91, 92, 98
- CHARLES VII, roi de France : 80, 85, 87, 89-93, 96, 100, 101
- CHARLES X, roi de France : 161, 175 (note)
- CHARLES I<sup>er</sup> D'ANJOU, roi de Sicile : 99
- CHARNAY Geoffroy de — : 60, 61
- CHARPENTIER John : 50 (note), 53, 65
- CHATEAUBRIAND François René, vicomte de — : 128
- Château Pèlerin (Terre Sainte) : 55
- CHAVIN Henri : 206-207
- CHEFDEBIEN François de — : 176
- CHEVALIER J. : 224 (note)
- Chevaliers bienfaisants de la Cité sainte, Les, société maçonnique : 143-144
- Chevaliers teutoniques : 45, 49, 70, 110, 181, 191, 214, 225
- CHEVILLON Constant : 201, 207
- CHIANG KAI-SHEK : 190 (note), 209
- chi'ites (musulmans —) : 27-44 *passim*, 56



- Chine : 8, 15, 69, 73, 75, 84, 183-184, 186-190, 209
- Chinon : 85, 86, 89, 92-93
- CHOISEUL Étienne François, duc de — : 145-146
- CHOYBALSAN : 186
- CHRÉTIEN DE TROYES : 34
- Chronologie des papes*, de J.M. Rosay : 104 (note)
- CHRONOS (dieu grec) : 121
- CHURCHILL Sir Winston : 95
- Chypre : 53, 55, 57, 66, 69-73, 76
- CIA (Central Intelligence Agency) : 232
- CILON : 23
- CINQ-MARS Henri COIFFIER DE RUZÉ D'EFFIAT, marquis de — : 127 (note)
- Cisterciens, ordre des — : 46, 53
- Cité du Soleil, La*, de T. Campanella : 135-136, 138
- Cîteaux, abbaye de — : 46
- CLAIRE sainte : 91
- Clarisses, ordre des — : 91
- CLAUDE, empereur romain : 24
- Clef de la théosophie, La*, de H. Blavatski : 165 (note)
- CLEMENCEAU Georges : 209
- CLÉMENT IV, pape : 61-62
- CLÉMENT V, pape : 59-62
- CLÉMENT XII, pape : 157
- CLÉMENT XIV, pape : 62
- CLÉMENTEL Étienne : 200, 208-209
- CLISTHÈNE : 196
- CLOVIS, roi des Francs : 11 (note), 12, 85, 86, 95, 98, 137
- Club à miracles : 164
- CNPF (Conseil national du patronat français) : 231
- Coblence : 211
- collaboration : 207-208
- Collier de la reine, affaire du — : 156
- Cologne : 211
- Comédie humaine, La*, de H. de Balzac : 162
- Comité France-Allemagne : 202
- Comité synarchique central : 200, 202, 209
- Comités d'organisation corporatifs (de Vichy) : 205
- Compagnie du Saint-Sacrement : 235
- compagnonnage : 46
- Compagnons de l'anneau magique, Les, société secrète : 214
- Compiègne : 102 (note)
- Comte de Saint-Germain, rose-croix et diplomate, Le*, de P. Lhermier : 140 (note)
- CONAN DOYLE Sir Arthur : 165
- CONCINI Concino : 126
- Condition humaine, La*, d'A. Malraux : 190 (note)
- Confédération crotoniate : 20-23
- Confédération générale du patronat français : 200
- CONFUCIUS : 14
- CONSTANT Alphonse-Louis voir LÉVI Éliphas
- CONSTANTIN, empereur romain : 96, 100
- Constantinople : 41, 56, 74, 83
- CONTRUCCI Jean : 175 (note), 177 (note)
- Convention nationale : 125
- COPPOLA Agostino : 233
- coptes : 154
- Coran : 28, 63 (note) ; — secret : 28, 37

Corbie (Picardie) : 91

CORBIE Colette de — (Colette  
BOYLET) : 91, 92, 93

CORBIN Henri : 32, 33

Cordoue : 8

Corée : 69

Corée du Sud : 228-229, 230

CORNEILLE P. : 173 (note)

CORNWELL Rupert : 233 (note)

corps francs (Allemagne) : 185,  
214-215, 218

Corps noir (Allemagne, XVI<sup>e</sup> s.) :  
110, 111

CORVINUS : 123-124

COUCHOUD Paul-Louis : 121

COUDENHOVE-KALERGI comte : 209

*Coup de grâce, Le*, de M. Yource-  
nar : 214 (note)

Courlande : 152

COUTROT Jean : 195, 202, 206-207

Cozensa (Italie) : 132

croisades : 31, 41-42, 45-68 *pas-  
sim*, 69-74, 77, 181

*Croisades vues par les Arabes, Les*,  
de A. Maalouf : 31

croix gammée voir svastika

Crotone (Italie) : 15, 17-23, 24

CROWLEY Aleister : 167, 168-169,  
175

Csanad (Hongrie) : 108

CSAR (Comité secret d'action  
révolutionnaire) : voir Cagoule

CUGNOY Joseph : 140

CYRILLE, évêque d'Alexandrie :  
74, 75

CYRILLE DE JÉRUSALEM saint : 216  
(note)

## D

DAGOBERT II, roi d'Australie : 11,  
12 (note)

DALADIER Édouard : 204

Dalaï-Lama : 36, 81, 83, 186, 189

Damas : 42, 50, 57

Damiette (Égypte) : 56

DANIS Jean-Claude : 176 (note)

DANTE : 104

Danube, fleuve : 70

Daouria (Sibérie) : 182, 186

DARLAN amiral François : 206

DARNAND Joseph : 204

DARRÉ Walter : 214

DAVID, roi d'Israël : 101, 118, 119

DAVID (émissaire nestorien) : 71-  
73, 76, 81

Davidiens, secte : 229

DÉAT Marcel : 206

*De Belzébuth à Louis XVII*, de G.  
Lenôtre : 130 (note)

Décalogue : 213

*Déclin de l'Occident, Le*, de H. von  
Kayserling : 182

DELCASSÉ Théophile : 171

Delft : 177 (note)

DÉLICIEUX Bernard : 99

DELONCLE Eugène : 194-195, 204,  
207-208

*Demeures philosophales, Les*, de  
Fulcanelli : 150 (note)

DEMOCEDOS : 23

Démocratie chrétienne italienne :  
232

DENIKINE général Anton Ivano-  
vitch : 182

DENIS F. : 72 (note)

DENYS L'ANCIEN : 24

Dereh (Iran) : 41

- DERMENGHEM Émile : 136  
DESCADEILLAS René : 175 (note)  
*De sensitive rerum facultatis*, de T. Campanella : 133  
DETÈUF Auguste : 202  
Detroit (Michigan) : 169  
*Deux disciples de la science occulte : Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre*, de Papus : 199 (note)  
Deux-Siciles, royaume des — : 99  
2<sup>o</sup> Bureau français : 173, 176  
DE WYCK (syndic de Münster) : 115  
*Diable dans la ville, Le*, de H. Kubnick : 111  
*Diaboliques, Les*, de J. Barbey d'Aurevilly : 162  
*Dictionnaire biographique*, de Bachelet : 85, 86  
*Dictionnaire des sociétés secrètes d'Occident*, de P. Mariel : 168  
*Dictionnaire des symboles*, de J. Chevalier et A. Gheerbrant : 224 (note)  
DIDEROT Denis : 139, 140, 146  
Dikka, El, synagogue : 217  
DIN Djellal ed — : 43  
DIODORE DE SICILE : 21  
DIOGÈNE LAËRCE : 14  
DION DE SYRACUSE : 24  
DIVARA (épouse de Jean de Leyde) : 118, 120, 122  
Division asiatique de cavalerie : 184-185  
DIVOIRE Fernand : 201  
DJOTCHI, khan : 76  
docètes, secte : 64  
*Doctrine secrète, La*, de H.P. Blavatski : 165  
*Documents maçonniques*, revue : 207 (note)  
*Dogme et Rituel de haute magie*, de E. Lévi : 7  
Dominicains, ordre des — : 39, 70, 72, 131, 132, 133  
Domrémy : 84, 85, 86, 88, 91-92, 93, 100-101  
Donatistes, secte : 112  
DONCÈUR R.P. : 85  
DORMOY Marx : 194, 204  
DOSTOÏEVSKI F.M. : 147  
DÓSZA György : 108-109  
Douk-Douk, société secrète (Mélansie) : 8  
Dresde : 143  
DREXLER (nazi) : 219, 220  
DREYFUS capitaine Alfred : 159  
Druzes : 31  
DSHA LAMA : 190-191  
DUMAS procureur : 142  
DUMÉZIL Georges : 217 (note)  
DUNOIS Jean (le Bâtard d'Orléans) : 89, 93  
Dupes, journée des — (1630) : 127 (note)  
DUPUIS abbé : 11, 177  
DURRELL Lawrence : 163  
DZERJINSKI Felix Edmondovitch : 180-181, 185, 190
- ## E
- Ecclesia Athletic, secte : 229  
ECKART Dietrich : 215-216, 219, 220  
Eckenförde (Allemagne) : 147  
*Ecloga in portentosam Delphini*

- navitatem*, de T. Campanella : 136-137, 138
- ECO Umberto : 42
- École polytechnique : 194, 195, 206
- Écosse : 93, 141, 149
- Eddas* : 215
- Édimbourg (Écosse) : 141
- ÉDOUARD II, roi d'Angleterre : 94
- ÉDOUARD III, roi d'Angleterre : 94-95, 100
- Église catholique : 24-25, 51, 52, 54, 59-68, 73-83, 96-125 *passim*, 157-159, 160-179 *passim*, 205, 234-237 ; voir Vatican
- Église des saints du dernier jour : 229
- Église de l'unification du christianisme mondial : voir Moon, secte
- Égypte : 30, 33-36, 53, 54, 57, 63, 64, 69, 71, 74, 77, 151, 153, 163, 176 ; — ancienne : 15, 18 (note), 154-155, 167
- EINSTEIN Albert : 222
- Elbe, île d'— : 11
- Elbrouz, massif de l'— (Iran) : 36, 40
- ÉLISABETH DE TRÈVES sainte : 107
- Emma Calvé, la diva du siècle*, de J. Contrucci : 175 (note)
- « Empereur de la Forêt Noire » : 213, 214
- Empire byzantin : 56
- Empire carolingien : 80
- Empire mongol : 69-83 *passim*, 183, 188
- Empire romain : voir Rome (antique)
- Empirique lyonnais : Philippe, Un*, de L. Maniguet : 173 (note)
- ENCAUSSE Gérard : voir PAPUS
- ENCAUSSE Philippe : 172
- Enchantements, ou les causes des merveilles de la nature, Les*, de P. Pomponazzi : 238 (note)
- ÉNÉE (héros grec) : 213
- Enfants de Dieu, Les, secte : 229
- ENGEL-JANOSI : 176 (note)
- English coronation records*, de W. Legg : 97 (note)
- En Islam iranien*, de H. Corbin : 32
- Ennéades*, de Plotin : 63
- Entente cordiale (1906) : 168, 171 (note)
- ÉON Charles Geneviève Louise Hercule, chevalier de BEAUMONT d'— : 144
- Éphèse, concile d'— (431) : 74-75
- Épiphanie : 86
- ÉRAIL Gilbert : 55
- ÉRASME : 135
- Ère des organisateurs, L'—*, de J. Burnham : 205 (note)
- ESCHENBACH Wolfram von — : 34, 98
- ESCRIVÀ DE BALAGUER José Maria : 235
- Eskimos, peuple : 215
- Esotérisme, Occultisme et Franc-maçonnerie aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, de M. F. Jemes : 177 (note)
- Espagne : 51 (note), 55, 58, 126, 127 (note), 131, 133, 135, 138, 144, 149, 170, 235-237 ; guerre d'— : 194, 203, 232, 235
- Espresso*, hebdomadaire (Italie) : 234
- Essai de sciences maudites*, de S. de Guaita : 175 (note)
- Essen (Allemagne) : 226

États pontificaux : 161  
 États-Unis : 164-166, 175, 184,  
 187, 212 (note), 228, 229, 230,  
 231  
 Éthiopie : 72  
 EUDES DE CHÂTEAUROUX, légat du  
 pape : 73, 74  
 Europe de l'Est : 237  
*Europe truquée, L'—*, de C. Bour-  
 det : 209 (note)  
*Évangile éternel, L'—* (1254) : 78,  
 79  
 Évangiles : 74  
 EVOLA Julius : 10, 122  
 Exaltés de Zwickau, Les, société :  
 107  
*Exode* : 63 (note)

## F

*Fables égyptiennes dévoilées, de*  
 dom Pernety : 155  
 FABRE D'OLIVET Antoine : 196, 197  
 FACON (policier) : 231  
 FANFANI Amintore : 232  
 Fatima (Portugal) : 101  
 FATIMA (fille de Mahomet) : 27, 30  
 FATIMIDES, dynastie arabe : 30, 35  
 FAURE Hugues du — : 66  
 FEST Joachim : 169  
 FICIN Marsile : 25  
 FILLIOL Jean : 204  
*Fin du parlementarisme (...), La, de*  
 P. Millaire : 199  
 Finances, inspection des — : 206  
 FISHER Heinz : 222  
 FLEURY (seigneurs de Rennes-le-  
 Château) : 176

FLEURY Paul-Urbain, marquis de  
 — : 175  
 FLOYRAN Esquieu de — : 59  
 Foi jaune, La, confrérie (Mongolie) : 184, 188, 189, 190  
 FOUCHER DE CHARTRES : 49-50, 61  
 FOUQUET Nicolas : 140  
 FOURIER Charles : 196  
 FRAGONARD Jean-Honoré : 152  
 France : 84-103 *passim*, 126-159  
*passim*, 168, 170-179, 184, 193-  
 210 *passim*, 228-232, 237, 239 ;  
*voir croisades*  
 FRANCHET D'ESPEREY maréchal  
 Louis : 204  
 Franciscains, ordre des — : 12, 71,  
 72, 78-81, 91, 93-94, 96, 99-103  
 franc-maçonnerie : 12-13, 14, 29,  
 46, 62, 141, 143-144, 147, 151-  
 159, 164, 167, 168, 175, 176,  
 195, 200, 201, 206, 221, 232  
 FRANCO Francisco : 198, 204, 232,  
 235, 236  
 FRANÇOIS D'ASSISE saint : 78, 79,  
 91, 99  
 FRANÇOIS-FERDINAND, archiduc  
 d'Autriche : 176  
 François-Joseph, empereur d'Autriche : 176, 178  
 FRANÇOIS-PONCET André : 219  
 Frankenhause, bataille de —  
 (1525) : 111  
 Fraternité des Polaires, la, groupe  
 occultiste : 201  
 FRAZER major : 148  
 FRÉDÉRIC I<sup>er</sup> BARBEROUSSE, empe-  
 reur germanique : 10, 54, 55,  
 121, 137  
 FRÉDÉRIC II HOHENSTAUFEN, em-  
 pereur germanique : 10, 55, 56-  
 57, 80, 121-122, 137, 148

FRÉDÉRIC II LE GRAND, roi de Prusse : 146-147  
 FRÉDÉRIC, prince de Saxe : 105, 109  
 FRÈRE Jean-Claude : 37  
 Frères des Niebelungen, Les, société secrète : 214  
 FRITZ Joss : 109  
 Fronde : 129-130  
 Front national : 231  
 Front populaire : 193-194, 204  
 FRONTÉY Guillaume : 86  
*Front secret, Le*, de W. Hagen : 181 (note)  
 FUGGER (banquiers allemands) : 105  
 FULCANELLI : 150 (note)

## G

Gabon : 232  
 Galicie : 70  
 GALILÉE : 133, 135  
*Gamalon*, anonyme allemand (xv<sup>e</sup> s.) : 213  
 GANDHI Mahātma : 166  
 GARCIA-MEZA, général bolivien : 230  
 Garde des finances (Italie) : 233  
 GARIBALDI Giuseppe : 164  
 GAULLE Charles de — : 12, 85, 209  
 GAUVE (indicateur de police) : 146  
 GEEL Jan van — : 119  
 GELLI Licio : 232-234  
 GELU Jacques, archevêque d'Embrun : 89  
*Genèse* : 14  
 GENET Jean : 196  
 GENEVIÈVE sainte : 12, 85, 92  
 GENGIS KHAN : 43, 57, 69, 70, 73, 76, 81, 83, 183, 185, 186, 188, 217  
 GENLIS Félicité de — : 140  
 GEOFFROY DE PARIS : 61  
 Géorgie : 69  
 Germains, peuples : 213-215, 221, 222  
 Gestapo : 208, 226  
 GEYER Florian : 111  
 GHEERBRANT Alain : 224 (note)  
 GHYKA Matila : 20, 24  
 GIANNELLI : 20  
 Gibelins : 121-122  
 GIRAUD Maximin : 160  
 Gladio, réseau de l'OTAN : 233  
 GLAUER Rudolf : voir SEBOTTEN-DORF Rudolf von —  
 gnostiques : 64  
 GODEFROI DE BOUILLON : 41, 46  
 GEORGE II, roi d'Angleterre : 140  
*God's Banker*, de R. Cornwell : 233 (note)  
 GOEBBELS Joseph : 182  
 GOETHE : 157, 162  
 GOG et MAGOG : 121  
 GONNEVILLE Geoffrey de — : 60-61, 65  
 GORBATCHEV Mikhaïl : 239  
 Goths, peuple : 64 (note)  
 GOYA Francisco de — : 13  
 Graal : 34, 38, 81 (note), 82, 98  
 GRAEFFER (occultiste autrichien) : 148  
 GRAES Heinrich : 116  
 Grand-Caïman, île du — (Caraïbes) : 230  
*Grand Cophte, Le*, de Goethe : 157  
 Grand Monarque : 80-83, 136, 137  
 Grand Orient d'Italie : 232

Grand Véhicule (école bouddhiste) : 188-189  
 Grande Loge blanche : 197  
 Grande Loge de France : 201  
 Grande Loge lumineuse (*ou* groupe du Vrîl) : 216, 220 (note)  
 Grande Taupe de France, La, cercle (École polytechnique) : 195  
 Grèce : 163 ; — antique : 14-26, 196  
 GRÉGOIRE XVI, pape : 161  
 GRIMM Melchior, baron de — : 140  
 GRIMOALD, maire du Palais : 11  
 Groenland : 215  
 Groupe indépendant d'études ésotériques : 170  
 Grünewald, bataille de — (1410) : 181  
 GUAITA Stanislas de — : 170, 175  
 Guelfes : 121  
 GUÉNON René : 8-9, 13, 80, 81, 101, 163 (note), 164, 216 (note)  
 Guerre mondiale, Première : 163, 169, 173, 181-182, 199, 214  
 Guerre mondiale, Seconde : 95, 102 (note), 180-181, 205-208, 209, 221  
 guerre des paysans (Allemagne, 1523-1535) : 106-125 *passim*  
 guerre russo-japonaise : 181  
 GUI DE LUSIGNAN, roi de Jérusalem : 54, 55  
*Guide des égarés*, de Maïmonide : 8  
*Guide de Versailles mystérieux*, de R. Alleau : 131 (note)  
 GUILLAIN DE BÉNOUVILLE Pierre : 208  
 GUILLAUME II, empereur d'Allemagne : 171, 214

GUILLEMIN Henri : 90  
 GUILLEMIN DE SAINT-VICTOR : 154  
 GUISE Henri de Lorraine, duc de — : 126 (note)  
 Guyana : 229, 230  
 Guyenne : 59, 95  
 GUYUK KHAN : 71-72, 73, 76, 83

## H

HABSBOURG, dynastie : 175, 178-179  
 HABSBOURG Otto, archiduc de — : 209  
 HABSBOURG-TOSCANE Jean Salvatore, archiduc de — : 178  
 HAGEN abbé : 217-218  
 HAGEN Walter : 181 (note)  
 HAKIM al —, calife : 30-31  
 Hambourg : 119 (note)  
 HAMILTON duc de — : 169-170  
 HANOVRE, dynastie : 141  
 Hanse : 119  
 HARISPE : 204 (note)  
 HASAN II (chef des Ismaïliens) : 43  
 Haschischim : voir Assassins, sectes des —  
 Hattin, bataille de — (1187) : 54  
 HAUSHOFER général Karl : 215-216, 220  
 HAUTPOUL (seigneurs de Rennes-le-Château) : 175, 176  
 HAYTON I<sup>er</sup>, roi d'Arménie : 73  
 Hébreux, peuple : 97  
 Hedjaz : 31  
 HEGEL G.W.F. : 57  
 HENRI III, roi d'Angleterre : 53  
 HENRI III, roi de France : 126 (note)

- HENRI IV, roi de France : 126  
(note), 128, 131  
*Henri VI*, de W. Shakespeare : 90  
HENRI I<sup>er</sup> L'OISELEUR, roi de Ger-  
manie : 97, 225  
HENRI DE CHAMPAGNE, roi de Jérusa-  
lem : 56  
HÉRAKLÈS : 19  
Hermetic Brotherhood of the  
Golden Dawn in Outer, société  
secrète : 166, 167-170, 175, 222  
Hermetic Brotherhood of Luqsor,  
société secrète : 165  
HESS Rudolf : 169-170, 201 (note),  
216, 220  
Hesse : 111  
HESSE-CASSEL Charles de — : 147,  
148  
Hiéron du Val-d'Or, secte : 235  
HILDEGARDE DE MAYENCE : 107  
HILLA (anabaptiste) : 117  
HIMMLER Heinrich : 220, 221, 224,  
225, 226  
HINCHAR, archevêque de Reims : 98  
hindouisme : 188  
HIPPADE DE MÉTAPONTE : 22  
Hissarlik (Turquie) : 217  
*Histoire de l'armée allemande*, de  
J. Benoist-Méchin : 185 (note)  
*Histoire des doctrines ésotériques*,  
de J. Marquès-Rivière : 65 (note)  
*Histoire de l'Europe et de la*  
*France*, de Melin : 85  
*Histoire de France*, de Villaret :  
87-88  
*Histoire philosophique du genre*  
*humain*, de A. Fabre d'Olivet :  
196 (note)  
*Histoire des Treize*, de H. de Bal-  
zac : 12, 162  
HITLER Adolf : 168, 169, 208, 211,  
213, 216-227 *passim*  
*Hitler et les sociétés secrètes*, de  
R. Alleau : 217  
*Hitler, un film d'Allemagne*, film de  
Zyberberg : 227  
HOFFMANN E.T.A. : 162  
Hohl Welt Lohre, mouvement : 222  
HOLBACH Paul Henri, baron d'— :  
133 (note)  
Hollande : 11, 50, 115, 117, 118,  
119, 144, 145-146, 152, 169  
Hommes-Panthères : 8  
Hong, société secrète (Chine) : 8  
Hongrie : 70, 71, 108-109, 199  
*Horla, Le*, de G. de Maupassant :  
162  
Hospitaliers, ordre des — : 45, 46  
(note), 49, 53, 55, 56, 151  
Hôtel de Ville de Paris : 149, 239  
HOUDON Jean Antoine : 152, 154  
HUCKEL G.A. : 96 (note)  
HUGENBERG : 223 (note)  
HUGO Victor : 83, 149, 162, 196  
HUGUES, comte de Champagne : 46  
HUGUES CAPET, roi de France : 96  
HULAGU, khan : 43, 77  
Huns, peuple : 181  
HUSSAIN, calife : 27  
HUSSEIN (fils de Hasan ibn-al-Sāb-  
bāh) : 42-43  
HUTIN Serge : 231  
HUYSMANS J.K. : 162  
Hyperborée : 215

## I

- Iblis, mont : 32  
IBN AL-ATHIR : 40-41



- IBN AL-KHACHAB** : 42  
**IBN AL-SABBĀH** Hassan (le Vieux de la montagne) : 31-44 *passim*, 63  
**IGNACE DE LOYOLA** saint : 208, 225  
**ILCHI KHATAI** : 73  
**Illuminés d'Avignon**, Les, secte : 155  
**Illuminés de Bavière**, les, secte : 158-159  
*Imitation de Jésus-Christ*, de Thomas a Kempis : 36  
**Inde** : 15, 32, 43, 64, 75, 141, 145, 164, 166, 183, 185, 189, 217, 222  
**INDE** (femme de Saladin) : 50  
**Ingolstadt** (Allemagne) : 111  
*Initiation, L'—*, revue : 170  
*In nome della Loggia*, de G. Rossi et F. Lombrassa : 233 (note)  
**INNOCENT III**, pape : 56, 61  
**INNOCENT IV**, pape : 70-71, 80, 83  
**Inquisition** : 60, 90, 99, 102, 133, 134-135, 151, 158-159  
**Institut des œuvres de religion**, banque vaticane : 237  
*Intégrisme et catholicisme intégral*, de E. Poulat : 176 (note)  
**Intelligence Service** : 167, 170, 176  
*Introduction au monde des symboles*, de G. de Champeaux et S. de Sterckx : 216 (note)  
**Invisibles**, Les, société secrète (Irlande) : 8  
**Irak** : 31, 35, 44, 54, 75  
**Iran** : 27-44 *passim*, 69, 73, 75, 77, 78, 183 (note), 217 (note)  
**Irlande** : 8, 11, 30, 51 (note), 237  
**ISABEAU DE BAVIÈRE**, reine de France : 87-90, 100  
**ISABELLE DE FRANCE**, reine d'Angleterre : 94  
**Islam** : 27-44 *passim*, 45, 46, 48, 50, 54, 57, 63-64, 69, 71, 73, 77-78 ; voir croisades  
**Islande** : 215  
**ISMAÏL**, septième imam : 28, 29  
**ISMAÏL**, shah d'Iran : 44  
**Ismaïliens**, secte des — : 27-44 *passim*, 50, 57, 77  
**Ispahan** : 32, 34, 36, 40, 44  
**Israël** : 50  
**israélites** : voir judaïsme  
**Italie** : 17-25, 51 (note), 58, 88, 96, 132-135, 149-153, 157-159, 161-162, 163 (note), 164, 168, 194, 199, 203, 212-213, 232-234  
**IVANOV** (orientaliste russe) : 32

## J

- JACOB** (personnage biblique) : 118  
**JACOB** (forgeron à Münster) : 116-117  
**JACOLLIOT** Louis : 197, 216  
**JACQUES II STUART** (le Prétendant) : 149  
**Jaffa** : 56  
**JAKUBIEZ** Fernand : 194, 204  
**JAMBLIQUE** : 14, 17-18, 20  
**JANIN** général : 184  
**Japon** : 171, 182, 184, 190, 191  
**Japy**, société : 202  
**JEAN**, duc de Luxembourg : 102  
**JEAN** saint : 46, 47 (note), 78, 120, 124, 136, 157, 192, 218  
**JEAN XXII**, pape : 99  
**JEAN XXIII**, pape : 178 (note)  
**JEAN BAPTISTE** saint : 46 (note)  
**JEAN DE LEYDE** (Jan BEUCKELS, dit) : 113-125 *passim*

JEAN SANS PEUR, duc de Bourgo-  
gne : 87, 88

JEAN-PAUL II, pape : 233, 235

JEANNE (fille d'Isabeau de Bavière  
et de Louis d'Orléans) : voir  
JEANNE D'ARC

JEANNE D'ARC : 12, 84-103 *passim*,  
148, 159, 171, 198

*Jeanne, dite Jeanne d'Arc*, de  
H. Guillemin : 90 (note)

JEMES Marie-France : 169 (note),  
177 (note)

Jersey, île : 162, 196

Jérusalem : 31, 34, 41, 42, 45, 57,  
58, 69, 121 ; royaume chrétien de  
— : 50, 53-56

Jésuites, ordre des — : 62, 93, 175,  
180-181, 225

JÉSUS : 14, 29 (note), 32, 34, 46, 47,  
64, 72, 74, 79, 80, 82, 86, 97, 98,  
108, 112, 124, 133 (note), 138,  
148, 155, 165, 167

Jeune-Europe, société secrète : 163

Jeune-Italie, société secrète : 163  
(note)

Jeux olympiques : 14, 19

JIBRAÏL (Gabriel), archange : 30

JOACHIM DE FLORE : 11 (note), 78,  
79, 100, 101, 107, 124, 132,  
133, 136

« John King » (« esprit ») : 164,  
166, 169

JOINVILLE Jean, sire de — : 76, 81-  
82

JONES Jim : 229

JORDAN Édouard : 95

judaïsme : 38, 63, 64, 78, 79, 165

juifs : 45, 46, 51, 159, 185, 194,  
213, 214, 216, 217, 221, 222, 226

JUNG Carl Gustav : 13

## K

kabbale : 167

*Kabbale, La*, de P. Vulliaud : 201  
(note)

*Kabbalistes chrétiens de la Renais-  
sance, Les*, de F. Secret : 167  
(note)

KAÏNI : 42

KAMEL Al — (neveu de Saladin) :  
56

KAPP Wolfgang : 218 (note)

Karakoroum (capitale mongole) :  
77, 183

Karbala, bataille de — : 27

KARDEC Allan : 164

Kashgar : 72

Kazakhstan : 71

Kazvin (Iran) : 41

KCIA (Korean Central Intelligence  
Agency) : 230

Kehl (Allemagne) : 211

KELEMANN Dr : 149

KELLER Karl : 168

KELLER Marie-Victoire de Ris-  
NITCH, comtesse : 196-197

KEYSERLING Hermann, comte von  
— : 182, 187

Khalassa : 72

KHALIL, sultan : 57

KHAYÂM 'Umar : 31, 32, 34, 49

KHOMEINY, imam : 44

KHOSRÔ II, shah de Perse : 75

Khouzistan : 39

Kiel (Allemagne) : 119 (note)

KIRCHER Athanasias : 154

Kirghiz, peuple : 69

KIRKDROF (industriel allemand) :  
223 (note)

KISSINGER Henry : 209

KNIGGE : 158  
 KNIPPERDOLINCK Bernard : 112,  
 114, 115, 120  
 KOLTCHAK amiral Alexandre Vassi-  
 lievitch : 182, 184, 186, 187  
 KOUR SHAH : 43  
 KOUTOUKTOU, empereur de Mongo-  
 lie : 184, 186, 190  
 KRUPP VON BOHLEN Gustav : 226  
 KUBILAI KHAN : 83  
 KUBNICK Henri : 111

## L

*Là-bas*, de J.K. Huysmans : 162  
 LABOURÉ Catherine : 160, 238  
 (note)  
 LAFONT Robert : 95  
 LALANDE Emmanuel : 172  
 lamaïsme : 81  
 Lambach, abbaye de — (Autriche) :  
 217-218  
 LAMBERT Élie : 25 (note)  
 LAMERLIÈRE Constance de — : 161  
 LA MORELHIE Marc de — : 130  
 LA MOTTE Jeanne de VALOIS, com-  
 tesse de — : 156 (note)  
 Landsberg, prison de — (Allema-  
 gne) : 220  
 LANG Jack : 239  
 LANGELAAN George : 170  
 LANGSDORFF baron de — : 171  
*Langue hébraïque restituée*, La, de  
 A. Fabre d'Olivet : 196 (note)  
 LANOË-VILLÈNE : 14 (note)  
 LANTIER Jacques : 163 (note)  
 LANTOINE Albert : 12  
 LANZ Joseph : 218

LA REYNIE Gabriel Nicolas de — :  
 130  
 LAVAL Pierre : 205-206  
 LAWRENCE Thomas Edward : 45  
 LEBOSSÉ Jeanne-Marie : 160, 161  
 (note)  
 LEDOCHOWSKI famille : 180  
 LEDOCHOWSKI comte Vladimir :  
 180-181  
 LE FORESTIER René : 143, 176  
 (note)  
 LE FRANC Marin : 90  
 LEGG Wickham : 97 (note)  
*Légitimiste*, Le, de S. Rials : 11  
 (note), 177  
*Légitimité*, La, hebdomadaire : 177  
 LEGRAND Jacques : 87  
 LEIBNIZ Wilhelm Gottfried : 148  
 LEMAIGRE-DUBREUIL Jacques : 204  
 LÉNINE : 180, 182, 190, 191  
 LENÔTRE Georges : 130 (note)  
 LÉON III, pape : 96  
 LÉON X, pape : 104, 105, 111  
 LÉON XII, pape : 161  
 LÉON XIII, pape : 11 (note), 176,  
 178  
 LE PEN Jean-Marie : 231  
 LEPETIT Claude : 129  
 LE ROY-LADURIE Gabriel : 202, 208  
 Lesieur, huiles : 204  
 Lettonie : 181  
*Lettre aux Français*, de Cagliostro :  
 157 (note)  
*Lettre du Prestre Jehan à l'Empe-  
 reur de Rome et au Roy de  
 France* : 72  
 LÉVIR Éliphas : 7  
 Leyde (Pays-Bas) : 113  
 LHERMIER Pierre : 140, 145, 149

- Lia Fail**, pierre magique (Irlande) : 30  
**Liban** : 10, 31, 50  
**Libye** : 30  
**LIEBKNECHT Karl** : 214  
**Ligue du pauvre Conrad** (Allemagne) : 109  
**Limassol** (Chypre) : 69  
*Lingua Aegyptiaca restituta*, de A. Kircher : 154 (note)  
**Lisbonne** : 119 (note)  
**LITTLE Robert Wentworth** : 167  
*Livre aux cent chapitres*, du « révolutionnaire du haut Rhin » : 213  
*Livre des symboles, Le*, de Lanoë-Villène : 14 (note)  
**LOCUTY René** : 194, 204  
**Logement de saint Jean** (Jérusalem) : 46  
**Lombards, peuple** : 51  
**LOMBRASSA Francesco** : 233 (note)  
**Londres** : 129, 140-141, 150, 151, 163, 166, 167, 208, 233  
**LONGJUMEAU André** de — : 70-73, 76, 80  
**Long Parlement** (Angleterre, 1649) : 141  
**LOPEZ REGA** : 239  
**LOPEZ RODO** : 236  
**Lorraine** : 100  
**LORRAINE**, maison de — : 126  
**LORRAINE Raoul**, duc de — : 92, 101  
**LOUIS II**, roi de Bavière : 227  
**LOUIS VII**, roi de France : 49, 52-53  
**LOUIS IX** (saint Louis), roi de France : 53, 57, 58, 69-73, 76-77, 80, 81, 85, 94, 99, 128  
**LOUIS X**, roi de France : 88  
**LOUIS XI**, roi de France : 87  
**LOUIS XIII**, roi de France : 126-130  
**LOUIS XIV**, roi de France : 128-131, 136-138, 140  
**LOUIS XV**, roi de France : 140, 142-146, 153  
**LOUIS XVI**, roi de France : 98, 156, 159  
**LOUIS XVII**, dauphin : 11, 12 (note), 177-179  
**LOUIS XVIII**, roi de France : 177  
**LOUIS III d'ANJOU**, roi de Sicile : 99  
*Louis Lambert*, de H. de Balzac : 162  
**LOUIS-PHILIPPE**, roi des Français : 175 (note)  
**Lourdes** : 101, 160, 161  
**LOUSTAUNAU-LACAU** : 204 (note), 208  
**Louvre, palais du —** (Paris) : 128  
**Lubeck** : 119 (note)  
**LUC saint** : 47 (note), 138  
**LUDENDORFF général Erich** : 214  
**LUSIGNAN Henri** de — : 69  
**LUTHER Martin** : 104-111, 124  
**LUTTWITZ général von —** : 218  
**LUXEMBURG Rosa** : 214  
**Lyon** : 71, 155, 172, 207  
**LYSIS** : 23  
**LYTTON Edward George BULLWER**, Lord — : 167, 222

## M

- MAALOUF Amin** : 31  
*Maçonnerie templière et occultiste, La*, de R. Le Forestier : 176 (note)  
**Mafia** : 232, 233  
**MAGRE Maurice** : 201

- Mahdi (messie chi'ite) : 28**  
**MAHOMET : 27, 28, 29 (note), 32, 58, 64, 133 (note)**  
**MAÏMONIDE Moïse : 8**  
**MAÏMOUN Abdallah ibn : 28-29, 30, 34, 38**  
**Maison des sciences (Le Caire) : 63**  
**MAISTRE Joseph de — : 177, 200**  
*Maître Philippe, thaumaturge et homme de Dieu, Le, de Ph. Encausse : 172 (note)*  
*Maîtres du III<sup>e</sup> Reich, Les, de J. Fest : 169 (note)*  
**Majorque, île : 51**  
**MALACHIE saint : 137**  
**MALRAUX André : 190 (note)**  
**Malte, île de — : 150-151, 152-153, 155**  
**Malte, ordre de — : voir Hospitaliers, ordre des —**  
**mamelouks : 57, 77**  
**Mandchourie : 181, 182, 184, 186**  
**MANI : 28**  
**MANIGUET Louis : 173 (note)**  
**MANOU (roi du monde hindou) : 188**  
**Mansourah, bataille de — (1250) : 53, 57**  
**MAO TSE-TUNG : 84, 209 (note)**  
**MARC saint : 47 (note)**  
**MARC (émissaire nestorien) : 71-73, 76, 81**  
**MARCINKUS Mgr : 237**  
**MARCONIS DE NÈGRE : 167 (note)**  
**MARGUERITE sainte : 85, 90, 93**  
**MARIANNE DE PALATINAT, reine d'Espagne : 149**  
**MARIE (la Vierge) : 74, 75, 128, 160-161**  
**MARIE D'ANJOU, reine de France : 91**  
**MARIE DE MÉDICIS, reine de France : 126 (note), 127 (note)**  
**MARIE-ANTOINETTE, reine de France : 156, 159, 178**  
**MARIE-THÉRÈSE, impératrice d'Autriche : 144**  
**MARIEL Pierre : 168**  
**MARILLAC Michel de — : 127 (note)**  
**Maroc : 30**  
**MARQUÈS-RIVIÈRE Jean : 65, 201**  
**Marseille : 119 (note)**  
**Marteau de Wotan, Le, société secrète : 214**  
**MARTIN l'Advenu, frère : 93**  
**martinisme : 170, 171, 175, 176, 177**  
**MARX Karl : 8**  
**MATESA, société (Espagne) : 236**  
**MATHERS comte Mac Gregor : 167**  
**MATHIESEN Jean : 113, 114, 118**  
*Matin des magiciens, Le, de L. Pauwels et J. Bergier : 223 (note)*  
**MATTHIEU saint : 47 (note)**  
**MATURIN Charles Robert : 162**  
**MAUPASSANT Guy de — : 162**  
**MAURRAS Charles : 198**  
**MAXIMILIEN I<sup>er</sup>, empereur germanique : 213**  
**Mayence : 211**  
**Mayerling (Autriche) : 178 (note)**  
**MAZARIN cardinal Jules : 129**  
**MAZZINI Giuseppe : 163**  
**Mecque, La : 30, 189 (note)**  
*Médecin de la reine, Le, de Vernaudeau : 130 (note)*  
**MÉDICIS, maison de — : 104**

- Médine (Arabie Saoudite) : 30, 150, 151  
Méditerranée, mer : 69, 73  
Medma (Italie) : 21  
Mélanésie : 8  
*Mélanges d'histoire du Moyen Age*, de G.A. Huckel : 96 (note)  
MELCHISEDECH (roi du monde hébreu) : 121, 188  
MELGAR amiral comte de — : 149  
MELIK, sultan : 32, 40, 41  
MELIN : 85  
*Mémoires*, de Mme de Genlis : 140  
*Mémoires*, de Joinville : 81-82  
*Mémoires*, de M. Paléologue : 172  
*Mémoires*, de Saint-Simon : 152  
*Mémoires*, de R. Walpole : 140  
Memphis-Misraïm, rite maçonnique : 167, 168  
MERCIR Ernest : 202  
Mésopotamie : 29, 75  
Messine (Italie) : 21, 134  
METAMON Paulos : 163, 164  
Metaponte (Italie) : 21  
Mettray, colonie pénitentiaire de — : 196  
Metz : 148  
*Meurtres de l'occulte, Les*, de Facon et Parent : 231  
MICELI, général italien : 233  
MICHAL Victor : 164  
MICHEL saint : 85, 93, 213  
MICHEL-ANGE : 25  
MICHELET Jules : 68  
MICHELIN Pierre : 204  
Michigan : 229  
MIGNARD Pierre : 128  
MIKHAÏLOVA Nelly : 228  
Milan, édit de — (313) : 96  
Milice : 204  
MILLER, général Russe : 182  
MILLERAND Alexandre : 200  
MILLIAIRE Pierre : 199  
MILON DE CROTONE : 19, 21, 23  
*Mission de la France*, de Saint-Yves d'Alveydre : 197  
*Mission de l'Inde*, de Saint-Yves d'Alveydre : 197  
*Mission des juifs*, de Saint-Yves d'Alveydre : 197  
*Mission des ouvriers*, de Saint-Yves d'Alveydre : 197  
*Mission des souverains par l'un d'eux*, de Saint-Yves d'Alveydre : 197  
*Misterio del Graal e la tradizione gibellina dell' Imperio*, de J. Evola : 10 (note), 122 (note)  
MOBUTU Sese Seko : 228  
MOHAMMED (fils de Hasan ibn-al-Sabbah) : 43  
MOÏSE : 29 (note), 32, 62-63, 133 (note), 146, 153, 198, 213  
MOLAY Jacques de — : 58, 60-61, 65  
MOLIÈRE : 235  
MONDANEL Pierre : 195 (note)  
*Monde enchanté, Le*, de F. Denis : 72 (note)  
MÖNGKE KHAN : 76, 77  
Mongolie : 183-186, 189-190  
Mongols, peuple : 32, 33, 37, 41, 42, 44, 57, 69-83 *passim*, 183-184, 189, 217 ; voir Empire mongol  
MONNET Jean : 200, 208-210  
monophysites : 74-75  
MONSTRELET Enguerrand de — : 86  
MONTAIGU Pierre de — : 55  
MONTBARD André de — : 46

Montedison, trust italien : 233  
 Montevideo : 230  
 Montfaucon, commanderie templière de — (Quercy) : 59  
 MONTI Georges (alias Marcus VELLA) : 175-176, 177, 179  
 MONTMORENCY Henri II, duc de — : 127 (note)  
 Montségur : 201  
 Monzon (Espagne) : 51  
 Moon, secte : 229-231, 234, 239  
 Moon Sun Park : 229-230, 239  
 MORE Thomas : 135, 196  
 MORGAN Henry de — : 164  
 MORIN DE VILLEFRANCHE (astrologue) : 131  
 MORO Aldo : 233  
*Mors aux dents, Le*, de V. Pozner : 191  
 Moscou : 183 (note)  
 Mouminabad (Iran) : 41  
 Mouvement paneuropéen : 209  
 Mouvement social-révolutionnaire : 208  
 Mouvement synarchique d'empire : 202, 206, 210  
 Mouvement synarchique international : 209  
 Mühlhausen (Allemagne) : 109, 110  
 MU'IZZ al —, calife : 30  
 MULK Nidham al — : 31, 32, 36, 39, 40-41  
 Munich : 169, 219-220  
 Münster (Allemagne) : 111-125 *passim*  
 MUNZER Thomas : 107-111, 112, 124  
 MUSSOLINI Benito : 198, 203, 213, 232

MUSTAWILI : 35  
*Mystère de la quatrième églogue, Le*, de J. Carcopino : 137 (note)  
*Mythe du xx<sup>e</sup> siècle, Le*, de A. Rosenberg : 215

## N

Nancy : 92  
 Naples : 119 (note), 134  
 NAPOLÉON I<sup>er</sup>, empereur : 11-12, 25, 85, 130  
 NAPOLÉON III, empereur : 149  
 Narabanchi Kouré, temple de — : 189  
 Narbonne : 176  
 NAUNDORFF, naundorffistes : 11, 177-179  
 NAVACHINE Dimitri : 193, 203, 204  
 nazis, nazisme : 10, 13, 168, 169-170, 175 (note), 181, 185, 194, 201, 205-206, 211-227 *passim*  
 NELLI René : 9-10  
 NERVAL Gérard de — : 217  
 nestorianisme, nestoriens : 73-83, 101  
 NESTORIUS, patriarche de Constantinople : 74-75  
 New York : 230  
 Nice : 204  
 Nicée, concile de — (325) : 64  
 Nichapour, université islamique de — : 31  
 NICODÈME : 34  
 NICOLAS I<sup>er</sup>, tzar : 171  
 NICOLAS II, tzar : 171-174, 185  
*Niebelungen*, cycle des — : 218 (note)  
 NIETZSCHE Friedrich : 221

Nil, fleuve : 15  
 Nissa, bataille de — : 41  
 NIZAR : 35, 38  
 NOAILLES comte de — : 135  
 NOÉ (personnage biblique) : 29  
 (note)  
 NOGARET Guillaume de — : 58, 59  
 Noirétable (Loire) : 231  
*Nom de la Rose, Le*, de U. Eco : 42  
*Nombre d'or, Le*, de M. Ghyka : 20  
 NOSTRADAMUS : 11 (note), 80, 131  
 (note), 137, 159, 203  
 Notre-Dame-des-Champs, église  
 (Soest) : 217 (note)  
 NOUREDINE, sultan : 50, 63  
*Nouveaux Cahiers, Les*, revue : 202  
 Nouvelle Sion (Münster) : 119-122  
 novatiens, secte : 112  
 Novossibirsk : 191  
 Nuit des longs couteaux (1934) :  
 226  
 Nuremberg : 109 ; procès de — :  
 170, 215

## O

Occitanie : 55  
*Occultisme, Esotérisme, Franc-  
 maçonnerie et christianisme aux  
 XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, de M.-F.  
 Jemes : 169 (note)  
*Œdipus Ægyptiacus*, de A. Kir-  
 cher : 154 (note)  
 Office central de répartition des  
 produits industriels (Vichy) : 205  
 ÖGODEI KHAN : 70-71  
 Okhrana, police secrète russe : 167  
 OLCOTT colonel Henry Steele :  
 164-167  
 Oléron, île d'— : 53  
 OLIVIER (templier) : 57-58  
 Oman, mer d'— : 54  
 Omar, mosquée d'— (Jérusalem) :  
 56, 63  
 Omonville (Eure) : 231  
 Opus Dei : 234-237  
 Orcades, îles : 215  
 Ordre Alpha Galates : 176  
 Ordre kabbalistique de la Rose +  
 Croix : 170, 175, 177, 179  
 Ordre martiniste : 173, 199, 201,  
 207  
 Ordre martiniste et synarchique :  
 200  
 Ordre du nouveau temple : 218  
 Ordre rénové du Temple : 231  
*Ordre des Templiers, L'—*, de  
 J. Charpentier : 50 (note)  
 Oregon : 229  
 Orléans : 89  
 ORLÉANS, maison d'— : 90, 92  
 ORLÉANS Louis, duc d'— : 87, 88,  
 89, 91, 92  
 ORLÉANS Charles, duc d'— : 89  
 ORLÉANS Gaston, duc d'— : 126  
 (note), 127, 129  
 ORLÉANS Louis Philippe Joseph,  
 duc d'— (Philippe Égalité) :  
 155-156  
 ORLIAC Jehanne d'— : 93 (note)  
 ORMUZD (dieu iranien de la  
 Lumière) : 32, 38  
 ORNANO Jean-Baptiste d'— : 127  
 (note)  
 Orval, abbaye d'— (Luxem-  
 bourg) : 11  
 OSSENDOWSKI Ferdinand : 186-187,  
 189  
*Ostara*, revue (Autriche) : 218



*Osterreich und Vatikan von 1846 bis 1918*, de Engel-Janosi : 176 (note)

OTAN (Organisation du traité de l'Atlantique Nord) : 232, 233

OTHON I<sup>er</sup>, empereur germanique : 96

OTO (Ordre des templiers orientaux) : 168, 170, 175

Ourga (Oulan-Bator) : 83, 183, 185, 186, 187, 189, 190

OURSEL Raymond : 62

OVADIA grand rabbin : 175

OVRA (police secrète de Musso-  
lini) : 203

## P

*Pacte synarchique* : 202-203, 207, 210

PAHLEVI Reza, shah d'Iran : 44

PAIRAND Hugues de — : 60

Pakistan : 27, 43

PALÉOLOGUE Maurice : 172, 173-174

Palerme : 150

Pamir, plateau du — : 217 (note)

Pandosie (Italie) : 21

PANGE Jean, comte de — : 95, 98

PAPUS (Gérard ENCAUSSE, dit) : 170-174, 175, 199

PARACELSE : 238

Paray-le-Monial (Saône-et-Loire) : 235

PARDOUX-GONDINET (médecin d'Anne d'Autriche) : 130

PARENT (policier) : 231

PARINGAUD Yves : 207

PARIS : 58, 59, 61, 92, 126-130, 156, 164, 167, 172, 175, 193-204

PARK colonel : 239

PARMÉNIDE : 63

Parsis (adeptes zoroastriens) : 34

Parti communiste allemand : 212

Parti communiste français : 194

Parti social-démocrate allemand : 211, 212

Parti social-démocrate italien : 232

Parti socialiste italien : 232 (note)

Parti des travailleurs allemands : 219-220

PARTNER Peter : 66

PARZIFAL : 34

*Parzival*, de W. von Eschenbach : 98

PASAGIO Gérard de — : 65

PASCAL Blaise : 17

Patmos, île de — (Grèce) : 218

PAUL saint : 64 (note), 112, 147

Pauvres Chevaliers du Christ : *voir*  
Templiers

PAUWELS Louis : 222

PAYNS Hugues de — : 45

Pays-Bas : *voir* Hollande

Paz, La (Bolivie) : 230

P2, loge (Italie) : 232-234, 237

PEIRESC Nicolas de — : 135

Pékin : 185

PÉLADAN, Joséphine : 170, 175, 177

PELLEGRINI marquis : *voir* CAGLIOS-  
TRO

PÈRE JULIEN, le : 201

PÉRICLÈS : 196

PÉRIGORD Armand de — : 55

PERNETY dom : 154

PERNOUD Régine : 85

PERON Isabel : 239

PERRAULT Gilles : 144

- Perse : 64, 75  
*Personnages énigmatiques*, de Buleau : 153 (note)  
 PÉTAÏN Philippe : 85, 204, 205, 206  
*Petit Larousse*, dictionnaire : 84  
 Phalange franquiste : 236  
 PHÉNIX comte : voir CAGLIOSTRO  
 Philadelphes, rite maçonnique des — : 176  
 Philadelphie (Pennsylvanie) : 164  
 Philalèthes, convent maçonnique des — : 156  
*Philèbe*, de Platon : 24  
 PHILIDOR (François André DANICAN, dit) : 139  
 PHILIPPE II, roi d'Espagne : 138  
 PHILIPPE III, roi d'Espagne : 126, 138  
 PHILIPPE I<sup>er</sup>, roi de France : 41  
 PHILIPPE II AUGUSTE, roi de France : 51, 52, 54, 55  
 PHILIPPE IV LE BEL, roi de France : 58-61, 77, 94  
 PHILIPPE (fils d'Isabeau de Bavière et de Louis d'Orléans) : 87-88  
 PHILIPPE Nizier-Anthelme : 172-173  
 PHILOLAOS : 23, 24  
 PHILON D'ALEXANDRIE : 8  
 PIE VI, pape : 157  
 PIE VII, pape : 62  
 PIE IX, pape : 161-162  
 PIE X, pape : 176, 178, 234  
 PIE XII, pape : 235, 238 (note)  
 PIERRE saint : 79  
 PIERRE III, tzar : 146  
 PIERRE ROMAIN (« dernier pape ») : 137  
 Pierre de sagesse : 10  
 PIGNATELLI : 135  
 PIROUZ, shah de Perse : 75  
 PLAN CARPIN Jean du — : 70-71, 76, 80, 94, 101, 103  
 Plan du 9 juillet, équipe du — : 202  
 Platée (Italie) : 23  
 PLATON : 24, 63  
 PLOTIN : 63  
 Poitiers : 60  
 POLO Marco : 39  
 Pologne : 25, 70, 71, 153, 226  
 POLYCRATE, tyran de Samos : 15  
*Polysynodie*, de l'abbé de Saint-Pierre : 138  
 POMPADOUR Jeanne Antoinette  
 POISSON, marquise de — : 140, 145, 146  
 POMPONAZZI Pietro : 238  
 Pontmain : 160, 161 (note)  
 PORPHYRE : 14, 23  
 Porte Majeure (Rome), basilique pythagoricienne de la — : 24  
 Portugal : 51 (note), 55, 58, 60, 113, 149, 203  
 POSTEL Guillaume : 24-25, 201, 238  
 POSTEL DU MAS Vivian : 201-202  
 POULAT Emile : 176 (note)  
 POULENGY Bernard de — : 91-92, 93  
 POUNZIG, prince mongol : 189  
 POUSSIN Nicolas : 25  
 POZNER Vladimir : 191  
 PRÊTRE JEAN, le : 10, 72, 80-83, 121, 188  
 PREZIGER Gaspard : 109 (note)  
*Procès des Templiers*, Le, de R. Oursel : 62 (note)  
 PROCLOS DIADOCHOS : 22  
*Projet de paix universelle*, de l'abbé Saint-Pierre : 138

Prusse : 25, 144, 145, 146-147, 150, 219

*Psychologie de masse du fascisme*, de W. Reich : 212 (note)

PUCHEU Pierre : 202

PYTHAGORE : 14-26, 63, 196

pythagoriciens : 14-25, 63

PYTHÉAS : 215

## Q

Quai d'Orsay : 146, 173

*Quatuor d'Alexandrie*, Le, de L. Durrell : 163

QUIGLEY Joan : 228

## R

RABAN ÇAUMA : 77

RABAN MAUR, évêque de Mayence : 11, 137

*Race qui nous supplantera*, La, de E. Bulwer Lytton : 222

RADCLIFFE Ann : 162

RADEK Karl : 180

RAMEAU Jean-Philippe : 141

RAMONET Ignacio : 239-240

RAMPOLLA cardinal : 176

RAMSAY chevalier : 141

*Rapport confidentiel sur la société polytechnicienne dite Mouvement synarchique d'empire*, de H. Cha-  
vin : 206-207

RASPOUTINE : 173-174

RATHENAU Walter : 214

RATTENBERG HAHN colonel von — : 163

RAUSCHNING Hermann : 219, 220, 221, 223 (note), 224

RAYMOND IV DE SAINT-GILLES, comte de Toulouse : 41

RAYMOND V, comte de Toulouse : 50, 54-55

REAGAN Nancy : 228

REAGAN Ronald : 228, 233 (note)

*Recherches sur les initiations anciennes*, de l'abbé Robin : 154

RECKE baronne de — : 152, 157

*Recueil précieux de la maçonnerie*, de Guillemain de Saint-Victor : 154

Redressement français, Le, groupe : 202

Réforme : 104-125 *passim*

Reggio de Calabre (Italie) : 134

REICH Wilhelm : 212

Reims : 80, 97, 98, 100, 103

Religieux de Saint-Denis, Le (chroniqueur) : 87

REMY saint : 11 (note), 86, 98, 137

RENAULT Louis : 204

Rennes-le-Château, affaire de — : 174-179

*Rennes et ses derniers seigneurs*, de R. Descadeillas : 175 (note)

Renouveau charismatique, Le, secte : 229

Renseignements généraux : 231

*Réprouvés*, Les, de E. von Salomon : 185 (note), 214

République romaine : 163 (note)

Résistance : 207, 208

RETZ Paul de GONDI, cardinal de — : 127 (note)

REUSS Theodor : 168, 169

Révolution française : 125, 156-158, 180, 205

- Révolution de 1848 : 161  
 Révolution russe de 1905 : 171-172  
 Révolution russe de 1917 : 171, 173, 180-192  
*Révolution des saints, La*, de G. d'Aubarède : 111, 116 (note)  
*Revue des Vivants, La* : 202  
 REYNAUD Paul : 95  
 RHEE Syngman : 230  
 RIALS Stéphane : 11, 177  
 RIBADEAU-DUMAS F. : 151 (note), 153, 154  
 RICHARD I<sup>er</sup> CŒUR DE LION, roi d'Angleterre : 50, 53, 54, 55  
 RICHELIEU Armand Jean du PLESSIS, cardinal duc de — : 126-129, 131, 135  
 RIDFORD Gérard de — : 54  
*Rites maçonniques de Memphis et Misraïm, Les*, de G. Ventura : 151 (note)  
 ROBERT II LE PIEUX, roi de FRANCE : 96  
 ROBESPIERRE Maximilien de — : 180  
 ROBIN abbé : 154  
 Roccafiorita (Italie) : 150  
 RODOLPHE, moine : 45 (note)  
 RODOLPHE DE HABSBOURG, prince héritier d'Autriche : 178 (note)  
 ROHAN Louis René Édouard, cardinal prince de — : 154, 156  
 RÖHM Ernst : 219, 220, 226  
 Roi du monde : 101, 121-122, 136, 188-189, 201, 215  
*Roi du monde, Le*, de R. Guénon : 80 (note), 101 (note)  
 Roi perdu, mythe du — : 9, 10-12  
*Roi très chrétien, Le*, de J. de Pange : 98 (note)  
 Rois mages : 72, 81, 86, 167, 221  
*Rois, prêtres et castes*, de L. Jacolliot : 197 (note)  
*Rois thaumaturges, Les*, de M. Bloch : 97 (note)  
 ROLLIN Henri : 172 (note)  
 ROMAINS Jules : 202  
 Rome : 100, 104-105, 133, 135, 157-159 ; — antique : 23-24, 51, 224  
 ROMÉE Isabelle : 91, 92, 93  
 ROSAY J.-M. : 104 (note)  
 Rose-Croix : 8, 143, 148, 154, 167-168, 170, 231  
 Rose-Croix de Bavière, société secrète : 122  
 ROSENBERG Alfred : 214, 215, 220  
 ROSENBERG Ethel et Julius : 159  
 ROSSELLI frères : 193, 203, 204  
 ROSSI Gianni : 233 (note)  
 ROTHMAN (prédicateur protestant) : 112-113, 114, 120, 123  
 ROTONDO (collecteur d'impôts savoyard) : 149  
 Roudbar, montagnes de — (Iran) : 36, 39  
 Rouen : 93, 148  
 Roumanie : 239  
 ROUSSELOT chanoine : 161 (note)  
 Route de la soie : 73  
 ROYE abbé Raoul de — : 91  
 RUBRUQUIS : voir RUYSBROECK  
 Guillaume de —  
 RUDLER Gustave : 85  
 Rueil-Malmaison : 195  
 Rugen, île (Baltique) : 222  
 RUHL (conventionnel) : 98  
 RUIZ MATEOS : 236  
 RUMASA, société (Espagne) : 236  
 RUSSELL Bertrand : 26

Russie : 25, 70, 71, 144, 146, 152, 163, 166-167, 168, 171-174, 180-192, 199

*Ruy Blas*, de V. Hugo : 149

RUYSBROECK Guillaume de — : 77, 78, 80, 81

## S

SA (Sections d'assaut) : 215, 218, 219, 223, 224, 226

SABADINO (chroniqueur italien) : 86

Sacré-Cœur, culte du — : 235

Sagesse, la, loge maçonnique : 175

Sagesse triomphante, La, loge maçonnique : 155

Saigon : 217

SAINT-AMOUR Guillaume de — : 78

Saint-Ange, château (Rome) : 158

Saint Chrême : 86, 88, 100

Saint-Denis : 69

Saint-Empire romain germanique :

10, 70, 71, 77, 80, 96-97, 100,

105-106, 121-122, 131, 210 ;

*voir* Allemagne.

Saint-Fons (Rhône) : 207

SAINT-GERMAIN comte de — : 139-149, 153-156, 159

SAINT-GERMAIN-l'Auxerrois, église (Paris) : 87

Saint-Germain-en-Laye : 130, 131

Saint-Jacques de Compostelle,

pèlerinage de — : 149, 150, 151

Saint-Jean-d'Acre, forteresse : 56

SAINT-MARTIN Louis-Claude de

— : 170 (note), 197, 200

Saint-Office : *voir* Inquisition

Saint-Pétersbourg : 88, 146, 166, 172-173

SAINT-PIERRE Charles Irénée CASTEL, abbé de — : 138

Saint-Pierre, basilique (Rome) : 128

Saint-Roch, chapelle (Eckenförde) : 147

Saint-Sépulcre, église du — (Jérusalem) : 56, 57

SAINT-SIMON Louis de ROUVROY, duc de — : 149, 152

SAINT-YVES D'ALVEYDRE Joseph Alexandre : 196-200, 207, 208, 210

Sainte Lance : 34

Sainte Ligue catholique : 126 (note)

Sainte-Pélagie, prison (Paris) : 151

Sainte-Vehme, société secrète : 175

SALADIN, sultan d'Égypte : 31, 50, 54-57, 139

SALAZAR Antonio de OLIVEIRA : 198

Salette-Fallavaux, La (Isère) : 101, 160-161, 162

Salo, république fasciste de — : 232

SALOMON, roi d'Israël : 46, 118

SALOMON Ernst von — : 185 (note), 214

SAMUEL (prophète) : 101

San Jose (Californie) : 231

Saturne (planète) : 10

Samos, île (Grèce) : 14, 15

San Germano (Italie) : 149

San Leo, forteresse de — (Italie) : 159

SARACHAGA marquis de — : 235

SARAGAT Giuseppe : 232 (note)

SARASIN (banquier suisse) : 154

Sardaigne : 157

SAUNIER Jean : 196, 200, 204-205

- SAUNIÈRE Alfred : 176  
 SAUNIÈRE Bérenger : 174-179  
 Saxe : 104-108, 143  
 SCHACHT Hjalmar : 223 (note)  
*Schéma de l'archétype social*, de V.  
     Postel du Mas : 201-202, 207  
 SCHLEICHER général von — : 226  
 Schleswig : 153  
 SCHLIEMANN Heinrich : 217  
 SCHWARISHMI Al — : 49  
*Schwarze Korps, Das*, journal SS :  
     224  
 Scilla (Italie) : 20  
 SEBOTTENDORF Rudolf von — : 215  
 SECRET F. : 167 (note)  
 Secret et Harmonie, loge maçonnique : 151  
 Secret du Roi (service de renseignement de Louis XV) : 144-146  
 SÉGUIER chancelier Pierre : 127  
 SELDJOUKIDES, dynastie turque : 31  
 Selef, fleuve : 10  
 SEMIONOV ataman : 182-185  
*Sens secret des Évangiles, Le*, de P.  
     Vulliaud : 201 (note)  
 Sept Ans, guerre de — : 144 (note)  
 SÉRAPIS (« esprit ») : 165  
 SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière) : 194  
 SHAKESPEARE William : 90  
 Shamballah : 215, 220 (note)  
 Shetlan, îles : 215  
 Sibérie : 69, 182, 183, 186, 187  
 Sicile : 20-23, 51 (note), 55, 133, 150  
 SID (service secret italien) : 233  
 Sidon (Liban) : 66-67  
 SIMÉON : 138  
 SINDONA Michele : 233  
 Slovénie : 109  
 Societas Rosicruciana in Anglia : 167  
 Société des Nations : 200, 209  
 Société théosophique : 165-167, 170  
 Société de Thulé : 215-216, 219-220, 225  
 Sodalitium Pianum, société secrète : 235  
 Soest (Allemagne) : 217 (note)  
 Solidarité, syndicat polonais : 233  
*Soldat menteur, Un*, de J. Bureau : 102 (note)  
 SONNAC Guillaume de — : 55  
 SOON T.V. : 209  
 SOULÈS Georges : voir ABELLIO Raymond  
*Sources occultes du romantisme, Les*, de A. Viatte : 147 (note)  
 Spandau, prison de — (Berlin) : 170  
 SPENCER LEWIS H. : 231  
 Spirituels (franciscains) : 78-79, 80, 99-101  
 SPRENGEL Anna : 167, 169, 220 (note)  
 Squilace (Italie) : 134  
 SS : 215, 221, 223-226  
 STALINE : 186 (note)  
 STANISLAS AUGUSTE PONIATOWSKI, roi de Pologne : 153  
 STERCKX dom S. de — : 216 (note)  
 Stettin : 119 (note)  
 Stilo (Calabre) : 132, 134  
 STORCH Nicolas : 107  
 Strasbourg : 153-154  
 STRASSER Gregor : 223, 226  
 STRASSER Otto : 223  
 STUART, dynastie : 141, 143, 144  
 STUART Charles Édouard : 140-141

SUBUTAY, général mongol : 70  
 Succession d'Autriche, guerre de  
 — : 144-145  
 Suisse : 108, 233-234  
 sunnites (musulmans —) : 27, 28,  
 31, 37, 42, 56  
 SUN TZU : 84, 102, 103  
 SUN YAT-SEN : 183 (note), 209  
 (note)  
 Sûreté nationale : 206  
 SUZUKI, général japonais : 186  
 svastika : 83, 185, 216-217  
 SWEDENBORG Emmanuel : 162  
 Sybaris (Italie) : 20-21  
 Syllabus, de Pie IX : 162  
*Symbolisme de la croix, Le*, de R.  
 Guénon : 216 (note)  
 Synarchie : 8, 195-210 *passim*  
*Synarchie et Pouvoir*, de H. Azeau  
 et A. Ulmann : 200 (note)  
*Synarchie ou le vieux rêve d'une  
 nouvelle société, La*, de J. Sau-  
 nier : 196, 205 (note)  
 Syrie : 29, 30, 31, 35, 41, 42, 44,  
 50, 54-55, 66, 74, 183 (note)  
 Szemlin (Hongrie) : 41

## T

Tabriz (Iran) : 44  
 TALLEYRAND (Charles-Maurice de  
 TALLEYRAND-PÉRIGORD) : 10  
 TAMERLAN : 44 (note), 78, 183  
 Tangut, royaume : 72, 75, 81  
 Taormina (Sicile) : 150  
 Tara (Irlande) : 30  
 Tarente (Italie) : 20, 21, 23, 24  
 TARQUIN LE SUPERBE, roi de  
 Rome : 23

Tartares, peuple : 69-70 ; voir Mon-  
 gols  
 Tartarie : voir Empire mongol  
*Tartuffe*, de Molière : 235  
 Tcheka, police politique soviéti-  
 que : 180-181, 190  
 TELESIO Bernardino : 132  
 Tell-Bacher, bataille de — (1108) :  
 42  
 TELYS, tyran de Sybaris : 20-21  
 Temesa (Italie) : 21  
 Témoins de Jéhovah, secte : 229  
 Temple, prison du — (Paris) : 11  
 Temple de Jérusalem : 46, 47, 56,  
 63  
 Temple de Londres : 52  
 Temple de Paris : 51  
 Temple du peuple, Le, secte : 229  
 Templiers, ordre des — : 34, 42,  
 45-68 *passim*, 151, 170, 198,  
 218, 225  
*Templiers, Les*, de G. Bordonove :  
 48 (note)  
*Templiers, Francs-Maçons et  
 Sociétés secrètes*, de P. Partner :  
 66 (note)  
 TEMUJIN : voir GENKIS KHAN  
 Terre creuse, théorie de la — :  
 222-223  
 Terre Sainte : voir croisades  
 TERTULLIEN : 64  
 TESSIER Élisabeth : 228  
*Testament nazi*, d'A. Rosenberg :  
 215 (note)  
 Thabor, bataille du mont —  
 (1187) : 54  
 THALÈS DE MILET : 16 (note), 22  
 THÉALET Frank : 206-207  
*Théétète*, de Platon : 24

- THÉODOSE II, empereur d'Orient : 74, 75
- Théosophie*, de J. Lantier : 163 (note)
- Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion, Le*, de R. Guéron : 9 (note), 163 (note)
- Théozoologie, ou Connaissances des singes de Sodome et de l'élection des Dieux*, de J. Lanz von Lisbenfels : 218
- Thèses de Wittenberg*, de M. Luther : 105
- Thibet : 69, 75 (note), 81, 164, 166, 169, 184, 185, 186, 189, 201, 216
- THOMAS A KEMPIS : 36
- TOMAS D'AQUIN saint : 24, 205
- THOMAS BECKET saint : 217
- Thomas More et les Utopistes de la Renaissance*, de E. Dermenghem : 136 (note)
- Thomas Münzer*, de L.G. Walter : 125 (note)
- Thulé : 201, 215
- Thuringe : 10, 148
- THYSEN Fritz : 223 (note)
- Timée*, de Platon : 24
- Timisoara (Roumanie) : 239
- TIMOUR-LONG : voir TAMERLAN
- TIMURIDES, dynastie mongole : 44, 183
- TORRISI, amiral italien : 233
- TOUCHEGOUN LAMA (le Vengeur) : 189
- Toulouse : 175, 177
- Toulouse, capitale mystique*, de J.-C. Danis : 176 (note)
- TOUREAUX Laetitia : 193, 203, 204
- Traité de l'Antéchrist*, d'Abdon : 80
- Traité du gouvernement*, de Nidhâm al-Mulk : 31
- Traité de la monarchie espagnole*, de T. Campanella : 138
- Traité méthodique des sciences secrètes*, de Papus : 170
- Traité des rêves*, de Philon d'Alexandrie : 8
- Traité des trois imposteurs*, anonyme (xvi<sup>e</sup> s.) : 133
- Transbaïkalie : 190
- Transsibérien, train : 184, 190
- Très Riches Heures du duc de Berry* : 67
- Très Sainte Trinosophie, La*, du comte de Saint-Germain : 147
- Trèves : statuts de — : 213 ; synode de — : 100
- Tripoli (Syrie) : 54-55
- Troie : 213, 217
- Trois-Harengs, café-théâtre des — (Leyde) : 113
- TROTSKI Léon : 171, 180, 181
- TROUSSEL Mme : 147
- Troyes : 147 ; concile de — (1128) : 46 ; traité de — (1420) : 90, 95, 100
- Tunghill, firme d'armements (Corée du Sud) : 230
- Tunis : 57
- Tunisie : 30
- TURAKINA, reine mongole : 71
- Turcs, Turquie : 31, 33, 37, 41-42, 43, 57, 108, 133, 171 (note), 183 (note), 215
- Turkestan : 186
- Tyr (Liban) : 42, 50 ; concile de — (328) : 64 (note)
- Tziganes : 213, 221-222



## U

'UBAYDULLAH : 30  
 UCCELLO Paolo : 25  
 Uïghur, peuple : 69, 75  
 Ukraine : 70  
 ULMANN André : 200  
 UNGERN Arthur von — : 181  
 UNGERN Heinrich von — (« la Hache ») : 181  
 UNGERN Raoul von — : 181  
 UNGERN Ulrich von — : 181  
 UNGERN Wilhelm von — (« le frère de Satan ») : 181  
 UNGERN-STERMBERG Roman Fedorovitch, baron von — : 181-192  
 Union européenne : 209-210, 238  
 Union soviétique : 223, 226, 228  
 United Press, agence : 169  
 Université de Paris : 78  
 UNKCHAN, prince mongol : 81, 83  
 UN NID RŪDHĀNĪ Buzurg : 43  
 URBAIN VIII, pape : 135  
 URSINS Jouvenel des — : 98  
 URSS : voir Union soviétique

## V

Val-de-Grâce, abbaye du — (Paris) : 126-127  
 Val-de-Grâce, église du — (Paris) : 128, 129  
 Vallée des Rois (Égypte) : 34-35  
 VALLON Louis : 208  
 VALOIS Charles de — : 94  
 VALOIS Philippe de — : 94-95  
 VAN LOO Jean-Baptiste : 139  
 VANTSCHERER Élisabeth : voir DIVARA

Varennès, fuite de — (1791) : 159  
 Vatican : 60, 62, 100, 135, 156, 157, 178, 181, 233 ; voir Église catholique  
 Vatican II, concile : 237  
 VATIGUERRO Jean de — : 11  
 Vaucouleurs : 92  
 Venise : 35, 148, 149  
 VENTURA Gastone : 151 (note)  
 VERCEIL Antoine de — : 66  
 VERMANDOIS Hugues de — : 41  
 VERNADEAU : 130 (note)  
 VERNE Jules : 222  
 Versailles : 128, 131, 145, 155 ; traité de — (1919) : 211  
 Vers d'Or, de Pythagore : 16, 26  
 VIATTE A. : 147 (note)  
 Vichy, gouvernement de — : 204-209  
 Victoire de Lourdes, La, de J. Charbonneau : 161 (note)  
 VICTOR EMMANUEL II, roi d'Italie : 161 (note)  
 Vienne (Autriche) : 148, 178  
 Vienne (Dauphiné), concile de — (1311) : 60  
 Vietnam : 217  
 VILA REYES Juan : 236  
 VILLANI : 59 (note)  
 VILLARD DE HONNECOURT : 25  
 VILLARET (historien) : 88  
 VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : 162  
 VINCI Léonard de — : 18, 25  
 VIRGILE : 137  
 Vistule, fleuve : 70  
 VITRUVÉ : 25  
 VITRY D'AVAUCOURT Raoul de — : 208  
 Vladivostok : 184  
 VOÏCAN Gelu : 239

Voie lactée : 19

*Voile d'Isis, Le*, revue : 170

*Voyage au centre de la Terre*, de  
J. Verne : 222

Vril, groupe du — voir Grande  
Loge lumineuse

VULLIAUD Paul : 201

## W

Waco (Texas) : 229

Waffen-SS : 226

WALDECK Franz von —, prince-  
évêque de Münster : 114-115,  
117, 119, 123

WALPOLE Robert : 140

WALTER L.G. : 125

WARDE Thomas : 230

Wehrmacht : 208 (note)

Weimar, république de — : 212,  
214, 216, 218 (note)

WEISHAUPT Pr : 158

Westphalie : 112-125

WILFRID saint : 11

WILKE (historien allemand) : 66

WILLERMOZ Jean-Baptiste : 143,  
155

Wittenberg (Saxe) : 104, 105

Worms, banque : 202, 203

WRONSKI Hoëné : 25, 171

WURMB (ministre de Saxe) : 143

Wurtemberg : 109

Wurtzbourg (Allemagne) : 109

## X

X-Crise (Centre polytechnicien  
d'études économiques) : 195, 202

X-Information, groupe : 202

## Y

YEATS William Butler : 167

YOLANDE D'ARAGON, reine de  
Sicile : 91-93, 99, 100

*Yolande d'Anjou, reine des Quatre  
Royaumes*, de J. d'Orliac : 93  
(note)

YOUDENITCH, général russe : 182

Yougoslavie : 232, 233

YOURCENAR Marguerite : 214  
(note)

YOUSSEPOV Felix, prince : 174

## Z

Zagreb : 70

ZAÏD : 42-43

ZAÏDAN : 28-29

*Zanoni*, de E. G. Bulwer Lytton :  
167

ZARATHOUSTRA : 14, 27, 28, 32, 38,  
75 (note)

Zelanti : voir spirituels

ZIMMERMANN Wilhelm : 110

Zohar : 201 (note)

ZOROASTRE : voir ZARATHOUSTRA

zoroastrisme : 37-38, 78

Zwickau (Saxe) : 107, 109

ZYBERBERG (cinéaste) : 227

## Table des matières

Avant propos .....	7
Chapitre I Les pythagoriciens au pouvoir en Sicile .....	14
Chapitre II Le Vieux de la montagne et les ismaéliens ...	27
Chapitre III Les Templiers technocrates occultistes.....	45
Chapitre IV Les nestoriens ambassadeurs du Prêtre Jean..	69
Chapitre V Opération Jeanne d’Arc .....	84
Chapitre VI Thomas Münzer et Jean de Leyde ou le communisme du Saint-Esprit.....	104
Chapitre VII Campanella invente le Roi-Soleil.....	126
Chapitre VIII Contes et légendes : Saint-Germain et Cagliostro .....	139
Chapitre IX Occultisme et services spéciaux à la Belle Époque.....	160
Chapitre X La Foi jaune et la horde blanche ou la folie du baron Ungern.....	180
Chapitre XI La Synarchie : de Saint-Yves d’Alveydre à Vichy .....	193
Chapitre XII Les fourriers occultistes du nazisme.....	211
Chapitre XIII Et de nos jours ?.....	228
Index.....	241

*Cet ouvrage a été réalisé par la*  
**SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT**  
*Mesnil-sur-l'Estrée*  
*pour le compte des Éditions Robert Laffont*  
*en mars 1994*

*Imprimé en France*  
Dépôt légal : mars 1994  
N° d'édition : 35214 - N° d'impression : 26570

Si le rôle des religions en politique est bien connu, celui de l'occultisme, leur frère ennemi, n'a guère été étudié et révélé jusqu'ici. Pourtant, de nombreux épisodes importants de l'Histoire ont été marqués par l'action de groupes initiatiques s'exerçant pour le meilleur ou pour le pire. Des pythagoriciens aux anabaptistes, des ismaéliens aux nestoriens, de Jeanne d'Arc au baron Ungern et à la synarchie, les mages se tiennent derrière les palais et parfois même en prennent possession. Ainsi, on ne saurait oublier les ravages imputables aux délires «occultistes» des nazis.

Ce sont ces épisodes et quelques autres, pour la plupart ignorés du grand public, que relatent ici Gérard et Sophie de Sède, en les replaçant dans leur contexte et en se gardant bien de réduire l'Histoire aux manœuvres de quelques tireurs de ficelles.

Un livre qui s'achève sur une mise en garde.

Célèbre depuis *Les templiers sont parmi nous* (1961), Gérard de Sède a publié une dizaine d'ouvrages, dont, chez Robert Laffont, *Le Mystère gothique et Rennes-le-Château*. Sophie de Sède est l'auteur de *La Sainte-Chapelle et la politique de la fin des temps* ; elle prépare un *Nostradamus démystifié*.



2100-00249086-4